



Michel Septfontaine

L'Impasse

Roman

Sisyphes

Sisyphes L'Impasse Michel Septfontaine

Du même auteur :

L'Impasse, Éditions Thélès, Paris 2007 ; Éditions Sisyphe, 2010

La Scierie – Le forestier de la Cathédrale, Éditions Thélès, Paris 2008

Le Soleil Pourpre – Chronique d'un marginal, Éditions Sisyphe, 2010

La Loge, Éditions Sisyphe, 2011

L'Imposture, Éditions Sisyphe, 2012

Résumés sur le site « Open Library »

L'Impasse

Remerciements

Je remercie mon ami Abdelkrim Alharras, qui a bien voulu lire et critiquer une première version du manuscrit ; grâce à lui, j'ai aussi appris à mieux connaître le peuple berbère.

Ma gratitude va également à Jacques Jenny et Jean-Arsène Jossen, avec qui j'ai partagé tant de moments exaltants sur leur terrain d'étude du Haut Atlas, dans les années 80. Ils retrouveront, peut-être, dans les pages de ce récit, un peu de cette ambiance simple et rude qui caractérise la vie dans les hautes vallées.

Je n'oublierai pas, dans ces remerciements, mon vieil ami Yvon Masi et sa famille, qui ont été mes premiers lecteurs, pleins d'indulgence, et qui m'ont encouragé à poursuivre cette périlleuse expérience : l'écriture.

Muriel Bourne, une amie de toujours, a corrigé mon orthographe parfois un peu déficiente. Je lui suis reconnaissant de sa patience et de son efficacité. Denis Berthoud a également bien voulu relire une dernière version du texte et le corriger.

Ma femme Michèle et mes enfants, Didier et Xavier, ont été mes fidèles lecteurs et partenaires au Maroc et en Suisse ; nous avons parcouru tout ce chemin ensemble et les mots pour le dire me paraissent maintenant presque vains : comment communiquer la richesse d'une expérience heureuse, vécue aux côtés de gens de bonne volonté ?

Michel Septfontaine

L'Impasse

Roman

Sisyphes

Photographie de couverture par l'auteur :

Panorama du Haut Atlas
depuis le plateau des Aït Abdis

Texte intégral, version numérique 2012

E-mail de l'auteur : septfontaine.m@bluewin.ch

© Éditions Sisyphe, 2010
ISBN 978-2-8399-0657-9

www.palgeo.ch

*Il arrive que les décors s'écroulent...
un jour seulement, le « pourquoi » s'élève
et tout commence dans cette lassitude teintée
d'étonnement.*

Albert Camus. Le Mythe de Sisyphe.

Résumé : élevé dans un ménage à la dérive, Pierre Berthier est un jeune homme sensible et lucide qui recherche vainement sa place dans la société. Seul et trahi par ses amis, il accepte de quitter Genève pour rejoindre le poste de comptable que Daumont lui propose à Rabat, dans l'entreprise Delabarre.

Berthier espère effacer un passé trouble et le souvenir de Nicole, la rebelle, qu'il reverra plus tard, absorbée par le rituel du quotidien.

En débarquant à Tanger, il croit trouver, sur cette terre d'Afrique, une existence nouvelle et le chemin de la sagesse, au contact de la culture berbère, dans le cadre rude du Haut Atlas. Par contraste, il pose un regard neuf, sans concession, sur le monde occidental et ses préjugés.

Chez Delabarre, il veut dénoncer les activités délictueuses de son associé Belkaadi. C'est le début d'un engrenage qui l'obligera à entrer dans le jeu de trafiquants dénués de tous scrupules. Grâce à la complicité de Gagnac, personnage ambigu, il fuira dans la clandestinité, avec son amie Hellena.

Mais le destin le rattrapera, avec le géologue Delteil, au détour d'une piste isolée du pays berbère.

Il sera entraîné dans une tragique randonnée, jusqu'aux portes du Sahara algérien, le long d'une voie sans issue.

Ce roman, qui se déroule dans les années 80, se veut aussi visionnaire ; il développe des sujets qui sont toujours d'actualité.

À ma femme Michèle et à mes enfants Didier et Xavier

Notes biographiques :

L'auteur est né en 1944 à Genève, où il suit des études de géologie. Il travaille ensuite en Algérie, dans le cadre du projet de développement d'une cimenterie en Oranie. Conquis par le pays et ses habitants, il accomplit en 1974, avec sa compagne, un raid de six semaines en 3CV à travers le Sahara. Après plusieurs années de recherches géologiques dans les Alpes, Michel Septfontaine est engagé en 1980 par le Service de la carte géologique du Maroc, avec le soutien financier de l'aide humanitaire suisse. Il réside cinq ans à Rabat avec sa famille et effectue de nombreuses missions dans le Haut Atlas et la chaîne du Rif, en pays berbère.

À la suite de ses recherches sur le terrain, l'auteur a publié de nombreux travaux scientifiques traitant de la géologie des Alpes (dont un mémoire de 120 pages, éditions **Birkhäuser**, Bâle, 1983) et de l'Atlas marocain.

Site de l'auteur : www.palgeo.ch et Wikipédia

Chapitre premier *Haut Atlas, août 1981*

La détonation éclata sèchement, dans le grand silence de cet après-midi étouffant du Haut Atlas. Berthier s'était instinctivement accroupi derrière une petite barre rocheuse, surplombante. Le bruit s'estompait au fond de la vallée, en vagues sonores décroissantes. À sa droite, un peu plus bas dans la pente d'éboulis, il vit un des « moghasnis » s'affaler, lentement, sans un cri. Le corps du militaire glissa de quelques mètres, avant de s'immobiliser contre un massif d'épineux. En bas, sur la piste, Delteil courait comme un lapin affolé, en hurlant au chauffeur de s'abriter derrière la Land Rover. Le deuxième moghasni avait immédiatement pris position avec son mousqueton contre un bloc de grès, en bordure de la piste, et il tirait posément, au coup par coup, en direction du tireur. Ce dernier, encore invisible, devait être camouflé à contre-jour, derrière la crête qui coupait la piste en diagonale. Le claquement sec du mousqueton hachait le silence.

« Attention Pierre, ne redescends pas ; reste planqué ! »

La voix de Delteil était méconnaissable, suraiguë, transformée par la surprise et la peur. Une rafale de fusil-mitrailleur rugit soudain au-dessus de la tête de Berthier, qui

s'écrasa littéralement sur le sol rouge ; il sentait l'odeur âcre de la terre sèche et le contact dur du terrain graveleux qui meurtrissait ses articulations. Mais ses sensations restaient lointaines, comme détachées du moment présent. En un éclair, il revit le visage d'Hellena, son corps aux formes parfaites qu'il connaissait si bien, les ruelles de la médina dans le grand soleil, tout ce qui lui avait redonné goût à l'existence. Il pensa que les tueurs de Rabat l'avaient repéré dans cette vallée perdue. Pourtant, il avait indiqué un nom d'emprunt sur l'ordre de mission !

Une peur atroce le saisit et il faillit vomir : maintenant les balles martelaient le sol et piaulaient à quelques mètres de lui. Son corps était mouillé de sueur et il fut pris d'un tremblement nerveux qu'il ne pouvait plus dominer. Cependant, il n'était pas touché et il remua timidement ses extrémités, les bras puis les jambes. Il essaya de plaquer son corps plus près de l'écaille rocheuse qui le protégeait, retrouvant un réflexe ancien d'animal traqué.

En bas, le tir de l'auxiliaire marocain avait cessé. Soudainement, le silence s'était réinstallé dans la vallée. On n'entendait plus que le crincrin lancinant des cigales. Le soleil tapait dur sur la vallée du Lakhdar et sa lumière crue détachait les détails du paysage, soulignés par des flaques d'ombre.

Il entendit alors un violent coup d'accélérateur rageur, et il vit la Land Rover qui cherchait à reculer sur la piste, dans une folle manœuvre. Le chauffeur avait dû perdre la tête ; il emportait avec lui Delteil sans se soucier, semblait-il, de Berthier et du moghasni qui restait camouflé derrière son bloc rocheux. Le véhicule, lancé à toute allure, tanguait et dérapait comme un gros insecte maladroit essayant d'échapper à un prédateur invisible. Et subitement, le chauffeur perdit le contrôle de son engin qui escalada un talus pierreux en aval de la piste ; il bascula soudain sur le côté, dans un grand bruit de ferraille torturée.

À cet instant, Berthier entendit un bruit de pas précipités qui dévalaient le cône d'éboulis depuis la crête de la colline, déclenchant de petites avalanches pierreuses. En levant la tête au-dessus du bec rocheux qui le protégeait, il aperçut les trois hommes qui se déplaçaient souplement, le corps fléchi, venant dans sa direction. Ils portaient un chèche noir leur cachant une partie du visage à la manière saharienne et ils étaient vêtus de treillis militaires. Le plus grand des trois, qui paraissait commander le groupe, pointa son arme sur Berthier en l'interpellant en arabe. Le jeune homme se leva, les jambes molles, et tenta d'articuler quelques mots, la gorge sèche et la tête brouillée. Il se ressaisit cependant et demanda en français :

« Que veux-tu de nous ? Tu as tué un de nos compagnons... vous êtes des lâches, toi et tes frères. Cette agression n'a pas de sens. Nous sommes des ingénieurs... des prospecteurs... non armés : « mohendis maaden » ; regarde : je n'ai aucune arme sur moi... seuls les deux moghasnis avaient des fusils ; ils veillaient à notre sécurité. Avec mes camarades nous sommes en mission officielle. Pourquoi ce sauvage attentat ? »

Le plus grand des agresseurs restait immobile, comme s'il ne comprenait pas les paroles de Berthier. Il le regardait fixement de ses yeux noirs, des yeux de rapace, qui ne laissaient aucune place à la pitié. C'était un regard de chef, de conquérant, et seul un rapport de force pouvait s'établir entre eux, mais il sentait qu'il ne serait pas gagnant à ce jeu-là !

« Va au moins porter secours aux gens dans la voiture ; ils sont sûrement blessés ! »

Berthier pensa aussi à l'homme qui gisait, sans vie, à quelques mètres en contrebas. Un des agresseurs était descendu pour récupérer le mousqueton du Marocain mort.

Le chef s'était encore rapproché de Berthier, qu'il menaçait toujours de son arme. C'était probablement un Berbère du Sud, venu du Mali ou du Niger, un guerrier sorti tout droit du Moyen Âge, de la race des seigneurs. Sa présence dans le Haut Atlas était inhabituelle. Son visage était maigre, parcheminé, mais

encore jeune. Au-dessous du chèche, le « litham » cachait la bouche et une partie du nez à l'arête vive, accentuant le caractère de dureté de ses traits burinés. Le corps maigre était celui d'un baroudeur entraîné au combat, habitué aux conditions extrêmes.

L'homme prit soudain la parole ; son français était un peu hésitant :

« Toi pas bouger, par Allah ! Nous chercher les autres et le moghasni... vous êtes avec nous maintenant ! »

En bas, le moghasni encore vivant avait été neutralisé par deux autres agresseurs ; il était étendu la face contre terre, le nez dans la poussière de la piste. Quant à son collègue, il gisait toujours dans le buisson sec, les bras en croix, comme une offrande au soleil. Celui-là était bien mort : il avait reçu une balle en pleine tête. Il n'avait pas souffert, pensa Berthier, qui détourna son regard.

Les trois hommes et leur prisonnier descendirent le flanc de la colline à pas lents, en évitant de déraper sur le sol caillouteux. Berthier regardait au loin, mais aucune présence humaine ne s'était manifestée depuis l'attaque. La vallée du Lakhdar cuisait sous un soleil de plomb et aucune habitation n'était visible. Les collines rouges avec leur végétation clairsemée de buissons et de chênes verts formaient un décor hostile.

Une poussière fine s'élevait sous leurs pas et son odeur fade se mêlait à la senteur plus aromatique des herbes du maquis.

Ils rejoignirent la piste ; l'homme du Sud marchait devant, à grands pas décidés, son arme pointée vers le lieu de l'accident. Les deux autres assaillants encadraient étroitement Berthier qui avançait avec peine, encore sonné par la fusillade et la peur atroce qui l'avait saisi lorsque les balles crépitaient derrière son abri précaire.

*

Il méditait amèrement les paroles du caïd de Demnat qui, le jour précédent, les avait avertis, le visage sérieux :

« Votre mission concerne une région actuellement peu sûre. Nous avons observé une certaine nervosité parmi les populations de cette zone de l'Atlas. Des agitateurs ont été aussi arrêtés à Azilal et Demnat. Ces localités sont maintenant sous le contrôle de la Gendarmerie royale ; mais il est difficile d'assurer la sécurité en dehors des villes et des douars. Le caïd parut désolé : nous manquons d'effectif ! Je pense qu'il serait plus sage que vous renonciez à votre projet ; vous devriez retourner à Rabat ! »

Dans la pièce spacieuse, confortablement installé derrière son bureau de bois clair, l'homme attendait une réponse. Derrière lui, un « chaouch », emballé dans son burnous, était à demi-couché à même le sol, les yeux fermés. Au plafond, un gros ventilateur tournait inlassablement, avec un bruissement léger. Mais la chaleur de cet après-midi d'été était écrasante, et il leur fallait faire un réel effort de concentration avant de prendre une décision raisonnable. Le thé de menthe, servi par un vieillard courbé, au visage chargé de rides, permit à Delteil et Berthier de gagner un temps de réflexion. Ils sirotaient le liquide brûlant avec précaution, du bout des lèvres. Delteil posa son verre sur le bureau ciré avant de répondre :

« Je ne pense pas que nous prenions de gros risques en suivant la piste de la vallée du Lakhdar. Je connais personnellement les gens d'Aït Blal et de Tacht : ce sont des villageois pacifiques et j'ai fréquemment utilisé leurs services comme muletiers. L'« amghar » d'Aït Blal est un ami ; il ne manquera pas de nous aider en cas de difficultés... »

Berthier approuvait. Il tenait à cette expédition qui lui permettrait de reprendre contact avec ce pays rude de montagnes colorées qu'il aimait, avec cette société berbère vivant hors du temps, accrochée aux pentes sauvages et dénudées des djebels, parfois terrée au fond des vallées étroites où poussaient le blé, l'orge et les oliviers. Avec Delteil, il avait appris à sortir de l'existence étroite et mécanique des villes de la plaine. Dans le

Haut Atlas, l'existence était conditionnée par le rythme des saisons, les tâches quotidiennes, la lutte contre les éléments naturels. Bien sûr, il ne pouvait qu'approcher cette société encore féodale, un monde à la fois islamique et superstitieux, loin du rationalisme occidental. Toute intégration était impossible. Devant cette impuissance, Berthier ressentait une sorte de nostalgie, qui débouchait aussi sur une remise en question. Dans ce monde à part, il se sentait comme transformé; il devenait contemplatif, fataliste. On admire et on envie ce qui est insaisissable. Et que venait-il chercher ici, sinon une justification de lui-même ? Une raison de vivre qui le fuyait depuis tant d'années ?

Le caïd s'était levé. Il avait regardé quelques secondes par la fenêtre en direction des montagnes. Dans son ample « gandhoura », il ressemblait à un empereur romain. Il posait, très responsable. Son crâne chauve était luisant de sueur et il paraissait importuné par la grande chaleur. Visiblement, la présence de ces deux Européens en mission officielle dans sa province, en période d'insécurité, devait le contrarier. Il s'assit lourdement, faisant craquer son siège ; puis, posant les deux mains à plat sur son bureau, il leur dit :

« Je n'ai pas encore reçu d'ordre officiel du ministère de l'Intérieur interdisant le déplacement des personnes ou des véhicules sur les pistes de montagne. Je ne peux donc pas vous retenir à Demnat... cependant, comme vous êtes sous ma responsabilité, je vous demanderai d'accepter une protection armée. Vous aurez deux moghasnis avec vous, détachés de leur compagnie. Ils pourront aussi vous aider pour des petits travaux domestiques... ! Vous prendrez la Land Rover à châssis long ; je garderai votre véhicule dans le garage du caïdat. »

Le caïd était satisfait de sa décision. Il montrait un visage détendu maintenant et son attitude décontractée indiquait que l'entretien était terminé. Il se leva pour accompagner les deux hommes jusqu'à la porte, tout en leur offrant une main molle et humide. Il leur souhaita bonne route « Inch Allah ! »

Le cri du muezzin les surprit sur le pas de la porte. La mosquée, en pierres sèches recouvertes de pisé, était située à proximité de la cour du caïdat. Après un premier chant se terminant par une note étranglée, le muezzin déclama des versets du Coran d'une voix monotone. Le temps s'était arrêté en cette fin d'après-midi et tous les fidèles recommandaient leur âme à Dieu. Le chaouch, réveillé, s'était mis à genoux, plongeant de la tête sur le plancher, qu'il touchait de son front. À la fin de la prière, les deux Européens quittèrent le bureau derrière leur hôte.

Le couloir de sortie était frais et sentait la peinture. Sur le carrelage du sol une grappe de paysans berbères était accroupie le dos au mur, les enfants étroitement collés à leur mère, dans leur ample robe bariolée. Parmi eux, une femme était un peu à l'écart. Un voile blanc lui couvrait le haut du visage ; un mouchoir plus foncé, finement brodé de fils dorés, cachait la bouche et le nez, à la mode arabe, ce qui n'était pas fréquent dans L'Atlas où les femmes n'étaient pas voilées. Elle devait venir de la ville, probablement de Marrakech.

Berthier avait remarqué une jolie fille qui, elle, montrait un visage découvert, joliment tatoué. Cette fille de la montagne le regardait en souriant de toutes ses dents blanches. Elle semblait quand même un peu effarouchée par la présence de roumis dans le couloir. C'était l'attitude de la plupart des femmes du Haut Atlas, effrontées et timides à la fois. Il lui sourit, tout en lui faisant un petit signe de la main, ce qui provoqua une vive animation dans le groupe des femmes qui s'agitait en piaillant et en jacassant à voix haute, avec des dérapages dans les tons aigus. Les hommes aux turbans blancs, roulés autour de leur crâne lisse, se tapaient les cuisses de bonheur et lançaient ce qui devait être de grosses plaisanteries.

Un gardien, devant la porte d'entrée, intervint sévèrement, avec de grands gestes de la main, en roulant des yeux furibonds. Le calme revint dans le groupe, un tas de chiffons oubliés dans la pénombre du corridor, d'où émergeaient des membres bruns et des têtes ridées.

Berthier avait rejoint Delteil sur les marches du perron, subitement saisi par l'air encore brûlant. Dans le ciel pur et presque blanc, le soleil éclatait en flèches cuisantes mitraillant les murs et le sol sableux. Les yeux brûlés par cette lumière crue, les deux hommes traversèrent la cour à grand pas pour se réfugier sous un eucalyptus, à côté de leur véhicule. L'arbre les enveloppa de son ombre reposante. Accroupi sur ses talons, Berthier sortit une cigarette ; puis il s'adressa à son ami :

« On va se retrouver avec deux gardes du corps ; j'espère qu'ils savent faire la cuisine. En attendant, il faudra leur faire déménager tout le barda dans l'autre voiture... »

Delteil, son long corps maigre penché en avant, réfléchissait. Il avait le visage grave. Il répondit, soucieux :

« Il faut souhaiter que nous n'ayons pas besoin d'eux pour une besogne plus sérieuse. Je me demande ce qu'il se passe réellement dans l'Atlas ; dans ce pays, il est difficile d'obtenir une information objective. Le caïd a probablement des raisons qui l'ont poussé à nous décourager ou, du moins, à nous protéger ! Habituellement, il est de bon conseil... »

Il enleva ses lunettes grises de poussière et les nettoya méticuleusement avec son mouchoir. Il avait un visage maigre aux joues creuses, mal rasées. Son nez discret, légèrement retroussé, lui donnait un air juvénile, démenti par un front dégarni. Ses cheveux rares étaient blonds, fins. Les mâchoires fortes et des dents régulières étaient le signe d'un caractère déterminé.

Berthier avait eu des empoignades homériques avec lui sur la manière de gérer, en théorie, les gens et la misère en Afrique du Nord. Mais il fallait reconnaître que Georges Delteil avait un contact privilégié avec la population de ce pays, en particulier avec les gens du peuple. Il adorait les enfants crasseux, couverts de morve, entourés de mouches agressives, et les faisait sauter sur ses genoux...

Delteil avait un côté paradoxal, une certaine dureté réfléchie voisinant avec une bonté naturelle, spontanée, irrationnelle. Ce

côté-là plaisait beaucoup à Berthier. C'était ce qui rendait le personnage sympathique et qui l'avait touché dès leur première rencontre à Rabat. Delteil restait cependant secret sur tout ce qui concernait sa vie privée.

Ils se levèrent, dérangés par le bruit du moteur de la Land Rover qui entraît à cet instant dans la cour. Le véhicule leur faisait face et semblait les regarder de son muflle puissant de métal : gros animal mythique ronronnant. Le chauffeur, Ahmed, coupa le contact et les rejoignit, en essayant de rentrer un pan de chemise rebelle dans son pantalon.

C'était un Arabe au visage rond, souriant, très brun, au nez droit. Ses cheveux abondants, noirs, formaient comme une auréole. Un bel homme, Ahmed, malgré son ventre qui commençait à déborder la limite trop stricte du ceinturon. Dans le bled il avait un certain succès, en particulier auprès des femmes berbères des hautes vallées, aux mœurs très relâchées. Mais on n'avait jamais déploré d'histoire avec les autochtones. Il savait être discret et c'était un des meilleurs chauffeurs du Ministère.

Deux militaires marocains descendirent à leur tour du véhicule et s'approchèrent du groupe. Delteil s'adressa à Ahmed :

« Fais-leur déménager les bagages et trouves-leur une place confortable à l'arrière. Vérifie aussi l'eau et le niveau d'huile du réservoir... on laissera notre véhicule dans la cour, mais ferme quand même les portes à clef.

— D'accord, M'sieur, Georges ; j'veais aussi vérifier la batterie. »

Ahmed et les deux moghasnis montèrent dans la Land Rover « Santana » pour extraire le matériel de camping et les caisses de vivres. Les voitures du ministère étaient très usagées, certaines avaient plus d'une dizaine d'années de service. Elles avaient parcouru toutes les pistes du Maroc, depuis les grandes « hamadas » pierreuses du Sud, qui donnent une sensation d'infini, jusqu'aux collines marneuses du Rif, au nord du pays.

Elles avaient escaladé les cols parfois vertigineux du Haut Atlas où souffle un vent éternel, glacial, proche de l'hiver. Les géologues dépendaient de ces machines toujours obéissantes et des chauffeurs, qu'ils retrouvaient souriants, après une longue journée de marche épuisante. Des véhicules qui les ramenaient au camp, secoués sans pitié sur une piste défoncée.

Le coffre de la Land, prêtée par le caïd, était déjà plein. Delteil sortit sa tête de la fenêtre du chauffeur, il avait l'air furieux :

« Il faut laisser du matériel à Demnat. On n'a pas assez de place pour ces deux zèbres ! Il faudra aussi penser à réparer la bâche, elle est déchirée en plusieurs endroits. On risque des orages à cette saison. Il va falloir redescendre dans quelques jours... pour réparer ! »

Il regarda sa montre ; puis avec un geste d'impatience :

« Il est tard, déjà six heures. J'aimerais démarrer au plus vite ; on devra rouler de nuit si l'on veut installer le camp à Aït Blal, encore aujourd'hui... »

Ahmed avait aménagé un espace à l'arrière du véhicule. Il transportait un lit de camp, trop encombrant, vers les bâtiments. Il était aidé par les deux gardes du corps, le mousqueton à la bretelle. Ils avaient un air belliqueux derrière leur moustache fournie, mais parlaient mal le français, ce qui n'arrangeait rien !

Maintenant, ils étaient sortis de Demnat, et roulaient en direction du pont naturel d'Imi n'Ifri. C'est là qu'ils furent arrêtés par une patrouille de la gendarmerie qui gardait l'entrée de la piste. Un brigadier en sueur, le souffle court, leur avait demandé leur ordre de mission. Il avait fait remarquer que la piste n'était pas sûre ; puis il les avait regardés partir, les jambes écartées, les deux mains sur son ceinturon.

Berthier était pensif. Il était bien calé sur son siège, ses longues jambes étendues, un coude appuyé sur le bord de la portière. D'un geste nerveux, il chassait machinalement une mèche de cheveux rebelle, qui lui balayait le visage. Pourquoi Delteil avait-il insisté auprès des autorités pour accomplir sa

mission au pied du djebel M'goun, sans vouloir tenir compte des conseils de prudence ? Les levés cartographiques prévus n'avaient aucun caractère d'urgence, et la mission aurait pu être reportée à une date ultérieure. Il est vrai que Berthier ne s'en plaignait pas, il n'avait pas le choix : il ne pouvait pas retourner à Rabat pour l'instant. Les risques étaient trop grands. L'Organisation était sur sa trace...

À côté de lui, Delteil somnolait, la tête secouée au rythme des cahots. La piste était défoncée. La chaleur, toujours aussi forte malgré l'après-midi déjà avancée. Un vent violent, très sec, s'était levé, soulevant des tourbillons de poussière qui dansaient, comme des êtres surnaturels, sur le flanc des collines ocre : Berthier imaginait ces « djenouns » malfaisants dérangés dans leur sabbat par le ronronnement puissant et régulier du gros Diesel. Le paysage, sans âme visible, appartenait déjà au domaine du rêve et Berthier, pris d'une grande fatigue, les yeux brûlés par le soleil malgré ses lunettes noires, se laissait envahir par un sentiment d'irréalité morbide. Il flottait en plein mirage.

Dans un moment de lucidité, il jeta un regard sur la figure d'Ahmed, crispé à son volant, la cigarette collée aux lèvres. Le chauffeur, le corps tourné vers lui, avec un large sourire sur le visage, lui parlait, par-dessus la tête penchée de son voisin assoupi :

« Nous aurons sûrement du chergui, M'sieur Pierre. La voiture chauffe. Regardez le ciel ! »

En effet, la belle teinte bleue virait au gris-jaune et des nuages de fine poussière sableuse passaient devant le soleil, comme un voile. Berthier dégagea ses cuisses collées sur le siège par la sueur. Il se pencha pour saisir une cigarette qu'il alluma à la volée entre deux nids-de-poule. Les pluies de mars avaient raviné les pentes des collines et parfois largement entaillé la piste. Les camions du « souk » avaient laissé des marques profondes dans la terre rouge détrempée, des ornières maintenant durcies comme de la pierre, ralentissant la progression. Il pensa qu'il faudrait peut-être envisager un campement avant Aït Blal, au train où ils roulaient.

Après avoir jeté sa cigarette, il essaya de trouver une position confortable en calant sa tête contre le siège brûlant. Il ferma les yeux. Derrière lui il entendait les deux moghasnis engagés dans une conversation violente ; ils se lançaient des phrases au visage comme des projectiles : de longues envolées en arabe avec quelques mots berbères isolés. Le son de leurs voix montait parfois, en vrilles aiguës ; les syllabes s'entrechoquaient rapidement, comme des quilles ; se succédaient de manière vertigineuse. Puis la conversation reprenait à un rythme plus lent, une trêve dans un long discours passionné. Curieusement, il avait l'impression que les deux hommes discutaient en même temps, aucun ne cherchait à écouter l'autre. Ils devaient parler d'argent ou de troc, car il entendit à plusieurs reprises le mot « iqqariden » en berbère. C'était d'ailleurs, avec les récoltes en général très maigres, le principal sujet de discussion dans ces contrées misérables où il fallait arracher sa subsistance à la terre, dans un combat inégal. Il est vrai que l'on parlait aussi d'argent dans les grandes cités occidentales, où la vie était plus facile. Mais les raisons n'étaient pas toujours les mêmes et touchaient souvent au superflu.

Soudain, l'image d'Hellena s'imposa dans sa rêverie mélancolique ; il revoyait son visage inquiet avant leur séparation, l'exil vers Paris. Ils avaient fait l'amour plusieurs fois, comme au début de leur liaison, mais avec de l'angoisse au coeur. Il pensa encore à la forme élégante de ses longues jambes fines ; l'odeur parfumée, grisante, de ses cheveux remontait à sa mémoire...

« Dans une demi-heure nous arriverons à la maison forestière. On plantera le camp dans la forêt de pins ! »

Delteil avait refait surface ; il étouffa un bâillement, puis essuya ses yeux humides. Berthier approuva : « Il vaut mieux s'installer de jour et demain matin on pourra commencer à travailler le long de la piste. Tu avais l'intention de compléter tes levés dans le secteur ? Si j'ai bien compris ?

— En effet, on pourra compléter la carte ; j'ai encore quelques contours à boucler. Mais on attaquera sérieusement après Aït Blal. Ensuite on louera des mulets pour rejoindre la vallée des Aït Bou Oulli à Abachkou. Là-bas, les sommets sont à plus de trois mille mètres ; tu connais déjà le djebel Rhât, je ne t'apprends rien ! Il faut de bonnes jambes et les Berbères n'en manquent pas. Ils courent comme des marathoniens à ces altitudes ! »

Devant eux, la piste montait progressivement, en lacets. Dans les passages raides, il fallait utiliser la traction à quatre roues et le véhicule lourdement chargé patinait ; les deux moghasnis étaient responsables de la surcharge.

Une large vallée avait fait suite au plateau désertique et la végétation était plus abondante. Des plantations de pins ajoutaient une note tendre, méditerranéenne, dans ce paysage désolé. Au fond de la vallée on devinait quelques douars isolés qui se fondaient dans l'ombre du soir. Ils croisèrent une femme, une très vieille, au visage usé, craquelé par d'innombrables rides ; elle leur sourit, ouvrant une bouche noire, édentée, en agitant un bâton de bois noueux. Un âne chargé de fagots trotta devant elle, de manière obstinée, sans s'inquiéter de leur présence.

Puis ils virent la maison forestière, en bordure de piste. Une bâtisse en pierres de taille avec un toit en pente couvert de tuiles roses. Elle était construite sur un vaste terre-plein où poussaient de jeunes pins vert tendre, à l'odeur pénétrante.

Les membres rompus, ils sautèrent hors du véhicule en piétinant le sol dur pour activer leur circulation sanguine. Ahmed et les deux auxiliaires déchargeaient les bagages. Ils plantèrent la tente sous les pins et, à la tombée de la nuit, ils étaient installés.

Après un frugal repas, une omelette aux pommes de terre avalée à la lumière d'une lampe à gaz, les deux Européens s'étaient levés pour prendre l'air de la nuit. Dans le silence de la vallée, on n'entendait que la conversation d'Achmed et de ses

deux compagnons retirés dans leur tente. L'un des moghasnis avait « fait l'Indochine » dans le même bataillon que le chauffeur ; c'est dire que la discussion était animée. Ils comparaient leurs cicatrices, en évaluant la longueur et l'importance de ces boursouflures de chair blanche par où leur vie aurait pu les abandonner. Ils n'avaient pas beaucoup d'imagination et arboraient ces balafres comme des médailles, sans soupçonner l'absurdité de leur condition de soldats, sacrifiés à une nation qui n'était même pas leur patrie. Des victimes d'une grande ambition coloniale, qui n'avait enrichi que quelques gros propriétaires.

Agacé, Berthier s'était éloigné en faisant signe à son compagnon. Ils s'étaient assis au bord de la piste. Dans la nuit sans lune on voyait quelques feux de bois scintiller, minuscules, sur l'autre flanc de la vallée. Une pluie d'étoiles les recouvrait. Berthier écrasa sa cigarette sur le sol.

« J'aurais dû choisir un boulot comme le vôtre ; vous devez être tout simplement heureux, dans votre profession. Des moments comme ce soir, c'est un vrai cadeau : quel espace de liberté ! Et la rencontre avec les hommes, d'autres hommes. Moi qui me cherche depuis des années... Maintenant, je regarde autour de moi... probablement une nostalgie de l'adolescence : une époque où tout était possible... »

Puis, après une pause durant laquelle on entendit des chiens aboyer au loin : « Vois-tu Georges mon cas est simple : je manque de grande passion, d'engagement dans la vie. J'ai l'impression de naviguer au jour le jour, de passer d'un tableau de l'existence à l'autre, au gré des événements ; je suis marqué temporairement par les choses et les gens. Même Hellen est déjà lointaine, comme un souvenir fugace ; elle m'a déjà quitté, elle est presque sortie de mon corps et de mon esprit. Je ne domine rien ; je ressens passivement l'empreinte du milieu... des circonstances. J'ai tenté de m'accrocher parfois à une séquence de ce grand scénario, mais la machine se remettait en route et je devais lâcher prise. Les cartes étaient à nouveau

distribuées et je ne m'y retrouvais plus. Changement de décor et rien pour raccorder ces lambeaux d'existence ! »

Delteil avait écouté son ami d'un air grave. Il se leva, fit quelques pas ; puis il lui répondit :

« Je crois que tu te considères comme un type un peu à part en quelque sorte, mais ton cas est plutôt banal... en réalité ton problème est assez fréquent... la solitude en face du monde ; c'est assez commun : chaque individu abandonné sur son bout d'étoile et pas fier de l'être ! Bien sûr, je parle de ceux qui refusent les systèmes conventionnels, qui cherchent leur identité, une minorité de marginaux... Les autres ne se doutent de rien et jouent le jeu ordinaire. Ils présentent toujours le côté face de leur personnalité sans se poser de questions. Donc les relations entre partenaires sont biaisées... Mais tu ne peux pas passer ton existence à essayer de cerner ton personnage. Je pense que tu cours vers un échec certain : tu ne trouveras que le vide. La comédie est inéluctable et tu en fais partie. Delteil souligna, insistant : « Ici, au Maroc, nous sommes en trêve, les contraintes extérieures sont faibles et le monde musulman nous concerne peu. On voit où on pose les pieds. C'est encore un pays à l'échelle humaine, profite-en !

— Dans un sens tu as raison. Depuis mon arrivée dans ce pays et après mon départ de la maison Delabarre, je mesure les événements avec plus de calme. J'ai pris du recul mais j'ai toujours l'impression d'être un témoin. Il faudra que je retrouve une activité... Mais je n'ai pas votre motivation »

Berthier s'était levé, en frottant son pantalon poussiéreux. Les deux hommes prirent la direction du camp. Ils rejoignirent leur tente et s'installèrent pour la nuit.

Avant de s'endormir, il fit revivre le visage d'Hellena, ses longs cheveux châtain souples et ses yeux gris où brillaient ces petites paillettes d'or, qu'il aimait tant. Avec elle il pourrait peut-être s'en sortir, dans leur nouvelle vie en Amérique du Sud...

Au début, Berthier ne s'était pas totalement engagé dans cette liaison ; il n'avait pas pu atteindre le même niveau de

passion qu'Hellena. Il y avait un déséquilibre dans leurs rapports, et lui se sentait incapable de le rétablir. Là encore il n'avait pu donner toute sa mesure. Mais les derniers mois les avaient rapprochés ; elle lui était devenue indispensable, comme un deuxième lui-même.

Le lendemain matin, un soleil éclatant brillait derrière les collines, dans un ciel pur. Les montagnes, au loin vers le sud-est, étaient recouvertes d'une légère buée blanche. Ils avaient plié le camp après un rapide déjeuner et repris leur place dans la Land Rover. Le moteur tournait rond, donnant toute sa puissance dans les virages inclinés. Ahmed chantonnait une mélodie populaire d'une voix grave, en tambourinant sur le volant. Berthier pensa qu'il allait vivre encore une belle journée, pleine de promesses.

Sur la piste rouge, ils progressaient lentement ; les ornières étaient toujours aussi profondes et par endroits une « *segua* », qui alimentait un douar isolé, coupait le passage. Il fallait poser des pierres plates sur la tranchée étroite et rouler au pas. Les pins avaient disparu. Les collines étaient maintenant recouvertes de rares buissons vert foncé et de petits bosquets de lentisques. On voyait ça et là quelques chênes, dispersés, formant des îlots d'ombre.

Vers midi, ils firent une halte. Ils étaient maintenant bien engagés dans la grosse chaleur de cette journée et un repas léger, préparé par Ahmed et un des moghasnis, leur redonna du cœur à l'ouvrage. Ils burent une excellente eau de source, légèrement salée.

Ils reprirent leur lente progression vers Aït Blal, la piste était devenue un peu meilleure. De temps en temps, Delteil faisait stopper le véhicule pour vérifier un affleurement rocheux. Les premières heures de l'après-midi passaient lentement.

Ils firent une nouvelle halte au pied d'une colline à la crête rocheuse déchiquetée, aux flancs dénudés recouverts d'éboulis, où ne poussaient que de rares buissons grisâtres. Delteil avait dit :

« On va se dégourdir les jambes ; je prépare les minutes de terrain et les photos aériennes... »

Ils étaient sortis du véhicule, surpris par la chaleur qui montait du sol. Berthier eut l'envie de gravir la pente rocailleuse de la colline, pour ramener à Delteil un échantillon de roche provenant de la crête.

Ces roches devaient appartenir au Jurassique moyen, de très anciens dépôts d'origine fluvatile, mais il fallait une confirmation. Un des gardes du corps le suivit ; il peinait à ses côtés, le fusil à la main. Après quelques minutes, ils s'étaient arrêtés pour reprendre haleine. La sueur au visage et la chemise humide, ils étaient arrivés au pied d'une petite falaise de grès rouge parsemée de galets de quartz laiteux formant des taches claires, arrondies. Sur la piste, Delteil braquait ses jumelles au loin vers les falaises qui dominaient « l'assif » Lakhdar sur rive droite. Ahmed, les mains dans les poches, fumait une cigarette tout en discutant avec l'autre moghasni. Il faisait de grands gestes pour appuyer ses paroles. Un vent léger s'était levé, comme une caresse rafraîchissante qui murmurait doucement aux oreilles. C'est alors que la première détonation avait retenti, faisant basculer le calme de la vallée, comme un signal du destin.

*

Après l'embuscade, ils arrivèrent devant la Land Rover renversée. Berthier était toujours étroitement encadré par deux des agresseurs. Le véhicule reposait sur le flanc et une large tache de mazout noircissait la poussière, dégageant une forte odeur d'huile grasse qui renforçait l'impression de tragédie. Une partie des bagages avait été éjectée à travers la bâche déchirée. Le moghasni avait été désarmé et durement frappé au visage par un des hommes au chèche noir. Ils étaient sans pitié, pensa

Berthier, exercés au combat, et dans leurs yeux luisants on lisait une haine fanatique.

À côté de l'épave, Ahmed était assis sur une roche plate. Il avait le regard hébété et une large coupure lui entaillait le visage. Machinalement, il cherchait à éponger le sang qui coulait de sa joue avec un mouchoir.

Deux assaillants avaient sorti le corps de Delteil qui était resté inconscient dans le véhicule, une blessure au bras.

« Laissez-moi faire quelque chose, il faut les soigner, nom de Dieu ! » Berthier était furieux, inquiet des conséquences du drame. Il risqua quelques pas en direction de Delteil, mais l'homme au visage fermé, qui commandait le groupe, le repoussa brutalement. Il roula dans la poussière. Le chef s'avança vers Delteil avec une gourde à la main et lui humecta le visage, en secouant son corps sans trop de ménagements. Le blessé, choqué, semblait reprendre conscience progressivement. Il avait dû perdre ses lunettes qui s'étaient brisées pendant l'accident, causant quelques entailles sans gravité sur le front. Par contre, sur sa tête dégarnie, Berthier remarqua une longue balafre qui passait derrière l'oreille. Le col de chemise était taché de sang. Berthier pensa qu'il avait dû s'entailler le cuir chevelu contre le cadre du pare-brise.

« Georges, tu m'entends ? Comment te sens-tu ? Dis-moi quelques mots, bon sang ! »

Le blessé avait ouvert les yeux, mais ne semblait pas réaliser la situation. Il regarda l'homme au chèche, impassible, qui le fixait de son regard noir, puis il se tourna vers Berthier :

« C'est cette bande de pirates qui nous a tiré dessus ? Mais d'où sortent-ils ? Et que nous veulent-ils ? On croit rêver... »

— Ils devaient nous attendre au sommet de la colline. Ils ont tué un moghasni ; le corps est toujours en haut, sur l'éboulis. Ils ne l'ont pas touché. Ahmed a tenté de fuir et vous avez fait une culbute avec la Land... »

Delteil secoua la tête en faisant la grimace :

« C'est inconcevable. Du jamais vu ! Ils n'ont aucune raison logique de nous agresser. Ils ont dû nous confondre avec une

patrouille de la gendarmerie, et ils se sont affolés. C'est un pur hasard, un malentendu... On va essayer de s'entendre avec eux. Il faut savoir avec quel parti ils jouent à la petite guerre ? »

Berthier pensa que Delteil se laissait aller une fois de plus à son penchant optimiste ; à voir le regard résolu des cinq agresseurs, il paraissait difficile d'envisager un dialogue.

Ils étaient en train de vider le véhicule sinistré, les bagages étaient posés en vrac sur le sol et le chef faisait l'inventaire de leurs affaires. D'une voix rauque, il donna un ordre à un de ses hommes qui s'éloigna rapidement sur la piste, vers l'amont.

Ahmed était sorti de sa torpeur et s'approchait de ses deux compagnons. Il enleva la chemise de Delteil et, aidé de Berthier, tenta de nettoyer la plaie avec un peu d'eau. L'entaille n'était pas très profonde, mais il fallait la désinfecter au plus vite. Ahmed prononça quelques mots en arabe à l'intention du chef qui, après une hésitation, leur apporta le sac où se trouvait la pharmacie. Ils confectionnèrent un pansement de fortune autour de la tête du blessé, puis Berthier s'occupa de la blessure du chauffeur : « Toi aussi tu es bien esquiné ! Attention, c'est de l'alcool pur ! »

Ahmed avait serré les dents ; il subit la désinfection sans broncher. En se relevant, ils virent la caravane de mules conduite par un des assaillants. L'homme avait la peau noire. Les cinq bêtes avaient l'air bien nourries, le poil brun foncé, la jambe solide. Les muscles lisses, puissants, jouaient sous leur pelage luisant.

Les bagages furent hissés dans les « choiris », ces larges corbeilles en alpha qui battent le flanc des mulets. Delteil tenta quelques pas en direction des bêtes, mais ses jambes se dérobaient sous lui ; il dut se rasseoir. Un des hommes l'avait poussé avec la crosse de son fusil, mais sans y mettre trop de conviction. Delteil, le visage blanc, n'avait pas bougé. Ils l'avaient alors installé sur une des mules, qui renâclait sous la charge supplémentaire. Berthier, qui contemplait ce spectacle, s'écria soudain :

« Ahmed, demande au chef ce qu'ils veulent faire de nous ! Ils n'ont quand même pas l'intention de nous emmener avec eux ! Nous n'avons rien à voir avec leurs histoires, bon Dieu ! S'ils veulent jouer à la guerre, ces salauds, qu'ils s'attaquent à l'armée marocaine ! »

Berthier sentait une colère sourde monter en lui, nouant son abdomen et le faisant trembler sur ses pieds. Il avait parlé d'une voix hystérique, la gorge sèche et les agresseurs s'étaient retournés, en le regardant curieusement. Il avait soudain pris conscience de la situation dramatique dans laquelle ils se trouvaient. Il sentait le poids de cette situation absurde, qui se traduisait soudainement par la perte de leur liberté. Ils allaient devoir obéir à ces prédateurs, se soumettre à leur volonté farouche. Ces gens luttaienent pour une cause qu'il ne comprenait pas. Peut-être que Berthier aurait pu les approuver, s'il avait pu dialoguer avec eux ; mais un mur les séparait. C'était probablement un groupe de fanatiques, comme il en existait déjà en Algérie ; ils étaient prêts à tout. Leur présence au Maroc restait un mystère. Cette situation incompréhensible lui donnait des sueurs froides, il en aurait pleuré...

Par bravade il tenta de redescendre sur la piste, en s'éloignant du groupe. Il fut rejoint par un des hommes qui lui donna un brutal coup de canon dans les côtes. Plié en deux, il tomba à genoux et reçut le soulier du mercenaire sous le menton. Avec la douleur, la peur l'avait repris, et il pensa qu'il allait peut-être mourir. Mais l'homme se contenta de lui passer les mains dans une paire de menottes. Puis il le ramena, sans douceur, vers le groupe maintenant silencieux. Ahmed l'avait regardé avec inquiétude en lui disant :

« Le chef s'appelle Hussein ; il veut nous emmener avec lui. Je crois qu'ils vont nous garder comme otages. Ils ont peur à cause de la mort du moghasni et ils demandent qu'on libère des prisonniers de leur clan. Ils vont fuir vers la montagne. »

Berthier n'avait rien répondu. Il regardait le visage de Delteil qui devait souffrir, les traits tirés. La chaleur avait encore augmenté et le soleil de cette fin d'après-midi n'épargnait personne, dans ce décor minéral. Les tempes battantes, les lèvres sèches, il toucha le bras de son ami :

« Le salaud ! Il m'en a mis plein la mâchoire ; j'ai de la peine à articuler. Tu pourras supporter la chaleur ? Il va falloir marcher... mais je crois qu'ils t'ont réservé une mule ! »

Delteil avait maintenant le visage rouge sous son pansement, mais on lisait une certaine résolution dans son regard : « Je tiendrai le temps qu'il faudra et ils paieront d'une manière ou d'une autre ; les Marocains vont leur faire la chasse. Le caïd avait raison ; je suis un imbécile... »

Berthier pensa qu'il était un peu tôt pour ruminer des pensées de regret ou de vengeance ; ils pouvaient s'estimer heureux d'être sortis vivants de ce guêpier.

Hussein s'était approché des deux Européens. Il avait déroulé une partie de son chèche, dévoilant sa bouche aux lèvres charnues et aux dents gâtées, avec un menton carré recouvert d'une barbiche noire. Il les considéra quelques secondes et leur dit, avec son français approximatif :

« Vous être nos prisonniers. Vous venir armés contre nous ! Il désigna le moghasni : « lui guerrier, soldat ! Mes hommes vous tuer si vous tentez de fuir. Les chrétiens sont aussi nos ennemis : « Allah ou akbar ! »

Il recula de quelques pas, regarda le paysage morne, puis fit un geste en direction des hauts sommets. La colonne se mit en marche, les hommes derrière les bêtes. Les deux Européens étaient étroitement encadrés et Berthier, qui marchait derrière le mulet de Delteil, remarqua que leur armement était impressionnant : revolvers et grenades à la ceinture, fusils-mitrailleurs et même un fusil à lunette qu'il voyait dépasser d'un choiri. D'où sortaient-ils tout cet arsenal ?

Après une demi-heure d'une marche rapide en ligne droite, ils atteignirent une série de virages en lacets ; la piste montait toujours. La pente plus raide et le sol irrégulier, raviné par la

pluie, les avaient essoufflés. Plus personne ne parlait dans la caravane. Une soif violente torturait Berthier. Sa mâchoire était enflée et une douleur cuisante lui martelait le crâne, au rythme de la marche. Ils n'avaient presque rien mangé depuis le matin et il souffrait par moments de vertiges qui le faisaient trébucher : il voyait des images tournantes, aux reflets métalliques, puis des scènes fugitives se présentaient à son cerveau : c'était le cadavre du Marocain, dans son lit d'épineux, les yeux fixés sur l'immensité vide du ciel ; c'était aussi le caïd de Demnat avec sa tête chauve, les paupières lourdes, qui les avait avertis et qui ne pouvait plus rien pour eux ; c'était aussi sa chambre dans la médina de Rabat, qui donnait sur une ruelle blanche, tapageuse et fétide. Ce passé, déjà révolu, ne pesait plus rien dans l'éclat de cette journée implacable.

Soudain, à la sortie d'un virage, ils virent le groupe de maisons basses sur le flanc de la colline, presque à leur portée. Quelques silhouettes se déplaçaient sur les toits plats : des femmes berbères en longues robes aux teintes criardes, la tête étroitement serrée dans leur foulard décoré de disques métalliques ; des profils d'indiennes. Devant le village, quelques hommes vêtus de larges « gandhouras » blanches criaient et gesticulaient dans leur direction. En quelques minutes, les toits s'étaient vidés.

Sur sa mule Delteil se redressa ; il dit à Berthier :

« Aït Blal. Il faudra qu'ils nous donnent à boire et un peu de nourriture. Les gens doivent être avertis de la fusillade, à l'heure qu'il est ; ils vont peut-être tenter quelque chose ! »

Sorti de sa torpeur, Berthier essaya de s'approcher du chauffeur, mais il fut vivement tiré en arrière par un de leurs gardiens. Les mains liées, il faillit perdre l'équilibre.

La petite troupe se remit en marche et, après une dernière montée très raide, sur la terre dure, damée par le passage des hommes et des animaux, ils atteignirent la place du village entourée de maisons aux façades de terre rouge. Il n'y avait personne, l'espace réservé au souk, habituellement très

fréquenté, était vide. Un peu de paille jaune était dispersée sur le sol et on devinait la trace des tentes occupées par les marchands.

Hussein ordonna un arrêt à l'ombre des murs d'une maison de trois étages, faite de pierres de taille. Les fenêtres sans vitres étaient bordées de peinture blanche. Berthier s'effondra dans l'ombre bienfaisante, les tempes battantes. Les quatre otages se retrouvèrent assis côte à côte, épuisés et desséchés par cette marche forcée. On leur passa une gourde d'eau fraîche et ils burent abondamment ; ensuite on leur offrit un pain d'orge avec un bol en bois rempli de beurre rance salé. Berthier mangeait avec appétit, mais il remarqua que son ami mettait peu d'ardeur à se restaurer. Sous le pansement qui garnissait le haut de son crâne il avait toujours le teint pâle et les yeux brillants de fièvre. Le soleil lui avait rougi le nez malgré son chapeau. Delteil grelottait, bien que la chaleur de cette fin de journée soit encore oppressante.

« Tu te sens mieux ? Tu devrais boire un peu plus, regarde, il en reste ! »

— Je crois que je vais avoir de la fièvre ; j'ai la tête lourde et je n'arrive pas à aligner deux idées. Quel sale pétrin ! »

Berthier avait mis de côté des cachets d'aspirine ; il en fit dissoudre un dans le bouchon de la gourde et Delteil l'avalait d'un trait, le buste droit.

« Tes amis d'Aït Blal ne sont pas pressés d'intervenir : tu connaissais pourtant personnellement le « cheikh » du douar ? »

Berthier avait parlé sans acrimonie. Il désigna la place du village occupée par les mules et leurs gardiens qui étaient en train de charger des outres en peau de chèvre :

« Nous n'avons pas revu un habitant ; ils doivent être terrorisés... »

Delteil secoua la tête.

« Tu ne connais pas assez les gens d'ici. Ils sont vaillants, prêts à tout pour sauver la famille, leur village en cas d'agression. Mais ils n'ont aucun intérêt à intervenir pour libérer deux Européens, en risquant un véritable bain de sang. Tu as vu l'armement de nos gardiens. Les Berbères n'ont que quelques

vieux fusils de chasse et des « moukhalas » décorés pour la parade. Il faut les comprendre.

— Alors nous devons compter sur la gendarmerie ou l'armée marocaine pour nous porter secours ? Ils ont déjà dû repérer la voiture et le corps du moghasni. C'est une question d'heures, tu ne crois pas ?

— Ce n'est pas sûr. Ils ne se risqueront peut-être pas sur la piste ; pour l'instant, ils sont peu nombreux et ils savent qu'il y a des otages. Ils craignent aussi la population. Ils ne sont pas aimés dans les montagnes où la loi tribale concurrence le pouvoir. Quant à l'armée, il faudra plusieurs jours avant qu'elle intervienne. Et nous serons loin, perdus dans le massif montagneux.

« Où nous emmènent-ils à ton avis ? »

Delteil montra vaguement le sud-est :

« Je pense qu'ils vont chercher à se réfugier dans les hautes vallées de l'Atlas, puis rejoindre le sud. D'après Ahmed, ce sont des « Reguibat », des nomades du Sahara marocain. Ils ont la réputation d'être cruels. Ils doivent avoir une planque quelque part, dans une gorge profonde ou peut-être chez une tribu ralliée à leur cause, mais je n'y crois pas trop... »

Il fit une grimace de douleur, puis il remarqua, cyniquement :

« Au moins tu es en sécurité avec eux. Ils vont probablement nous garder comme monnaie d'échange. Les tueurs de l'Organisation ne pourront plus t'atteindre ; ils doivent te rechercher activement... Heureusement, Hellena est hors de danger maintenant ! »

Les bêtes étaient chargées. Les ravisseurs avaient fait le plein de nourriture, surtout des boîtes de conserve et de la farine. On installa Delteil sur sa mule. Ils avaient laissé les mains libres à Berthier, qui en profita pour prendre la cigarette allumée que lui offrit Ahmed, en se levant. Sa mâchoire était toujours douloureuse, mais le tabac lui fit du bien ; il se sentait en meilleure condition pour affronter l'épreuve qui les attendait.

La colonne s'ébranla. Ils empruntaient maintenant la piste muletière étroite qui serpentait à flanc de coteaux, en direction de l'est. Les pentes étaient couvertes de chênes verts qui rafraîchissaient la vue. Quelques nuages effilés s'inscrivaient dans le ciel bleu foncé. Le vent frais, venant de la montagne, soufflait plus fort et balayait les arbres qui s'agitaient comme des épouvantails.

Ils marchaient vite et la dernière maison du village avait disparu derrière eux, subitement, comme absorbée par un contour du relief. Haut dans le ciel, des rapaces tournoyaient, majestueux, en suivant leur progression ; ils amorçaient un début de chute vers le sol, puis repartaient vers les nues en un coup d'ailes... libres... ils ne se révoltaient pas ; ils n'en avaient pas besoin. La révolte était le dernier privilège de l'homme asservi. Cependant, l'esclave libre devenait vite un conquérant, pensa Berthier. Leurs ravisseurs étaient de ceux-là. Ils appartenaient à la catégorie des « fellahs » oubliés dans un système corrompu qui tendait à évoluer vers une société fonctionnelle, à l'usage de la classe bourgeoise. Dans le monde islamique, l'inégalité n'était pas une injustice. Au cours des siècles, les faveurs du ciel étaient toujours accordées aux puissants ; les pauvres servaient d'alibi, de toile de fond miteuse sur laquelle reposaient toutes les richesses de l'Orient...

Là-haut, les rapaces avaient fini leur ronde ; ils planaient en direction du soleil couchant.

Pourtant, ces rebelles devaient pouvoir compter sur un certain soutien des populations locales, puisqu'ils avaient réussi à traverser impunément le pays berbère. D'après Ahmed, ils venaient de l'est, du moins le chef au profil d'oiseau de proie et à la démarche lente, celle des peuples du désert.

Après une heure de marche, ils atteignirent l'entrée d'une gorge resserrée, entre deux falaises de grès. Elle s'enfonçait en direction du sud. La piste, plus étroite, était taillée dans le roc ; le sol était caillouteux. On entendait, en contrebas, le bruit régulier du courant paresseux de l'oued Lakhdar. Ahmed, qui

n'était pas un grand marcheur, montrait des signes d'épuisement ; il traînait la jambe en queue de colonne. Berthier avait aussi de la peine à tenir le rythme rapide de leurs agresseurs, qui ne connaissaient pas la fatigue. Les mulets les avaient distancés. Ils abordaient maintenant un terrain calcaire plus accidenté. Le sommet des falaises déchiquetées montrait des piliers de roche aux formes extravagantes se découpant sur un ciel crépusculaire, apocalyptique.

Les deux prisonniers se trouvaient en arrière du groupe, suivis par un des hommes armés, lorsqu'ils entendirent le ronronnement lointain de l'hélicoptère.

Leur gardien, Omar, une grande brute à la peau sombre et au nez épaté, s'était vivement retourné, le visage inquiet. Ils avaient rejoint le reste de la troupe qui s'était regroupée au pied d'un cône d'éboulis. Ahmed, épuisé, était adossé à un gros bloc de calcaire gris, le visage crispé et les jambes tremblantes. Il avait aussi levé la tête vers le ciel violacé pour tenter de localiser l'appareil.

Le bruit s'était amplifié et venait dans leur direction, depuis la vallée du Lakhdar. Devant eux, Hussein avait jeté un ordre bref à sa troupe ; Berthier vit les hommes tirer les mulets à couvert, sous les quelques arbres qui jalonnaient la piste et à l'abri de la falaise.

Poussé par son gardien, qui hurlait des paroles en arabe, Berthier dévala la pente d'éboulis sous le sentier, en direction d'un thuya centenaire, au tronc tordu recouvert d'un maigre feuillage. Il insulta l'homme qui l'avait traité sans ménagement, mais l'autre ne répondit pas. Accroupi au pied de l'arbre, contre les racines noueuses, Berthier regardait en direction de l'entrée de la gorge. Il vit l'appareil, noir sur le ciel encore clair. Il venait rapidement dans leur direction, en suivant les falaises. L'hélicoptère volait comme un gros insecte prudent, en zigzaguant au-dessus de leur position. Le vacarme du moteur était insupportable, amplifié par le miroir rocheux.

Berthier pensa qu'ils devaient fouiller la piste à la jumelle, mais une partie de la gorge était dans l'ombre. Ils avaient dû

repérer le lieu de l'embuscade et retrouver le corps du militaire. Le caïd avait probablement fait envoyer l'appareil en reconnaissance. Après un bref passage au-dessus de leurs têtes, l'hélicoptère bondit soudain vers le ciel ; ils avaient été repérés. Le bruit du moteur décrût rapidement et un silence lourd pesa de nouveau sur le paysage désertique.

Maintenant, ils étaient tous groupés sur la piste. Hussein, un peu à l'écart, parlait gravement avec ses hommes. Delteil était assis sur un bloc de roche, le visage calme.

« Alors, Pierre, ils nous ont retrouvés. C'est du travail rapide. Je n'avais pas pensé à l'hélico. Ils vont nous tirer de là, Dieu soit loué !

— Que vont-ils faire ? Envoyer la troupe ?

— Je ne pense pas ; la nuit va tomber dans une demi-heure. Ils ne peuvent plus rien tenter aujourd'hui. »

Berthier regardait vers la sortie de la gorge, en faisant un geste de la main :

« J'ai vu quelques maisons derrière l'entrée de la cluse ; Hussein a sûrement l'intention de nous y faire dormir ? »

Delteil se leva ; il fit une grimace nerveuse.

« Bon, ils ont fini leur palabre. Nous arriverons bientôt à Tacht, ce sont les premières maisons du village. C'est là que je pensais nous installer pour prospecter le secteur. Mais évidemment, pas dans ces conditions... »

Les hommes rappelèrent les mules avec des claquements de langue. Delteil qui allait mieux, grâce à la fraîcheur du soir, suivait la caravane à pied, d'un pas encore incertain.

Ils traversèrent l'oued à la sortie du défilé, sur un petit pont de terre soutenu par des troncs mal équarris. En face, dans la pénombre, le village avec ses maisons basses escaladait le flanc de la montagne, dans les oliviers. Ils croisèrent un groupe de charbonniers qui poussaient leurs bêtes chargées de bois calciné, avec des cris gutturaux. Ces hommes avaient les yeux clairs, luisants dans la nuit tombante. Leur peau était cuite par le soleil et ridée sous le turban blanc, le « rezza », roulé étroitement. Ils

les regardèrent avec surprise tout en répondant au « Assalam aleikoum ! » traditionnel.

La petite troupe s'engagea dans une sente étroite qui montait droit dans la pente, entre les premières maisons du village. Un petit ruisseau gazouillait le long du chemin en terre battue, avec des reflets argentés. Quelques figuiers s'agitaient doucement, éclairés par la lune qui s'était levée : un disque clair, livide, au-dessus des montagnes.

Les jambes lourdes, ils s'arrêtèrent devant une habitation aux murs de terre sèche percés de meurtrières étroites en guise de fenêtre. Dans la cour, les bêtes piaffaient de bonheur, les sabots ferrés raisonnaient contre le sol rocheux dans le silence du soir. Le ciel s'était découvert et les premières étoiles avaient fait leur apparition.

Les prisonniers entrèrent dans leur nouveau logis, suivis de leurs gardiens. Dans la grande salle nue, un feu clair brûlait à l'intérieur d'un « kanoun » de fer et une odeur de viande grillée les fit saliver. Un des habitants du village avait préparé le logement ; des nattes en tissu étaient étendues le long des parois et à même le sol. Berthier s'assit à côté de Delteil, en lui saisissant la main :

« La fièvre est tombée. On va enlever le pansement. Ahmed, demande-leur la pharmacie ; il y a de la pommade antibiotique. Je vais nettoyer la plaie. Mais tu risques encore une poussée de température. »

Le repas était frugal et la viande de mouton coriace. Le thé de menthe leur remonta le moral. Les autres étaient maintenant tous là, autour du feu. Ils parlaient peu, accroupis, le verre dans leur main brune, ridée par le vent sec de la montagne. On entendit quelque part dans le village le muezzin qui chantait la prière du soir. À tour de rôle, les hommes s'étaient accroupis pour prier le Tout Puissant, qui pardonnerait leurs péchés. Cependant une sorte de paix régnait sur tous les occupants de cette pièce qui sentait la paille et le feu de bois. Ils étaient réunis par un destin aveugle qu'ils ne maîtrisaient pas, résignés ; il y avait les

vainqueurs d'un jour et les vaincus d'un combat douteux. L'engrenage des représailles se mettait en mouvement.

Berthier étendit ses jambes lasses sur la natte ; il y avait une mince couche de paille en dessous, qui rendait la position presque confortable. Il ferma les yeux. Son cerveau était vide ; il était incapable de porter un jugement clair sur les événements. Il n'avait plus de haine contre ces hommes qui luttèrent dans le cadre d'une société révolue.

Encore une fois il pensa que leur rencontre était un malentendu, mais eux ne pouvaient pas le comprendre. Il revoyait les images brutales de la journée, sous le soleil impitoyable. Elles avaient provisoirement effacé les marques du passé, elles étaient son présent et peut-être son avenir ? Sa personnalité allait se modeler autour de ce petit groupe d'hommes, dans un pays devenu hostile où ses propres valeurs étaient inconnues.

Déjà, à Rabat, au cours du temps, il avait mesuré la distance qui le séparait du monde arabe et qui ne faisait que s'accroître au gré des événements : comme son aventure avec Anissa. Au-delà des corps, de leurs joutes amoureuses, il y avait, là-aussi, un grand malentendu. Il croyait entrer dans ce monde nouveau, exotique, mais il n'avait fait que le côtoyer. C'était une muraille impénétrable, on ne pouvait que la contourner. Il ne se faisait plus d'illusions ; chacun restait sur ses positions, de part et d'autre du grand fossé. On ne peut pas comprendre un peuple vivant dans le passé, ni faire l'apprentissage de la misère.

À côté de lui, le chauffeur s'était endormi ; il ronflait bruyamment avec des sursauts nerveux. Ses mains saisissaient des corps invisibles. L'ancien soldat qui avait combattu les Viets se révoltait ; il essayait de lutter contre un ennemi supérieur et résolu.

Delteil reposait calmement. Berthier sentit le sommeil le gagner peu à peu. Il avait encore devant les yeux la silhouette du gardien armé, enveloppé dans une ample « djellaba » brune. Les flammes mourantes du foyer soulignaient d'ombres noires les

plis de son vêtement et les lignes de son visage. On entendait des aboiements lointains, perdus dans les limbes de la nuit : des bergers ou un camp de nomades. Il imaginait leurs tentes en poils de chameaux accrochées au flanc de la montagne. Les chiens du village répondirent à leur tour, tenaces. Ils déchiraient le silence à grands coups de gueule. Pourtant le sommeil finit par le prendre tout à fait ; il sentait comme une épaisse couverture funèbre qui se déroulait sur son corps.

Chapitre Deux *Maroc, septembre 1979*

Deux ans plus tôt, Berthier était arrivé au « pays du soleil couchant » par une belle matinée d'automne. Le voyage en bateau, depuis Sète avait été une croisière d'agrément, pleine de promesses. La côte africaine était en vue et, après une demi-heure, l'« Agadir » naviguait déjà dans la baie de Tanger. La brume matinale s'était dissipée ; elle s'étirait en longues écharpes sinueuses au-dessus de l'eau calme et le long du rivage de sable blond.

Berthier était monté sur le pont avec ses bagages : une valise et une sacoche en cuir. La ville blanche s'étendait devant lui : une cascade de maisons basses et de minarets aigus qui déferlaient sur la mer. Une rangée de palmiers et la ligne de chemin de fer soulignaient les bas quartiers commerçants.

Son voisin, accoudé à la rambarde, lui adressa soudain la parole :

« C'est votre premier séjour au Maroc ? »

C'était un jeune français à la barbe en collier, au profil d'instituteur. Un coopérant probablement, qu'il avait souvent croisé sur le bateau pendant les deux jours de la traversée.

« Oui. Je n'ai même jamais vu l'Afrique auparavant. Je ne suis pas un grand voyageur et si je me trouve bien à un endroit... je cherche à y rester. »

Le jeune homme sourit tout en remarquant :

« J'en déduis que vous n'étiez pas à l'aise en Europe et que vous cherchez à tenter votre chance en Afrique du Nord ! Je me trompe ? »

Dans un sens, Berthier pensa qu'il disait vrai ; il ne se sentait plus beaucoup d'attaches sur le Vieux Continent et sa vie à Genève n'avait pas été une réussite. Il remarqua cependant :

« Malgré mon caractère un peu casanier, j'ai toujours gardé une certaine curiosité, vous savez ! Nous sommes entourés de mystères. J'aimerais contempler des horizons nouveaux, apprendre à m'étonner. Prendre du recul. Dans un cadre trop restreint, on finit par tourner en rond : à la longue on se réalise de manière définitive, tout est joué. J'accomplis un vieux rêve, un peu contre mon gré, maintenant... Enfin, il est encore temps : à vingt cinq ans...

— Eh bien ! Vous serez servi. Au Maroc, vous allez être confronté à un mode de vie et à des mœurs qui vous dérouteront ; vous verrez que les contacts avec les gens sont souvent ambigus...les malentendus fréquents ! Pourtant vous aimerez sûrement le pays qui est beau... vous serez surpris de la gentillesse spontanée des Marocains, surtout dans le bled. J'y habite depuis cinq ans ! »

Une jeune femme souriante, gracieuse, au visage fin et avenant avec de beaux yeux verts, les avaient rejoints. Elle était suivie de deux garçons blonds.

« Ma femme Anne et mes deux enfants... »

Berthier salua, il trouvait le couple charmant et il fut content d'apprendre qu'ils habitaient Rabat. L'homme, qui s'appelait Pascal Lemerrier, l'avait invité à leur rendre visite, dans sa villa du quartier de l'Agdal. Il travaillait au ministère des Mines comme géologue et donnait quelques heures de cours à la fac.

« Vous avez trouvé un emploi à Rabat ? » demanda Lemerrier.

« Oui, je suis dans le commerce. Je vais prendre la tête d'une petite entreprise avec un collègue marocain. J'ai été engagé par la maison Delabarre et Courtier ; ils importent du matériel de papeterie et des meubles de bureaux. Ils n'ont personne pour gérer l'affaire. Kolher, leur ancien représentant au Maroc est malade et proche de la retraite ; le patron est en Suisse. De plus, il a une confiance limitée en notre associé ! »

Lemercier eut un sourire léger :

« Vous aurez à faire à forte partie. Il faudra vous accrocher. Vous apprendrez à connaître rapidement la mentalité des gens et la manière de les aborder. Ils n'ont pas l'habitude d'anticiper... Ne vous laissez jamais impressionner, en général ils cherchent tout de suite à avoir le dessus, en particulier avec les nouveaux arrivants. Ici c'est la volonté de puissance qui domine, faites-vous respecter ! »

Le bateau avait accosté. Ils descendirent la passerelle, leur bagage à la main, et Berthier posa ses semelles sur l'asphalte déjà brûlant du quai : son premier contact avec la terre africaine ! Un vent frais soufflait de la mer et, devant la ville, les palmiers agitaient leur large chevelure verte sur un écran de ciel bleu profond. Il se sentait léger, comme en vacances ; la vieille Europe et ses cités mélancoliques derrière lui.

Berthier se dirigea vers le bâtiment des douanes. Des véhicules sortaient des flancs de l'Agadir, chargés de bagages hétéroclites. Certaines voitures, des vieux modèles, rampaient au niveau du sol, les amortisseurs à bout de souffle, comme écrasées sous la charge. Les émigrés voyageaient par familles entières, depuis la France, pour retrouver la terre sèche d'Afrique : des Rifains, originaires des provinces orientales entre Taza et Nador ; d'autres venaient de la région du Souss, au sud du Haut Atlas. Tout ce peuple coloré s'agitait. On discutait ferme depuis les portières ouvertes et les douaniers, le visage en sueur, couraient dans tous les sens, le képi renversé sur la nuque et les bras en l'air. Le vacarme était intense et il fallait parler fort pour se faire entendre entre le ronflement des moteurs et les coups de sifflet stridents.

On lui fit ouvrir sa valise. Son passeport à croix blanche facilita les choses ; il s'annonça comme touriste afin d'éviter les complications administratives : il n'avait pas encore de contrat de travail. Il changea un peu d'argent, de quoi rejoindre Rabat par les transports publics et subsister pendant quelques jours. Il fut alors assailli par un groupe de jeunes qui voulaient lui

changer des devises et lui proposer un hôtel. Il réussit à s'en débarrasser après leur avoir distribué quelques billets.

En dehors du périmètre portuaire, il prit un taxi qui l'emmena devant un petit restaurant, face au bord de mer. Devant lui, on voyait au loin les mâts et les cheminées blanches des cargos, éclatants de lumière sur l'eau bleue.

Lemercier l'avait quitté à la douane pour récupérer son véhicule et ils s'étaient promis de se rencontrer à Rabat. Il avait du temps libre et ils visiteraient la ville ensemble. C'était aussi une bonne période pour les bains de mer, la famille en raffolait.

Sur la terrasse du restaurant, où il était le seul client, il avait été importuné à plusieurs reprises par des mendiants qui avaient flairé le touriste : la main molle, le regard morne et désespéré, ils s'accrochaient à son siège en balbutiant. Le garçon était venu les chasser à coups de serviette, à plusieurs reprises. Finalement, après un café rapidement avalé, Berthier agacé s'en fut à la recherche d'une chambre. Il voulait rester une journée à Tanger. Un vieillard en djellaba crasseuse le conduisit, dans un taxi à l'embrayage épuisé, devant un petit hôtel situé en bordure de la médina, dans la ville haute. La façade lépreuse et le toit plat couvert de linge coloré, entre les antennes grêles et biscornues, indiquaient sans doute possible un établissement de basse catégorie. Il lui convenait parfaitement car il devait ménager sa bourse.

« Il y a quelqu'un ? Où est le patron s'il vous plaît ? »

Le bistrot paraissait désert. De vieilles chaises en métal étaient adossées aux parois de ciment et quelques tables peintes en blanc occupaient les espaces libres entre de gros piliers ronds, bleu clair. Il faisait frais et la douce pénombre lui reposa les yeux, fatigués de la lumière aveuglante diffusée par les murs des ruelles de la ville. Il alla s'accouder au bar dans le fond de la salle. Les murs étaient décorés d'anciennes affiches, des réclames de jus de fruits ; un vieux récepteur de radio en bois était posé sur une étagère.

Quelqu'un sortit d'une porte basse, à droite du comptoir : un Arabe maigre au teint pâle, maladif, avec une taie livide sur

l'œil droit. Il avait de grosses lèvres roses tremblantes, surmontées par un nez courbe. Sa tête était couverte de la petite calotte blanche, musulmane.

« Allah ou salhan ! M'sieur » Tu désires boire quelque chose ?

— J'aimerais une chambre, tranquille si possible, pour une nuit. »

L'Arabe prit une clef, en étouffant un bâillement et lui fit signe de le suivre. Berthier saisit sa valise et monta, derrière l'homme, un escalier raide aux marches inégales. Il se sentait fatigué et la tête bourdonnante après ce long voyage sur les flots de la Méditerranée ; le sol tanguait encore sous ses pieds. Il voyait devant lui les babouches de cuir sale du patron et ses talons bruns, ridés.

Soudain, il réalisa qu'il avait laissé la sacoche sur le comptoir, une distraction fatale ! Elle contenait ses papiers officiels et quelques centaines de dirhams. Il fit demi-tour et redescendit au pas de course. En bas, Berthier respira ; la sacoche était toujours là, dans la salle vide. Il remonta en la serrant contre lui, le souffle court.

La chambre était misérable, mais propre. Un antique lavabo, surmonté d'une glace fendue, occupait le mur du fond. Le lit métallique était d'apparence accueillante, mais le matelas mou et les ressorts grinçants promettaient une nuit inconfortable.

« C'est vingt cinq dirhams, avec le petit déjeuner. Il y aura de l'eau dans les chambres ce soir... »

Le patron écarta les volets, à la peinture verte, écaillée, et un flot de soleil rempli la pièce.

« D'accord, je laisserai ma valise dans la chambre. La serrure est bonne ?

— Bien sûr, m'sieur, voilà la clef. Il y a un gardien en bas... Y faut remplir la fiche... »

C'est derrière le comptoir poussiéreux, le stylo en main, que Berthier constata la disparition de son passeport ! La sacoche en

cuir était vide. Atterré, il regardait le patron qui ne comprenait pas la consternation de son client.

« On m'a volé mes papiers d'identité et mon argent. Il y avait quelqu'un dans l'hôtel ? »

— Je ne sais pas. Non, nous n'avons personne pour l'instant. J'ai ma femme malade à côté et mon neveu qui fait des courses. On t'a peut-être volé dans la rue ? »

Soudain, il sut où on l'avait dévalisé : au restaurant, la sacoche était pendue par sa courroie au dossier de la chaise. Les mendiants s'étaient donné le mot et on l'avait délesté habilement, en ouvrant sans bruit la fermeture éclair. Des artistes. Il était furieux de s'être laissé prendre le premier jour. Heureusement, il avait encore de l'argent dans la poche de sa ceinture. Mais le passeport était perdu !

Il remplit quand même rapidement la fiche d'hôtel, en improvisant le numéro de passeport. Le patron eut l'air satisfait et se retira en lui souhaitant bonne chance, tout en faisant claquer ses babouches sur le carrelage.

Berthier, fatigué et furieux, monta dans sa chambre. Il vérifia la serrure qui semblait en bon état, bien qu'elle ait été montée à l'envers. Une des particularités des pays islamiques : on retournait parfois même les portes si bien qu'elles raclaient éternellement le sol inégal !

Machinalement, il tourna le robinet du lavabo qui expulsa un souffle d'air comprimé, avec quelques gouttelettes teintées de rouille. Il avait les tempes serrées et, en se baissant devant le miroir, il remarqua que ses yeux bruns étaient cerclés de noir, profondément enfoncés ; il fit la grimace devant son visage maigre. Avant le voyage, il avait fait deux semaines de lit, abattu par une forte fièvre grippale et il avait de la peine à s'en remettre. Ses cheveux plats, brun foncé, accentuaient la pâleur du visage. Des bouffées de chaleur l'envahirent brutalement.

Il s'assit sur le lit qui gémit, puis étendit ses jambes. Il regarda le plafond, les bras croisés derrière la nuque. Avec la fatigue, une vague de découragement s'était emparée de lui. Et

maintenant cette histoire de passeport ! Pourtant Daumont l'avait averti. À Genève, il lui avait dit :

« Le voyage est habituellement sans histoires. Méfie-toi cependant des arnaqueurs, il y en a de toutes sortes, en particulier dans les ports. À Tanger, ne quitte pas tes affaires des yeux. Prends l'adresse du consul ; il pourra peut-être te dépanner en cas de difficultés avec les Marocains. »

Il avait cette adresse dans sa poche arrière ; il sentait le petit carton aux bords écornés. Il valait mieux annoncer la perte du document au plus vite. Sans papier d'identité il ne ferait pas long dans ce pays, où les contrôles étaient fréquents. Daumont lui avait dit qu'à Rabat, en particulier, les rues regorgeaient de flics, en civil ou en uniforme. Lui qui n'avait pas encore de permis de travail !

Daumont travaillait déjà depuis plusieurs années chez Delabarre et Courtier. Il était aussi comptable et avait toute la confiance des patrons. C'était un grand gars solide, le genre beau mec, aux cheveux blonds et au regard bleu faïence, le nez un peu de travers. Il parlait fort et avait la poignée de main chaleureuse. Ils s'étaient liés d'amitié à l'École de commerce et partageaient les mêmes idées, un peu anarchiques.... Daumont avait travaillé quelque temps dans la filiale marocaine et c'est lui qui avait proposé le poste de Rabat à Berthier... Après lui avoir joué un sale tour... il y avait Nicole entre eux, maintenant !

Sa montre marquait dix-sept heures. Le consulat devait être ouvert. Il sortit de l'hôtel et sauta dans un taxi qui le mena rapidement à travers les encombrements, en jouant du klaxon. La ville s'était réveillée, après la grosse chaleur. Des femmes voilées traversaient la rue en tirant derrière elles des gosses chahuteurs. Avec le vent léger, qui venait de la mer, la coiffe de leur djellaba se gonflait, comme des ailes d'oiseaux. Les enfants hurlaient et des attroupements se formaient.

Le taxi se rangea le long du trottoir en face d'un immeuble gris. À côté de l'entrée principale une plaque de laiton, fixée sur un fond de marbre rosé, indiquait le consulat au 5^e étage. Il prit l'ascenseur qui montait lentement en faisant des bruits de

frottement lugubres. Dans le miroir, il contempla ses joues mal rasées et fut surpris de son air abattu. Il n'avait pas le choix ; il fallait qu'il soit à Rabat le lendemain au soir. L'employé de l'entreprise devait l'attendre pour lui indiquer une chambre et lui remettre de l'argent.

Il sonna à la porte et une secrétaire vint lui ouvrir en le dévisageant avec méfiance. C'était une Européenne : une grande fille banale, entre deux âges, les cheveux blonds arrangés en permanente impeccable, les lèvres peintes. Il expliqua son problème en deux mots. Elle le fit entrer dans un petit salon, meublé confortablement. Son visage s'était détendu et un sourire de commande avait effacé toute trace de soupçon ; mais son regard restait froid.

« Je vais vous annoncer au consul. Un instant je vous prie. »

Il s'enfonça dans un large fauteuil. En face de lui, des affiches vantaient les beautés des montagnes suisses. Les pentes neigeuses des glaciers étalaient leur blancheur, presque irréaliste. Une nature sans âme, inaccessible et froide. Il y voyait l'image du peuple helvétique vivant dans un microcosme à la fois dur et confortable gagné par un travail assidu. Le travail, un dogme sacré là-bas ! Toutes ces vies laborieuses, engagées dans l'épargne et le calcul à court terme... Une éducation biblique, protestante... Ils avançaient sagement, sans prendre trop de risques, à petits pas prudents, évitant les crevasses de la vie. Des inquiets ou des ignorants, fermés au monde. Il pensa à l'horizon borné de certaines vallées alpines où l'esprit restait accroché aux cimes. Berthier n'avait jamais voulu faire partie de ce système payant, efficace... Pourtant ses études commerciales auraient pu lui procurer une position enviable, une carrière... Il était peut-être trop exigeant envers la vie et la société. Il était resté spectateur, peu concerné. Pourtant, au début, il avait lutté avec une certaine passion pour gagner sa place au soleil, en frayant sa voie à travers les écueils du conformisme, des idées reçues. La démocratisation des études l'avait beaucoup aidé, il fallait le reconnaître ; grâce à l'État social si décrié par les partis

bourgeois ! Ses parents n'auraient pas pu prendre en charge ses études. Et les bourgeois n'aiment pas les pauvres... ils étaient plutôt mal vus... chacun à sa place !

Un bruit de pas feutrés le ramena à la réalité :

« Monsieur le consul vous attend ; suivez-moi, je vous prie ! »

Il entra dans un bureau clair, aux meubles fonctionnels. Le soleil couchant était tamisé par un store à lamelles.

« Cher monsieur Berthier prenez place. Que puis-je pour vous, jeune homme ? »

Le consul avait pris un ton jovial, mais ses yeux étaient sans expression derrière les verres épais de ses grosses lunettes carrées. Il indiqua un siège de la main. Ses cheveux noirs, coupés en brosse, accentuaient la régularité de son visage anguleux. Il avait un léger accent germanique.

« La perte d'un passeport est un incident très regrettable car vous savez probablement qu'il existe un trafic de ce genre de documents. On les falsifie et ils sont revendus au prix fort, en particulier les passeports helvétiques. Vous avez été imprudent ! »

On sentait une certaine raideur maintenant dans son attitude et le ton de ses paroles. Berthier perçut le reproche. Pour ce fonctionnaire à l'existence calibrée, la perte d'un document officiel était une bétise majeure, un péché capital.

« Je comprends la situation, je suis évidemment le premier concerné, mais peut-être pourriez-vous le récupérer avec l'aide de la police marocaine ? Sinon, il doit être possible de me délivrer une attestation prouvant mon origine suisse. Je dois malheureusement continuer mon voyage sur Rabat... »

Ces quelques paroles sur un ton d'humilité calculée ; il ne voulait pas heurter la susceptibilité de cet homme.

« Ce n'est pas si simple, cher monsieur ! Il vous faudra faire une déclaration de perte auprès de notre ambassade. Quelles sont vos intentions au Maroc ? »

Berthier lui expliqua qu'il désirait s'établir à Rabat dans le secteur commercial. Mais il n'avait pas encore de contrat ferme avec la maison qui devait l'employer. Les détails administratifs seraient réglés sur place.

« Vous n'êtes donc pas encore sûr de vos moyens d'existence dans ce pays ? Avez-vous assez d'argent ? Notez que l'ambassade ne pourra pas prendre en charge vos frais de rapatriement éventuels. Voyez-vous, beaucoup de jeunes personnes s'engagent à l'aventure en Afrique du Nord et nous devons parfois les récupérer en prison, dans un état lamentable. Ce sont des proies faciles pour la drogue qui est pratiquement en vente libre ici. Prenez-en bonne note ! »

Le consul s'était levé, très droit, et il semblait jauger Berthier de ses petits yeux perçants. Il devait avoir un grade élevé dans l'armée ; on le sentait à la rigueur de son maintien et au ton ferme de sa voix. Berthier pensa qu'il avait à faire à un de ces nostalgiques de la profession des armes, qui rêvent d'organiser la vie civile à l'image d'une vaste caserne, au pas cadencé. Il en avait connu plusieurs du même acabit ; on les trouvait toujours dans les postes à responsabilité, parfois dans les planques administratives de l'État. Ils étaient gâtés par le système, en bons petits soldats, fidèles serviteurs de la société de consommation et des « lobbies ». On ne pouvait rien attendre d'eux, aucune spontanéité, aucune nuance. Ils avaient une seule consigne : pas de vague !

Berthier remarqua énervé et impatient :

« Je crois que nous nous éloignons du sujet. Je vous rappelle que j'étais venu vous demander de faire le nécessaire auprès des autorités marocaines pour tenter de retrouver mes documents. Le reste me regarde... ! » Il ne se retenait plus.

Le consul avait légèrement sursauté, blessé par le ton un peu mordant de son interlocuteur. Il s'attendait à trouver un compatriote conciliant, approuvant sa décision qui en fait ne menait à rien de concret.

Berthier sentait une irritation le gagner, un malaise mal défini. Depuis quelques minutes, la fièvre envahissait son

organisme, par vagues successives, chaudes et molles. Des picotements lui blessaient les paupières ; il avait l'impression d'être dans une bulle insonorisée. La fatigue et un vieux reste de grippe l'avaient tassé sur son siège ; il n'avait aucune envie de se redresser. Il aurait aussi bien pu passer la nuit dans ce bureau mal climatisé, soudé au cuir confortable du fauteuil.

L'autre parlait maintenant de la présence helvétique au Maroc, du symbole de qualité et de fiabilité de nos produits, de la compétence des représentants de la petite colonie suisse exilée en terre africaine. Il ne fallait pas ternir cette image de marque qui restait un atout majeur dans l'âpre concurrence livrée par les pays industrialisés pour s'approprier de nouveaux marchés dans les pays en voie de développement. Dans le contexte de la crise de l'emploi en Europe, il fallait resserrer les rangs, imposer notre qualité et jouer sur notre réputation.

Il était en plein délire et Berthier l'écoutait la bouche ouverte. Le consul s'était approché de son fauteuil et le dominait de sa haute taille. Son discours avait pris un ton plein d'une lourde bienveillance, paternaliste :

« Quand même, vous avez des chances de réussir dans votre entreprise, mais soyez dur avec vous-même et avec les autres. Ici on ne fait pas de concessions et les gens du pays ont un sens inné des affaires... »

Les jambes molles, Berthier avait réussi à se décoller de son siège. Il sentait ses mains moites trembler le long des cuisses, il ne les contrôlait plus. D'une voix lointaine, qui résonnait désagréablement dans ses tympans, il répondit :

« Je ne comprends pas très bien le rôle des représentants diplomatiques à l'étranger, et le vôtre en particulier. Vos conseils ne m'intéressent pas et je ne suis pas venu pour vous écouter. Berthier cherchait la provocation, il n'avait rien à perdre : vous êtes payés par la Confédération pour soutenir les citoyens qui ont des difficultés dans ce pays, oui ou non ? Je crois que ma demande dépasse vos compétences... Je tenterai ma chance auprès de l'ambassade à Rabat. »

Debout, il se dirigea vers la porte, bouillant de rage, fiévreux et le visage livide. Le consul médusé restait cloué sur son siège. Dans le salon, la grande fille maquillée, l'avait dévisagé avec surprise. Il devait avoir mauvaise mine. Elle l'avait précédé vers la porte de sortie, d'une démarche étudiée. Berthier remarqua qu'elle avait de belles fesses fermes et hautes, qui tendaient la jupe étroite. Les jambes étaient fines, le mollet bien dessiné. Il pensa qu'elle était mieux de dos ; à l'endroit, le visage trop sévère gâtait tout : on y lisait l'indifférence des gens comblés par la vie. C'était le visage sans équivoque d'une classe sociale ; un trait d'union qui liait les possédants de tous les pays du monde, par-dessus les frontières matérielles et spirituelles. Au Maroc, on les reconnaissait de loin à leur costume chic et à leurs lunettes noires à monture dorée. Avec les véhicules de luxe, c'était un symbole classique de réussite... peu importaient les moyens.

Dehors, l'air frais du soir lui fit du bien. Il marcha une dizaine de minutes pour sortir du quartier résidentiel. Il se retrouva plongé dans l'animation de la ville arabe, après avoir suivi une longue avenue mal éclairée. Un taxi le ramena à son hôtel. La tête lourde, Berthier entra dans la salle du bistrot qui était maintenant pleine d'une foule gesticulante et hurlante. Malgré le bruit des conversations et des chaises raclant le sol dallé, il réussit à demander au patron de le réveiller assez tôt, pour prendre le bus de Rabat.

Puis il emprunta le petit escalier qui l'amena épuisé, les tempes battantes, jusqu'au calme relatif de sa chambre. Il prit un cachet d'aspirine et but un grand verre d'eau, avant de s'enfoncer dans son lit grinçant. L'esprit vide, il entendit le muezzin chanter la prière du soir d'une voix nasillarde. Il s'endormit avant la fin de la mélodie.

*

Le lendemain, il se réveilla en bonne forme, la fièvre était tombée. Il faisait une belle journée lumineuse et, profitant de la fraîcheur matinale, il se dirigea à travers des ruelles tortueuses vers la station de bus CTM. Sur la place, une foule colorée se pressait autour des véhicules à l'arrêt ; certains bus avaient déjà leur moteur en marche et le ronflement des Diesels couvrait à peine les cris aigus des femmes et les appels rauques des vendeurs de billets. Des paysannes rifaines, coiffées de grands chapeaux de paille, ornés de pompons, le dos recouvert d'une cape en tissu rayé de rouge, étaient assises au milieu de la place ; elles serraient contre elles des baluchons remplis de provisions. Berthier dut se frayer un chemin à travers tout ce peuple pour atteindre le bus de Rabat. Il acheta un billet puis s'installa au mieux sur un siège dur, les jambes repliées.

Le bus se remplissait lentement. Des femmes voilées poussaient leur progéniture dans le couloir. Les gamins sautaient sur les sièges, à pieds joints, en poussant des cris stridents. Deux gosses narquois à la peau foncée, les yeux bruns comme des marrons frais, s'étaient installés à côté de Berthier et le dévisageaient en babillant, d'une voix chantante. Ils étaient beaux, mais plutôt mal élevés. Livrés à eux-mêmes dès leur plus jeune âge, ils avaient peu de sens social ; comme on l'entend en Europe... Des petits monstres sacrés en quelque sorte. Ils étaient liés à la cellule familiale et à leur tribu. Ensuite, à l'adolescence, les jeunes se comportaient comme si tout leur était dû. Ils n'avaient jamais connu de barrière, à part l'école coranique, ce qui leur donnait un caractère résolu. Il est vrai qu'ils n'étaient jamais timides, une qualité dans le monde du commerce. Mais leur tempérament fougueux et leur manque de réalisme, de recul sur la vie, les poussaient dans des situations parfois inextricables, dans un contexte de marasme économique continu. Cependant, ils s'en tiraient toujours grâce à la cellule familiale solide, qui récupérait les jeunes désœuvrés. Le pays était en crise de sa jeunesse.

Un mendiant monta à l'avant du bus ; il haranguait les passagers d'une voix forte en montrant le moignon rose de son bras droit. Il marchait appuyé sur une béquille en bois nouveaux. Sous le chèche crasseux, deux yeux gris, perçants, imploraient le ciel et la générosité des passagers.

Une gamine, les cheveux tressés en une longue natte, circulait entre les deux rangées de sièges, récoltant des piécettes. Derrière le vieux, d'autres misérables attendaient leur tour. C'était le défilé habituel qui accompagnait les dernières minutes avant chaque départ. Les voyageurs restaient impassibles, peu touchés par ce spectacle banal. Beaucoup donnaient une aumône, c'était aussi dans la tradition.

La place s'était presque vidée et le bus se mit à rouler, amorçant un virage serré dans un concert de coups d'accélérateur. Le chauffeur, un grand maigre rigolard, était du genre nerveux. Il discutait ferme avec son aide-chauffeur, en tapant vigoureusement sur le volant. Une musique criarde remplissait maintenant l'espace confiné ; sur un rythme saccadé, la voix stridente d'une femme répétait inlassablement la même mélodie, soulignée par les notes grêles d'une guitare marocaine.

On avait quitté Tanger et un paysage de collines basses, monotone, défilait sous le ciel bleu intense. Des rangées d'eucalyptus apportaient un peu de fraîcheur au bord de la route. On sentait aussi la proximité de l'océan : l'air était humide et salé. La route descendait vers le sud, parallèlement à la côte.

Après une heure de voyage, Berthier s'était laissé aller à une douce somnolence, bercé par le bruit du Diesel et les mélodies interminables qui se succédaient à la radio du bord. Ils avaient traversé Asilah, puis Larache. Le bus avait pris quelques minutes d'arrêt pour laisser monter de nouveaux passagers : des paysans et de jeunes garçons.

La grande plaine du Gharb s'étalait maintenant devant eux, comme ouverte sur l'infini, sous un ciel devenu blanc. Le soleil de midi éclairait une route droite, luisante, bordée de champs de blé rendus à la terre grise, poussiéreuse de l'automne. On croisait des charrettes vétustes, bourrées de femmes entassées

comme des moutons et qui chantaient. Elles s'accompagnaient d'un petit tambourin et claquaient des mains. À plusieurs reprises, le bus avait risqué l'accident : en évitant une chèvre égarée ou un chien famélique. Il est vrai qu'il roulait vite, au milieu de la route, toujours en prise et jouant du klaxon.

Ici la vie était le long des voies de communication ; des femmes ou des adolescents stoppaient les véhicules pour rejoindre le prochain douar ou la ville voisine. En général, les gens s'arrêtaient, surtout les taxis : de grosses cylindrées allemandes, des Mercedes, déjà surchargées de clients. Ceux-là conduisaient de manière totalement anarchique, sans s'occuper des autres usagers de la route. On les trouvait garés dans les endroits les plus invraisemblables, les portières ouvertes, le moteur en marche. D'autres voitures les frôlaient, à pleine vitesse.

En début d'après-midi, ils arrivèrent à Ksar el Kébir. Des gendarmes les avaient arrêtés à l'entrée de la ville. Avec angoisse, Berthier les avait vus monter dans le bus et arpenter le couloir central, en dévisageant les passagers. Mais on ne lui avait pas posé de questions et ils étaient redescendus après avoir épluché les papiers du conducteur. Ils paradaient maintenant au bord de la route, à l'aise dans leur uniforme gris bordé de rouge et sanglé de cuir. Ils arboraient fièrement l'étoile chérifienne sur une plaque métallique, symbole du pouvoir. Les gendarmes étaient tout puissants et craints par la population qui respectait la force et l'uniforme. Ils en profitaient pour pratiquer un petit racket à l'échelle locale, c'était dans la tradition. D'ailleurs, la corruption était chose fréquente et les petits cadeaux accompagnaient toutes les transactions. Daumont l'avait averti : lui aussi aurait à se plier à cette coutume courante en Afrique du Nord : ce n'était pas un délit mais une sorte de contrat social. Berthier n'aimait pas cela, mais après tout, il avait recherché le changement et il fallait jouer le jeu. En Europe, cet exercice était aussi chose courante, mais il se pratiquait à un plus haut niveau, entre personnes de la bonne société.

Après une nouvelle halte, une jeune marocaine était venue occuper la place vide à côté de lui. Il la trouva jolie avec un long corps désirable, une poitrine ferme qui tendait le tissu de son chemisier rouge. Elle lui sourit, sans complexe. Ses cheveux noirs étaient arrangés en larges mèches, un peu folles; ils encadraient un visage ouvert, aux traits fins, réguliers.

Elle sortit un paquet de cigarettes de son sac de cuir :

« Vous fumez ?

— Merci, volontiers. »

Détendue, elle savourait la fumée bleue, en dessinant de grosses volutes en direction du plafond. Elle contrastait vraiment avec les jeunes femmes voilées, timides et farouches que l'on rencontrait dans les villages arabes et qui tenaient habituellement les yeux baissés en face des hommes. Berthier rompit le silence :

« Vous ne me paraissez pas être une personne très traditionnelle ! Je croyais que toutes vos semblables étaient plus ou moins asservies à un quelconque mâle de la famille ? » Il s'excusa de sa franchise.

Elle eut un petit rire qui découvrit de belles dents blanches, deux rangées de perles :

« C'est vrai pour la majorité des femmes ici ; cependant le modèle occidental a influencé beaucoup de jeunes au Maroc, surtout parmi les étudiants. Vous n'êtes plus tout à fait dans le tiers monde. Les nouvelles générations se frayent un chemin, difficile il est vrai, vers une égalité des sexes. Si vous êtes là de passage, beaucoup de choses vous échapperont et vous n'emporterez qu'une image très schématique, voire fausse du pays ! C'est inévitable. Elle parlait sur un ton désabusé : « Vous serez surtout attiré par les couleurs et les coutumes... notre patrimoine. C'est aussi le poids du passé et de notre religion ! Pour nous, il y a un choix sérieux à faire... il est vrai ! »

Berthier était un peu sceptique. D'après ce qu'il connaissait du Maghreb, les traditions étaient profondément ancrées chez les individus, et l'islam en général ne permettait aucun écart hors des sentiers battus.

Il expliqua à la jeune femme - elle se nommait Saadia - qu'il était venu tenter sa chance au Maroc un peu sur un coup de tête ; la Suisse était devenue un peu trop chaude pour lui. Il avait besoin de rebondir, dans un monde nouveau. Bien sûr, il ne se faisait pas trop d'illusions : la société musulmane était probablement inaccessible à un Européen marqué par son épais vernis de culture occidentale. Même s'il avait tout remis en question. En somme, dans un premier temps il venait un peu en spectateur, s'imprégner de sensations originales. Peut-être pour trouver le chemin d'une sagesse à sa mesure...

« Quel beau programme ! Mais il vous apportera certainement de grosses déceptions ! »

Décidément, on ne le poussait pas dans son entreprise, son petit coin de rêve bien à lui. Lemerancier et le Consul lui voyaient déjà un avenir difficile ; Saadia non plus ne lui laissait guère de chance.

« Vous allez me prendre pour un naïf, mais j'aimerais aborder les gens et les événements sans idées préconçues dans ce pays. Je ne suis pas un collectionneur d'images ou de sensationnel ; j'ai une autre ambition, connaître votre peuple, essayer de le comprendre.

— Et que comptez vous faire à Rabat ? »

Il lui raconta son engagement provisoire chez Delabarre. Et puis il parla du vol de son passeport qui le tracassait. Sans papiers d'identité, il devait régulariser sa situation, au plus vite !

Sur la longue route droite, le bus roulait rapidement ; ils traversaient un paysage plat, ennuyeux, occupé par de rares villages aux maisons tristes, à la façade en ciment. On sentait parfois la proximité de la mer. Des salines, avec leurs tas de sel blanc, éclataient de lumière sous le soleil impitoyable.

À Souk el Arba, un nouveau barrage de la Gendarmerie royale avait contraint le véhicule à stopper dans un furieux grincement de freins.

Deux hommes étaient montés et cette fois ils avaient repéré Berthier qui regardait droit devant lui, immobile, le cœur battant. Sa voisine lui dit, en se penchant contre son oreille :

« Ne craignez rien, le lieutenant de gendarmerie est un cousin de mon père, il est de Kenitra. Je vais m'arranger avec lui. »

Le gendarme salua et demanda à voir les papiers de Berthier. C'était un grand maigre à la moustache tombante, qui flottait dans son uniforme gris. Il ne faisait pas très sérieux, un peu négligé. Il sourit à Saadia qui commença un long discours en arabe. Des passagers s'étaient retournés et les dévisageaient avec curiosité : Berthier était mal à l'aise, il avait l'impression d'être l'attraction du moment. Ils n'attendaient que ça, l'événement qui allait rompre la monotonie du voyage. Au Maroc, ils étaient friands d'histoires qui allaient faire le tour des douars. Tous les visages bruns, tournés vers eux étaient sérieux, attentifs, écoutant la conversation avec le gendarme et la jeune femme. À grand renfort de gestes, d'une voix précipitée, avec un peu d'indignation, elle défendait son point de vue ; elle montra Berthier du doigt à plusieurs reprises. Finalement le gendarme se tourna vers le jeune homme et prononça quelques mots, dans un français approximatif :

« Vous pas en règles, monsieur. Dès votre arrivée à Rabat, il faut vous annoncer à la Sûreté nationale et à votre ambassade. »

Berthier acquiesça. Il s'en tirait bien. Il eut un regard reconnaissant en direction de sa voisine qui reprenait son souffle après cette longue tirade.

Après un dernier regard aux passagers, les gendarmes sortirent du car. Au milieu de la ville, le véhicule s'arrêta devant un alignement de petites boutiques, la plupart à l'air libre et enfumées, où l'on servait des brochettes et des « keftas » à toute heure, sur le bord de la route. Berthier sortit du bus, derrière sa compagne, surpris par l'odeur des grillades et le mouvement de peuple autour des échoppes. Il avait les jambes rompues et la tête lourde.

Ils trouvèrent une table vide et deux chaises bancales, installées sur la terre sèche. Après dix minutes d'attente et

malgré une bousculade autour d'eux, on leur apporta des brochettes de foie avec du pain frais. Il regarda la jeune femme en souriant :

« Je vous suis reconnaissant de m'avoir tiré d'affaire. Je risquais d'être reconduit à la frontière ! »

Saadia fit un geste d'insouciance :

« Il faut toujours discuter dans mon pays, tout se règle sur le moment, à chaud. Je vous ai fait passer pour un coopérant qui contribue à la bonne marche du Maroc, au développement du pays. Avec quelques appuis, on arrive en général à trouver une solution à la plupart des problèmes, et souvent à l'encontre de la loi. Les affaires d'État, c'est autre chose ; on ne touche pas au « makhsen », le pouvoir. Vous vous y ferez... »

Un jeune marocain vêtu d'une « gandhoura » bleu clair s'était approché de leur table, dans un glissement de babouches. Il s'excusa de les déranger :

« J'ai entendu votre conversation dans le car avec les gendarmes. J'aimerais vous aider. Si vous le désirez, je peux vous emmener avec ma voiture à Rabat. Elle était en réparation à Souk el Arba ; je suis tombé en panne lors de mon voyage à Tanger... »

Une excellente occasion d'éviter d'autres contrôles de gendarmerie sur la route ! Il y en aurait certainement encore jusqu'à Rabat. La situation à l'intérieur du pays paraissait un peu tendue ; les autorités craignaient peut-être un nouveau coup d'État ? C'était l'opinion de Saadia. Berthier décida d'accepter.

Avant le départ, il remercia chaleureusement la jeune fille qui les avait quittés pour reprendre sa place dans le car. Elle lui fit un petit signe amical derrière la vitre, lorsqu'il monta dans la voiture à côté du conducteur. La vieille Peugeot 203 réussit un démarrage spectaculaire, faisant gicler des gravillons au bord de la route. Ils s'élancèrent dans le flot des véhicules.

Ils arrivèrent, en fin de journée, dans les quartiers extérieurs populaires de Salé, qui faisaient face à Rabat, sur la rive droite de l'estuaire du Bou Regreg. Le jeune homme avait conduit à

toute allure depuis Souk el Arba et, à plusieurs reprises, Berthier regretta la sécurité relative du car officiel. De plus, ils avaient dû s'arrêter, près d'une heure, pour un problème de courroie défectueuse. Une fois reparti, son chauffeur avait pris des risques énormes, en toute quiétude, parfois au milieu d'un discours sans fin, accompagné par des gestes de la main et des avant-bras. Impassible, il doublait sans visibilité des camions poussifs, noyés dans un nuage de fumée noire. Il fallait aussi compter avec les charrettes, tirées par des ânes à la démarche fébrile ou avec des troupeaux de moutons égarés, cherchant leur pasteur.

En fin de parcours, Berthier s'était extirpé de la Peugeot, en sueur, les nerfs à vif, étonné de se retrouver entier. Il remercia le conducteur, qui le regarda en souriant, en faisant un geste d'encouragement. Ce dernier s'excusa de ne pas pouvoir le conduire au centre de Rabat, mais il avait un rendez-vous à Sidi Bou Kaadel, avec son frère. Berthier pouvait aussi bien continuer en taxi ou à pied.

Le premier contact avec la ville était plutôt décevant, en particulier dans le faubourg extérieur de Salé, où régnait une circulation intense et anarchique entre des immeubles crasseux. Au loin, la ville de Rabat resplendissait sous le soleil couchant avec ses murailles rouges et son flot de maisons blanches. La Grande Mosquée dominait la ville, gardienne éternelle de la foi.

Il se trouvait en bordure de la médina de Salé et il décida de traverser la ville arabe, afin de rejoindre le Bou Regreg et traverser la rivière pour rejoindre la ville, de l'autre côté de l'estuaire.

Berthier se frayait avec difficulté un chemin dans une rue surpeuplée ; heureusement son sac à dos et sa sacoche ne prenaient pas trop de place. Il se sentait l'âme d'un émigrant solitaire, dans ce pays soumis à des règles et à des coutumes si différentes des siennes. Il s'engagea dans une ruelle bruyante, bordée de maisons à la façade terne et décrépite. La lumière du crépuscule était tendre, reposante. Le soleil éclairait le bord des

terrasses ; la teinte jaune-orangé, ajoutait une touche de couleur sur ce décor sordide.

Ici la vie était dans la rue ; le bruit et les conversations, sur un mode criard, entrecoupés de hurlements et d'appels, déroutaient le nouvel arrivant. Les vêtements étaient traditionnels, la djellaba et le chèche. La médina de Salé n'était pas faite pour les étrangers. Les produits des nombreux étalages étaient consommés en ville.

Sur les trottoirs encombrés, se tenaient des marchands accroupis et des mendiants en guenilles, allongés dans la poussière ; il les trouva énigmatiques, un peu effrayants avec leur masque basané et buriné de rides, usé par le temps. Ils le dévisageaient sans gêne... avec naturel. Il croyait sentir un peu d'ironie dans ces regards qui semblaient le défier... Son imagination peut-être ? On le hélait avec des mots en mauvais français.

Impressionné, Berthier chercha à se repérer dans le dédale des ruelles pour traverser la médina et rejoindre la rive droite du fleuve. Rudement bousculé, il faillit tomber : un transporteur nerveux vêtu d'une vieille veste trouée l'avait heurté de l'épaule. Il tirait derrière lui une charrette branlante, montée sur deux roues de voiture. Berthier n'avait pas entendu le « balek » qui l'avertissait de se retirer sur le côté.

Pour lui, c'était un cri parmi d'autres dans cette langue qui lui était encore incompréhensible. Amical, un grand Noir aux dents pourries, vêtu d'un « sarouel » blanc, la calotte musulmane sur le haut du crâne, lui tapa sur le dos en souriant :

« Tu n'as pas de mal ? Il ne la pas fait exprès ; si tu cherches un hôtel, je t'emmène chez mon frère. C'est le meilleur de la médina... » Son français était bon ; un étudiant, probablement...

Grincheux, épuisé, Berthier fit signe que tout allait bien. Évidemment il ne payait pas de mine avec ses habits usagés et fatigués par ce long voyage. Sur son visage se lisait une grande lassitude ; il avait les tempes serrées et un début de migraine lui brouillait la vision. Il aurait dû prendre un taxi, au lieu de se perdre dans la ville arabe qui lui paraissait hostile maintenant. Il

avait voulu se tremper dans cette société orientale un peu trop épicée, dont on lui avait tant parlé et qui avait nourri ses rêves d'adolescent !

Des gamins sales se plaquaient contre ses jambes pour le dévisager. Seul le grand Noir au sarouel, toujours souriant, tentait de le rassurer. Pressé de toute part et interpellé par les mendiants qui l'avaient suivi, il sentit un début d'angoisse l'envahir.

Il se sentait vulnérable au milieu de cette foule comme issue d'un passé révolu. La ruelle encombrée et misérable empestait une odeur d'égout que les parfums des marchands d'épices ne pouvaient couvrir complètement. Il demanda :

« Indique-moi le chemin le plus court pour rejoindre la rivière ; je dois rencontrer une connaissance à Rabat, ce soir ! »

Ecartant du bras une femme maigre, portant un mouchoir brodé sur le bas du visage et qui regardait fixement Berthier, le Noir lui indiqua vaguement une direction, se perdant dans un discours compliqué. Soudain, il appela un jeune garçon en jeans et lui dit quelques mots en arabe. Puis il regarda Berthier : « Il va te conduire jusqu'aux barques qui traversent le fleuve. Tu arriveras directement au centre de Rabat...Inch Allah ! »

En remerciant, il reprit son maigre bagage et suivit le gamin qui s'ouvrait un chemin à travers la foule à grand renfort d'éclats de voix.

*

À la nuit tombée, il mettait pied sur la rive gauche du fleuve, sous les remparts de la ville. En quelques coups de rame, ils avaient traversé l'estuaire, après une courte lutte entre le batelier et le courant de la marée montante. La barque était venue accoster devant un escalier de béton.

Au-dessus de Berthier, le Mausolée Mohammed V étalait sa splendeur, richement illuminé. La ville bourdonnait derrière les

murailles ocre de la médina. Il parcourut rapidement l'avenue Hassan II, surchargée par un trafic intense, et repéra une cabine téléphonique qui semblait en état de fonctionner. Dans sa poche, il avait encore le numéro de téléphone de l'associé marocain de la firme : comme il n'était pas neuf heures, il avait des chances de l'atteindre chez lui.

La sonnerie tinta longuement et, de guerre lasse, il allait reposer l'écouteur, lorsqu'on décrocha brutalement. Une voix d'enfant prononça quelques mots en arabe, couvrant un bruit de conversation lointaine.

« Allo ! J'aimerais parler à Monsieur Belkaadi Saïd, de la part de Pierre Berthier, j'arrive de Suisse... »

Silence au bout du fil. Seule une respiration haletante, celle de l'enfant probablement, qui ne disait plus rien. Puis on raccrocha subitement. Étonné, Berthier refit plusieurs tentatives, mais sans succès cette fois. Décidément, il jouait de malchance ; il lui faudrait trouver un hôtel pour sa première nuit à Rabat. Il irait au domicile de Belkaadi le lendemain matin, c'était la meilleure solution. Pourtant, l'enfant n'était pas seul à la maison et on devait attendre son arrivée qui avait dû être annoncée par Daumont, le fidèle serviteur ! Une manière de lui faire comprendre qu'il était indésirable ? L'associé de la firme était-il inquiet ?

Il sortit de la cabine et retomba dans le tumulte de la grande avenue. La soirée était chaude et humide ; il sentit des gouttes de sueur couler sous sa chemise. Une pénible impression de solitude l'envahit dans cette foule colorée et trépidante. Il avait faim et décida de trouver rapidement une auberge et un logement, mais eut quelques peines à arrêter un taxi vide. Finalement, il réussit à se faire mener dans un petit hôtel tranquille, proche du centre-ville, à proximité d'un petit restaurant endormi, éclairé d'une ampoule nue.

Le matin, il fut réveillé en sursaut par le chant du muezzin, vibrant dans l'air vif. Il rêvait que les copains venaient l'avertir de l'arrivée de la police à son domicile ; il devait s'enfuir à

moitié nu dans les rues de Genève ! Il fut soulagé de se retrouver dans sa chambre d'hôtel, mais il était trempé de sueur. Il s'habilla en hâte, puis descendit prendre un petit déjeuner dans une des brasseries de l'avenue Allal Ben Abdallah. Berthier était décidé à contacter au plus vite Belkaadi, afin qu'il lui trouve un logement convenable.

Un taxi bleu l'amena rapidement dans le quartier du Souissi, où se trouvait la villa de l'associé marocain. On était sorti de la ville et, de part et d'autre de l'avenue des Zaers, les résidences de luxe s'étalaient dans un écrin de verdure exotique : palmiers, bougainvilliers multicolores, hibiscus... Certaines demeures étaient gardées militairement et un groupe de soldats le dévisagea sans aménité lorsqu'il se fit déposer dans la rue du Tadla, devant la villa de Belkaadi. Il sonna longuement sur le côté du portail en fer forgé, recouvert de lattes de bois vernis qui masquaient la maison. Berthier nota qu'il était presque onze heures ; l'homme devait être encore à son bureau. Un bruit de pas ; quelqu'un s'approchait du portail qui s'ouvrit brutalement. Une jeune Noire, jolie et souriante, lui demanda ce qu'il désirait. Derrière elle, il devina un grand jardin bien entretenu.

« J'aimerais rencontrer monsieur Belkaadi, mon nom est Berthier ; je viens de Suisse pour travailler dans l'entreprise de votre patron.

— Je ne suis pas au courant mais monsieur Belkaadi est en ville et ne devrait pas tarder ; vous pouvez entrer pour l'attendre. »

Elle s'effaça devant lui, dans un bruit de jupons froissés, et il s'engagea sur le sentier recouvert de gravillons chauffés par le soleil. Au moment où la jeune Noire refermait le portail, on entendit un puissant bruit de moteur qui remontait la rue et, après un violent coup de freins, un véhicule s'arrêta devant la grille. Des coups de klaxons nerveux coupèrent le silence du quartier et la jeune femme s'empressa d'ouvrir un passage à la voiture. Berthier contempla la BMW bleu marine, conduite par un Marocain à lunettes foncées, le front chauve. L'automobile

s'arrêta à sa hauteur. L'homme sortit sa tête de la portière, l'air peu aimable :

« Qui êtes-vous et que faites-vous dans mon jardin ? »

Un peu surpris, Berthier recula de quelques pas, en posant machinalement son sac de voyage sur le sol.

« Mon nom est Pierre Berthier, j'ai été engagé pour remplacer Monsieur Kohler dans la gestion de l'entreprise Delabarre et Courtier. Nous sommes donc associés... Enfin... En principe vous devriez être au courant de mon arrivée. »

Un peu d'agacement perçait dans sa voix. Le visage gras et lisse de Belkaadi, avec une moustache tombante, lui déplaisait. Normalement il aurait dû être averti par lettre.

« Je n'ai aucune information à votre sujet, bien que Monsieur Kohler m'ait parlé, il y a quelques mois, d'un remplaçant éventuel. Il se sentait déjà un peu malade à cette époque, il supportait mal le climat humide de Rabat. »

Derrière les lunettes dorées, les petits yeux bruns restaient froids et continuaient à dévisager Berthier. Ils semblaient le jauger sur sa mine et son habillement. L'impression générale devait être assez défavorable, car le regard de l'homme ne montrait toujours aucune chaleur ; on y lisait plutôt un soupçon de mépris. Il sortit cependant du véhicule et tendit une main moite à Berthier :

« Quoi qu'il en soit, soyez le bienvenu chez moi ! Je ne manquerai pas de téléphoner à Genève pour mettre les choses au point ; je connais personnellement Messieurs Kohler et Daumont. Nous serons rapidement fixés. Pour l'instant, vous êtes mon invité ; encore une fois soyez le bienvenu... « Marhaba ! »

Ce changement d'attitude, très mobile, était un peu déconcertant. Un comportement ambigu, irrationnel des Orientaux, mal compris des voyageurs étrangers. Les Arabes ne craignaient pas la contradiction, refusant parfois l'évidence. Sans transition, ils passaient d'un humour noir à une franche jovialité. Ils étaient difficiles à saisir.

Belkaadi montait le perron en sautillant ; son ventre rond et remuant tendait la toile de sa djellaba grise. De longues babouches jaunes achevaient de lui donner une allure un peu grotesque de volatile obèse. Au passage, Berthier sourit à la petite bonne. Elle était vraiment jolie, fraîche, et il eut brusquement envie d'elle, de saisir un de ses bras ronds et dorés, plaqués pudiquement contre le corsage en dentelle. Elle détourna le visage, un peu gênée.

À l'intérieur, ils s'installèrent dans un petit salon marocain, sur des banquettes confortables ; le tissu était orné de grosses fleurs bleues. Le thé fut servi par madame Belkaadi, une jeune Berbère au visage très clair ; l'odeur de menthe détendit rapidement l'atmosphère. Saïd Belkaadi était maintenant de charmante humeur, plein de prévenances pour son hôte étranger. Berthier pensa aux détails pratiques :

« Je dois trouver un logement, même provisoire, pour me reposer un peu. J'ai besoin de mettre de l'ordre dans mes affaires administratives... »

Il raconta alors son arrivée à Tanger et le vol de ses documents. Belkaadi écoutait attentivement, en se lissant la moustache.

« Pour le logement pas de difficultés... ! Il fit un geste de la main, comme pour chasser une mouche. Cette nuit, vous coucherez chez moi et demain vous serez logé dans l'immeuble en face du dépôt de l'entreprise. Il est fâcheux que vous ayez égaré vos papiers d'identité, mais votre ambassade devrait résoudre rapidement ce problème. Evitez la police ; ils sont peu efficaces et dans notre pays le vol n'est pas vraiment un délit. Il vaut mieux parler de perte de documents, si vous voyez ce que je veux dire... »

Pour Berthier, les choses n'étaient pas si simples. Il voulait plutôt éviter l'ambassade et ses tracasseries. Il avait quitté la Suisse sur un coup de tête, quelques semaines après la fin de sa détention pour l'affaire du lac et des tableaux. On devait le rechercher : il aurait dû se présenter auprès du commissaire de

police et il avait négligé le versement de ses taxes militaires... une négligence impardonnable dans un pays libre, démocratique ! Mais comme il refusait de jouer au citoyen docile... Il n'avait pas été trop inquiet au début de sa libération car il changeait fréquemment de domicile. Il avait vécu plusieurs semaines chez son amie Nicole, sans être déclaré... Par chance, on lui avait redonné ses papiers d'identité, ce qui avait facilité son départ du pays... Enfin ! À l'ambassade, il imaginait déjà les fonctionnaires penchés avec intérêt sur son cas. Ils le dénonceraient à la police marocaine, c'était évident. De plus, les diplomates helvétiques n'étaient pas surchargés de travail. Son cas ferait jaser, ils en discuteraient entre deux petits fours pendant les réceptions, pour tuer leur ennui. Ou bien à la piscine du Hilton, entre deux baignades dans l'eau javellisée.

Après un repas plantureux, mais sans alcool, Belkaadi se leva en exprimant le désir de rejoindre les bureaux de l'entreprise Delabarre pour téléphoner en Suisse. Berthier le suivit, l'estomac lourd ; il aurait bien fait une sieste dans le jardin, à l'ombre, en suivant des yeux le va-et-vient actif de la petite bonne. Mais il devait quand même prendre contact avec son nouveau milieu professionnel ; il soupira en montant dans la belle voiture de son futur collaborateur. Il faisait une chaleur de four à l'intérieur et il lutta contre une irrésistible envie de dormir.

Le soleil tapait dur sur la ville qui lui apparut vêtue de tous ses murs blancs, étincelants. Au passage, ils longèrent les murailles écarlates du « Chellah » qui dominaient la vallée du Bou Regreg. Sur les pentes, grouillait une vie misérable, tout un peuple qui tentait de survivre dans un dédale de cahutes de tôles ou de cartons. On voyait aussi quelques antennes de TV ; la misère s'accommodait au progrès ! Des enfants jouaient sur la terre craquelée et les immondices. La BMW traversa sans vergogne le bidonville, sur une piste défoncée. Belkaadi avait les yeux rivés devant lui, sans faire de commentaires.

Le gouvernement tentait de résorber ces zones insalubres. Mais il en venait régulièrement de la campagne qui, après avoir vendu leur terre, tentaient leur chance aux abords des grandes villes. Ils grossissaient le flot des misérables et des sans-emploi. Leurs terrains étaient utilisés pour la culture intensive des agrumes ou du maïs par une poignée de gros propriétaires. Un problème insoluble pour le pays qui manquait d'infrastructures professionnelles ; et qui plaçait souvent des capitaux dans des entreprises de prestige, sans retombées pour l'économie locale.

La maison Delabarre était située dans une ruelle étroite, bordée d'eucalyptus, derrière le Mausolée Mohammed V. La fraîcheur de l'ombre sortit Berthier de sa somnolence. Belkaadi ouvrit une porte vitrée poussiéreuse et le fit entrer dans le magasin tout en longueur, qui sentait le papier et la colle synthétique. Les murs étaient garnis d'étagères supportant des piles de cahiers et divers articles de bureau. Derrière un comptoir en bois, une grosse femme mâchait du chewing-gum ; elle s'était levée à leur arrivée.

« Je vous présente notre caissière : Madame Chouab, qui s'occupe des affaires courantes. Belkaadi poussa un léger soupir ; il parut soudain accablé : « Monsieur Berthier est le nouvel administrateur qui travaillera avec moi sur la comptabilité et les commandes de la papeterie. Nous développerons ensuite d'autres secteurs ensemble, à titre expérimental, dans un premier temps... « Inch Allah »

Berthier salua poliment. La Marocaine lui fit un sourire peu concerné, l'œil vague. Il avait l'impression de l'avoir quelque peu dérangée dans une méditation très personnelle.

Au fond du magasin, derrière un mur vitré, un Européen aux cheveux blonds clairsemés, d'une cinquantaine d'années, portant de grosses lunettes d'écailles, était occupé à démonter une photocopieuse. Il avait les doigts tachés d'encre. Belkaadi le présenta à Berthier comme le technicien de la maison. Il se nommait Albert Gagnac. Un bricoleur passionné qui passait son temps à ausculter les rouages complexes des machines à calculer

défaillantes ou, pendant ses jours de congé, à tripoter le moteur de sa vieille Opel. Il leva des yeux bleu clair, inquisiteurs, sur Berthier qui le dévisageait un peu amusé :

« Alors c'est vous que la direction envoie ? Soyez le bienvenu comme ils disent ici... Il y avait un peu d'ironie dans sa voix. J'espère que vous aurez du bon temps au Maroc. On s'y adapte très bien... »

Il est vrai que Gagnac était lui parfaitement intégré au pays. Berthier apprit plus tard qu'il avait épousé une Marocaine plus jeune que lui, pas très jolie, et qui lui pompait jusqu'au dernier sou de son maigre salaire mensuel. En compensation Gagnac se rattrapait un peu sur la bouteille ; le litre de « Chaudsoleil » ne coûtait pas très cher.

Belkaadi était retourné dans le magasin ; les deux hommes l'observaient en train de gesticuler devant une jeune femme en « kaftan » vert. Il prenait des pauses ridicules ; des mots leurs parvenaient par bribes ; l'homme parlait sur un ton désagréable, proche de l'insulte. Mais on ne savait jamais très bien, car les gens ici causaient toujours très fort, avec des mouvements de tout le corps, même pour acheter un kilo de tomates.

Gagnac avait posé une main sur l'épaule de Berthier ; un geste familier. Son haleine sentait désagréablement l'alcool :

« Un drôle de guignol le Belkaadi. Il est très fort en affaires et se considère un peu comme le maître ici. Depuis que Kohler est rentré en Europe, il règne sur son petit monde en véritable dictateur ! Rien de pire qu'un patron marocain. Faites attention, vous allez sûrement lui causer des problèmes et il a des appuis en haut-lieu ; on parle même du Ministre de l'Intérieur. Je crois que le vieux Kohler en avait marre et il doit être bien content que quelqu'un d'autre affronte le bonhomme. » Berthier fit la grimace.

« Je vois que la situation n'est pas aussi idyllique que ce qu'on m'avait décrit à Genève. Daumont m'avait présenté l'affaire sous un angle plutôt favorable : de vraies vacances au soleil selon lui. Il a beaucoup d'imagination... »

Gagnac rallumait son mégot, la tête baissée ; Berthier l'observa un peu plus attentivement : l'homme avait l'air négligé, avec des cheveux gras qui flottaient sur le col d'une chemise à carreaux usagée. Il donnait une impression d'échec, battu par la vie et marginalisé dans cette entreprise sans avenir. Il semblait avoir trouvé son dernier refuge dans la mécanique et le bricolage à la petite semaine. Pourtant ses yeux restaient encore vifs derrière le verre sale de ses lunettes, et on ressentait une certaine chaleur à croiser son regard. Il devait se complaire aussi dans son rôle de vieux sage, un peu désabusé. Berthier sentit qu'il pourrait s'en faire un ami.

Un bruit de porte lui fit lever la tête : Belkaadi essoufflé, des gouttes de sueur sur le front entraînait dans l'atelier :

« Monsieur Berthier, je vais vous montrer votre logement, veuillez me suivre. J'ai pu obtenir la communication avec Genève qui confirme votre arrivée.

— Avec plaisir. Cher Monsieur Gagnac à bientôt, je l'espère ! »

Ce dernier lui tendit une main franche et le gratifia d'un demi-sourire :

« Bonne chance pour votre installation et passez me trouver de temps en temps... »

Berthier rejoignit le magasin, derrière les babouches de Belkaadi qui glissaient sur le sol dallé avec un chuintement obsédant. Il récupéra son bagage dans la voiture, puis les deux hommes s'engagèrent dans une allée latérale. Sur le côté, une petite cour qui sentait l'urine ; ils montèrent quelques marches qui conduisaient à une véranda. Plusieurs portes couvertes de peinture verte, craquelée, ouvraient sur le couloir. Sur le mur d'en face se dessinaient des fenêtres grillagées, lugubres, qui donnaient dans l'entrepôt de la papeterie.

« Voici votre chambre, vous y serez tranquille ; cette nuit il n'y a pas de livraison ! »

Il n'était plus question d'aller dormir dans la luxueuse villa du Souissi. Belkaadi avait la mémoire courte.

Berthier fit quelques pas dans la petite pièce étroite ; une tapisserie défraîchie, tachée de larges auréoles grises, déchirée dans les coins, lui donnait un air d'abandon. La proximité de l'océan se faisait sentir jusque dans les maisons. L'humidité ne pardonnait rien et marquait la ville de sa présence lourde et épuisante. Sur le sol, un tapis usé. Dessus, une table en bois et une chaise. Le lit avait l'air confortable et Belkaadi lui assura que les draps étaient propres.

« Les lavabos sont à l'extrémité de la véranda, mais la lumière ne fonctionne plus. Vous pourrez vous laver de jour ; il y a une fenêtre qui donne sur la rue. Ce n'est pas un problème...

— Eh bien ! Monsieur Belkaadi je vous remercie. Dès que possible j'essaierai de trouver un logement plus grand ! J'aimerais me rapprocher du quartier de la médina... »

Berthier s'assit sur le lit et désigna la seule chaise de la pièce à son associé :

« Je pense que Monsieur Kohler et la direction de Genève vous ont expliqué le but de ma présence dans l'entreprise ? Ils s'étonnent des résultats médiocres de ces deux dernières années. »

Il faisait chaud dans la petite chambre et l'odeur de moisi était écoeurante. Belkaadi épongeait son front chauve, luisant, avec un large mouchoir brodé. Il paraissait ennuyé.

« Ecoutez : monsieur Kohler a été malade ces derniers temps et il a fait une rechute, je viens de l'apprendre à l'instant. J'ai pu atteindre son fils qui m'a parlé de votre arrivée. J'aimerais mieux comprendre le rôle que vous allez jouer chez Delabarre au Maroc. En somme définir notre association, sur une base égalitaire...en toute justice, cela va de soi ! »

Berthier avait l'impression que les choses n'allaient justement pas d'elles-mêmes. Le Marocain n'était probablement pas l'homme qui lui faciliterait l'accès à l'administration de l'entreprise locale. Dans l'ensemble, la filiale tournait assez mal, malgré plusieurs millions de dirhams injectés dans l'affaire par l'intermédiaire de la Banque du Maroc, à Casablanca. La succursale Delabarre et Courtier avait plus de trente ans ; elle

avait été créée du temps du protectorat français. Presque un monument... Pendant longtemps, elle avait été le seul fournisseur important d'équipements de bureaux au Maroc.

Berthier s'allongea sur le lit. Il sentait le regard inquisiteur de l'homme qui pesait sur lui.

« Pour l'instant, cher collègue, je vais m'occuper de mon installation, ensuite je ferai le tour de vos bureaux. Dans les semaines à venir nous vérifierons l'état des comptes. La routine, simplement... »

Belkaadi s'était levé, le visage contrarié :

« Je vous laisse retourner au magasin ; vous demanderez à Anissa, ma secrétaire, afin qu'elle vous ouvre les bureaux du premier étage. Elle vous fera visiter les locaux et répondra à vos questions ; j'ai un rendez-vous en ville, je vous prie de m'excuser ! »

Après le départ de Belkaadi, Berthier déballa ses maigres affaires. Il posa les vêtements sur la table, un costume froissé, des cravates et des chemises ainsi que quelques livres. À l'extrémité de la véranda se trouvaient des toilettes turques, protégées par une porte sans serrure. On y avait installé un lavabo fissuré, sous un miroir miraculeusement intact. Il se rafraîchit le visage et peignit ses longs cheveux bruns, collés par l'humidité de l'océan et la poussière de la ville. Il changea de chemise puis se dirigea vers les bureaux de l'entreprise.

Dans le couloir du premier étage il rencontra la jeune femme en kaftan vert. Il lui fit un petit signe de la main :

« Vous êtes mademoiselle Anissa ? Berthier se sentait en confiance avec cette fille. Il chercha à se montrer amical : il avait besoin d'une alliée dans la maison... Je compte sur vous pour me guider dans les bureaux de l'entreprise ?

— Pas de problème, je suis à votre disposition, monsieur Berthier. Elle insista sur le « monsieur » ; elle n'était pas farouche.

Une fille jeune et jolie, avec un sourire spontané. Sa peau était claire, très fine, sans une ride. Ses cheveux noirs, épais,

avaient des reflets bleus, arrangés en chignon relevé derrière la tête. Ses yeux bruns étaient soulignés par un mince trait de « khôl ».

Elle ouvrit une porte vitrée et fit entrer Berthier dans un bureau éclairé par le soleil couchant. Les murs étaient recouverts de classeurs d'archives, en rangs serrés. La jeune femme s'assit derrière une table. Berthier prit place sur une chaise ; il voyait son gracieux visage à contre-jour, et les rayons du soleil jouaient dans les mèches de ses cheveux. Elle posa une main petite, chargée de bagues, sur la table de bois brut.

« Voici votre bureau, avec tous les livres de compte derrière-vous. Que désirez-vous exactement ? »

Berthier se sentait tout à fait bien maintenant. En toute franchise, il aurait volontiers avoué que son désir profond allait vers le corps souple de la jeune femme. Il en avait les mains moites et la gorge sèche. Pourtant, il retint avec peine son impulsion première et demanda, posément :

« En fait, j'aurais aimé reprendre la comptabilité de cette dernière année ; je sais que, depuis sa maladie, monsieur Kohler a un peu négligé l'entreprise. J'aimerais aussi jeter un coup d'œil sur le carnet de commandes de ces derniers mois. Mais je ne suis pas très pressé, nous verrons le détail ces prochains jours.

— Vous venez d'arriver au Maroc ?

— C'est cela même. J'ai l'impression que je vais me plaire dans votre pays ; j'ai déjà vu un peu de Rabat et les gens m'ont l'air agréable, heureux de vivre. Les femmes sont jolies et pleines de grâce ! »

Surprise, elle prit un air un peu pincé et Berthier se sentit soudain mal à l'aise. Pourtant, il eut l'impression que le compliment avait été bien reçu. Il regarda vers la fenêtre pour ne pas perdre contenance : un gros nuage rond traversait le ciel de la ville, poussé par le vent marin. Il se demanda si Anissa était la maîtresse de Belkaadi. C'était possible, mais il avait de la peine à imaginer un couple aussi mal assorti.

Dans l'heure qui suivit, Anissa lui fit visiter le reste des locaux, et ils firent un premier inventaire des documents comptables qui pourraient lui être utiles pour ses futures investigations. Elle parlait avec gentillesse et douceur, sa voix harmonieuse était agréable à l'oreille ; elle montrait une certaine familiarité, sans vulgarité, qui inspirait décidément confiance.

Trois autres bureaux étaient occupés par de jeunes commis marocains et une autre secrétaire, Zora. Tout ce monde avait l'air d'attendre avec impatience l'heure de la sortie. Les bureaux étaient encombrés de dossiers et donnaient l'impression d'un désordre poussiéreux. Berthier ne s'attendait pas à cet état de choses ; il pensa qu'il faudrait suivre de près le travail des employés ; Belkaadi était apparemment assez négligent. Ou bien était-ce une attitude volontaire, un laisser-aller qui cachait une intention plus précise ?

Il accompagna la jeune femme en direction de la sortie des bureaux. Ils arrivèrent sur le trottoir de la « Zankat » Ifrane ; elle se tenait très droite, à côté de lui, hésitant à prendre congé. Il remarqua qu'elle était assez grande, son visage presque à la hauteur du sien.

« Voilà, vous connaissez maintenant une partie de nos locaux ; il reste encore le dépôt qui est ailleurs en ville, à la rue de Casablanca. Les livraisons se font par la cour, il y a un local de stockage. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne soirée. Vous paraissez fatigué, allez vous reposer. Ce n'est que votre deuxième journée à Rabat. Je suis contente que vous ayez rejoint notre entreprise, nous avons besoin de gens comme vous. »

Elle lui toucha amicalement la main de ses doigts fins.

« Merci Anissa, un de ces soirs je vous invite à souper, je vous dois bien ça. Vous m'apprendrez à connaître la cuisine du pays ! »

La jeune femme sourit, un peu embarrassée. Ici les filles musulmanes ne s'affichaient pas facilement avec un Européen. Sans rien dire, elle s'écarta et lui fit un petit signe de la main, puis elle remonta la ruelle en faisant claquer ses talons.

Berthier rentra dans la cour et retrouva sa chambre sordide. Il tenta de mettre un peu d'ordre dans ses idées encore confuses. Il sentait que son ancien personnage, perturbé par des règles souvent étroites et répressives, lui tournait le dos, sans regret, comme un inconnu fourvoyé dans l'existence. Des sensations nouvelles venaient l'assaillir : des odeurs exotiques provenant des massifs de fleurs qui longeaient les trottoirs de la ville ou bien la fraîcheur des embruns de l'océan, invisible, les jours de grand vent. En peu de temps, il avait plongé dans un univers plein de charmes et il ne regrettait pas son exil. Dans cette pièce dégradée, misérable, il voyait renaître un personnage plus positif, en face de l'essentiel. Bien sûr, il pensait à ses amis et au visage de Nicole, à son rire un peu enfantin. Ses révoltes lui rappelaient des années heureuses à Genève, des années gagnées.

Il se rappela aussi le vol de ses papiers d'identité et décida de ne rien tenter du côté de l'ambassade. Ils étaient certainement déjà au courant de sa fugue en Afrique du Nord et risquaient de le donner à la Sûreté nationale. Il devrait s'habituer à vivre en clandestin et compter un peu sur la chance.

À la nuit tombée, il retourna en ville. Les boulevards étaient illuminés et une foule compacte piétinait les trottoirs dans un complet désordre. Il fallait jouer des coudes pour avancer. Les palmiers agitaient, dans le vent du soir, leurs têtes de géants bienveillants.

Berthier commanda un poulet rôti dans un petit restaurant bon marché. Il refusa les services d'un gamin qui voulait lui cirer les chaussures ; puis un mendiant vint le harceler quelques minutes, comme un insecte tenace. Il le repoussa, lassé de ses jérémiades.

Plus tard, il retrouva la tranquillité de la petite cour entourée de sa véranda ; il était le seul occupant. Dans son logis provisoire, il sentit une douce somnolence l'envahir ; il n'eut même pas la force d'ouvrir un livre. Il se coucha et s'endormit brutalement, malgré les geignements de quelques chats

faméliques. Bientôt, des aboiements furieux, tenaces, participèrent au concert de la nuit.

*

Le temps s'était rapidement détérioré à la fin septembre. Des nuages bas, venus de l'Atlantique, survolaient la ville en rangs serrés, rasant les toits et les terrasses. Ces nuées grisâtres annonçaient les prochaines pluies, qui allaient transformer la terre sèche en bournier fertile ; une bénédiction pour le pays. Sous ce ciel sinistre, constamment en mouvement, les maisons aux façades crayeuses avaient pris une teinte grise, un peu sale et les palmiers perdaient leur belle couleur verte ; les frondaisons se balançaient sous les rafales, tels des membres désarticulés. La température avait subitement fraîchi et la foule, sur les larges trottoirs de l'avenue Mohammed V, ondulait rapidement, luttant contre le vent chargé d'effluves marins.

Dans l'estuaire, les vagues prenaient d'assaut le pied des vieux remparts rouillés de la cité des « Oudayas », dans les bas quartiers de Rabat. L'écume bouillonnante formait un brouillard qui saturait l'atmosphère d'humidité. La vieille ville, solidement ancrée sur son promontoire, défiait l'océan et résistait aux coups de boutoir de la masse d'eau déchaînée.

Derrière ses murailles, la médina vivait, comme repliée sur elle-même, les boutiques restaient camouflées derrière les lourds volets de bois peint ou de tôle ondulée. Les ruelles poussiéreuses étaient encombrées de vieux papiers et d'objets divers emportés par la tempête en un tourbillon incessant.

Les premières semaines à Rabat avaient déjà fui dans le passé, comme diluées dans le temps. Berthier s'était peu à peu initié aux affaires de l'entreprise. Dans l'ensemble, le personnel lui était assez favorable, à l'exception de Belkaadi qui montrait beaucoup de réticence à l'égard du nouveau venu. Il prenait

parfois des airs mystérieux, de conspirateur, sans raison apparente. Il voulait montrer qu'il était toujours le chef de la filiale, mais il s'y prenait assez mal. Leurs relations restaient plutôt tendues. À plusieurs reprises, Berthier avait dû insister pour consulter certains documents que l'autre gardait jalousement sous clef. Quelque chose clochait dans son attitude ; pourtant la comptabilité de l'entreprise paraissait en ordre. Du moins la partie accessible. Et puis il y avait aussi les affaires traitées oralement, sans trace d'écritures : c'était courant au Maroc. Et Belkaadi pouvait être un bon candidat pour ce genre de transactions.

Le carnet de commandes pour l'année suivante était déjà bien rempli et le « département sanitaire », une idée originale de Belkaadi, promettait de se développer au vu de la demande sur le marché de la construction. Il écrivit une lettre plutôt positive à Daumont sur l'état de la firme Delabarre et sur ses débuts à Rabat.

Il revoyait régulièrement Anissa, dont le bureau, au premier étage, était proche du sien. Il était toujours très attiré par la jeune fille qui gardait une certaine réserve en sa présence. Un jour, il profita d'une occasion, une lettre à lui dicter, pour tenter sa chance :

« Vous n'avez pas oublié mon invitation ? Elle tient toujours. J'aurai besoin d'un guide pour visiter la ville. Si le cœur vous en dit nous pourrions manger ensemble un de ces samedis ? »

Elle s'était aussitôt arrêtée de tourmenter sa vieille Remington. Après un silence, elle lui répondit :

« Si vous y tenez... je serai libre samedi prochain, pour le repas de midi. Mais je ne suis pas un bon guide. Ma famille habite Meknès et nous ne connaissons pas très bien Rabat. Je vis avec des amies dans un appartement en ville, pendant la semaine... »

Il avait été surpris de sa réponse : il s'attendait à un refus ou du moins à des difficultés de principe. Auparavant, il en avait touché un mot à Gagnac qui avait haussé les épaules : « Tu peux toujours essayer ; mais elles attendent en général une permission

d'un membre de la famille ; il est assez rare de voir une Marocaine sortir avec un Européen... »

Berthier avait profité de son avantage ; il eut un sourire complice :

« Je vous propose un bon repas dans un restaurant du bord de mer ; il paraît que l'on mange bien à la Felouque. On prendra la 4L de l'entreprise. »

Il était enchanté de cette sortie, qui ressemblait un peu à une escapade. Belkaadi avait mis à sa disposition une vieille Renault au moteur épuisé, à la carrosserie branlante, mais qui lui était bien utile, en particulier les jours de congé. Sa solitude commençait à lui peser et il n'avait pour l'instant guère d'occupation, en fin de semaine. Il lisait beaucoup, chez lui ou dans les parcs publics, aux côtés de jeunes étudiants marocains qui révisaient leurs cours. Ils étaient affables, parlaient littérature et philosophie ; on sentait chez eux une soif de connaissances, une envie de comprendre le monde occidental en dehors des clichés de la télévision et des romans faciles.

Berthier passait aussi des heures dans les librairies du centre où s'entassaient des piles de bouquins invendus. Il les feuilletait avec application, se laissait tenter parfois.

Il avait pris rendez-vous avec Anissa devant la gare de Rabat, à dix heures du matin ce samedi. La pluie était tombée toute la nuit et une odeur de terre mouillée, lourde, imprégnait l'atmosphère. La poussière sur les trottoirs défoncés s'était transformée en une mince couche limoneuse glissante ; par endroits, la route ressemblait à un lit de rivière où s'écoulaient de minces filets d'eau, depuis les canalisations ensablées. Pour cette sortie, il avait mis un costume bleu marin, un peu usé, mais repassé, et s'était payé une séance chez le coiffeur.

Devant la gare, il y avait foule comme d'habitude : des gens du bled en habits bariolés, des femmes avec leurs enfants sur le dos, serrés dans des fichus. Le soleil revenu était déjà chaud ; il baissa la vitre de la portière. Dix heures et quart et personne en vue. Il commençait à s'énervier, tout en pianotant sèchement sur

le volant. Elle n'allait pas venir c'était tout simple. Il en eut soudain la conviction, elle s'était jouée de lui !

Et puis, il la vit tout à coup sortir de la gare, le cherchant des yeux. Elle était habillée à l'Européenne : une jupe noire, collante, une chemise blanche à dentelles et un petit veston crème. Berthier la trouva fraîche et ravissante. Il eut vraiment envie d'elle. Elle s'approcha de la Renault :

« Vous êtes quand même venue ; un instant j'ai eu des doutes. »

Elle lui tendit la main et s'installa sur le siège avant. Elle expliqua qu'elle avait passé la nuit dans l'appartement qu'elle partageait avec ses amies. Elle ne gagnait pas beaucoup d'argent. Le week-end elle partait en général en famille à Meknès, où elle retrouvait ses deux frères. Des relations plutôt difficiles, car ils se sentaient une âme de gardiens, de protecteurs... on l'épiait et elle ne se sentait libre qu'à Rabat.

Lorsqu'elle s'assit, il ne put s'empêcher de remarquer ses jambes brunes, découvertes jusqu'aux genoux. Elle lui dit :

« J'ai cru être en avance, je suis allée prendre un café à la gare. Vous allez bien ? La journée s'annonce meilleure... »

Berthier regarda le ciel qui tournait au bleu : « Vous voilà c'est le principal. Je vous propose une promenade aux Oudayas, le site est magnifique ; il suffit de se laisser prendre par l'atmosphère du lieu. Ce sera improvisé. Après, on dinera en ville ou sur la côte. Finalement je n'ai pas de programme précis. On est d'accord ?

— Avec plaisir, mais j'aimerais quand même prendre la route de la côte, dans l'après-midi. Comme nous n'avons pas de voiture, je ne vais pas souvent voir l'océan ; je tourne en taxis dans Rabat pour visiter des amies la plupart du temps. »

Berthier lança la Renault dans le flot des véhicules. Il trouva un parking gardé le long du Bou Regreg. Il faisait chaud maintenant et le ciel était lavé de ses poussières. Berthier était ravi d'avoir Anissa à ses côtés. La jeune femme avait un tempérament joyeux, elle lui prit le bras pour lui montrer les

barques chargées de passagers qui traversaient l'estuaire ; les rameurs courbés sous l'effort. Elle remarqua :

« Lorsque j'étais adolescente, je prenais tous les jours un petit bateau pour me rendre au lycée à Rabat ; j'ai encore de la famille à Salé, mais mes parents ont préféré déménager à Meknès où mon père a été muté. »

Un rayon de soleil jouait dans ses cheveux noirs. Son visage fin était épanoui, détendu en évoquant ce souvenir d'une enfance heureuse.

Ils suivirent le petit sentier recouvert de gravier qui traversait le jardin des Oudayas et qui menait au sommet de la citadelle. Les vieux murs rouges étaient taraudés par l'érosion, usés par le vent chargé d'embruns qui battait ses flancs depuis cinq siècles. Le parfum des buissons et des arbres exotiques les surprit agréablement. Un escalier de pierre les conduisit à une terrasse ombragée où l'on servait des boissons et des cornes de gazelles, une sucrerie en pâte d'amande dont les Marocains étaient friands. Ils s'installèrent à l'ombre d'un parasol. Anissa reprit le cours de ses réflexions :

« Même avec peu d'argent notre famille vivait bien ; j'ai deux frères et deux sœurs. Mon père est instituteur et mon oncle possède une petite échoppe, dans la médina de Salé. Il répare les chaussures et les articles de cuir. Ma mère faisait des ménages et nous vivions ensemble, dans la même maison. Mes deux frères ne travaillaient pas. Plus tard, j'ai eu la chance d'être engagée chez Delabarre. Et puis nous nous sommes rencontrés, et j'en suis heureuse. Je peux vous appeler Pierre ?

— Bien sûr, Anissa, mais vos parents et surtout vos frères ne vont-ils pas vous reprocher cette journée... ?

— Non, je suis assez libre, vous savez... Mais il vaut mieux que mes frères n'apprennent pas que je suis sortie avec vous. Ils sont colériques et n'aiment pas beaucoup les Européens. Pourtant ils rêvent d'avoir un permis de travail en France ! »

La terrasse donnait sur la mer et, à l'embouchure de l'estuaire, on voyait de grands rouleaux blancs d'écume se fracasser sur les rochers et venir mourir sur la plage sableuse de

Salé. C'était les restes de la tempête de la nuit. Berthier commanda des cocos, la jeune femme était en face de lui, un peu gênée de leur intimité. Il y avait peu de clients en cette fin de matinée et ils se sentirent tout à coup à la fois proches et étrangers. Anissa rompit le silence :

« Je pense que vous vous plairez au Maroc. Vous devez quand même regretter un peu votre pays ?

— Pas trop, pour l'instant je suis bien à Rabat et aujourd'hui vous êtes là... C'est une grande compensation ! »

Il se sentait un peu maladroit avec cette fille d'Afrique qui lui paraissait bien différente des femmes qu'il avait connues en Europe. Des souvenirs anciens vinrent l'assaillir. Lui aussi avait eu une famille et connu un premier amour. Il revoyait le visage de Nicole qu'il avait aimée et qui l'avait quitté pour Daumont, un de ses meilleurs amis. À cette époque il avait aussi perdu son père, rongé par un cancer. Il l'avait revu une dernière fois, décomposé, détruit par la maladie, dans un couloir de l'hôpital cantonal...l'hôpital manquait de place...Les médecins avaient décidé de le lobotomiser, à cause de ses souffrances insupportables. Le père n'avait plus toute sa tête, depuis lors, et il avait perdu ce sourire courtois, un peu mélancolique, que tous ses amis connaissaient bien. Il lui avait rendu visite, quelques jours avant sa mort... Le père fumait des cigarettes boyards, les dernières. Toute cette agitation autour de lui ne le concernait plus ; il faisait semblant de s'intéresser, répondait vaguement... Mais il était content de retrouver son fils, qui déjà cherchait à l'oublier....

Il est vrai que le culte de la famille n'était pas très développé chez les Berthier... Pierre était fils unique et il avait toujours recherché le contact avec son père, mais souvent en vain. Parfois il avait le sentiment de vivre avec un inconnu, brutal et transformé par l'alcool. Le ménage marchait mal et la mère devait souvent se réfugier, avec Pierre, chez ses parents ou des amis, en attendant que la colère paternelle se tasse. Il haïssait alors ce père méprisable qui lui faisait honte, même quand il

l'emmenait avec lui dans ses tournées de bistrot. Berthier avait connu l'humiliation d'un scandale domestique révélé au grand jour, un soir d'ivresse : les voisins étaient venus vers lui, compatissants. Les gendarmes emportèrent le vieux en cellule de dégrisement. La mère pleurait, doucement, dans leur misérable deux-pièces.

Le jeune homme parla de son passé peu glorieux à la jeune femme, qui l'écoutait, le visage triste. Elle ne comprenait pas tout.

Décidément Anissa avait de la chance de vivre dans une famille digne de respect, même si les règles islamiques étaient parfois contraignantes. Lui regrettait ce passé, gâché par un constant malentendu. Un nouveau départ en Afrique du Nord lui apporterait l'oubli tant recherché...Elle voulait l'aider, choquée par ses révélations.

La jeune femme avait terminé sa corne de gazelle et ils se levèrent pour descendre l'escalier du jardin, jusqu'au bord du Bou Regreg. Ils longèrent l'estuaire en suivant le quai encombré de filets de pêche. L'odeur de marée était très forte ; elle imprégnait les souliers et les vêtements.

Comme il était midi, Berthier conduisit la Renault en direction du centre-ville. Au passage, ils longèrent le tombeau de Mohammed V et la Tour Hassan qui domine les colonnes de la Grande Mosquée, jamais terminée. Des cars rutilants déversaient leur lot de vacanciers, des gens du troisième âge pour la plupart, et quelques couples plus jeunes. Ils étaient tous équipés de caméras ou d'appareils de photos et mitraillaient sans discernement le paysage et les gardes à cheval devant le Mausolée. Berthier trouva le spectacle indécent : il n'avait plus de points communs avec ces gens qui représentaient une société décadente, basée sur la consommation ; un troupeau sans dignité qui n'avait aucun contact avec les autochtones. Des femmes obèses, en short, montraient sans pudeur leurs cuisses blanches, marquées de cellulite. Il ne put s'empêcher de comparer ces tristes échantillons du monde occidental au peuple marocain, en

particulier aux femmes, si élégantes dans leurs djellabas brodées.

Il s'engagea dans la rue de Taфраout puis se dirigea vers le centre afin de rejoindre la route de la côte. Il se rappela soudain qu'il devait rendre visite à la famille Lemercier qui avait habité quelques années dans cette rue. Ils logeaient maintenant dans le quartier de l'Agdal, au sud de la ville ; il avait gardé leur adresse car il avait senti une certaine affinité avec le jeune géologue et sa famille.

« Je propose que nous mangions encore en ville ; je connais un petit restaurant maure à l'étage, en bas de l'Avenue Mohammed V. Il est déjà tard pour le bord de mer, nous irons cet après-midi.

— D'accord Pierre, nous avons toute la journée devant nous ... »

Anissa montrait un curieux mélange de timidité et d'effronterie. Il ne savait pas encore interpréter ses gestes : lorsqu'ils marchaient côte à côte elle l'avait pris plusieurs fois par le bras, lui détaillant un spectacle de la rue, s'exclamant comme une petite fille. Comme si elle recherchait un contact naturel, physique. D'autres fois, elle prenait des distances, restait plongée dans ses pensées.

Le restaurant était confortable et Berthier commanda deux tajines au mouton. Ils mangèrent de bon appétit tout en plaisantant sur le personnel de la société Delabarre.

« Votre travail avec Belkaadi n'est pas trop pénible ? Il me paraît difficile à vivre, autoritaire ... »

Elle ne répondit pas tout de suite. Il se demanda si elle avait déjà couché avec son chef ; c'était probable car ce dernier considérait un peu l'entreprise et ses collaborateurs comme un fief personnel. Il se renseignerait auprès d'Albert Gagnac ; l'homme connaissait tout son monde dans le détail, y compris la vie privée des gens. Et puis dans ce pays on ne pouvait rien cacher vraiment, simplement on faisait semblant de ne pas

savoir ; on était surpris d'apprendre ... Anissa reposa sa tasse de café :

« Je crois que vous aurez des problèmes avec lui, il ne vous aime pas. Belkaadi n'est pas une personne honnête... C'est un bon musulman, très pratiquant, et il a de bonnes relations dans l'entourage du roi. Par contre on le voit parfois recevoir des étrangers en toute discrétion ; il n'en parle jamais. Enfin son train de vie : posséder une villa et la BMW par-dessus le marché, est presque celui d'un ministre. »

Ils échangèrent encore quelques banalités puis, comme l'heure avançait, Berthier lui proposa de rejoindre la voiture. Il y avait bien quinze kilomètres jusqu'à El Harourha où elle voulait se rendre, et la route était très encombrée. Il fallait être prudent, rouler lentement, particulièrement en longeant le quartier Océan, le plus pauvre de la ville. Parmi les masures, des nuées d'enfants jouaient dans des tas d'immondices de part et d'autre de la route. Il y en avait toujours quelques-uns qui bondissaient devant la voiture, certains lançaient des projectiles en prenant un air menaçant. Il fallait de bons réflexes pour les éviter. Les hommes regardaient passer les véhicules, inactifs. Quelques femmes s'affairaient autour des cabanes de tôle et de carton, préparant un maigre repas.

Le trafic était intense et des nuages noirs, provenant de moteurs Diesel mal réglés, réduisaient la visibilité à quelques mètres.

Anissa regardait droit devant elle, en ignorant le spectacle de la rue. Elle avait eu une petite moue dégoûtée en face de ce peuple misérable, son peuple ! Lorsque Berthier lui demanda ce qu'elle pensait de ce dénuement, des conditions de vie de ces milliers de pauvres, elle resta muette ; comme si elle ne se sentait pas concernée. Le malheur des autres ne la touchait pas ; elle acceptait la situation des plus démunis comme une fatalité, une décision divine. Son domaine était limité au cercle familial. Elle manquait vraiment de sens social. Comme la majorité des gens, la défense de la tribu ou du clan passait avant l'intérêt commun.

Ils étaient sortis de la zone urbaine et un paysage plus vaste s'ouvrait devant eux. La route longeait toujours le littoral rocheux ; le ciel immense pesait sur l'océan, à perte de vue. Pas un bateau à l'horizon. Quelques nuages oubliés filaient encore dans le ciel en direction de l'est. Anissa n'était pas vraiment touchée par ce spectacle grandiose ; un peu comme les enfants, elle avait des instants d'émerveillement qui ne duraient pas. Et puis les gens de Rabat n'étaient pas des marins ; l'élément liquide les effrayait. Ils étaient tournés vers la terre.

À El Harourha, ils s'arrêtèrent devant un petit restaurant-gargote au milieu du village. La salle était déserte avec une large baie vitrée qui donnait sur la route. Ils s'installèrent sur des chaises métalliques et Berthier commanda des cafés. Il faisait frais et, sur le plateau de la table en formica, il prit la main de la jeune femme qui lui sourit. Un peu gênée et pour combler le silence, elle lui parla encore de sa famille. C'était son sujet préféré. Elle lui décrivit aussi sa vie à Rabat, avec ses deux amies qui étaient comme des sœurs ; elles devaient l'attendre maintenant. Berthier la rassura :

« Nous devons revenir en ville, mais je vous propose de faire quelques pas le long de la côte, l'air du large nous fera du bien. »

Il régla la note et ils se retrouvèrent dans la 4L ; Berthier sentait la chaleur de son épaule contre la sienne. Après quelques kilomètres, il s'engagea sur une piste sableuse qui menait sur le front de mer. Des rochers gris, découpés par l'érosion, étaient battus par les vagues. Ils sortirent du véhicule et un vent violent, humide et froid les enveloppa. Le soleil se cachait derrière un gros nuage paresseux. Instinctivement la jeune femme se serra contre lui. Il la prit par les épaules et l'embrassa sur la nuque, puis sur les lèvres. La jeune femme répondit à ses avances et il fut baigné dans son parfum ; il lui caressait les cheveux et elle murmura quelques mots, les yeux fermés.

Il entendait le fracas des vagues qui s'engouffraient dans les creux de la falaise, laissant derrière elles des tourbillons d'eau

claire qui usaient la roche. Il prit les mains de sa compagne et ils marchèrent vers la voiture.

Sur la grand-route, il avait la tête pleine de pensées joyeuses. Elle avait perdu sa timidité et il lui caressa la main à plusieurs reprises. En ville, il l'emmena directement à la Zankat Ifrane. À cette heure là, il n'y avait personne dans la cour de son logement et il était le seul locataire de la véranda. Dans sa chambre, il la devêtit lentement, tout en caressant son corps consentant. On n'entendait plus que le bruit du vent et parfois le passage d'un véhicule. Leurs deux corps nus s'agitaient sur le lit étroit. Ils reposaient maintenant, côte à côte, apaisés.

*

Le lendemain, il se réveilla tard. Il se sentait bien dans sa peau et voulait profiter de la liberté de ce dimanche. Il pensa à Anissa et à son corps désirable. Dans la soirée, il l'avait raccompagnée à l'appartement qu'elle partageait avec ses deux amies, derrière le Palais royal. Elle voulait se rendre à Meknès ce dimanche, dans sa famille.

Il se leva, prit une douche froide, qui le réveilla tout à fait, et se rasa. Il se préparait à partir déjeuner en ville, lorsqu'on frappa à la porte. C'était Gagnac, les cheveux gras, luisant, avec un pantalon mal repassé.

« Je viens te chercher pour faire un tour en ville. Ce n'est pas bon la solitude, il te faut voir du monde.

— J'arrive, Albert, laisse-moi le temps de mettre un peu d'ordre... »

Gagnac désigna du doigt un petit mouchoir brodé de fils d'or, sur la commode, avec des traces de khôl : « Je vois que tu sais déjà occuper tes soirées ; la belle a dû oublier une pièce à conviction ! »

Un peu gêné, Berthier lui avoua qu'il était sorti avec Anissa. De toute façon, il savait que toute l'entreprise Delabarre serait rapidement au courant.

« Tu vois que je me débrouille bien tout seul. D'ailleurs, je n'aime pas la foule. Mais Anissa, c'est autre chose. Il y a longtemps que je la cherchais, mais je n'osais pas me déclarer. Maintenant les choses ne s'annoncent pas trop mal ! »

Les deux hommes sortirent sur la véranda ; le soleil commençait à chauffer.

« Eh bien ! Mon coco tu ne perds pas ton temps ; mais fais quand même attention où tu mets les pieds. Je crois que Belkaadi a des vues sur la fille, et ici elles sont assez dociles avec leur patron. Inutile de dire que ton exploit sera connu de tout le quartier dès la semaine prochaine. Ils se nourrissent de ce genre de ragots et ton collègue va être furieux. Fais aussi attention à la famille de la belle ; ils n'aiment pas trop les fréquentations hors mariage, surtout avec un roumi ! »

Après une pause, pendant laquelle il sortit un paquet de cigarettes de son veston :

« Et si tu en réchappes, il te reste le risque de te faire plumer par Anissa. Elles sont gourmandes, j'en sais quelque chose... »

Les deux hommes sortirent de la cour tout en continuant leur conversation ; Gagnac était intarissable sur le sujet. La journée s'annonçait belle et Berthier ressentit à nouveau cette impression de vacances qui l'avait déjà touché plusieurs fois à Rabat. Ils se dirigèrent vers la place Piétri et s'installèrent sur la terrasse d'une brasserie qui donnait sur le marché multicolore. Il y avait du monde, surtout des Rabatis désœuvrés et quelques touristes. Après avoir commandé des apéritifs, Gagnac se tourna vers son ami :

« Ecoute Pierre, puisqu'on parle de femmes, j'aimerais te demander un service. Tu sais que Farida ne joue pas franc jeu avec moi. Je suis presque sûr qu'elle me double avec quelqu'un... »

Il s'interrompit lorsque le garçon apporta les consommations.

« Je pourrais la surprendre moi-même, mais j'ai un peu peur de mes réactions, dans ce genre de situation. Je suis assez violent ; et puis il y a quand même un doute... Je voudrais savoir ce qu'il en est vraiment. Là, tu pourrais m'aider. Il suffirait de la suivre discrètement, un mardi soir, quand je vais jouer à la belote avec les copains. Qu'en penses-tu ? »

Berthier avait bien envie de refuser tout de suite. Ce rôle d'espion au service du mari lui paraissait ridicule. Mais Gagnac avait vraiment l'air d'y tenir. C'était un bon type et tout le monde savait que sa femme, une Berbère rusée, en profitait largement. Il chercherait peut-être à s'en séparer, s'il obtenait la certitude d'être trompé.

« Je n'aime pas beaucoup ça. Tu me vois en train de filer le train à ta femme à travers Rabat ! Je risque de me faire arrêter comme obsédé sexuel, si elle s'en aperçoit ! »

Il était proche de midi et, sur la place, le trafic avait augmenté. Mais les gens roulaient lentement à cause des enfants qui jouaient sur la chaussée. Gagnac insistait :

« Je te revaudrai ce service. Tu es le seul à pouvoir m'aider ! »

Berthier avait finalement accepté, à contrecœur. La femme de Gagnac ne le connaissait pas. Par contre, il l'avait vue sur le trottoir devant les locaux de l'entreprise, avec son mari. Elle était de petite taille, pas très jolie, la poitrine généreuse, la cheville épaisse. On rencontrait rarement une Marocaine avec de jolies jambes.

Les deux amis avaient mangé ensemble dans un petit restaurant du quartier océan. Le vent de mer s'était levé et la marche était agréable. Gagnac connaissait sa ville par cœur – il y habitait depuis plusieurs années – et tous les commerçants le saluaient par son nom. Puis ils s'étaient séparés, au milieu de l'après-midi, après une courte promenade le long du rivage, à proximité du bidonville. L'odeur d'urine mélangée à celle des embruns était insupportable. Berthier prit un petit taxi et, après une course rapide, rentra dans sa chambre. Il se plongea dans la

lecture. Par moment, il pensait à Anissa, à son corps savoureux et à sa peau parfumée, comme un beau fruit mûr.

*

Le lundi matin, il retrouva l'ambiance de la maison Delabarre, mais tout le monde n'était pas à son poste. Belkaadi, dans son bureau du 1^{er} étage, paraissait de méchante humeur. On l'entendait vociférer depuis le corridor ; il en avait après un commis maladroit. Il s'adressa à Berthier qui rejoignait sa place de travail :

« Ah ! Monsieur Berthier, vous savez qu'Anissa n'est pas venue ce matin ! Nous n'avons pas de secrétaire. Il faudra se débrouiller. Demandez à Zora de venir nous aider ! »

Berthier fut surpris de l'absence d'Anissa. Elle avait dû avoir un problème avec sa famille après leur aventure de samedi. Ou bien était-elle vraiment malade ? Il se sentait un peu coupable ; il espérait qu'elle n'allait pas trop souffrir à cause de lui.

La matinée passa très vite ; il mangea sur le pouce à midi, dans une petite gargote du quartier. L'après-midi, il rencontra Gagnac qui avait l'air joyeux et qui lui lança quelques grosses plaisanteries. Mais il n'avait pas le cœur à rire.

« Ne te fais pas de mouron pour Anissa. Elle est peut-être simplement malade. Les femmes supportent mal la saison des pluies et les premiers froids. Elle reviendra en bon état.

— Bien sûr, mais je suis quand même inquiet. Changeons de sujet : nous sommes mardi demain ; il y a du nouveau du côté de Farida ?

— Non, ça tient toujours. Pointe-toi discrètement vers dix-neuf heures, en face de chez moi. Tu n'auras plus qu'à suivre sa piste. »

Le lendemain, le temps s'était encore rafraîchi et un vent humide, chargé de gouttelettes de pluie, soufflait sur la ville. Au

bureau, Anissa n'était toujours pas revenue. Berthier avait été occupé une partie de la matinée par un client important venu de Casablanca : il fallait équiper une école de secrétariat en matériel de bureau. C'était un marché à ne pas manquer.

Il profita d'un moment de liberté pour essayer de contacter l'ambassade de Suisse. Il se savait en situation irrégulière mais il voulait connaître leur réaction. Il avait déjà exposé son problème à une secrétaire qui lui avait dit de rappeler. Cette fois, il obtint l'ambassadeur lui-même au bout du fil. Ce dernier avait une voix grave, très conciliante :

« Il faudrait passer nous voir. Vous avez laissé quelques problèmes en suspens à votre départ de Genève, ce qui complique les choses. Nous devrions trouver une solution... »

Il s'attendait à cette réponse. L'ambassade devait déjà savoir qu'il lui restait encore des comptes à régler avec la justice, et il n'était pas à jour avec l'administration militaire. L'armée n'allait pas non plus le lâcher facilement.

Avec des mots mesurés, l'ambassadeur lui fit comprendre qu'il valait mieux envisager un retour en Suisse, pour régler cette situation. Sinon il risquait des représailles. Pour l'instant, il n'était pas enregistré comme résident. Bref, il ne pouvait rien attendre de la Mission suisse. Berthier raccrocha, un peu écoeuré. Son séjour au Maroc se compliquait sérieusement. Heureusement, personne ne pouvait le localiser ; il n'était déclaré nulle part.

Il regrettait pourtant ce téléphone inutile. Il risquait d'être recherché par la police marocaine maintenant ! Mais il ne quitterait pas le pays de son plein gré.

En fin d'après-midi, il sortit affronter le mauvais temps pour se rendre au domicile de Gagnac. Ce dernier habitait une petite ruelle du quartier Tour-Hassan, dans un vieil immeuble de quatre étages, à la façade, délabrée. Il faisait nuit et la ruelle était mal éclairée. Il se camoufla derrière le tronc d'un eucalyptus, en face de l'allée de son ami. Au bout d'une dizaine de minutes, il

le vit sortir, un béret enfoncé sur les oreilles. Il traversa la rue pour venir vers lui, avec une allure de conspirateur :

« Tout est en ordre, elle partira dans quelques minutes. Bonne chance ; tu me feras un rapport demain matin... »

Derrière son arbre, Berthier sentait le froid le gagner ; il fit quelques pas pour se dégourdir les jambes. Au pied d'une haie, des chats maigres, le poil hérissé, le regardaient avec crainte, les yeux luisants comme des braises. Il les chassa d'un geste machinal. Des passants le croisèrent, surpris. Il se sentait de plus en plus emprunté. Le temps s'écoulait lentement et une petite pluie fine s'était remise à tomber.

Dans l'immeuble d'en face, il entendit un bruit métallique : quelqu'un avait claqué la porte de l'allée. Une femme emmitouflée dans une djellaba bleue, le visage enveloppé dans un foulard, s'était précipitée dans la rue. Il reconnut la silhouette boulotte de la femme de Gagnac. Elle marchait vite, à petits pas, en direction du centre. Elle rejoignit le boulevard El Alayouine ; le trafic était assez dense et les trottoirs bondés. Il eut de la peine à la suivre, faillit la manquer vers le bas de l'avenue. Puis elle prit la direction de la médina. À aucun moment elle ne s'était retournée.

Elle entra dans la ville arabe par un petit porche qui, à travers l'ancienne muraille, conduisait au « mellah », le vieux marché juif. Elle suivait maintenant un dédale de ruelles où régnait une pénétrante odeur d'égout. Des flaques de lumière, provenant de quelques rares boutiques solitaires, éclairaient faiblement le passage. De nombreuses allées humides se perdaient dans le noir, sous les maisons. Des femmes et des mendiants étaient accroupis au pied des murs, presque invisibles dans la nuit pluvieuse. Le sol, irrégulièrement pavé et boueux, était traîtreusement glissant. La femme avait atteint la rue des Consuls, plus large, où déambulait une foule serrée et bruyante. Il dut jouer des coudes pour se frayer un chemin à travers cette masse vibrante. Il y avait rarement d'altercations dans cette anarchie apparente. La vie en médina et le déplacement des gens obéissaient à des règles mystérieuses mais efficaces.

Ici les boutiques se suivaient, serrées les unes contre les autres, surchargées de tous les produits d'Orient. Les senteurs d'épices et l'odeur douceâtre du bois de cèdre embaumaient l'atmosphère. Devant lui, Farida avait atteint la sortie de la ville ; quelques centaines de mètres plus loin, après avoir traversé une rue, elle franchit un mur bas, percé d'une ouverture protégée par un portail rouillé. Il accéléra pour ne pas la perdre de vue et dépassa à son tour le mur. Il déboucha sur une petite place silencieuse, entourée de jardinets et de maisons à deux étages. C'était un petit quartier de villas ; certaines paraissaient inoccupées ; derrière les maisons, le cimetière de Rabat descendait en pente douce en direction de la côte.

Un bruit de porte lui apprit que Farida était entrée dans un des jardins. Il était entouré d'une haie de bougainvilliers et Berthier la perdit de vue. Il eut une hésitation : mieux valait s'arrêter là et indiquer la maison à Gagnac ; il saurait bien retrouver le nom du propriétaire. Le silence le rassura ; il n'y avait pas de chien et il ouvrit la porte, sans bruit. Il s'avança dans le jardin, éclairé par la lumière d'une fenêtre basse. Il chercha un nom sur la porte d'entrée : Roger Durieux. À travers les rideaux de la fenêtre, il reconnut Farida en discussion avec un type bien bâti, en short, les cheveux blonds courts, avec une grosse moustache à la gauloise.

À ce moment, il entendit un léger bruit à sa gauche. Une ombre se dessina sur le sol et il sentit que quelqu'un le ceinturait. L'homme poussa un cri en arabe. Berthier eut le réflexe de lancer son pied en arrière à toute volée dans le tibia de l'agresseur. Il se sentit libéré et bondit vers la porte du jardin. Par la fenêtre ouverte Durieux, un peu inquiet, questionnait son gardien, d'une voix contrariée :

« Oh ! Ahmed ! « Schkoun » ? Que se passe-t-il ?

— Un voleur, chef ! ; il est en train de s'enfuir. Il regardait dans la maison... »

Le jardin fut brusquement éclairé. Berthier repoussa son assaillant qui l'avait suivi dans la rue, brandissant un gourdin. Il avait de l'avance sur l'autre, qui était gêné dans sa course par un ample burnous en poil de chameau.

Il atteignit la rue des Consuls toujours noire de monde et se faufila entre les corps des passants. Le bruit de la foule couvrait les cris de son poursuivant. Il entra dans une boutique et s'enfonça dans un labyrinthe de pièces, encombrées de plateaux de cuivre rutilants et de tapis à l'odeur fauve. Il était à bout de souffle, le cœur battant. Si la police s'en mêlait, il serait dans de sales draps ! Il maudit Gagnac et son projet farfelu. Il était clair que Farida trompait son mari avec ce Durieux ; un costaud celui-là ! Il devait probablement connaître Gagnac, un pied-noir, comme lui.

Plus tard, Berthier devait se rappeler les événements de cette soirée, lorsque son ami lui rendit largement la monnaie de sa pièce, dans des circonstances plus dramatiques.

Après quelques minutes, il sortit discrètement du magasin et se lança à nouveau dans le flot des passants. Il se retrouva chez lui, une demi-heure plus tard. Il fut accueilli par le chant monotone de la prière du soir. Il s'en était bien tiré, l'autre n'avait pas eu le temps de voir son visage. De plus, il avait un peu le profil d'un Marocain avec ses cheveux brun-foncé, son nez légèrement courbé. Il pouvait vraiment passer pour un simple voleur.

Anissa retourna à son travail le lendemain matin. Il l'entendit frapper timidement à la porte de son bureau, et elle fut devant lui : toujours aussi jolie dans une longue djellaba décorée de broderies. Elle avait le visage fatigué et les yeux cernés. Belkaadi n'était pas encore arrivé, ils étaient seuls à l'étage. Elle se serra contre lui et il lui caressa la joue. Son parfum de fleur exotique envahissait la pièce. Il lui demanda :

« Pourquoi cette absence ? Ils t'ont retenue à la maison ? On s'est posé des questions... »

Elle détourna la tête, comme une petite fille prise en faute, des larmes dans ses yeux sombres :

« J'ai été dénoncée par une de mes amies ; elle connaît bien ma famille. Elle leur a téléphoné depuis la poste samedi, les avertissant que je sortais avec un homme. Mon père a été compréhensif, mais il tient à me marier à un cousin revenu de France et il ne me laisse pas le choix... »

Berthier était révolté contre cette coutume qui privait les femmes de leur liberté. Après tout, Anissa était majeure et elle avait un travail. Elle était indépendante. Mais ici la femme restait toujours sous tutelle, jusqu'au mariage, comme une irresponsable. Seul le mari avait le droit de la répudier, sauf chez certains couples berbères, où l'épouse pouvait aussi rejeter son mari... Si Berthier voulait épouser Anissa, il devrait se convertir, ce qui ne l'enchantait guère.

« Ecoute Anissa, nous allons attendre quelques jours ; j'ai l'intention de déménager dans un appartement en médina. J'en ai assez de cette chambre pourrie. Ensuite, tu viendras un soir chez moi. Ils ne sauront rien ! »

Elle acquiesça. On entendait Belkaadi qui traînait ses babouches dans le couloir. Elle sursauta et sortit rapidement rejoindre son bureau, après avoir jeté un demi-sourire un peu voilé à Berthier. Elle devrait affronter la mauvaise humeur de son chef maintenant.

À dix heures, Berthier descendit rejoindre Gagnac dans son atelier. Il était toujours en colère contre son ami. Celui-ci était en train de limer une pièce sur son établi. Il s'arrêta de travailler pour accueillir le visiteur :

« Alors, quoi de neuf, tu en es revenu ? Quelles nouvelles ?

— Ta femme te trompe avec Durieux, le gros costaud dont tu m'as parlé un jour. Mais si j'avais su, je serais resté à la maison... »

Albert Gagnac était blanc de rage contenue. Tout son corps maigre et musclé était raide, tendu comme un ressort. Malgré sa petite taille il donnait une impression de force. Sa connaissance

du Maroc, ses innombrables relations, en faisaient un interlocuteur de poids. Plus tard, Berthier devait s'en souvenir !

Il lui expliqua comment la filature avait failli mal tourner. Il regrettait cette stupide aventure qui aurait pu le faire repérer comme clandestin, sans compter un coup de gourdin sur le crâne. Dans sa situation, c'était l'expulsion assurée.

Berthier mit fin à l'entretien et se retira dans son bureau. Il avait beaucoup de travail en cours et il voulait écrire un rapport à Daumont concernant les factures de ces dernières années. Les affaires traitées par Belkaadi ne lui paraissaient pas nettes ; mais il lui fallait des preuves. Et puis on lui devait encore des arriérés de salaire ; ses réserves s'épuisaient.

Il téléphona d'abord à Genève, et Daumont l'informa que Kohler était toujours à l'hôpital ; il allait plus mal. Dans cette situation, Gilbert lui demandait de continuer à superviser l'entreprise, aussi longtemps que la santé de leur collaborateur resterait précaire. Même si la situation administrative de Berthier n'était pas en règle à Genève, Daumont saurait se montrer discret. Pour Delabarre et Courtier, il n'émargeait pas au budget. Il serait toutefois payé normalement, mais sous la table. En cas de problème, il était prêt à lui virer plusieurs mois de salaire d'avance.

Berthier pensa que si tout allait bien, il pourrait continuer à vivre cet intermède marocain, un entracte dans son existence mouvementée. Il sentait déjà une complicité naissante entre lui et ce pays neuf, au passé si riche.

Chapitre Trois *Haut Atlas, août 1981*

Au milieu de la nuit, les captifs furent réveillés sans ménagement par leurs gardiens. Dans un demi-sommeil, Berthier reprit contact avec la réalité, plus dure que le pire des cauchemars. Delteil, à côté de lui, se frottait les yeux, les paupières encore lourdes de fatigue. Le chauffeur était déjà debout : il remontait son pantalon couvert de brins de paille, tout en maugréant en français :

« Ils ne nous laissent pas récupérer. Ces salopards veulent nous épuiser ; ils vont nous faire crever de faim et de fatigue, « hallouf ! ».

Les flammes claires du feu de bois éclairaient la scène, jetant des ombres fantastiques contre les murs de pierres sèches.

« Je crois qu'ils veulent profiter de la nuit pour décamper ; ils cherchent un abri plus confortable pour la journée » remarqua Delteil.

Il semblait avoir repris un peu de vigueur ; il se tamponnait le visage avec un mouchoir imbibé d'eau.

Hussein s'était approché des prisonniers. Il prononça quelques mots en arabe à l'intention d'Ahmed. Celui-ci traduisit :

« Nous devons partir tout de suite et obéir sans résistance... »

Dehors, un bruit de conversation leur parvenait à voix basses ; on entendait les sabots des mulets qui raclaient le sol rocheux ; la petite troupe se préparait hâtivement. On les fit sortir et ils retrouvèrent la douceur de cette nuit d'été. Les quatre

prisonniers étaient réunis : le moghasni survivant, Ahmed et les deux Européens. Ils étaient étroitement encadrés par les maquisards qui craignaient probablement une fuite rendue possible dans l'obscurité.

Ils rejoignirent la piste muletière qui partait du haut du village, entre les maisons endormies. Quelques poules s'échappèrent en courant entre les pattes des mulets, avec un bruissement d'ailes. Sinon le silence était total. Même les chiens devaient dormir.

Ils marchaient en direction du sud-est vers le col du Tizi n' Tirghist, qui conduisait à la vallée de Targa. La piste serpentait entre de gros blocs rocheux éboulés qui prenaient une allure fantastique dans le noir, sur un fond de ciel criblé d'étoiles immuables. Les prisonniers marchaient avec difficulté, derrière les bêtes, butant sur des obstacles invisibles. Ils étaient suivis de près par leurs gardiens.

Le sentier montait régulièrement ; quelques arbres décharnés semblaient surveiller leur progression, comme de noires sentinelles immobiles. La mâchoire de Berthier était toujours douloureuse et sa gorge desséchée par la soif. Ils n'avaient pratiquement rien bu depuis le soir précédent. Mais on lui avait enlevé les menottes. Derrière lui, Ahmed parlait au moghasni, avec des petites phrases courtes, hachées par le rythme accéléré de sa respiration. Berthier se retourna vers le chauffeur :

« Que disaient-ils au village, avant notre départ ? Tu as dû comprendre leur palabre ? »

Ahmed avait ralenti son allure ; il s'épongeait le front avec un mouchoir crasseux, la respiration sifflante :

« Ils parlent à moitié en « tamazight » ; mais j'ai compris qu'ils veulent nous garder avec eux jusqu'à ce qu'ils se sentent en sécurité. Ils ont l'intention de rejoindre un autre groupe de Sahraouis qui les attend à Abachkou. Ils ne sont dans la région que depuis deux jours. Je crois qu'ils se sentent traqués. Ils vont fuir vers l'est, par les hautes vallées et les plateaux inhabités. »

Profitant d'une courte halte, après plus d'une heure de marche, Delteil avait remarqué :

« Ils n'ont aucune chance de rejoindre la frontière de l'Est avec l'Algérie. Il y a au moins deux semaines de marche et il faut traverser des hauts plateaux qui peuvent facilement être contrôlés par l'armée marocaine. Tôt ou tard ils devront se rendre et nous libérer. À moins qu'ils cherchent à nous échanger contre des frères d'arme prisonniers à Rabat ; ils essaieront peut-être d'obtenir des véhicules, une fois sortis des montagnes... »

Hussein ordonna le départ et imposa le silence. La colonne, reformée, continua sa lente ascension. Après une demi-heure de marche pénible, le moghasni, épuisé, était tombé à genoux sur le sol caillouteux. Il reçut un coup de crosse dans le dos qui lui arracha une plainte. Son agresseur le releva sans ménagement, à coups de pied.

Le sentier n'était plus qu'une large ornière profonde, encombrée de débris rocheux de toutes tailles qui rendaient la progression difficile dans la pénombre. Au-devant d'eux, une centaine de mètres plus hauts, on devinait le col qui se profilait contre le ciel. Les étoiles pâlissantes annonçaient l'aube. Un peu avant le col, la tête de la colonne s'était arrêtée contre une petite falaise qui longeait la piste. On entendait le bruit régulier, rassurant, de l'eau courante.

« Une source ! Enfin, je suis mort de soif... » Berthier s'accroupit à son tour devant le filet d'eau cristalline ; il but en utilisant une boîte de conserve rouillée qu'il passa ensuite aux autres prisonniers.

En avant, les bêtes reprenaient déjà le sentier, encouragées par les cris des muletiers.

Ils étaient enfin arrivés au col du Tizi n'Tirghist, où soufflait un vent léger. La faible lumière de l'aube naissante permettait de deviner les contours irréguliers de la vallée de Targa. Au loin, la grande masse noire des hauts sommets, le djebel Rhât et le Tarkeddit, fermait l'horizon.

La descente vers la vallée était difficile. Le sentier n'était plus tracé de manière précise et, dans la demi-obscurité, leurs pieds butaient contre des obstacles ou glissaient sur des plaques

de sable. Les mulets avaient pris de l'avance. À quelques mètres devant Berthier, Delteil marchait avec peine, d'un pas de somnambule. La silhouette maigre de son ami était comme une ombre chancelante découpée sur le sol clair. Berthier avait l'impression de vivre un mauvais rêve ; il se sentait lui aussi à bout de force et la faim lui tenaillait l'estomac. Cette marche nocturne paraissait ne jamais devoir finir.

L'ombre de Delteil s'effondra soudain contre la masse plus sombre d'un buisson. Berthier s'avança vers lui, inquiet :

« Georges, ça ne va pas ? » Il s'adressa aux autres : « Dites à Hussein de faire une pause. Nous devons manger quelque chose ! »

Après quelques mots échangés entre eux, les hommes décidèrent une halte. On distribua aux prisonniers des galettes de maïs et des dattes. Le visage de Delteil était très pâle, il avait les yeux fermés et ne répondait pas aux questions. Ahmed et le moghasni les avaient rejoints. Le maquisard qui les suivait dit quelques mots à son chef, qui remonta la pente. Il tirait un des mulets derrière lui. Ahmed prononça quelques mots en désignant Delteil. Avec l'aide d'un des hommes, ils hissèrent le blessé sur le dos de l'animal. Berthier, rageur, s'adressa au chef de la troupe :

« Vous allez le tuer. Il a besoin de soins immédiats. Vous êtes des criminels ; vous combattez des innocents. Laissez-nous retourner à Demnat ! »

Hussein le dominait de sa haute taille. Ses yeux noirs de prédateur brillaient, cruels ; il saisit le bras de Berthier en le serrant comme dans un étau :

« Vous restez avec nous, toi et ton ami. Toi pouvoir le soigner à Abachkou. Nous arriver, dans une heure... »

Sans un mot, Berthier dégagea son bras, d'une secousse. Il se remit en marche avec le reste de la colonne.

Vers l'est, la pâle lueur de cette nouvelle journée jetait un éclairage sinistre sur les choses et les gens, dans un ciel toujours sans nuages. Le long des pentes de la rive gauche on devinait maintenant plusieurs petits villages berbères, qui dominaient la

vallée. La petite troupe avait rejoint un oued, bordé de saules. Il coulait en direction du sud, entre des champs cultivés. Ahmed qui était à côté de Berthier remarqua : « Nous arriverons bientôt à Abachkou ; on ne voit pas le village depuis ici, il est caché par l'extrémité de la montagne. »

Ils longeaient maintenant la rive droite de l'oued, marchant tantôt dans les alluvions, tantôt sur une banquette herbeuse. Les rayons du soleil levant éclairaient les champs de blé d'une lumière orangée, irréaliste ; un vent frais s'était levé, faisant bruisser les épis dorés. Cette année la récolte serait bonne, les pluies du printemps avaient été abondantes et l'hiver avait apporté un épais manteau de neige.

« Voici Igelouane, nous allons remonter une vallée latérale sur un kilomètre avant d'atteindre notre but ; je crois que M'sieur Delteil s'est réveillé » dit Ahmed à Berthier.

En effet, Delteil avait réussi à se mettre à califourchon sur sa monture et les regardait en se tenant la tête. Berthier put le rejoindre et lui glisser quelques mots d'encouragement :

« Dans une demi-heure nous serons arrivés. Essaie de tenir le coup jusque-là... Je m'occuperai de ta blessure. La coupure au visage d'Ahmed ne me paraît pas très grave.

— Merci Pierre. Je crois que je me suis évanoui de faiblesse, le manque de nourriture et puis j'ai pris un sacré choc dans la Land Rover ! »

Ils remontaient une vallée étroite. Sur le sentier qui bordait le torrent ils croisèrent une troupe de femmes apeurées, qui se dispersèrent dans les champs à leur vue. Elles étaient habillées avec des robes de couleurs vives et portaient des pantalons rouges, bouffant. Leurs cheveux étaient retenus par un large foulard ; elles étaient décorées de riches bijoux d'argent sur le front et à la ceinture. Des boucles d'oreilles et des colliers finement travaillés leurs donnaient un air de fête. Certaines tenaient une faucille à la main ; ici les moissons avaient commencé.

Il faisait jour lorsqu'ils atteignirent les premières maisons d'Abachkou. Un gros village, avec des constructions en terre et quelques « tigherms » de quatre à cinq étages, en pierres de taille. La rue principale était étroite, pavée, par endroits, de larges dalles rocheuses. Les façades des maisons étaient trouées de fenêtres grillagées. Des têtes curieuses les épiaient, avec de la crainte sur le visage. La ruelle était vide, comme désertée au passage de la petite troupe.

Ils s'engagèrent par une porte basse dans une des maisons fortifiées, flanquée de quatre tours carrées. Ils étaient maintenant réunis dans une vaste cour intérieure. Sur les côtés, trois escaliers de pierre menaient aux étages supérieurs. Un parfum animal flottait dans l'air : celui des mulets, mélangé à l'odeur plus tenace des chèvres et des moutons.

Epuisé, Berthier s'était laissé tomber sur le sol. Ahmed et le moghasni aidèrent Delteil à descendre de sa monture. Sur une terrasse dominant la cour, ils virent trois hommes armés qui les observaient. Ils saluèrent Hussein et les rejoignirent par un des escaliers. Avec eux, un petit homme en habit traditionnel, les suivait, apparemment de mauvaise grâce. Il s'adressa aux prisonniers d'une voix tremblante, les yeux fuyants :

« Salam aleikoum, labès ? » Je suis le cheikh de ce village. Mon nom est Ba Tinzer des Aït Bou Oulli. Nous avons été agressés par ces hommes qui viennent du sud. Ils détiennent deux Européens en otages, et maintenant vous... ! Qu'allons-nous devenir ! Ils sont violents ! »

Les hommes armés étaient habillés en tenue de combat avec un chèche vert-olive qui cachait les traits du visage. L'un d'eux paraissait être le chef du commando, Hussein le salua avec des marques de respect. Ils firent monter les quatre prisonniers par un des escaliers de pierre jusqu'au premier étage. Le sol était fait de rondins de bois, recouverts de terre durcie. Un jeune garçon, le crâne rasé, était accroupi à côté d'une porte en bois grossièrement taillée. Il ouvrit et les fit pénétrer dans une pièce sombre ; au-dessus de leurs têtes, le plafond était fait de branchages apparents et une fenêtre minuscule laissait entrer un

fin rayon poussiéreux de lumière. Dans les coins de la pièce, des nattes tressées étaient posées à même le sol irrégulier.

Berthier s'assit à côté de son ami : « Ils ont emmené Ahmed et le moghasni dans une autre pièce. Nous voilà tranquilles pour la journée, mais j'aimerais bien connaître les deux autres otages !... Enfin, tu pourras reprendre des forces. »

Delteil était étendu de tout son long sur la natte grossière. Sa respiration était haletante et irrégulière. Il paraissait souffrir.

À ce moment la porte s'ouvrit, et une jeune femme du village, accompagnée d'un de leurs gardiens, entra dans la chambre, portant un plat en bois avec un reste de couscous et une galette de pain.

« Voilà un peu de nourriture. Ils ont intérêt à nous alimenter convenablement, s'ils veulent nous emmener plus loin ! » Delteil parlait d'une voix faible, désincarnée. Leur gardien posa à terre une cruche d'eau fraîche. Après leur départ, ils se jetèrent sur le couscous et la cruche fut vidée en un instant. Ce repas frugal les avait regaillardis et ils envisageaient déjà l'avenir avec un peu plus d'optimisme. Aucun bruit ne filtrait dans leur prison ; la maison paraissait abandonnée.

Le temps s'écoulait lentement ; ils n'avaient plus de repères chronologiques : Berthier n'avait pas de montre et celle de Delteil s'était brisée pendant l'accident. Ils perdirent peu à peu conscience ; ils s'endormirent profondément dans le grand silence.

Berthier fut réveillé par le bruit sinistre de la porte qui geignait sur ses gonds. Leur gardien était de retour avec la jeune femme. Les prisonniers avaient l'impression d'avoir dormi des heures. La journée devait être avancée. On leur apporta un nouveau repas : une galette de maïs et l'indispensable cruche d'eau de source.

La femme était vêtue d'une robe noire et portait un bandeau rouge autour de la tête, laissant dépasser deux couettes de cheveux noirs, tressées sur les tempes. Ses poignets étaient chargés de lourds bracelets d'argent. Berthier essaya de lui

parler en arabe, mais elle le regarda sans un mot, de la crainte dans ses yeux sombres. Elle posa la galette et la cruche sur le sol et se releva rapidement. De l'autre côté de la porte entrouverte, leur gardien les observait, le visage dur.

Après leur départ Delteil, à peine rassasié, remarqua :

« C'est une femme de la tribu des Aït Bou Oulli. Ici elles ne parlent pas bien l'arabe. Je crois qu'il est inutile d'essayer de communiquer avec elle. De toute manière, Hussein et ses hommes occupent l'intérieur de la « casbah » et tiennent le village. Ils doivent veiller à ce que personne ne puisse en sortir, en menaçant de malmenager les otages. Mais ils ont certainement déjà été repérés par les Marocains... »

Par la fenêtre, Berthier avait une vue sur la cour, où un des ravisseurs se tenait en faction. La jeune Berbère passa devant le soldat sans le regarder.

*

Elle avait rejoint le garçon au crâne rasé et tous deux se dirigèrent en direction d'une porte basse dans l'aile située en face de la chambre des prisonniers. Ils poussèrent la porte et entrèrent dans une vaste pièce aux murs passés à la chaux. Un vieillard aveugle et deux jeunes gens étaient assis autour d'un kanoun rempli de braises. Une bouilloire était posée sur le sol et des verres attendaient sur un plateau de cuivre ciselé. Les hommes portaient tous le chèche blanc roulé sur le haut du crâne. Le vieux était vêtu d'une gandhoura bleu clair. Il paraissait méditer en face de ses deux fils. Il prit la parole d'une voix solennelle, en berbère :

« Mes fils, ces étrangers armés sont arrivés chez nous envoyés par l'esprit du mal. Ils ont occupé notre maison et veulent nous contraindre à leur obéir. Ils sont armés et nous n'avons contre eux que de vieux fusils Mauser, des couteaux et des gourdins. Pourtant nous devons réagir, leur montrer que

notre peuple est toujours aussi vaillant ; il ne faut pas que les femmes aient à rougir de nous. Nous avons déjà tenu tête, par le passé, à d'autres assaillants, avec l'aide de Dieu ! »

Puis s'adressant à la jeune fille qui venait d'entrer :

« Toi, Aïcha, qu'as-tu vu chez les prisonniers ? Ce sont encore des roumis, comme ceux qu'ils gardent dans l'autre maison ?

— Oui, père et l'un d'eux paraît malade. Il ne pourra pas les suivre très loin à cause de sa blessure à la tête. L'un des prisonniers m'a parlé en arabe mais je n'ai pas compris ce qu'il voulait. »

Le vieux s'était levé en s'appuyant sur l'épaule d'un de ses fils. Il semblait regarder la petite assemblée de ses yeux morts. Il leva un bras en direction du jeune garçon au crâne rasé, accroupi sur le sol :

« Ali, tu vas faire le tour des casbahs du village. Essaie de parler aux autres, de les convaincre de lutter contre ces envahisseurs. La nuit prochaine il faudra envoyer des émissaires prendre l'avis du caïd des Aït Bou Guemès, en bas, dans la vallée. Nous devons aider ces Européens. »

Ali s'était levé à son tour. Il regarda les occupants de la pièce figés dans l'immobilité. Puis, sans un mot, il disparut derrière la porte massive.

*

Les deux hommes étaient toujours allongés sur leurs nattes. La journée s'écoulait lentement derrière les murs de cette prison de pierre. Ils avaient terminé leur frugal repas et bu presque toute l'eau de la cruche. Le gardien avait apporté la trousse de pharmacie et Berthier nettoya la blessure de Delteil en la désinfectant. Ensuite ils s'étendirent à nouveau. Delteil s'était assoupi rapidement ; il avait le sommeil agité et parlait en dormant. Berthier somnolait, les yeux fixés sur les poutres

grossières du plafond. Par moments, lui aussi s'enfonçait dans un sommeil peuplé de rêves étranges, angoissants.

Il fut à nouveau réveillé par le bruit de la porte qui s'ouvrait. Hussein était devant eux et les regardait de ses yeux perçants. Il s'adressa à Berthier d'une voix dure :

« Toi soigner les malades ? Toi venir avec moi. Le commandant Salem vous voir tous les deux ... ! »

Dehors, la nuit était tombée. Ils traversèrent la cour, puis sortirent dans une des ruelles du village, gardée par deux hommes en armes. Une centaine de mètres plus loin, ils remontèrent un sentier étroit, bordé de taillis, qui les mena à une maison isolée à deux étages, au toit plat. Un homme était posté devant l'entrée. Ils entrèrent dans la cour intérieure puis, après quelques marches raides, ils pénétrèrent dans une grande salle éclairée par une lampe à carbure pendue à une poutre. Une forte odeur animale alourdissait l'atmosphère. Dans un des coins de la salle, Berthier vit une forme humaine, féminine, accroupie devant un corps allongé sur un lit de paille. Un homme de haute taille, en habit traditionnel des gens du Sud, le visage en partie masqué, les regarda arriver, impassible ; il prit la parole en bon français :

« Je suis le chef de ce commando, mon nom est Salem. L'homme et la femme sont nos otages, comme vous. Mais l'homme est malade, il vomit tout le temps. Essaie de le soigner ! »

À ces mots, la forme accroupie s'était retournée, et Berthier vit avec surprise le visage clair d'une jeune femme blonde aux longs cheveux tressés. Elle avait les traits crispés par l'angoisse et ses yeux bleus étaient humides. Elle était vêtue d'une chemise et d'un short kaki. Elle ouvrit la bouche, avec un air de stupéfaction sur le visage :

« Des Européens ici ! Avec ces bandits ? Ils vous ont aussi agressés ! »

Sa voix était basse, un peu hésitante. Elle avait dû subir un choc nerveux. Berthier répondit :

« Nous sommes prisonniers, comme vous, depuis hier matin. Qui êtes-vous ? Ils m'ont demandé de m'occuper de la personne qui était malade. »

Elle s'était levée. Elle était de petite taille et passait une main tremblante sur son front, tout en repoussant machinalement ses cheveux sur la nuque. Berthier remarqua qu'elle avait un nez un peu long qui détruisait l'équilibre de son visage. D'une voix plus ferme elle s'adressa à son interlocuteur, en montrant de la main l'homme allongé :

« C'est mon père. Il est souffrant depuis trois jours ; ça a commencé avant qu'ils arrivent. Nous vivions ici à Abachkou chez une famille du village depuis plusieurs mois. Je suis photographe et mon père est journaliste et anthropologue. Je m'appelle Isabelle Lepage. Nous avions l'intention d'écrire un livre sur la vie des gens du Haut Atlas. Hier ils ont débarqué, trois hommes armés. J'étais dans les champs pour suivre le début des moissons... » Sa voix s'était mise à trembler : « Ils m'ont menacée, puis enfermée dans cette chambre, avec mon père. Le chef nous a dit qu'une partie de leur groupe avait continué sa progression vers Demnat pendant la nuit. C'est eux qui vous ont capturés et ils nous gardent en otage. Mais comme je parle un peu l'arabe et le tamazight, j'ai compris que l'armée marocaine n'était pas loin. Ils sont aux Aït Bou Guemès, à deux kilomètres d'ici, mais ils n'osent pas intervenir. Il y a déjà eu des pourparlers. Leur détermination me fait peur ! »

Berthier s'était agenouillé à côté du corps. L'homme transpirait abondamment mais ne paraissait pas souffrir ; il prit même la parole :

« Hello ! Nous sommes dans une fichue situation. Je dois faire une crise de palus, j'étais en Asie il y a deux ans. J'ai attrapé cette saleté au Cambodge. J'ai voulu rester auprès de ma fille et j'ai eu tort. J'aurais dû rentrer en ville. Maintenant je suis une charge ; j'ai de la peine à me tenir debout et je vomis régulièrement. Que nous veulent ces hommes ? Ce sont des terroristes venus du sud ? Ma fille m'a dit qu'ils voulaient occuper le caïdat de Demnat et défier le pouvoir marocain. Ils

parlent avec les gens d'ici en critiquant le régime ; ils tentent de persuader la population de résister aux forces du gouvernement. Il semble qu'ils aient déjà quelques sympathies parmi les tribus de l'Est de l'Atlas et dans le Moyen Atlas. Il y aurait d'autres groupes comme eux, en action dans les montagnes... »

L'homme pâlit soudain et se souleva avec un spasme douloureux. Berthier remarqua la couleur jaunâtre des yeux du malade. Il commençait une hépatite, en plus de sa crise de paludisme. Il n'y avait rien à faire dans l'immédiat, seulement le laisser se reposer, sans manger.

La jeune femme s'était approchée de Berthier ; elle lui prit le bras en le serrant, nerveusement :

« Que vont-ils faire de nous ? Je ne peux pas laisser mon père ainsi. Il n'est pas transportable. »

Derrière eux, le chef du commando et Hussein discutaient âprement. Ils avaient entendu la conversation des prisonniers et ils hésitaient à prendre une décision. La voix de Delteil résonna soudain dans la pièce, une voix grave ; il constatait :

« Cet homme est très malade, il a besoin de soins. Vous ne pourrez pas l'emmener... il doit rester au repos complet. »

Hussein, agressif, eut un mouvement de colère :

« Si lui pas venir avec nous, il reste à Abachkou, avec l'armée ; mais la fille nous suivre ! »

Salem ne disait rien, il avait recouvert son visage avec son voile. On découvrait son profil sévère devant la lumière de la lampe. Berthier fut alors sensible à la cruauté de cet homme qui, comme Hussein, ne connaissait pas la pitié.

Isabelle Lepage s'était placée à côté de son père, caressant sa tête chauve, essuyant son visage et ses membres avec un linge humide.

Berthier pensa que les nerfs de la jeune femme ne supporteraient pas l'épreuve. Son visage était tendu, elle avait les yeux fixes. Elle gardait cependant une grande dignité devant ses ravisseurs.

Dehors, la voix aigre du muezzin commençait à s'élever dans la nuit chaude pour la dernière prière de la journée :

« Allah ou akhbar... » Le chef et Hussein s'étaient accroupis sur leurs tapis en direction de l'est. Seul, un des hommes était resté debout, près de l'entrée au sommet de l'escalier, son arme en bandoulière.

À la fin de la prière, la jeune berbère s'était présentée à nouveau, avec de la nourriture. Ils mangèrent de bon appétit, mais le malade était condamné à la diète.

Salem se leva et s'approcha des Européens :

« Vous resterez dans cette maison, cette nuit et demain. Nous irons voir les militaires aux Aït Bou Guemès, quand il fera jour et nous poserons nos conditions. Tant que vous êtes avec nous, ils n'oseront rien tenter. Nous leur remettrons le malade, si son état ne s'améliore pas... »

Berthier approuva. Il chercha Isabelle des yeux et il vit qu'elle s'était isolée derrière une ancienne malle en bois, grossièrement sculptée. Elle priait à genoux : on entendait sa voix monotone, entrecoupée de grands soupirs. Agacé, il pensa qu'il y avait mieux à faire que de se confier à la Providence au moment où ils avaient besoin de toute leur énergie. Mais elle paraissait à bout et la prière devait lui permettre de surmonter sa crainte. Ensuite, elle demanda à sortir, un des hommes la suivit, l'arme pointée sur elle.

Delteil allait mieux, sa blessure le faisait moins souffrir. Aidé de Berthier, ils aménagèrent un recoin de la salle avec de la paille et de vieilles couvertures pour passer une nouvelle nuit de captivité. Ils donnèrent aussi à boire au malade qui haletait et balbutiait dans un demi-sommeil.

Berthier crut entendre quelques bribes de textes bibliques, des citations tirées des Évangiles...

« Tu ne les trouves pas un peu bizarres avec leurs références à la religion ? » remarqua-t-il : « Déjà la prière et maintenant le délire mystique ? Bon, on peut les comprendre ; ils sont choqués, paniqués... »

Isabelle était de retour ; elle leur sourit timidement et commença à s'installer pour la nuit.

Hussein et un des gardiens étaient restés dans la salle ; ils allumèrent un kanoun rempli de charbon de bois, en ajoutant quelques branches de chêne. Les prisonniers se couchèrent sur leur lit de fortune, mais le sommeil fut long à venir. On entendait, par instants, le feu de bois crépiter.

Berthier se réveilla subitement, surpris par la fraîcheur de l'aube. À cette altitude la température était basse, le matin tôt, même en été. Dans un des coins de la salle il vit Isabelle, à genoux, qui remuait les lèvres. Les musulmans eux avaient fini leur deuxième prière de la journée. Décidément on priait beaucoup dans cette prison et les armes à la main encore ! Leurs ravisseurs cherchaient probablement à justifier la violence qui leur était faite. Chacun évoquait son dieu comme pendant les grandes batailles ; on n'était pas sorti du Moyen-Âge !

Le déjeuner était prêt. Ils se groupèrent autour du feu, qui rayonnait sa chaleur bienvenue. Il devait être six heures du matin ; la montre du malade fonctionnait toujours. Lepage allait un peu mieux, la fièvre était tombée ; mais il ne pouvait presque plus rien avaler. Il but, avec beaucoup de difficulté.

Salem était sorti de la maison, les otages restèrent seuls avec Hussein et un de ses sbires, l'arme à la main. Berthier adressa la parole au chef :

« Qu'allez- vous faire de nous ? Vous devez nous libérer et faire soigner les malades. Je ne peux rien pour eux. Qu'avez-vous fait du moghasni et du chauffeur ? »

Hussein s'était levé, en secouant son pantalon. Ses yeux étaient durs, plus que d'habitude :

« Vous restez avec nous, le malade la femme et toi nous accompagner aux Aït Bou Guemès, rencontrer les Marocains. Ils s'occupent de Lepage. Ensuite, vous deux vous remonter à Abachkou, rejoindre les autres. »

Dehors, les mules attendaient ; le piétinement impatient des sabots ferrés résonnait contre les vieux murs. Berthier, à travers une des fenêtres au volet à demi-ouvert voyait, en contrebas, un

rassemblement de trois hommes armés de fusils-mitrailleurs qui étaient occupés à charger deux bêtes. On entendit des bruits de pas sur l'escalier rustique et Salem apparut, dans un rayon de soleil, toujours aussi imposant.

« Vous allez venir avec nous, pour parlementer avec l'armée. Ne tentez rien d'imprudent, vous seriez immédiatement abattus. Pas un mot aux soldats. Le malade restera avec eux. »

Ils descendirent l'escalier de bois, deux hommes portaient Lepage très affaibli. Isabelle était à côté de Berthier ; elle frissonnait dans l'air frais du matin. Elle profita de cet instant de répit pour le questionner :

« Vous êtes en mission dans la région ? Ils vous ont agressés près de Demnat ?

— En effet, mon ami Delteil est géologue et nous prospectons la région. Mais notre affaire s'est mal terminée. Pourtant nous n'avons pas de parti pris. La cause des Sahraouis est probablement juste, mais nous ne sommes pas au Sahara et il n'y a pas de nomades dans le Haut Atlas ; sauf les Aït Atta qui viennent faire paître leurs chameaux en altitude, à la belle saison. Ici, la plupart des tribus soutiennent le gouvernement marocain, depuis le départ des Français. Nous sommes en bons termes avec les « Chleuhs », c'est la deuxième fois que je viens dans cette vallée. Ils vous ont sûrement bien accueillis avec votre père ?

— Oui, le caïd nous a bien reçus et nous avons séjourné plusieurs mois dans des familles Bou Guemès, sans problèmes. J'ai pu faire de nombreuses photos, à diverses saisons. Cette vallée est paradisiaque, mais maintenant la situation devient infernale et j'ai peur pour mon père... »

Deux hommes hissèrent le malade sur une des mules et l'un d'eux monta en croupe pour le soutenir. Salem et Hussein les accompagnaient et la petite troupe commença à descendre la ruelle en terre, en direction des Aït Bou Guemès, vers l'aval. Le village était vide, pas d'enfants ni de femmes visibles. À cette heure là, ils sortaient habituellement des maisons et occupaient

la place principale de terre battue du douar. Un silence épais régnait entre les maisons et ils sortirent d'Abachkou sans voir une âme. La piste était plus large et encombrée de cailloux. Les mulets glissaient sur la pente qui menait aux premiers champs de blé. Quelques femmes étaient déjà au travail, le corps penché, la faucille à la main. Deux hommes à l'ombre, sous les noyers centenaires, buvaient leur premier thé de menthe. Le terrain était un peu plus plat et les mules trottaient allègrement dans l'air pur du matin. Le soleil rasant était déjà aveuglant. La petite troupe longeait maintenant un oued aux eaux agitées, qui s'écoulait comme un tapis vert, avec des plis d'écume blanche. Berthier regardait la jeune fille qui marchait rapidement à ses côtés. Elle paraissait sereine et son visage montrait une certaine confiance qui lui paraissait peu adaptée à la situation.

« Vous allez mieux et je m'en réjouis. Votre foi doit, en quelque sorte, vous soutenir ? Je suis indiscret, mais, vous comprenez, la situation... Vous êtes très croyante ? »

Un instant les yeux d'Isabelle s'embuèrent, elle se moucha vivement.

« Avec mon père nous sommes venus vivre aussi une expérience spirituelle. Ça vous étonne ? Ces gens sont proches de la nature et de Dieu et nous espérons partager nos convictions avec eux. L'islam des Berbères est très modéré et la condition de la femme est plus supportable que dans les villes arabes. Le Coran n'est pas interprété littéralement et la femme occupe une position importante dans la famille et le clan. J'ai parlé avec des femmes et elles sont heureuses de leur sort, malgré les difficultés de leur travail dans les champs et les tâches ingrates de la vie quotidienne en famille. Les hommes aussi travaillent dur ; ils sont muletiers pour la plupart et effectuent parfois de grands déplacements entre les vallées. Les cols sont à plus de trois mille mètres d'altitude. Ils fréquentent les souks pour le ravitaillement. Parfois ils servent de guides aux touristes européens. »

Isabelle parlait avec animation. Ses joues pâles avaient rougi et elle tirait sur sa longue tresse de cheveux blonds. Berthier la

trouvait touchante ; elle montrait une confiance aveugle dans sa mission. Il pensa que la condition de vie des Berbères n'était pas évidente et que les femmes auraient encore fort à faire pour trouver une certaine liberté, en matière de mariage par exemple. La femme est inférieure à l'homme est-il dit dans le Coran. De là toutes les dérives étaient possibles.

Mais la Bible ne disait pas autre chose. Dans le fond, ces deux peuples étaient faits pour s'entendre, du moins sur ce point. D'où la sérénité d'Isabelle.

La piste était toujours inclinée, caillouteuse et traversée de nombreuses « targa » qui alimentaient en eau les villages isolés. Sur le flanc droit de la vallée, la montagne avait changé de couleur : les pentes étaient vertes, de la teinte du basalte, et les rares maisons berbères avaient pris la même couleur, comme par mimétisme. Ici les réalisations humaines se confondaient avec la nature. La symbiose était parfaite ; l'homme vivait au plus près de son environnement. On aurait dit la vallée presque inhabitée, mais il y avait les champs de blé ou d'orge, ainsi que les noyers centenaires qui témoignaient d'une activité humaine. Des petits groupes de fellahs les regardaient passer, l'air déconcerté. Les conversations et les chants tarissaient sur leur passage. Hussein se retourna vers Berthier :

« Au milieu de la vallée, tu vois les maisons des Aït Bou Guemès et les soldats de l'armée. Notre frère vous attache. Vous pas parler... »

Au loin, à travers les arbres, s'étendait un gros bourg, formé de maisons étroitement réunies, à la façade ocre. Devant, sur la piste, des camions bâchés étaient stationnés, ainsi que des Land Rover équipées de mitrailleuses. Les hommes, plusieurs dizaines, étaient assis au bord de la piste, l'arme à la main.

À leur arrivée un des véhicules se mit en route pour les rejoindre. Il y avait un chauffeur et un homme apparemment haut gradé. Le véhicule s'arrêta devant la mule qui portait Lepage et le guerrier Sahraoui. Salem s'était avancé vers le commandant du détachement. Ils se saluèrent et la discussion

s'engagea en arabe ; le ton devint rapidement agressif. Berthier, toujours attaché à Isabelle, se tourna vers la jeune fille :

« Que disent-ils, ils n'ont pas l'air d'accord ? »

— Le militaire demande la libération de tous les otages. Bien sûr, Salem n'est pas de cet avis. Il tient à sa sécurité. Il menace même de nous exécuter, si l'armée ne quitte pas la vallée. Il va leur livrer mon père... »

Le malade était descendu de sa monture et le chauffeur l'avait installé à l'arrière d'un véhicule. Salem faisait maintenant des grands gestes en désignant les prisonniers attachés.

Le galonné souleva sa casquette, en haussant les épaules. On détacha Isabelle pour qu'elle puisse embrasser son père. Elle avait les larmes aux yeux en rejoignant Berthier ; on l'attacha à nouveau. Le commandant marocain remonta à côté du chauffeur pour rejoindre le reste de ses troupes. Salem retourna vers les prisonniers, de la rage dans les yeux :

« Ils ne veulent pas quitter la vallée, mais ils ne tenteront rien contre nous, grâce à vous et à vos amis. Les militaires ont trop peur qu'il vous arrive quelque chose. Ils vont nous suivre dans tous nos déplacements. Ils ont même gardé l'hélicoptère ; il est posé sur la place du village. Maintenant nous retournons à Abachkou. »

Le ciel s'était progressivement voilé et, au loin, on voyait de gros nuages noirs, accrochés aux reliefs. Il n'était pas rare, à cette saison, d'essuyer un orage en début d'après-midi. Le vent s'était levé et soufflait en rafales poudreuses. Ils marchaient comme des automates au bout de leur longe, au rythme saccadé de la mule. Les premières gouttes de pluie salissaient déjà la terre rouge de la piste.

« Je ne reverrai plus mon père, ils ne nous relâcheront pas vivants ! »

Isabelle était désespérée ; le visage humide, elle ressemblait à un animal traqué. Berthier tenta de la rassurer, mais lui-même avait de la peine à évaluer la situation. Après Abachkou personne ne pourrait rien pour eux. Ils étaient devenus des

otages nomades, entraînés vers un but incertain, en direction des grandes plaines désertiques de l'est. Encore fallait-il sortir vivant des hauts plateaux de l'Atlas !

Chapitre Quatre *Rabat, printemps 1980*

L'installation de Berthier dans la médina n'avait pas posé de problèmes. Gagnac avait fait jouer ses relations et ils avaient rapidement trouvé un joli appartement sur deux étages, une « ryad », avec cour intérieure, au centre de la ville arabe. Le loyer était bon marché car l'habitation avait été laissée à l'abandon pendant plusieurs années. Il y avait de gros travaux à exécuter, mais Berthier aimait bien bricoler et il avait reçu une forte somme de la maison Delabarre.

La fenêtre du salon, protégée par un fer forgé joliment ouvragé, donnait sur une des rues principales où ne circulaient que des piétons et quelques ânes faméliques attelés à des chariots branlants. Le bruit de la rue était continu : des conversations et des bruissements de savates, sauf à l'heure de la prière et en début d'après-midi, pendant la sieste. Toute la médina s'enfonçait dans le sommeil, et seul le bruit de la brise marine venait bercer les dormeurs.

Il avait acheté quelques meubles en rotin aux marchands, le long du Bou Regreg, dans les anciens marais. Il s'était fabriqué un grand lit avec du bois de récupération, payé au prix fort et avait commandé un matelas en alpha, qui sentait bon les collines chaudes du bled. Gagnac était venu avec la vieille Opel et ils avaient transporté le matelas sur la galerie du véhicule, le long des rues de la ville arabe, forçant les piétons à se réfugier contre les murs lépreux, entre des boutiques encombrées. Une charrette avait fait le reste du chemin, dans les ruelles étroites menant à son nouveau domicile.

Il était fier de son meuble bibliothèque ; tous ses auteurs préférés étaient rangés en ordre : Camus, Dostoïevski, Kafka, et bien d'autres qu'il avait glanés chez les bouquinistes de Rabat. Il avait trouvé aussi une installation stéréo d'occasion, au marché aux puces situé à quelques pâtés de maison de sa nouvelle demeure. Gagnac s'était chargé de la remettre en état et, à part quelques crachotements, elle lui permettait d'écouter de bons disques de jazz. Un début, car il n'avait pas beaucoup d'argent. Mais il savait vivre avec peu de choses. Il prenait ses repas dans une petite taverne qui sentait les épices et l'eau de Javel, les jours de congé. La semaine, il mangeait en ville. Parfois il cuisinait chez lui, sur un réchaud à gaz.

Il aimait flâner seul dans les rues de la médina ; il connaissait déjà la plupart des commerçants de sa rue et causait de choses et d'autres avec eux, dans le chaud soleil de ce printemps. La ville vivait à un rythme tranquille. Les gens couraient parfois à leurs occupations, mais ils savaient aussi prendre de longues pauses, à l'ombre des boutiques, encore vides de clients. Bien sûr, les prières vidaient régulièrement les ruelles et les chants du muezzin découpaient la journée ; les mosquées se remplissaient.

La première semaine de son installation, il avait invité Anissa à venir le rejoindre. Ils avaient passé la soirée à faire l'amour sur le grand lit en alpha, dans le brouhaha lointain des rues bourrées de passants. Il aimait cette heure là, où le soleil déclinait ; une ombre bienfaisante s'installait alors dans les pièces. Anissa avait apprécié l'appartement ; en particulier la petite cour intérieure, où poussait un néflier malingre et quelques gommiers. Elle avait monopolisé la seule chaise longue en bois, un peu défraîchie et elle passait des moments interminables de rêverie, à regarder Berthier organiser son nouveau domaine. Il était heureux et il couvrait sa maîtresse de baisers, revenant au bout de quelques minutes pour une nouvelle caresse. Par contre, il vivait mal son départ, lorsqu'elle devait rejoindre son domicile en ville. Elle ne pouvait se libérer qu'un seul soir par semaine, à cause de ses

amies. Une d'elle l'avait dénoncée à sa famille ; il s'en souvenait et il fallait être prudent.

Elle avait parlé mariage, mais il ne voulait pas la suivre sur ce terrain là. Il devrait, selon la loi, se convertir à l'islam et il n'y tenait pas du tout, lui qui n'était même pas chrétien. Il tenait à sa liberté, au sens le plus large du terme. Elle l'inquiétait un peu avec ses principes de normalité : elle voulait le présenter à sa famille et lui n'y tenait pas. Il répondait évasivement et, de toute façon, sans papiers officiels, il ne pouvait pas envisager un retour à la vie régulière dans ce pays. Au bout du compte, il savait qu'Anissa n'était qu'une étape dans un plus long périple. Il ne voulait pas se fixer au Maroc, mais y vivre le plus longtemps possible. Il voulait garder cette impression de grandes vacances, exercer sa curiosité dans ce monde plein d'imprévus.

C'est à cette époque qu'il décida de contacter les Lemerrier dans leur villa de l'Agdal. Il téléphona depuis chez Delabarre ; on lui passa Anne Lemerrier au bout du fil. Elle avait une voix claire, un peu charmeuse, et fut enchantée de l'inviter pour un repas le week-end suivant.

Le samedi, il sortit avec sa vieille Renault pour leur rendre visite au milieu de l'après-midi. Anissa était repartie à Meknès chez ses parents. Elle avait passé une partie de la nuit dans son lit et il avait goûté les délices de son corps délicat. Il l'avait ramenée dans son appartement.

La villa des Lemerrier se situait dans un nouveau quartier de Rabat, où les villas « clefs en main » sortaient de terre comme des champignons. Le quartier de l'Agdal était un vaste terrain vague où poussaient de rares eucalyptus. Beaucoup de militaires, revenus du Sud, faisaient construire leur maison aux frais de l'armée. Les soldats se transformaient en maçons et travaillaient pour le compte de leur supérieur.

Devant le portail de la villa, il klaxonna et un gardien âgé vint lui ouvrir. Dans la cour, il y avait déjà deux voitures, des Peugeot poussiéreuses. Le soleil tapait dur sur la terre craquelée du jardin. Les deux enfants Lemerrier jouaient à la balle entre

les véhicules, à l'ombre relative d'une haie de jeunes gommiers. Il descendit de sa voiture, et le jardinier lui indiqua la porte d'entrée. Il sonna et une jeune femme souriante, aux cheveux longs, brun foncé, lui ouvrit la porte. Anne le reçut en ami ; il apprécia ses beaux yeux verts, tendres et lumineux. Son visage reflétait une authentique joie de vivre, un optimisme communicatif. Elle se présenta, pour le principe.

« Je suis Anne Lemerrier, vous vous rappelez de moi ? Je vous ai vu sur le bateau à Tanger ; soyez le bienvenu, il y a déjà du monde. Il sourit, déjà conquis...

— Je vous remercie, je débarque un peu. Je ne savais pas que vous auriez de la visite !

— Pas de problème, ce sont des amis de la famille qui travaillent avec mon mari. Ils ne font pas tant de façons, ne vous inquiétez pas... »

Dans la maison au sol carrelé et au plafond haut il faisait frais. Le couloir d'entrée menait directement dans un grand salon arrangé à la mode du pays, avec un tapis coloré et des banquettes murales. Plusieurs tables rondes occupaient le centre de la pièce dans laquelle se trouvaient quatre personnes d'âge moyen.

Lemerrier vint à lui, le visage ouvert :

« Voici deux amis avec qui je partage mon temps au ministère des Mines et à l'université de Rabat : Georges Delteil et Patrick Sauvage qui sont tous deux passionnés par les Sciences de la Terre. Annabelle est la femme de Patrick ; ce sont des compatriotes à vous : ils sont Suisses tous les deux ; quant à Georges, c'est un célibataire endurci ! »

Il fit un grand geste du bras, plein d'emphase :

« Messieurs-dames veuillez accueillir notre nouvel invité : Pierre Berthier, un jeune aventurier qui cherche un nouveau départ au Maroc. On lui souhaite beaucoup de chance... ! »

Lemerrier parlait sans ironie. Il était lui-même envoûté par la magie de ce pays qu'il avait appris à connaître. Ce qui ne l'empêchait pas de critiquer le système ; il aimait la controverse et ne s'en privait pas.

Justement, Berthier débarquait en pleine discussion passionnée entre les trois géologues. Ils parlaient de coopération avec les gens du pays et Lemerrier, plutôt pessimiste, s'était lancé dans une longue diatribe, après s'être confortablement calé le dos entre deux coussins :

« Ecoutez, il faut voir les choses en face : telle qu'elle est conçue, la coopération entre la France et le Maroc est un échec. Nous sommes affectés à des postes qui souvent ne correspondent pas à un réel besoin. Les jeunes marocains ne suivent que partiellement nos cours et beaucoup ont déjà perdu leurs motivations, à cause de conditions sociales déplorables. Vous, les Suisses, vous êtes mal payés et vous n'avez aucun projet cadre. Aux Mines vous faites un travail de consultants... Mais le travail de formation nous échappe ; nous ne sommes pas préparés pour cela ! Il fit un geste d'impuissance : « Les jeunes n'ont pas les bases suffisantes pour nous suivre. On nous utilise comme des travailleurs émigrés, il n'y a pas vraiment d'échange. Essayez d'enseigner la théorie de l'évolution à un musulman ! Il vous répondra que tout est déjà dans le Coran. Ici il faut être créationniste pour être crédible... »

Berthier, assis à côté de Delteil, écoutait, poliment. Il avait un peu de peine à suivre le discours de Lemerrier, le sujet l'intéressait assez moyennement ; à côté de lui, les deux dames parlaient de leurs achats au marché aux puces de la médina, ajoutant à la confusion du débat. La bonne, Malika, préparait un cake à la cuisine. Les deux enfants couraient entre les jambes des invités sans se soucier de ces discussions d'adultes. Patrick secouait la tête, visiblement pas d'accord avec Pascal Lemerrier :

« Bien sûr, notre travail est difficile au Ministère. Mais nos cartes serviront à d'autres personnes et beaucoup de jeunes marocains font leurs études en France ou en Suisse. Ils pourront les utiliser pour des recherches futures... Le développement d'un pays prend du temps. Il faudra attendre encore deux ou trois générations avant que le dialogue s'installe. En face des théories scientifiques, en particulier l'évolution darwinienne, la

position de l'Église catholique n'est pas meilleure chez nous. Le créationnisme est florissant aux États-Unis et les idées réactionnaires sont bien implantées, en Europe aussi... »

Malika apportait le cake, cuit à point, bronzé sur son plateau de cuivre. Sur la table il y avait déjà une théière et des verres. La conversation était générale maintenant. Anne s'était assise à côté de Berthier et le questionnait sur sa nouvelle installation en médina. Ses beaux cheveux chatoyant retombaient en vagues régulières sur ses épaules ; son visage était plein de gaieté ; il sentait qu'elle était heureuse d'accueillir un nouveau visiteur. Elle l'avait mis en confiance et il lui parla de sa vie, plutôt solitaire, de son travail de bureau monotone.

« Demandez à mon mari de vous joindre à l'une des ses missions. Vous apprendrez à connaître le bled, en particulier le Haut Atlas, le dernier paradis sur terre. Je l'accompagne parfois avec les enfants. C'est un vrai bonheur. Évidemment les conditions de vie sont un peu rustiques : lit de camp dans une maison berbère (il faut aimer les insectes !) ou sous la tente. Mais quelle impression de liberté ... »

Berthier n'avait pas une âme de boy-scout, mais il aimait la montagne qu'il avait su apprécier dans son pays. Il avait même pratiqué l'escalade, avec un copain guide, et la chaleur du calcaire ou du granit lui manquait parfois. Il avait fait ses premiers pas à la verticale avec Guy Bertrand au Salève près de Genève et son camarade de classe avait su lui communiquer sa passion du rocher. Pourquoi ne pas retrouver l'ambiance à la fois sauvage et chaleureuse des sommets, dans le Haut Atlas ? Il s'approcha de Lemercier qu'il toucha de la main. Il lui parla de son envie de faire une expérience avec lui, lors de l'une de ses missions. Lemercier sourit et lui frappa familièrement sur l'épaule :

« C'est faisable, je peux te mettre comme auxiliaire sur mon ordre de mission. Mais attention, il faut être en bonne forme physique : c'est plus que de la simple randonnée, et on marche beaucoup en terrain difficile. Par contre on porte peu, c'est le rôle des mules. Je travaille dans le Haut Atlas central, entre

Azilal et les Aït Bou Guemès, c'est une région magnifique. Delteil est mon voisin, il a son terrain plus à l'ouest et il prospecte aussi dans la région des hauts sommets, le Tarkeddit et le djebel M'goun. »

Delteil les rejoignit à ce moment, une tranche de cake à la main. Il s'assit à côté de Berthier :

« Ce que Pascal ne vous dit pas, ce sont les ennuis du métier : la chaleur et les mouches qui piquent comme des moustiques, sans parler des problèmes avec les muletiers. La population est très accueillante, parfois un peu trop... Il fit une pause, avec un sourire en coin : L'année passée je levais une coupe près d'Imilchil et j'étais resté seul, mon chauffeur devait me récupérer en fin de journée. Deux hommes sont descendus d'un petit village situé au-dessus du chemin où je travaillais. Malgré mes cris de dénégation, ils m'ont hissé de force sur un âne à une heure de l'après-midi. Ils m'ont piqué mon marteau et mon sac de montagne. J'ai été invité de force à un couscous de fête avec toute la famille ; il y avait même les ancêtres ; et personne ne parlait le français. En bref, j'ai perdu le reste de la journée mais j'ai complété mon vocabulaire de « tamazight »...

— Donc c'était une bonne expérience ; tu as seulement couru un risque d'indigestion, remarqua Lemerrier, d'un ton moqueur. »

« Oui, mais je te rappelle une autre mission, ensemble ; la situation avait failli mal tourner. Pour ceux qui ne connaîtraient pas l'histoire : on était chez les Aït Attab, dans la province de Demnat, et on travaillait depuis plusieurs heures dans un ravin étroit ; soudain, en levant la tête vers la crête de la colline j'ai vu une rangée de villageois avec femmes et enfants se diriger vers nous. Ils avaient le visage fermé, agressif, et certains portaient des faucilles ou des hachettes. Ils sont venus sur nous en quelques secondes. Les femmes et les enfants criaient. On n'avait rien compris sur l'instant...la surprise... Et puis un des hommes s'est exprimé, en arabe. Ils nous prenaient pour des

fonctionnaires de l'État, venus contrôler les plantations de pins. Ils avaient blessé le dernier forestier en place qui avait tenté de rançonner la population. Heureusement, Pascal a trouvé la réponse adéquate en arabe : « Mohendis maaden » ; je n'y avais pas pensé, cela signifie « ingénieur des Mines », un mot sacré. Ils se sont calmés tout de suite. Des mains se sont tendues, on a fraternisé. On a eu chaud quand même... on n'était pas fiers ! »

Patrick Sauvage, qui avait écouté les conversations avec intérêt, intervint à son tour :

« L'avenir des montagnards devient de plus en plus incertain. La démographie galopante chez ces gens leur rend la vie impossible : il n'y a plus assez de terres cultivables, c'est un vrai désert de pierres. Ils sont condamnés à moyen terme, à moins qu'ils ne trouvent une autre solution, comme le tourisme de montagne par exemple. Mais, de toute façon, c'est la fin d'une société qui a vécu là depuis le néolithique. L'Occident va les avaler avec leur culture autarcique ancestrale. Les pistes seront un jour aplanies et goudronnées, favorisant les échanges avec la plaine, mais aussi l'exode vers les villes, surtout Casablanca, à cause du port. Seulement, c'est de bidonville qu'il faut parler ou de cités de banlieues, comme en France.

Pour l'Atlas le « progrès » mal compris est une malédiction. Il faudra imaginer des stations de skis en hiver, comme dans les Alpes, avec des queues de voitures et d'autocars. En été, le tourisme pédestre : des cohortes de bronzés venus de Marrakech ou de Beni Mellal. Et, là-dedans, des jeunes à la recherche de leur identité, avec seulement quelques postes de travail ; pour le reste : le chômage dans les grandes villes. Le tourisme est destructeur dans la mesure où il va enrichir quelques spéculateurs et des voyagistes en Europe ou aux États-Unis, aux dépens des autochtones... »

Berthier pensait que Patrick n'avait pas entièrement tort. Il comprenait les soucis du jeune géologue. Le développement du pays serait de courte durée et se ferait au détriment de la culture berbère. Ce sont des gens comme Belkaadi qui allaient profiter de ces nouvelles ressources, bien installés à Casablanca et

surtout à Marrakech. Ces nouveaux colons feraient fortune sur le dos des habitants des hautes vallées. Et l'argent prendrait le chemin des grandes banques occidentales. Ce scénario était classique, on le retrouvait partout dans le tiers monde.

La fin de journée s'annonçait plus clémente et le groupe des invités s'était déplacé dans le jardin, à l'ombre des parasols. Sur deux tables rondes Lemercier avait installé quelques bouteilles de rosé dans des seaux à glace. Anne et Malika préparaient le couscous dans la cuisine et on entendait le bruit métallique des casseroles entrechoquées.

Berthier avait pris place sur une chaise en plastique blanc. Il pensa alors aux journées heureuses avec Nicole, à Genève, dans le jardin de la maison de ses parents, entouré de quelques amis. Là aussi il voulait refaire le monde, avec elle, en critiquant le système ; un passage obligé. Il voulait déjà partir à l'étranger, connaître d'autres horizons, mais il était amoureux. Et puis il y avait eu l'affaire des tableaux de l'Émir, dans la villa de Coppet.

*

À cette époque, il était encore adolescent ; sa vie s'écoulait, monotone, dans l'appartement étrié de ses parents, entre leurs scènes de ménage et les distractions de la ville, avec les copains. La famille Berthier vivait à Genève dans une pièce et une cuisine. La mère avait choisi la cuisine pour installer son lit et le garçon dormait avec le père, dans la seule petite chambre de l'appartement. Ils étaient concierges de l'immeuble, ce qui leur permettait de survivre avec un salaire misérable. L'argent était le plus souvent dépensé dans les bistrot du coin.

Il avait connu Gilbert Daumont dans sa classe, à l'École de commerce et il vivait la plupart du temps avec ses amis intellos dans les bars de la ville ou à la plage, au bord du lac Léman.

C'est dans le quartier des Pâquis qu'il avait rencontré l'équipe Haifer ; ils n'étaient pas intellos, plutôt pragmatiques, des apprentis loubards ! Le garçon trapu, tout en muscles, avait un charisme certain sur cette bande de jeunes voyous. De plus, c'était un excellent plongeur et il avait initié Berthier à ce sport. Haifer était franc, direct, mais très remonté contre la société bourgeoise de la ville. Un insoumis ! Lui et sa bande pratiquaient les grands magasins en commettant de petits larcins : des montres ou des colliers en or qu'ils revendaient à des receleurs. Nicole faisait partie de la bande ; elle était jolie avec son visage de madone, ses yeux en amande et des cheveux noirs, comme des ailes de corbeaux. Elle appartenait à une famille aisée de Genève, mais supportait mal sa condition de petite fille rangée. Elle avait fugué en France ; la police l'avait retrouvée à Lyon, où elle squattait une vieille usine avec un groupe de « punks ». Maintenant elle était de retour à Genève, mais elle avait vite repris sa liberté. Berthier lui avait parlé à plusieurs reprises et il avait eu l'impression d'être bien reçu. Il aimait son caractère rebelle. Elle refusait de se laisser enfermer en clinique, comme c'était la coutume en Suisse à l'époque ¹. Un des vices cachés de la démocratie qui se défendait contre sa jeunesse. Le pays contrôlait ses moutons noirs !

Le lieu de ralliement de la bande était le bistrot de la Trappe où ils côtoyaient une faune de prostituées et de maquereaux. Le patron, petit et maigre, avait l'air constamment malade, mais il recevait bien toute cette équipe de jeunes, qui mettait de l'ambiance dans son établissement un peu glauque.

Un jour, Haifer avait convoqué ses lieutenants, dont Berthier, pour une communication de la première importance :

« J'ai rencontré un jeune turc qui travaille dans la villa de l'Émir du Qatar. Il vient d'être renvoyé pour un motif futile. Il en veut à son ancien employeur et, à la faveur d'un pot, il m'a fait des confidences. L'Émir possède des tableaux de petite

¹ Authentique.

taille, mais de grande valeur. Il n'y a pas de dispositif de sécurité ; seulement des gardiens dans un logis devant la maison, le long la route nationale. On pourrait tenter le coup du côté lac. J'ai une copie de la clef qui ouvre la porte de l'office... »

Berthier s'était lancé tête baissée dans l'aventure. L'expédition se ferait en bateau pneumatique, avec combinaisons de plongée, depuis la plage du Reposoir...

Les copains, pour Pierre, représentaient le monde extérieur, l'évasion. Cette aventure risquée était un nouveau défi, comme une plongée profonde au fond du Léman.

Ils avaient convenu d'une nuit de la semaine suivante pour leur expédition. L'Émir était absent pour plusieurs semaines et la maison mal gardée.

Le soir convenu, ils s'étaient entassés dans une grosse américaine « empruntée » par Philippe qui travaillait comme apprenti dans une démolition de la banlieue genevoise. Le véhicule usagé tournait encore bien. Dans leur matériel de cambrioleurs, ils avaient prévu des cagoules, au cas où !

Tout s'était déroulé sans incident ; c'était trop facile. Les tableaux, de grande valeur, reposaient au fond du canot, dans des sacs étanches. Ils avaient accosté, triomphants, en riant aux éclats. Une imprudence...

Ce fut Berthier, le premier, qui aperçut les gendarmes. Ils étaient trois, l'arme au poing, sortis de derrière la coque d'un voilier, posé sur des cales en bois. Berthier avait senti une forte douleur à l'estomac. Ils étaient pris sur le fait. Calmement un des policiers les avait interpellés : « Ne faites pas un geste, posez vos sacs sur le sol, vous êtes en état d'arrestation ! » Sous la menace de deux armes, ils durent s'exécuter et un des flics leur passa les menottes. Après une demi-heure, ils étaient rendus à l'hôtel de police dans le quartier de la Jonction, encore endormi.

Ils avaient été entendus par le commissaire de police adjoint, un gros homme fumant un cigarillo, malgré l'heure très

matinale. Il parlait fort, en soufflant une fumée infecte en direction des prévenus :

« Eh bien ! Les gars, vous vous êtes attaqués à un gros morceau cette fois-ci.... Il y en a pour un sacré paquet ! Heureusement, nous avons nos indicateurs. Parmi vous, il y a des récidivistes, on vous surveillait ! Demain, vous serez déférés au juge. Vous êtes tous majeurs, donc passibles de la prison ferme ! »

Le juge les avait reçus finalement dans la semaine. Un petit homme sec, au col en celluloïd et cravate jaune, agressive. Il ne leur fit pas de cadeaux. Berthier était condamné d'avance à deux ans de prison. Le procès avait eu lieu dans le mois et la peine fut confirmée. Pendant la première semaine, il ne revit pas les trois autres.

Ses parents lui avaient rendu visite à Champdollon. La mère était en pleurs et le père le serrait dans ses bras. Il se sentait coupable de ne pas s'être plus souvent occupé de son fils.

Plus tard, Berthier avait eu une surprise : la visite de Nicole, qui ne l'avait pas oublié. Elle était revenue le voir souvent dans les mois qui suivirent et Berthier pensa qu'elle devait être un peu amoureuse de lui. Dans le fond, il ne regrettait rien. Il avait rencontré plusieurs fois ses complices, mais ils se parlaient peu ; Berthier n'avait pas l'étoffe. Avec l'autorisation de l'administration pénitentiaire, il s'était remis à ses études de commerce.

Il fut libéré un an et demi après. À la sortie de prison, ses parents l'attendaient avec Nicole ; ce fut un moment de vive émotion. Mais lui gardait la tête froide, il en voulait déjà au système qui favorise les grosses fortunes : celle de l'Émir par exemple. La première nuit de liberté, il l'avait passée dans le studio de Nicole. Il découvrait le corps de la femme, comme il l'avait rêvé pendant ses longues nuits d'emprisonnement. Mais la réalité allait au-delà de ses fantasmes. Ils s'étaient accordés ainsi, pendant des semaines. Il ne sortait pratiquement plus de son appartement. Elle travaillait dans un supermarché et avait un

horaire très irrégulier. À cette époque, il avait rencontré plusieurs fois Gilbert Daumont qui venait lui rendre visite au domicile de Nicole. C'était un vieux copain de l'École de commerce.

Après quelques mois de cette solitude volontaire, partagée avec sa maîtresse, il s'était décidé à sortir dans le monde. Daumont, qui avait des relations, lui avait facilité le retour à l'école, pour terminer ses études, malgré son âge avancé. Son ami lui avait parlé à plusieurs reprises du Maroc. Le père de Daumont entretenait des liens étroits avec l'entreprise Delabarre et son fils travaillait déjà pour eux, depuis la maison mère, à Genève. Il y avait là une possibilité d'emploi pour Berthier à l'étranger. Mais il devait d'abord accomplir son devoir militaire et il n'envisageait pas de quitter Nicole. Il se sentait bien.

À la fin de cette première année de liberté, il avait retrouvé une certaine indépendance. Avec Nicole, ils fréquentaient un cercle d'amis un peu branchés, réunis tous les soirs à la Souricière, un petit estaminet sans alcool, où le patron, handicapé, diffusait de la musique de jazz presque en permanence. Le bistrot donnait sur le boulevard de la Jonction, près du domicile de Nicole.

Ils avaient souvent de longues discussions sur les grands problèmes de cette fin de siècle et sur l'avenir de la planète ; mais Berthier les trouvait superficiels, voire même un peu pédants. Il y avait Maurice, le chanteur guitariste, compositeur à ses heures, et Albert le vert, un jeune homme fluët qui avait toujours sa pipe vissée dans la bouche. Il se donnait des airs de Jean-Paul Sartre. Enfin plusieurs autres dont il ne se rappelait plus le nom et qui parlaient beaucoup, pour ne rien dire.

La grosse Bertha régnait sur ce petit monde. C'était une fille au beau visage, mais au corps presque monstrueux ; elle pesait près de cent quarante kilos et s'en vantait. Elle accueillait les nouveaux venus et décidait de leur avenir dans le groupe. On était accepté ou rejeté. Berthier avait eu la cote immédiatement,

peut être à cause de Nicole qui était de loin la plus jolie fille de cette fine équipe ; et aussi la plus intelligente.

La vie s'écoulait lentement et sûrement : Berthier était maintenant plein de certitudes avec ses nouveaux amis. On attaquait les problèmes de la vie sereinement, de haut. Ils avaient été invités, exceptionnellement, par la grosse Bertha à une soirée fondue dans son petit studio de la vieille ville. La grosse fille avait eu une jeunesse difficile et, avec le temps, était devenue boulimique. De plus elle aimait les hommes et avait déjà couché avec la plupart des habitués de la Souricière. Elle avait l'étoffe d'un gourou et ne se privait pas de le montrer.

Un jour, elle s'était approchée de Berthier qui sirotait un coca, dans le bistrot presque désert. Le phono jouait du Mozart. On était à la fin de l'été et le jeune homme venait de terminer son temps, quelques mois, sous les drapeaux. Il redécouvrait la vie civile.

« Pierre, j'ai quelque chose à te dire. Cela concerne Nicole et ton ami Daumont. Je crois qu'ils sont en train de te doubler. Nicole m'a avoué qu'elle en pinçait pour Gilbert, mais elle n'ose pas t'en parler. Ne le prends pas mal. C'est une fille libre et elle est encore jeune. Vous devriez en causer... »

Sur le moment, il avait mal supporté le choc. Il imaginait avec peine Nicole dans les bras de son meilleur ami ! Evidemment, Daumont avec son profil d'acteur américain raccrochait toutes les minettes en mal d'amour. Mais lui et Nicole s'entendaient si bien ! Pourtant, il devait se rendre à l'évidence : la grosse Bertha avait un flair infailible en matière de sexe. Elle connaissait bien Daumont ; le garçon ne s'encombrait pas trop de scrupules, malgré ses airs de grand copain chaleureux. D'ailleurs, il avait aussi couché avec elle, la grosse ! Le cercle étroit de la Souricière était ainsi fait : après la théorie, les parties de jambes en l'air. La discrétion était cependant de rigueur, comme dans le beau monde. Donc, il allait perdre Nicole. Le constat était simple, sans équivoque.

Le soir même, il avait joué cartes sur table. Gilbert était entré dans le bistrot, comme d'habitude à six heures, l'air décontracté de l'homme qui connaît le pouvoir de son physique. Il s'était assis à côté de Berthier ; sa chemise était parfumée à la lavande.

« Gilbert, je suis au courant de ce qui se passe entre toi et Nicole. Il faudra qu'elle choisisse. Moi je ne la retiens pas. Je n'aime pas les hypocrites. »

Daumont avait prit un air gêné, tout en buvant son café du bout des lèvres. Il avoua cependant que la jeune femme lui plaisait et qu'il avait tenté de la séduire. Et elle avait répondu à ses avances, pendant que lui, Pierre, était à l'armée.

À cet instant, Berthier avait compris qu'il ne pourrait pas rester à Genève. Il pensait déjà à de lointains voyages. Il ne voulait pas d'un ménage à trois ; il aimait trop Nicole pour cela. C'était à lui de se retirer, et il avait pensé à cet instant à la proposition que Daumont lui avait faite, à sa sortie de prison : remplacer un des membres de la maison Delabarre au Maroc. Il avait pris la parole, d'un ton dédaigneux :

« Je vous laisse le champ libre. Si la proposition de Rabat tient toujours, je suis partant. Après tout, je ne veux pas m'accrocher à une fille, même comme Nicole. Tu peux la garder, de toute façon elle ne restera pas longtemps avec toi. Je crois qu'elle voit encore Haifer et son équipe ! »

Plus tard, Berthier s'était expliqué avec Nicole, dans son studio. Il avait piqué une grande colère, pour faire passer cette pilule amère. Puis il s'était calmé. Il avait parlé de son avenir sans elle au Maroc. Il regrettait leur amour qui avait duré plus d'une année, mais ils étaient trop jeunes et leur esprit de révolte ne pouvait pas conduire à une union durable. Après cet échec, il voulait tenter une nouvelle expérience, hors des murs étroits de la Suisse. Il avait son diplôme en poche avec l'intention de vivre indépendant, quelque part dans le monde. L'Afrique lui convenait bien, pour une première tentative. Il comptait sur Daumont, qui avait maintenant une dette envers lui. Il était sorti brusquement de la pièce, les larmes aux yeux, sans un regard pour son ancienne amie.

Entre-temps, la santé du père s'était aggravée. Il fut admis à l'hôpital cantonal où les médecins diagnostiquèrent un cancer du poumon en phase terminale. Berthier eut pitié de la souffrance de cet homme, qu'il avait toujours vu comme un étranger. Ils n'avaient jamais vraiment communiqué et, devant le lit du malade, il restait muet pendant de longues minutes. Sa mère l'accompagnait parfois, mais elle gardait les yeux secs. Le père Berthier mourut une nuit, emportant avec lui l'image d'une vie secrète et douloureuse. Pierre était triste, mais il n'avait pas pleuré à l'enterrement.

Quinze jours après, il préparait son départ pour le Maroc. Il était engagé au sein de l'entreprise Delabarre et Courtier pour une période d'essai d'un an, dans la succursale de Rabat.

*

Lemercier avait invité son monde à rentrer dans la villa : le couscous était servi et parfumait toute la pièce. La nuit était tombée subitement, interrompant les conversations pendant quelques minutes. Ces dames étaient déjà autour de la table, éclairée par un grand abat-jour qui diffusait une lumière douce. Anne et Malika avaient mis le couvert et deux plats de viande accompagnaient le repas. Les discussions reprirent de plus belle. Patrick Sauvage s'était lancé dans un grand monologue sur l'islam et la religion en général :

« Nous avons tort de critiquer la religion musulmane et le mode de vie des gens au Maghreb. La conquête de l'Algérie et du Maroc n'a rien apporté à ces civilisations, qui avaient déjà une culture autochtone à la fois laïque et religieuse. Le seul apport des colons, malgré les efforts de Lyautey, ce fut de redessiner ces pays à l'image des villes et du mode de vie européen. Les premiers colons français (corses en particulier) et espagnols ont recréé une société de privilégiés qui marginalisait

les autochtones. Le catholicisme s'est imposé, parmi les colons, avec des notions fausses de charité, écartant les musulmans.

Ce que les jeunes d'ici demandent, c'est avant tout la justice sociale, une reconnaissance. Un salaire décent. Et les colons ont répondu par la répression et la discrimination. La misère était totale en Kabylie (relisez les textes de Camus !) et dans l'Atlas. Je ne parle pas des territoires du Sud. Les gens, et en particulier les enfants, meurent de faim tous les jours ! »

Delteil avait pris la parole à son tour ; il n'était pas tout à fait d'accord avec cette vision de l'histoire. Pour lui, l'apport de notre civilisation pouvait être un atout pour cette société nord-africaine encore moyenâgeuse :

« La colonisation, avec toutes ses erreurs, n'était qu'une étape, parmi d'autres, dans l'évolution de la société maghrébine. Ces gens ont droit à l'accès au progrès et au confort occidental. Ils découvrent tous les jours, dans les bidonvilles, notre mode de vie à travers l'écran de leur télévision. On peut capter facilement les émissions espagnoles en trafiquant l'antenne TV. Les jeunes veulent accéder à notre niveau de vie. La société berbère, en particulier, demande la reconnaissance de son identité et de sa langue dans le cadre du monde moderne. N'oubliez pas que beaucoup de Marocains font leurs études en France et reviennent au pays, pleins d'espoir ! »

Lemercier se leva et fit quelques pas dans la pièce ; il eut un discours différent, plus nuancé :

« Les choses ne sont pas si simples ; il y a un décalage évident entre les jeunes intellectuels formés à l'étranger et les possibilités de travail de retour au pays. Certains trouvent une activité dans les ministères ou à l'université, mais c'est une exception. Ils sont, de plus, mal payés et ne peuvent pas se marier. Beaucoup d'autres, encore moins chanceux, retournent dans leur famille et travaillent aux champs. Dans le Rif, certains reprennent la pêche traditionnelle... »

La bonne, Malika, apportait les cafés. Il était déjà onze heures et Berthier sentait une certaine fatigue l'envahir. L'avenir de la

société marocaine ne l'intéressait que moyennement. Il pensait que ces gens devaient prendre leur avenir et leur pays en main, et cela représentait encore beaucoup de temps : peut-être le retour à des coutumes ancestrales, basées sur l'islam ? Des mouvements dans la population allaient dans ce sens, un peu comme les frères musulmans en Algérie.

Sa relation avec Anissa montrait à quel point ils étaient différents, même dans leur conception de l'amour. Elle était très exclusive, jalouse, et le considérait déjà comme un mari. Et il n'avait pas encore rencontré sa famille ! Comment lui faire comprendre qu'il vivait au jour le jour et qu'il ne se voyait pas un avenir bourgeois, avec beaucoup d'enfants. Il n'aimait pas trop les enfants, les trouvaient égoïstes, imbus d'eux-mêmes ; en fait, il les appréciait à l'adolescence, gonflés de leur révolte juvénile, prêts au dialogue cependant, même s'ils étaient un peu arrogants. Déjà des adultes en devenir, mais avec un minimum d'idées préconçues.

À une heure du matin les convives se séparèrent avec force embrassades. Lemer cier rappela à Berthier leur projet de mission commune, dans le courant du mois de juin. Il reprendrait contact par téléphone, content de cet événement qui allait briser sa routine chez Delabarre.

Chapitre Cinq *Rabat, printemps-été 1980*

Le lendemain soir, un dimanche, il emmena Anissa au cinéma. Elle voulait voir un film très à la mode, avec Louis de Funès. Elle adorait les films comiques et riait comme une gamine. Il la trouvait très belle lorsqu'elle se lâchait, le corps détendu, avec de grands éclats de rire. Elle l'avait remercié chez lui, dans le grand lit conjugal. Elle savait être une amante parfaite et l'union de leurs deux corps pouvait durer des heures. Il ne se lassait pas de sa peau douce et parfumée, de ses seins petits mais durs, pendant l'amour. Il plongeait dans son sexe comme dans une source de bonheur éternel.

Au réveil, il se sentit éreinté. Aujourd'hui, elle était déjà debout, ses longs cheveux dénoués, le caressant comme un enfant. On entendait le bruit de l'eau chaude qui chantait dans la bouilloire, pour le café matinal. Il prit tout son temps car il était seulement six heures du matin. Ils devaient être chez Delabarre autour des neuf heures.

Bien sûr, les amies d'Anissa allaient faire leur rapport. C'était ennuyeux, car la jeune femme devrait subir les foudres de la famille qui lui ferait la leçon. De toutes les façons, il faudrait bien s'expliquer un jour ou l'autre et Berthier se sentait assez fort pour envoyer ces gens au diable, si les choses tournaient mal ; pour lui il n'était pas question de mariage. Anissa était majeure et n'accepterait jamais un mari imposé. Elle comptait toujours sur son père, qui semblait mieux la comprendre que le reste de la famille.

Dehors, le ciel était bleu et le soleil déjà chaud. Ils retrouvèrent la 4L qui les ramena devant le magasin Delabarre. La secrétaire, Zora, était arrivée. Berthier demanda à Anissa de le suivre dans son bureau :

« Ecoute, Anissa, j'ai quelque chose à te demander. Il faudrait continuer à éplucher la facturation de Belkaadi. Je suis sûr qu'il n'est pas net, mais il cache bien son jeu. Essaie de trouver la faille dans son système. Moi, je vais voir Gagnac ; il a sûrement des idées...

— D'accord, Pierre, mais j'ai peur d'être surprise. Il est soupçonneux ; je risque des représailles : si je perds mon emploi... Tu ne connais pas encore ma famille ! » Elle y revenait toujours.

Berthier se rendit dans l'atelier de Gagnac. Ce dernier était en train de siroter un verre de rouge en regardant une mouche au plafond. Devant lui une photocopieuse était à moitié démontée.

« Tiens, voilà le petit nouveau qui débarque, après un week-end chargé. Quoi de neuf ? Tu as vu ton équipe de coopérants ? Tous avec une bonne conscience dans leur mission au Maroc, bien sûr.

— Oui, mais les choses ne sont pas si simples et les gens étaient plutôt nuancés. Tu les prends pour des imbéciles heureux... des profiteurs ; mais je crois qu'ils sont conscients de la difficulté de leur tâche et ils s'engagent... pour le mieux !

— Moi je crois qu'ils culpabilisent un peu. N'oublie pas, Pierre, que la coopération sert aussi d'alibi à tous les niveaux de l'État. Une fois les accords conclus entre les pays, on laisse les gens se débrouiller. Mais de nombreux postes de travail sont créés pour l'administration marocaine, et les élus en profitent. Je connais le cas d'un coopérant mécanicien qui tue le temps en apprenant le russe. Il a un chef... enfin un gars au-dessus de lui, disons... qui passe le sien, de temps, à jouer au golf. Et le peuple français a l'impression de participer au développement du tiers-monde ! De qui se moque-t-on ? »

Evidemment, Gagnac avait raison. Le pays vivait une situation assez floue de néocolonialisme ; Mais l'effort des jeunes géologues était réel, et ils payaient de leur personne dans les missions parfois périlleuses qu'ils accomplissaient en haute montagne.

« Ecoute, Albert, j'aimerais te poser quelques questions concernant l'entreprise, toi qui connais toutes les ficelles, en particulier le personnel. Ne souris pas ! Il s'agit de Belkaadi que je n'arrive pas à cerner. Sa comptabilité me paraît en ordre, mais je suis sûr qu'il nous cache quelque chose ! »

Gagnac se leva, en s'épongeant le front. Il faisait chaud dans son atelier et une forte odeur de graisse alourdissait l'atmosphère.

« Belkaadi est malin, mais on connaît depuis longtemps ses petites magouilles. J'en ai déjà discuté avec Kohler, il y a quelques années. En fait, il triche sur les retours de marchandise : le client refuse un produit et la compagnie le rembourse. Bien sûr le produit n'existe pas et Belkaadi encaisse l'argent. Personne ne vient contrôler si l'objet vendu est réellement de retour. Il joue surtout sur les articles de luxe, comme les plumes à réservoir en or : tu sais, la marque Excelsior. On en a quelques-unes en vitrine.

— Donc il suffirait de faire le compte de ces plumes dans le prochain inventaire ?

— Exactement, et tu verras qu'il en manque plusieurs dizaines. À huit cent francs suisses la pièce, c'est toujours une manœuvre intéressante. Et il n'y a pas que les stylos... Kohler a laissé faire, il ne veut pas d'ennuis avec les autorités ! »

Berthier était stupéfait du discours de Gagnac. La maison Delabarre laissait s'enrichir un petit escroc sans réagir ! Et lui était censé vérifier les comptes de la filiale marocaine ? Les gens devaient rire derrière son dos ; il en aurait pleuré. Il servait d'alibi inoffensif, de faire valoir ; mais il n'allait pas laisser passer cette occasion de coincer ce gros porc de Belkaadi. Il avait un double des clefs du coffre-fort où se trouvaient les

articles de valeur. Il allait profiter d'un déplacement de l'homme sur Casablanca, la semaine suivante. Il aurait au moins quatre jours devant lui pour refaire l'inventaire et comparer avec les coupons de retour. Et puis, il soupçonnait d'autres malversations faites sur le dos de la compagnie Delabarre. Le Belkaadi méritait une mise au pas en règle. Il devait au moins essayer...

Il pensa soudain au projet de son collègue qui voulait créer une nouvelle entreprise d'équipement sanitaire avec des associés français. Il en parla à Gagnac et ce dernier éclata de rire :

« Bien sûr, c'est une escroquerie de plus. Belkaadi a besoin d'une adresse en Europe ; il va ouvrir une société fictive comme beaucoup d'autres l'ont fait avant lui. Il pourra virer de l'argent au noir dans une banque française. Il va sûrement t'impliquer dans son trafic. Mais n'oublie pas que, dans ce pays, nous n'avons rien à dire et les marchands de toutes sortes s'enrichissent à nos dépens. C'est leur manière de mener le commerce. Peu importent les moyens, seuls les résultats comptent. Et les requins de la finance, en Europe, suivent allègrement ! Le Maroc est un pays politiquement stable, pour l'instant... »

Même Daumont, avec ses théories humanistes, devait tremper dans ces sales combines. Il eut un mouvement de rage, il en voulait au monde entier, même à Gagnac qui contemplait ce jeu pourri, en vieux cynique, sans réagir. Mais il n'allait pas se laisser faire : au retour de Belkaadi, il mettrait les choses au point et préparerait un rapport explosif sur le Marocain. Pour cela il lui fallait des preuves et il se contenterait des détournements d'argent faits sur le dos de Delabarre. Il fallait qu'il obtienne aussi des informations sur les commandes et les retours de mobilier de bureau, depuis Casablanca. Heureusement, Anissa avait un cousin qui travaillait dans les entrepôts de la compagnie et qui tenait une liste précise des entrées et des sorties de matériel. D'après Anissa, il était incorruptible, un vrai chien de garde. C'était un musulman intégriste, qui mettait l'honnêteté dans les affaires au-dessus de

tout. Il s'appelait Mohammed Ben Kassem et était prêt à dénoncer toutes les combines de ses collègues.

Berthier commença son inventaire en fin de matinée. Il quitta les centaines de pages de paperasse, qui occupaient son bureau, pour s'occuper de compter les articles en vente et en réserve. Anissa faisait le pointage du matériel dans les bulletins de commande et de vente. Un travail épuisant qui leur prit toute la journée. Mais après trois jours de travail harassant ils avaient atteint leur but : il y avait pour près de cent mille dirhams de marchandise disparue et l'argent servait à enrichir Belkaadi. Un coup de fil au cousin de Casa avait permis de confirmer l'affaire : Ben Kassem avait effectivement noté d'importants détournements d'argent concernant le mobilier de bureau.

Berthier avait enfin compris pourquoi Kohler avait quitté le Maroc : l'homme avait peur d'être inquiété et il avait profité de sa maladie, de son cœur malade, pour se faire remplacer ! C'était bien pratique. Et le nouveau pigeon, c'était lui, Berthier le naïf, poussé par Daumont, le grand copain, qui vivait tranquillement des heures de bonheur en Suisse, auprès de Nicole. Berthier en devenait malade, lui aussi. Il imaginait un retour en catastrophe !

Le matin du quatrième jour, Belkaadi fit une apparition à l'entreprise. Il entra dans le bureau de Berthier, histoire de venir aux nouvelles. Il arborait un sourire de circonstance qui ressemblait plutôt à une grimace :

« Alors, monsieur Berthier, vous avez pu réaliser quelques ventes intéressantes ? À Casa les affaires tournent bien ; à Genève ils seront contents...

— Cher monsieur Belkaadi, nous avons fait du bon travail durant votre absence. J'aimerais justement en parler plus longuement avec vous. Votre train de vie nous intéresse et je pense qu'il serait judicieux que nous nous rencontrions chez vous, dans votre charmante villa du Souissi. Votre jour sera le mien. » Berthier était lancé, et le scandale programmé.

Belkaadi fronça les sourcils devant l'impertinence de la proposition. Il ne s'attendait pas à une attaque frontale. Il s'assit pour masquer son désarroi :

« C'est avec grand plaisir que je vous recevrai : disons vendredi après-midi ? Mais je ne comprends pas la raison de cet entretien ? »

Berthier resta volontairement dans le vague, il parla de l'avenir de la compagnie, de son prochain rapport etc. Il voulait rendre compte de son inventaire et avait besoin d'informations complémentaires. Pour cela l'avis de l'auxiliaire marocain était précieux. Et puis il fallait envisager le recrutement de personnel local.

En quittant le bureau, Belkaadi avait l'air rassuré, mais il gardait quand même une certaine crispation de la mâchoire qui rendait son visage agressif.

« J'inviterai également monsieur Tien, mon homme de loi, qui pourra répondre à toute question éventuelle ; je vous salue, jeune homme. »

Le soir, Berthier avait rendez-vous avec Anissa. Elle frappa timidement à la porte de son appartement ; elle avait les yeux rouges. Belkaadi était furieux et il avait été désagréable avec elle toute la journée. Elle se mit à pleurer :

« Tu ne connais pas les gens d'ici, surtout les personnes comme Belkaadi. Il peut être très méchant et je risque ma place, je te l'ai déjà dit ! Tu ne peux rien contre lui... Il a de hautes protections au Palais ! »

Berthier la serra contre lui :

« Ne te fais pas de souci, j'ai des arguments solides et la maison Delabarre est derrière moi. Il faut simplement oser ; je pense qu'il va se dégonfler devant l'évidence. Il est fort parce qu'il n'a jamais connu d'obstacles. Mais les choses vont changer. Et puis, je n'ai pas grand-chose à perdre...

— Si, moi... je ne compte pas ? » Il ne répondit pas.

Le vendredi suivant, Berthier se présenta devant la grille de la villa de Belkaadi. Il avait emprunté la Peugeot de Lemercier ; ce dernier se rendait parfois à pied pour rejoindre son bureau. Le jardinier, un vieillard rigolard, ouvrit le portail et il parqua le véhicule devant l'entrée. Le vieux lui fit un salut militaire. Une autre voiture était déjà parquée et il pensa soudain à l'acolyte de Belkaadi.

Dans la maison, la petite bonne aux bras potelés l'amena directement vers le grand salon, devant les banquettes fleuries. Belkaadi se leva pour lui souhaiter la bienvenue et lui présenter son invité : Monsieur Tien, un homme maigre avec un physique de type asiatique très prononcé. Il parlait le français avec un léger accent. Berthier lui trouva quelque chose de faux dans le visage. Peut-être une légère dissymétrie au niveau des yeux.

« Monsieur Tien s'occupe de mes affaires, il est également un très bon conseiller en affaires boursières, sur toutes les places financières... »

Belkaadi paraissait jovial ; un peu trop même. Berthier sentait que la partie serait difficile. Il eut soudain l'impression d'un piège, dans lequel il était venu stupidement tomber. Il tenait dans ses mains une mallette avec la preuve de la plupart des détournements de son associé, mais il sentait que la partie se jouerait ailleurs.

« Monsieur Belkaadi, je suis ici pour défendre les intérêts de la maison Delabarre et Courtier. Comme vous le savez, c'est la raison de mon engagement. Dans ce porte-documents, j'ai la preuve d'un détournement de fonds, dans lequel vous êtes impliqué, et qui s'élève à plus de cent mille dirhams. Et ce n'est qu'une partie de la somme totale, la partie émergente de l'iceberg, comme on dit. Vous saisissez ? » Berthier se laissait emporter par son enthousiasme. En abattant ses meilleures cartes, il perdait toute prudence. « Il reste à estimer les soustractions effectuées à Casa. Je vais envoyer un rapport complet à Genève dès que j'aurai tous les documents vous concernant... »

La bonne apportait un plateau, richement ciselé, avec trois tasses de café brûlant ; il y avait même des petits gâteaux. Belkaadi avait écouté le discours de Berthier avec une indifférence feinte. Il prit une tasse de café et la moitié d'une pâtisserie. Un silence pesant s'était installé dans le salon. Monsieur Tien se tenait assis, très droit, et semblait absorbé par la contemplation d'un tableau représentant une scène de chasse dans le désert. Belkaadi reposa sa tasse et s'essuya la bouche avec une serviette :

« Cher collègue, vous êtes nouveau dans ce pays et guère au courant de nos coutumes. Pour cela, je ne vous en veux pas de cette attaque disons... franche mais disgracieuse. Vous avez certainement des arguments très convaincants me concernant, dans vos dossiers, mais vous ne pourrez jamais les utiliser. En fait, je suis certain qu'ils ne quitteront pas le Maroc. Car je vous tiens, jeune homme, vous qui êtes clandestin dans ce pays. Belkaadi était satisfait, la partie était trop facile... Il me suffit d'un coup de téléphone pour vous faire reconduire à la frontière entre deux gendarmes. Quelle imprudence, mais excusable chez un jeune roumi... De plus votre liaison avec Anissa, hors mariage, est connue de tous. Là, vous risquez la prison, après un bon procès. Mais nous avons, nous aussi, une proposition à vous faire, et je laisse la parole à monsieur Tien... »

L'Asiatique s'était levé. Il paraissait encore plus maigre, debout, au milieu de la pièce ; il donnait une fausse impression de fragilité. En parlant, il découpait les mots comme s'il cherchait leur sens profond :

« Monsieur Berthier, vous nous intéressez. Votre situation irrégulière au Maroc et votre nationalité sont des atouts pour nous. Si vous collaborez avec notre réseau, vous recevrez un beau passeport suisse, tout neuf, qui remplacera avantageusement celui que vous avez égaré. Vous serez en ordre avec l'administration marocaine et votre pays d'origine. Pour cela nous vous demanderons d'effectuer, au début, à titre d'épreuve, quelques livraisons de mallettes contenant des coupures étrangères, à nos agents de Genève. Ils sont très

discrets et honorablement connus sur la place bancaire. En tant que Suisse vous mettrez les gens en confiance, c'est évident. La confiance, et la discrétion (j'allais dire le secret bancaire !) c'est bien un atout helvétique ? Non ? » Tien eut un sourire amusé, très complaisant ; sa face maigre, parcheminée prit quelques rides supplémentaires.

« En premier lieu, vous aurez à faire avec la banque Rumsfeld qui traite de grosses fortunes. Le siège est à Amsterdam, mais ils ont une succursale bien connue à Genève. Nous sommes aussi en relation avec deux banques arabes. Tous ces gens vont vous accueillir à bras ouverts et les risques sont minimes. Nous y veillerons ! » Pour Tien, l'affaire était conclue.

Berthier avait conscience qu'il venait de commettre une erreur monumentale. Gagnac avait raison et Anissa aussi. Ils étaient plus forts que lui, le jeune idéaliste, et il était obligé d'accepter leur proposition pourrie. Il s'en mordait les lèvres. Sinon sa position au Maroc deviendrait intenable, malgré l'aide de Delabarre. Il fallait accepter de devenir le passeur de ce réseau ou quitter le pays. La meilleure solution était de gagner du temps :

« Vous êtes des canailles, mais vous ne profiterez pas toujours de votre avantage. Il y a encore une justice et, tôt ou tard, vous paierez. Je veux rester au Maroc, pour des raisons qui vous dépassent, et j'accepte votre proposition. Mais attention à l'eau qui dort... »

Monsieur Tien, toujours très digne, avait encore ajouté :

« Nous vous remercions de votre compréhension. Il y aura plusieurs voyages par année. N'oubliez pas de fournir à monsieur Belkaadi quatre photos pour votre nouveau passeport. Nos faussaires sont des artistes, vous pourrez le constater sous peu... »

La réunion était terminée. Berthier se retrouva au volant de la Peugeot la tête bourdonnante. Il était pris au piège de gens sans pitié qui trafiquaient depuis toujours avec l'Europe. Il n'avait

pas d'échappatoire, de chemin de traverse ; leur organisation n'hésiterait pas à l'éliminer si nécessaire.

Pourtant, il eut une lueur d'espoir : Gagnac lui avait dit un jour qu'il avait le bras long au Maroc et qu'il était prêt à l'aider en cas de coup dur. Il avait été ancien instructeur militaire et il connaissait beaucoup de beau monde, parfois proche du ministère de la Défense. Berthier décida d'aller lui raconter sa journée chez Belkaadi.

Il gara la Peugeot devant la maison de Gagnac. Ce dernier le reçut avec une surprise teintée de sympathie. Ils s'installèrent derrière un verre de Ricard et Gagnac écouta le récit de Berthier.

« Ecoute, jeune Pierre, tu as fait tout faux dès le départ. Je t'avais averti ! Tu imagines bien que Belkaadi a assuré ses arrières. Les détournements d'argent chez Delabarre ne sont qu'une broutille par rapport au reste de son activité occulte. Comment crois-tu qu'il ait pu se faire construire une villa somptueuse et s'acheter une Mercedes dernier modèle ? Il vit comme un ministre grâce à l'argent sale, comme beaucoup ici. Et puis il a aussi trempé dans un trafic de médicaments périmés, avec une firme suisse. L'affaire lui a rapporté gros. Il y a eu un procès à Casa, mais il a été relaxé, grâce à ses appuis.

— Alors, je dois jouer au commissionnaire pour ces ordures ?

— Dans un premier temps, tu n'as pas le choix. Tu ne risques rien si tu travailles pour eux. Et les banques des Émirats sont une bonne protection. Ils viennent souvent avec leur staff d'experts à Marrakech. On parle d'eux dans les journaux. Ils investissent au Maroc. Ils veulent financer un grand projet de terminal pétrolier à Tanger.

Pour l'instant, ils occupent les meilleurs hôtels et passent leur temps sur le golf royal ou à cheval. Ils laissent beaucoup d'argent au pays, mais bien sûr le peuple n'en profite pas. L'argent circule entre les nantis. C'est un domaine réservé. Le roi Hassan II essaie de mettre de l'ordre dans ce panier de crabes, mais il se heurte à la résistance des financiers étrangers et à la plupart de ses ministres. Mais je crois qu'une partie de

l'armée le soutient, d'après mes informations. Certains militaires aimeraient bien mettre fin à cette corruption à grande échelle. Là se trouve peut-être la solution ; mais on en reparlera... »

Berthier avait de la peine à refaire surface. Dans peu de temps il s'envolerait pour Genève avec une valise bourrée de dollars ! Lui qui rêvait de justice sociale et qui se sentait une âme de saint Bernard ! Connaître le monde pour mieux le repenser...l'améliorer...Quelle foutaise ! En réalité, la majorité de l'argent qui faisait tourner ce pays venait des travailleurs émigrés qui envoyaient leur maigre salaire au village, à la famille. Ils soutenaient la population du bled grâce à leur exil, en Espagne ou en France. Et l'argent de la Coopération ou du FMI n'était d'aucun secours. Berthier était dégoûté et il fut pris d'un grand découragement. Pourtant, Albert Gagnac était là et, malgré son cynisme, il représentait un espoir dans la situation actuelle. Les deux hommes se quittèrent sur une dernière accolade.

Berthier retrouva le fourmillement de la médina. Devant chez lui, il aperçut Anissa, belle statue antique, dans sa tunique brodée. Alors, il oublia ses problèmes. Demain il lutterait de nouveau, contre cet ennemi occulte, plus fort que lui. Un combat inégal, désespéré... Mais il s'en fichait, il avait retrouvé sa rage de vivre.

Après, l'amour il posa quelques questions à Anissa sur Gagnac : elle le connaissait peu, mais on lui avait dit qu'il avait été un personnage brillant, très influent dans l'armée française et ses relations avec les militaires marocains étaient bonnes. Il avait été instructeur à la base aérienne de Kenitra. Il s'occupait de la maintenance des avions et du matériel au sol. Malheureusement, il avait quitté sa femme avant de venir au Maroc. Il s'était mis à boire. Il était retourné dans le civil, mais ne voulait pas revenir en France ; on le rencontrait parfois avec des personnages importants, mais, comme Belkaadi, il était toujours très discret sur ce point.

La semaine suivante, Berthier reçut son nouveau passeport et un billet d'avion Rabat-Genève. Le jeudi soir on lui avait livré la valise chez lui, et il devait embarquer le lendemain à dix heures.

Le départ et le vol se déroulèrent sans problèmes. Il avait pris la vieille 4L pour se rendre à l'aéroport. Les douaniers n'avaient pas ouvert la valise.

À Genève, il passa la douane tout aussi facilement grâce à ses papiers parfaitement en règle. Il emprunta le passage « rien à déclarer » et se retrouva dans le hall de l'aérogare. Il fut immédiatement accosté par un jeune homme bien mis, qui se présenta comme l'envoyé de la banque Rumsfeld. Dehors, une voiture de luxe, avec des armoiries aux portières, les attendait. Le chauffeur, un colosse chauve, les conduisit rapidement en suivant des rues étroites, jusqu'au bâtiment de la banque. Le bureau du courtier était au troisième étage, un salon feutré avec de grandes baies vitrées. On distinguait au loin le célèbre jet d'eau, symbole de la ville.

Le jeune homme posa sa veste sur une chaise et s'adressa à Berthier :

« Tout s'est bien passé pour vous, votre organisation est très efficace ! Je crois que nous pouvons ouvrir la valise et faire nos comptes... »

Berthier sortit une clef de sa poche et ouvrit le cadenas. La valise contenait un monceau de billets verts bien assemblés en liasses. Il y en avait pour deux cent mille dollars. Et il n'était pas le seul transporteur de l'Organisation ! Voilà de l'argent qui ne profiterait pas aux Marocains ou plutôt à certains d'entre eux seulement.

Ils comptèrent les liasses, puis le jeune homme, un peu guindé, salua froidement Berthier, sans lui tendre la main :

« La voiture est en bas, elle vous amènera à votre hôtel. Vous repartez pour Rabat demain à onze heures ; le chauffeur vous attendra. »

Le vol du retour s'effectua sans difficultés ; Berthier était détendu et il retrouva avec satisfaction sa vieille 4L devant l'aéroport de Rabat, à l'ombre des palmiers. La chaleur de ce début d'après-midi était comme une invite ; il savait qu'il appartenait maintenant à ce pays où il ressentait comme un parfum d'enfance, une nostalgie de liberté. Il se parqua devant la médina et rejoignit son appartement en flânant. À cette heure il y avait peu de monde dans les ruelles et on entendait des bruits de vaisselle provenant des tavernes désertées. Chez lui, il faisait frais et il s'étendit sur le lit, les bras derrière la nuque. Il réfléchit à la situation, mais il ne voyait pas de solution à court terme. L'affaire Belkaadi pouvait être réglée grâce à l'aide d'Albert Gagnac. Il avait confiance en lui, mais il faudrait un peu de temps. Les détournements de fonds de Belkaadi étaient quand même bien réels ; c'était un atout qui pouvait resurgir au bon moment... Bien sûr, il y avait les autres, en particulier Monsieur Tien, autrement dangereux. Mais les affaires pouvaient se régler à un plus haut niveau selon Gagnac. Il irait le trouver dans la soirée.

Il pensa encore à Anissa. Avant son départ pour Genève, elle lui avait demandé le mariage, un peu sous la pression de sa famille. Il cherchait à la retenir contre lui en essayant de la consoler, de lui expliquer qu'il ne voulait pas entendre parler de cette solution, surtout maintenant ; il redoutait toute sorte de liens qui pouvaient être un obstacle à leur bonheur actuel. En plus, il lui avait déjà dit, à maintes reprises, qu'il ne voulait pas se convertir à l'islam, même symboliquement. Alors elle s'était fâchée, l'avait traité d'égoïste ; elle s'était rhabillée puis avait quitté l'appartement en claquant furieusement la porte.

La fenêtre de Gagnac était allumée. Il devait être chez lui. Sa femme vint lui ouvrir et le suivit jusqu'au petit salon où Gagnac vidait consciencieusement sa bouteille de rouge. Berthier lui raconta son voyage en Suisse ; son compagnon eut l'air satisfait du compte rendu.

« Tout marche, comme sur des roulettes ; ils sont bien préparés. Bientôt tu seras invité à des soirées dansantes dans les meilleurs hôtels de Rabat ! Trêve de plaisanteries... j'ai repris cette semaine certains de mes anciens contacts franco-marocains. La situation est plutôt bonne pour nous. Sous la pression des Européens et du FMI, le pays va être obligé d'effectuer une grande lessive dans ses rangs. Le gouvernement cherche à se refaire une moralité et tous les éléments douteux seront éliminés, d'une manière ou d'une autre, dans les mois à venir. Pour quelque temps seulement, tu m'as compris ! Il faudra aussi faire attention à toi, lors de tes prochains voyages. Mais j'ai donné ton nom et expliqué la situation. Tu n'auras pas d'ennuis. Tu nous seras utile, le moment venu...

— Le jeu de la chèvre, quoi ! Combien de voyages à Genève encore ?

— Je ne sais pas, probablement plusieurs ; mais ils te trouveront certainement d'autres occupations ! L'affaire ne sera pas réglée avant des mois, voire une année. Et il y aura aussi des gens à payer, mais ce n'est pas notre problème... »

Gagnac se resservit un grand verre de « Chaudsoleil » et salua Berthier, le verre à bout de bras :

« Tu vas t'en tirer, tu ne les intéresses pas vraiment... »

Gagnac était pris de boisson et il commença à repasser le film de son existence. Il parla des beaux jours du protectorat et de sa vie sans Elisabeth. Il l'avait laissée en France et ne regrettait rien. C'était la belle vie, il était libre et faisait souvent la fête avec les pilotes de Kenitra. On l'admirait alors pour ses talents de mécanicien. Il avait le grade de capitaine et beaucoup enviaient sa situation. Après l'indépendance, il était resté au Maroc. Ensuite il avait rencontré Daumont, dans un hôtel de Rabat. Ce dernier lui avait fait une proposition de travail comme technicien chez Delabarre. Il avait accepté et quitté l'armée française.

Berthier lui parla également d'Anissa et de ses désirs de mariage. Pour Gagnac, la situation était simple : elles cherchaient toutes à épouser un Européen pour essayer de sortir

de leur cadre familial. Il ne voyait pas plus loin. Berthier lui demanda quelle relation elle avait eue avec Belkaadi, avant son arrivée.

« Elle a été engagée quelques années avant toi, et très vite elle est devenue sa maîtresse. C'était prévisible et je ne pense pas que l'amour ait quelque chose à voir là-dedans. Il était le chef incontesté à l'époque, et toute l'entreprise était à ses pieds. Sauf le vieux Kohler qui, malgré sa maladie, lui tenait tête. C'était un petit bonhomme courageux, mais il n'était pas soutenu par sa hiérarchie. Alors, il a craqué ! »

Berthier était effondré par ces nouvelles. Il avait l'impression de s'être engagé dans un système mafieux, une toile maudite, où tout était planifié : le destin programmé de chacun était contrôlé, au service de la volonté de puissance de quelques-uns. Et, par-dessus le marché, Anissa lui échappait, de jour en jour, au nom de la coutume. Il comprenait mal l'histoire de ce pays, trop entachée de religion ; un pays où les règles sociales lui semblaient si ambiguës. Pourtant, il sentait parfois comme une nostalgie l'envahir en face de ce mode de vie tribal, où chacun occupait une place bien précise. Parfois il était doux de renoncer, de ne plus se poser de questions ! Mais il sentait venir le piège ; il devait garder son libre arbitre. L'heure de la révolte approchait. D'une certaine manière, sa liaison avec Anissa était rompue, ce soir-là.

Avant la prochaine livraison, il décida de prendre quelques semaines de vacances. Il avertit Belkaadi qu'il avait l'intention de partir pour le bled. Il signalerait son retour dès que possible.

Il rendit visite à Lemercier qui préparait sa mission dans le Haut Atlas central pour la semaine suivante. Ahmed les accompagnait comme chauffeur et ils loueraient une mule sur place à Abachkou, chez les Aït Bou Oulli. Ils atteindraient les Aït Bou Guemès en Land Rover par la piste du Tizi n' Tirghist qui était ouverte à la fin juin. Ensuite, ils emprunteraient le sentier muletier jusqu'au pied du djebel Rhât, qui culminait à près de quatre mille mètres.

Berthier passa une journée au souk de la médina pour s'équiper en habits chauds. Lemer cier lui trouva une paire de souliers convenable, prêtée par un collègue. Le gros du matériel : tentes de camping, table etc., pour le camp de base, appartenait au ministère.

En fin de semaine ils quittèrent Rabat pour rejoindre Beni Mellal et Azilal. Il y avait trois cents kilomètres de mauvaise route étroite, parfois surchargée de charrettes paysannes. Comme d'habitude, les cars routiers étaient les plus dangereux : ils roulaient vite et prenaient toute la largeur du goudron. Mais Ahmed était un excellent conducteur et il ne buvait pas d'alcool. C'était une garantie de survie. À Kasbah Tadla, ils s'arrêtèrent pour boire un jus de fruits et manger des brochettes au bord de la route, devant les échoppes à ciel ouvert. Le chauffeur causait beaucoup, avec le patron ou des routiers de passage. L'atmosphère était brûlante et poussiéreuse. Parfois, un gros car s'arrêtait, déchargeant un flot de passagers. Des enfants pleuraient, poussés par leur mère. Tout ce monde mourait de soif et s'égayait dans la nature pour se dégourdir les jambes. Lemer cier avait allumé une cigarette, il s'adressa à Berthier :

« Je préfère passer par Kasbah Tadla. La route d'Oued Zem est plus directe, par le plateau des phosphates ; mais je n'aime pas la ville. Les gens sont agressifs, ils n'apprécient pas les étrangers. Il faut dire que les Arabes, là-bas, ont été exploités durement par les colons français pour extraire le minerai. À l'indépendance il y a eu des règlements de compte terribles ; un vrai massacre.

— Il y a quand même eu moins de problèmes qu'en Algérie ?

— C'est vrai, mais on a aussi beaucoup tué au Maroc, dans le Rif en particulier.

— Dommage qu'un pays pareil n'ait été exploité que pour l'intérêt de quelques-uns ! Et la situation ne s'est pas beaucoup améliorée depuis l'indépendance. Maintenant ce sont les multinationales qui gèrent les affaires... et les mafieux ! »

Berthier n'avait pas encore parlé de Belkaadi, et de son réseau d'agents véreux, à Lemerrier. Il n'avait pas envie de brasser des souvenirs douloureux. Il pensait à Anissa et à ce chien de Belkaadi ; il ne pouvait les imaginer ensemble.

Au moment de remonter à l'avant du véhicule, Berthier regarda machinalement la silhouette de Pascal Lemerrier. Il eut soudain l'impression de l'avoir déjà rencontré quelque part. Il comprit : Lemerrier lui ressemblait comme un frère. Ils avaient les mêmes jambes maigres, le torse creusé et les épaules légèrement voûtées. Le visage montrait aussi des analogies, avec le même nez allongé. Les cheveux bruns étaient abondants et en désordre. Pascal possédait aussi une fine moustache qui le vieillissait un peu.

Berthier était à l'aise avec Lemerrier ; il avait envie de se confier à lui, mais le temps n'était pas encore venu. Son compagnon sortit une cigarette et ouvrit la fenêtre ; un air brûlant pénétra dans la cabine. Il faisait près de 50°, et une odeur de métal surchauffé envahissait la cabine.

« Au fait Pierre, j'ai oublié de te dire que nous sommes invités à une réception à l'ambassade de France, tous les géologues du ministère. C'est une initiative de Rozanov, un de nos collègues, un Russe blanc. Ce type est assez spécial, mais plutôt sympathique. Il raconte des blagues à tout bout de champ. Il est parfois un peu envahissant, mais on le supporte. Il nous raconte, avec nostalgie, sa vie de prospecteur dans l'Oural, à dos de cheval. Tu imagines... C'est vrai qu'ils avaient la vie dure : les missions duraient six mois. Il ne voyait pas sa famille (il a un enfant de 5 ans) et, finalement, ça s'est conclu par un divorce. Il a décidé de quitter la Russie soviétique et a passé la frontière de nuit, à plat ventre sous la pluie. Il a traversé toute l'Europe en faisant des petits boulots. Il s'est retrouvé en France, comme réfugié politique !

— Un sacré bonhomme ; quel parcours !

— Oui, et il a été journaliste au Monde pendant une année, avant d'être envoyé, au Maroc, par la Coopération. Mais il a de

la peine avec les gens d'ici. Il radote un peu. J'ai fait une mission avec lui dans le Moyen Atlas. Je te raconterai un jour... »

Le soleil déclinait à l'horizon et ils approchaient de Beni Mellal. La chaleur était toujours aussi forte et les vieilles Land du Service, les « Santana » ne roulaient pas très vite. Ahmed était épuisé, il avait parlé pendant tout le voyage, décrivant le paysage et les villages qu'il connaissait par cœur. Il avait de la famille sur le plateau marocain.

Ils entrèrent dans Beni Mellal, au pied de l'Atlas, au crépuscule. Une foule dense occupait le centre de la route et plusieurs jeunes se mirent à gesticuler, sans raison, devant le véhicule. Le chauffeur s'arrêta à l'Hôtel de France, un immeuble minable, mais qui recevait encore des clients dans des conditions acceptables. Evidemment il ne fallait pas compter sur l'air conditionné et les nuits étaient inconfortables, surtout avec le bruit incessant de la foule : des salutations interminables, parfois des disputes qui tournaient rarement en rixe.

Après une mauvaise nuit, ils reprirent la route en direction d'Azilal, en traversant le barrage de Bin el Ouidane. Il était de bonne heure et il faisait relativement doux ; il y avait peu de monde sur la route, des enfants et quelques femmes allant à la corvée d'eau.

Azilal n'était pas une belle ville, la plupart des bâtiments présentaient une façade en ciment ; plutôt un grand village qui s'était développé trop vite, sans discernement. Ils trouvèrent le souk, dans une cour intérieure et firent quelques achats, des légumes frais et de la viande pour les trois prochains jours. Après, avec la chaleur, il n'y aurait plus que les boîtes de conserve et le fromage conditionné.

Ils prirent la piste en direction des Aït Mohammed. Berthier remarqua, avec surprise, que les hommes participaient aussi aux travaux des champs. Ils s'occupaient, entre autre, de l'entretien des *seguias* pour la distribution de l'eau. Par endroits, le blé était déjà jaune.

À midi ils s'arrêtèrent au bord d'un oued qui laissait encore passer un filet d'eau. Il faisait plus frais que dans la plaine du Gharb et ils firent une courte sieste. La piste était bonne mais plus on montait en altitude, plus elle devenait caillouteuse. Il fallait parfois franchir de larges dalles calcaires.

Dans l'après-midi, ils atteignirent le col à l'extrémité du djebel Azourki. Ils commencèrent leur descente sur la vallée des Aït Bou Guemès. La vallée était accueillante et, le long de l'oued, les terrasses vertes, couvertes de luzerne, s'étendaient à perte de vue, bordées par des noyers centenaires. Ils choisirent un lieu de campement sur une terrasse non cultivée et Ahmed sortit le matériel encombrant du ministère : les tentes et les lits de camp en bois qui dataient de la colonie. Ensuite ils se rendirent auprès du caïd qui les reçut avec amabilité. Il avait été averti par radio et se tenait à leur disposition. Lemercier l'informa de son programme :

« Nous partons demain pour les Aït Bou Oulli ; j'ai l'intention de louer un muletier pour monter sur le plateau du djebel Rhât pendant une journée ; nous camperons sur le col Est, à l'extrémité du massif. J'ai l'intention de séjourner dans la vallée une quinzaine de jours pour continuer la cartographie.

— Pas de problème, monsieur Lemercier. Je vous souhaite bonne chance. N'oubliez pas que le djebel Rhât est à près de quatre mille mètres et les conditions climatiques sont très changeantes. Il peut faire froid là-haut ! »

Dehors, l'odeur de la vallée saisit Berthier : une senteur âcre et enivrante à la fois, à cause de la poussière terreuse qui recouvrait la piste, soulevée par la brise, mélangée aux effluves des épis chauffés dans les champs de blé. Un petit vent tiède soufflait entre les maisons du village. C'était son premier contact avec le pays berbère, habité par ceux des hautes vallées, comme on les appelait. On était à deux mille cinq cents mètres d'altitude et une vie tenace se maintenait, sous les murailles de pierre des sommets ruiniformes. Ici, tout était du domaine de la couleur : sous le ciel bleu profond, les montagnes rouges ou

vertes faisaient comme une toile sur laquelle des villages en pisé, de même couleur, se fondaient, avec une discrétion naturelle. Au retour des champs, des femmes aux vêtements écarlates, rejoignaient leur foyer. Des vieilles pliaient sous le poids des charges de bois ou d'herbe, fraîchement coupée.

Le temps s'écoulait au rythme des travaux de la journée ou de la saison, insaisissable. Berthier sentit un trouble l'envahir, comme une sensation nouvelle. Soudain il comprit : le silence était presque absolu ; on entendait seulement les bruits de la vie dans la vallée : des pas traînants, un rire ou l'abolement d'un chien, un vol d'oiseaux. Le vent lui caressait les oreilles, comme une promesse d'amour. La montagne savait aussi être tendre et, quand ils rejoignirent le camp, il prit conscience qu'il faisait maintenant partie de ce pays, et que ce nouveau monde l'avait adopté.

Ils passèrent une nuit confortable, malgré les chiens et, le lendemain, ils roulaient sur la piste raide et glissante qui menait aux Aït Bou Oulli. À dix heures ils arrivèrent à Abachkou, où ils devaient engager leur muletier. Ce dernier les attendait devant sa maison d'argile rouge. Il s'appelait Ali et était de petite taille, sans âge, avec un bonnet de laine qui lui recouvrait les oreilles ; il avait la peau comme du vieux cuir et souriait de toutes ses dents.

« Marhaba, labès sidi », soyez les bienvenus chez moi !

— « Labès Ali », comment va ta famille ? »

Ali les fit entrer dans la cour de sa maison. Sa femme, Fatima, descendait un escalier de pierre avec trois enfants. Elle embrassa les mains des deux Européens. Ils s'assirent à l'ombre, sur un banc de bois et Fatima prépara le thé. Ahmed était venu les rejoindre ; il parla avec la femme, en berbère, pendant qu'elle trempait les feuilles de menthe dans un seau d'eau glacée.

Au-dessus d'eux, le paysage était imposant : au loin, dans l'ombre, on devinait le sommet allongé et déchiqueté du djebel Rhât. Les premiers rayons du soleil jouaient dans ses clochetons et ses ravins calcaires. La montagne paraissait vivante et les

appelait, offrant son imposante grandeur. Quelques nuages restaient accrochés sur la plus haute pointe, annonçant une averse de pluie ou de neige.

Lemercier fit un petit topo de l'expédition pendant qu'Ali commençait à charger la mule avec les vivres et le matériel de camping. Il fallait aussi de l'eau pour trois jours.

« Dans un premier temps nous allons atteindre la montagne par la piste de la vallée, il y a environ deux kilomètres. Ensuite nous obliquerons à droite, dans une vallée latérale, où nous rejoindrons notre camp de base, au tiers inférieur du massif. Le lendemain le muletier ira installer un camp à l'extrémité Est ; il y a un col recouvert d'une plate-forme herbeuse. Avec toi nous attaquerons la montagne de face, en direction de la pointe sommitale. C'est de la marche sur des gradins faciles. Il n'y a pas de passage à escalader. Mais il faut de bonnes jambes. Ensuite nous rejoindrons le camp. »

Ils quittèrent Abachkou après un frugal repas. Le muletier avait partagé le pain, des galettes rondes, avec beaucoup de croûte...

Ils progressaient lentement le long de l'oued et saluèrent des groupes d'hommes, en grande conversation à l'ombre des noyers. Bientôt, ils commencèrent à monter, la rivière glougloutait en petites chutes scintillantes. La chaleur rendait la marche difficile, hésitante ; seule la mule avançait d'un bon train et ne semblait pas affectée par les difficultés de la piste. Devant eux s'étendait la muraille presque infranchissable, menaçante, du djebel Rhât. Des pentes d'éboulis et des ravins d'avalanche descendaient jusqu'à la vallée. Au sommet, la falaise de calcaire magnésien, jaune clair, reflétait cruellement les rayons du soleil. Les nuages avaient disparu.

Berthier goûtait le silence de ces grands espaces, interrompu parfois par le glissement des sabots ferrés de la mule et la respiration haletante des marcheurs. Ali marchait en tête, d'un pas léger, suivi docilement par l'animal.

Ils avaient laissé Ahmed à Abachkou, pour installer un camp de base. Si tout se passait bien, ils le reverraient dans quatre jours.

La marche était lente et propice à la réflexion. Berthier cherchait à faire le point sur les événements de ces derniers mois. Des lambeaux de souvenirs remontaient de son subconscient : les menaces de Belkaadi lui semblaient futiles. Il n'avait plus vraiment peur de l'Organisation ; il savait que Gagnac était un allié de poids. Comment cet homme avait-il pu finir dans un obscur atelier, comme tâcheron d'une petite entreprise ? Il apparaissait maintenant, comme le bon génie qui allait tout régler d'un geste de la main.

Il y avait aussi Anissa : elle reviendrait à la charge. Il lui fallait oublier son corps, sa gentille manière de répondre à ses caresses. Là aussi il sentait le piège, il l'avait su dès le premier jour : ces filles ne fonctionnaient pas comme des Européennes.

Avec Nicole ses relations étaient claires, parfois un peu distantes. Comme lui, elle ne voulait pas se laisser attacher, boucler la boucle. Le plaisir est éphémère et ils en avaient été conscients, tous les deux. Maintenant il voulait se retrouver seul, essayer de cerner cet avenir encore peu clair. Il aimait bien Lemercier et Delteil qui s'étaient lancés dans une grande aventure scientifique et poétique : l'homme face à la montagne. Faire revivre des océans dans les cimes colorées qui les entouraient. Retrouver le réflexe primitif de l'homme et de la roche qui avait été un jour sédiment. Cette vision grandiose du passé transcendait le présent, l'expliquait sans le justifier... la science avait ses limites ; au-delà, on entrait dans le monde de l'absurde...

Un monde finalement simple et sans but, à ses yeux. Il ne vivait cette relation étrange avec la nature que de l'extérieur. Il ne pouvait suivre les deux géologues. Son équilibre était ailleurs, peut-être dans un amour impossible ? Il savait que bientôt il ne pourrait plus assumer le bruit de fond quotidien. Il était seul à Rabat et son bien-être dans la médina, la gentillesse de ses voisins, les journées paisibles dans les ruelles

ensoleillées, n'étaient que des moments volés. Il serait toujours harcelé par les autres, les administrateurs pointilleux ou les méchants escrocs qui chercheraient à le retrouver, même à l'autre bout de la planète.

Il faillit buter contre un bloc de basalte. Ses idées noires le poursuivaient, mais une phrase de Lemerancier le rappela à la réalité :

« Nous marchons depuis deux heures. On va s'accorder une courte pause ; le coude de la vallée est à une heure de marche. »

Berthier s'étendit dans l'herbe. Il demanda à son compagnon comment il vivait son séjour au Maroc. Lemerancier eut l'air surpris :

« Je ne me plains pas, la famille est bien logée et les conditions de vie sont faciles pour tous. Parfois ils viennent me rejoindre sur le terrain. De grandes vacances, en somme. Mais le départ de France a quand même été dur. J'étais Conservateur au Muséum d'Histoire naturelle de Poitiers, mais j'avais de gros problèmes avec le directeur de l'époque. C'était un homme qui vivait pratiquement au ban de la société : aucune humanité, pas de contacts, pas d'amis. Les gens riaient de lui et de ses maladresses. Ils faisaient semblant de le prendre au sérieux, mais il n'était pas crédible ! Souvent je devais sauver la situation. J'ai tenu quelques années et quand il a commencé à m'agresser, sur le plan administratif, j'ai compris qu'il fallait partir... Et puis il y avait l'appel de l'Afrique, le formidable travail de recherche à accomplir dans ce pays ; en fait une tradition française : nous ne sommes pas les premiers à fouler les pentes de ces montagnes et on continue le travail des anciens ! »

Pascal Lemerancier donna le signal du départ et la petite troupe se remit en marche, sur un terrain plus facile. Ils atteignirent le coude de la vallée Sud du Rhât au milieu de l'après-midi. Le paysage avait changé : il était plus dur, de nombreux blocs éboulés de grande taille occupaient les pentes. La piste était plus raide et à l'extrémité de la vallée on voyait s'étendre majestueusement le cône d'éboulis principal du djebel : une

forme géométrique presque parfaite, qui faisait près de cinq cent mètres de hauteur. On pouvait le traverser et accéder au sommet. Mais la mule aurait des difficultés sur ce terrain instable.

En fin de journée, ils avaient atteint le camp intermédiaire, une pelouse humide au pied d'un affleurement de basalte. Quelques centaines de mètres au-dessus, le calcaire commençait. Ils attaqueraient la falaise le lendemain.

La tente installée, Ali prépara un repas léger : pain et conserves. Une habitude à prendre. Mais ils avaient quand même emporté une bouteille de vin rouge. Le vent froid de la soirée descendait des sommets et les faisait frissonner. Berthier était content de sa veste rembourrée et il avait mis un bonnet de laine. Il pensa que le lendemain la montée serait rude, près de mille mètres, droit dans la falaise découpée en gradins successifs. Et le sommet était encore plus loin, invisible d'ici.

Les chiens aboyèrent pendant une partie de la nuit. Un troupeau de moutons paissait l'herbe rare, entre les blocs de rocher. Ils n'étaient pas les seuls dans la vallée ; dans le Haut Atlas il y avait toujours un berger, qui dormait à même le sol. Cette terre désolée était habitée et exploitée jusque dans ses moindres recoins.

Le lendemain matin les deux hommes étaient en route pour le sommet. Le muletier était déjà parti en direction du col Est. Berthier avait de la peine, le souffle court et les jambes raides. Des mouches, tenaces, leurs tournaient autour. Lemer cier prenait des échantillons de roche, les examinait à la loupe, puis reprenait sa montée jusqu'au gradin suivant. Des marmottes sifflaient à leur approche. Il faisait beau, mais le sommet du Rhât avait de nouveau son chapeau nuageux ; il devait faire froid là-haut.

Au milieu de la matinée, ils firent une halte. La vue devenait grandiose : en face le djebel Tignousti dominait la vallée ; derrière, on voyait à contre-jour les murailles du Tarkeddit et du djebel M'goun, qui barraient l'horizon du Sud.

Ils reprirent leur lente progression ; maintenant ils étaient à l'ombre et un vent froid s'était levé, glaçant les mains. Le

plateau n'était plus très loin, mais le terrain restait assez difficile, encombré de plaquettes rocheuses instables.

À la mi-journée, ils avaient atteint le rebord du plateau. Devant eux s'étendait un désert de pierre creusé par l'érosion. Un passage sinueux, herbeux, permettait de contourner les pans de rocher. Parfois il fallait les escalader, dans un mouvement de tout le corps, déjà fatigué par l'effort de la montée. Berthier avait les mains écorchées et souffrait du froid : ils étaient maintenant en plein vent et les rafales freinaient leurs mouvements. Ils firent une pause à l'abri d'une petite grotte.

« Encore une heure de marche et nous atteindrons la balise sommitale. J'ai des échantillons importants à prendre là-haut ! Ensuite nous reviendrons sur nos pas. Courage... »

En cours de route Lemercier avait tenté de repérer des gouffres traversant la couche calcaire, mais en vain. La circulation de l'eau dans le massif était encore un mystère. Le précieux liquide traversait la montagne par de nombreuses fractures impénétrables.

Le brouillard s'était levé, sous forme d'épais nuages poussés par le vent en direction de l'est. Ils trouvèrent la balise au dernier moment ; ils étaient tombés dessus par hasard. Le hurlement du vent les empêchait de parler. Lemercier ramassa ses échantillons et fit immédiatement demi-tour. Ils reprirent le chemin du retour avec le vent dans le dos, en trébuchant, poussés par les bourrasques. De temps en temps ils avaient le visage criblé de petits grêlons coupants ; la lutte était inégale...

Plus bas, ils rejoignirent les falaises jaunes de calcaire dolomitique. À l'abri du vent ils purent récupérer et firent une pause, les yeux pleins de larmes et de poussière.

Dans le dédale du massif calcaire, Berthier avait l'impression de se retrouver à l'intérieur d'une cité antique, usée par la pluie et la neige. Des hommes étaient montés ici avec leurs moutons, pour trouver un maigre pâturage. Aujourd'hui ils avaient disparu, découragés par les conditions climatiques extrêmes. Ils avaient construit des murs de pierre sous le calcaire et

s'abritaient dans de petites grottes. Certains étaient morts sur ce plateau désertique.

Ils retrouvèrent un sentier sinueux qui les mena en direction du camp installé par le muletier; mais il y aurait des problèmes à cause du vent qui ne faiblissait pas. Lemercier remarqua, inquiet :

« Pourvu qu'il ait pu monter la tente, c'est notre seul abri au col. J'ai peur qu'il ne soit redescendu dans la vallée... »

Soudain les nuages s'écartèrent et le paysage, éclairé par un pâle soleil, réapparut. En face d'eux s'étendait le col Est avec son gazon vert ; le muletier avait monté la tente sous le col, dans une zone où le vent soufflait modérément. La mule paissait tranquillement à quelques mètres, deux pattes entravées. Ali vint à leur rencontre :

« J'ai eu de la peine à planter les piquets ; par endroit j'ai utilisé des moellons de pierre. Mais la tente va tenir, au moins cette nuit. Ensuite, il faudra descendre à Abachkou ; je pense que nous ne pourrons pas rester plusieurs jours près du sommet. »

La situation n'était pas fameuse, des rafales humides pliaient la tente dans tous les sens.

La nuit commençait à tomber et les trois hommes s'adossèrent à un bloc calcaire pour tenter un frugal repas. Ensuite ils rejoignirent la tente et s'enfoncèrent dans leur sac de couchage. Le muletier était resté à l'extérieur, emballé dans une couverture. Il y eut une période d'accalmie, mais le froid les empêchait de dormir. Berthier fixait des yeux un des piquets, dans la pénombre. Il eut soudain envie de se confier à Pascal, malgré la tempête, de lui raconter dans quelle situation inextricable il se trouvait.

Lemercier l'écouta avec attention. De temps en temps on entendait les coups de sabots de la mule, sur la terre sèche.

« Ecoute Pierre, tu as été très imprudent, c'est clair. Ici on ne dénonce pas les agissements d'un Marocain. Ces gens sont chez eux et gèrent le pays à leur guise. Ton faux passeport peut te

valoir pas mal d'ennuis. Pour l'instant, je ferais confiance à Gagnac ; c'est un ancien et il connaît toutes les ficelles. Il te sortira de là ! Si tu as besoin de te réfugier pour un temps dans le bled, tu n'as qu'à me contacter. Avec Delteil on connaît bien cette région du Haut Atlas. On te trouvera une planque... dans une tribu amie... les gens aiment bien accueillir les Européens. »

La réponse de Lemerancier avait un peu calmé les angoisses de Berthier. Il n'était pas seul dans ce pays maintenant, et il pouvait envisager de mener une lutte contre ses ennemis ; mais il lui fallait beaucoup de souplesse et il devrait accepter les prochaines livraisons en Suisse, pour endormir leur méfiance...

Pendant la nuit, la tempête redoubla d'intensité. La tente s'était déchirée et le piquet de sortie envolé dans le noir. Ils durent tenir l'autre piquet qui faiblissait à son tour ; quand le jour se leva, ils n'avaient pas dormi. Dehors, le muletier avait disparu, avec sa bête ; il avait dû descendre chercher un refuge, au début de la nuit, sans les avertir. Lemerancier était furieux. Le vent était presque tombé et ils sortirent pour constater les dégâts. La tente était en lambeaux, mais Ali avait laissé la caisse de vivres à quelques mètres de là. Ils réussirent à ouvrir une boîte de confiture et firent fonctionner le réchaud à gaz pour préparer un peu de thé. Ils entendirent alors un bruit de sabots qui venait du col : Ali était de retour. Il n'avait pas supporté cette nuit d'enfer et était descendu pour quelques heures à l'abri du vent et de la pluie.

Ils chargèrent la mule et se préparèrent pour la descente vers la vallée. Le temps s'était remis, et les rayons du soleil réchauffaient leurs épaules. Il n'y avait plus de sentier ; il fallait naviguer à moitié sur l'herbe et à moitié sur l'éboulis instable. Après une heure de progression, ils rejoignirent un replat de la montagne où les anciens avaient construit des abris de pierre, des « azibs », entourés de quelques enclos à moutons, en ruine. C'est là que le muletier avait passé la nuit.

Ensuite la pente reprenait plus raide. La mule devait freiner la descente de ses quatre sabots et plusieurs fois elle se coucha sur l'avant. Ali l'encourageait de la voix avec des cris gutturaux.

Lemercier était songeur ; pour lui, le programme de la mission était compromis. Il s'adressa à Berthier qui marchait avec peine, les cuisses douloureuses :

« On travaillera dans la vallée et aux Bou Guemès. Les conditions sont trop dures en altitude. En principe, à cette époque, on risque une tempête tous les jours ! Mais j'ai assez à faire dans les bas... »

Bientôt, ils entrèrent dans une zone couverte de taillis de chênes vert foncé. Plus bas, on entendait le bruit de l'oued. Après une dizaine de minutes, ils atteignirent la rivière. L'eau était cristalline et peu profonde ; Berthier s'étendit à plat ventre et but à même le courant, à côté de la mule. Lemercier remarqua :

« Nous avons pris un sacré raccourci, en principe nous pouvons être à Abachkou dans deux heures ! »

Ils continuèrent leur progression dans l'oued, l'eau fraîche leur faisait oublier la grande fatigue. Sur le sentier, à l'ombre d'un saule centenaire, un homme les héla, avec de grands gestes. Ils s'écroulèrent sur le sol, à côté de lui. Le fellah leur présenta une écuelle de beurre rance et une miche de pain. C'était leur premier repas de retour dans la vallée.

L'homme les regardait en souriant, des rides profondes jouaient autour de ses yeux clairs. Berthier sentit, quelque part, que cet instant était magique ; cette communion entre des individus qui ne se connaissaient pas mais représentaient la même humanité, remontait au début des âges. Il comprit le sens du mot solidarité. Ce Berbère avait accueilli des voyageurs épuisés, spontanément ; il ne demanderait rien en échange.

À Abachkou, Ahmed les attendait sur la piste. Il avait été averti par les enfants du village. La grande tente était installée à proximité d'une maison en pisé, sur un terrain en friche et à l'ombre de quelques oliviers. Berthier, après les salamaleks

d'usage, s'était retiré sur son lit de camp. Il tomba dans un profond sommeil.

Pendant les quinze jours qui suivirent, ils furent très actifs, la plupart du temps dans des petites vallées latérales de l'oued Bou Guemès ou sur les crêtes calcaires des montagnes environnantes. Le soir ils redescendaient au village, éreintés. La Land Rover leur épargnait une marche d'approche fastidieuse sur la piste. De jours en jours Berthier se fondait dans son nouvel environnement. Il avait appris quelques phrases de tamazight et il aimait parler aux femmes dans les champs ; souvent elles se mettaient à rire, sans moquerie, et lui répondaient, parfois un peu troublées. Lui, les regardait : elles étaient comme des fleurs poussant, isolées, au milieu des blés. Ici tout respirait la paix : une humanité réconciliée avec la terre. Au village, les hommes le saluaient et il échangeait aussi quelques mots avec eux. On les avait invités plusieurs fois pour le repas, dans les grandes maisons colorées, aux fenêtres bordées de plâtre blanc. Ils vivaient toujours le même cérémonial qui soulignait la dignité de l'homme pauvre, mais libre.

Le temps s'écoulait rapidement et un jour Lemerancier annonça leur départ prochain.

Ils reprirent la piste par un temps brumeux ; on ne voyait plus les montagnes et les villages de la vallée. Quelques heures après ils étaient en plein maquis, sur la piste D'Azilal.

En fin de journée, ils avaient atteint le goudron et ils roulaient en direction de Beni Mellal, où ils passeraient la nuit.

Berthier se sentait déprimé ; il venait de tourner une belle page de sa vie. Le retour sur la Meseta marocaine signifiait pour lui la fin d'un mystère : une communion intense avec le monde ; quelque chose qu'il recherchait depuis longtemps, qu'il avait connu dans son enfance, lors des grandes vacances à la montagne avec ses parents et leurs amis paysans. Il n'avait plus retrouvé cette sensation jusque-là. Et maintenant, ils retournaient vers la ville et tous ses dangers.

Chapitre Six *Rabat, été-automne 1980*

De retour chez lui, son voisin lui tendit un message, dans une enveloppe non adressée. Il devait contacter Belkaadi au plus vite. Ce dernier lui annonça un nouveau voyage pour Genève dans la semaine. Il lui ferait apporter la valise à domicile, par un membre de l'Organisation.

La traversée sur Genève se passa sans histoires, comme la première fois. Dans le hall de l'aéroport, un homme âgé, aux cheveux coupés en brosse, avec une barbe en collier, l'attendait. Il lui tendit chaleureusement la main. Ils montèrent dans une grande limousine qui les conduisit directement à l'hôtel. L'envoyé de la banque Rumsfeld se rendit seul à son bureau, avec la valise. Berthier passa la soirée à se promener au bord du lac et but un verre dans un bar des Eaux-Vives.

Le lendemain, il reprenait l'avion pour le Maroc.

Chez Delabarre, il reçut un coup de fil de Lemerrier qui lui rappela l'invitation du lendemain soir à l'ambassade de France. Rozanov avait insisté pour qu'il vienne aussi ; il voulait autour de lui des représentants de tous les pays et se réjouissait de le connaître. L'expatrié se voulait mondialiste...

Il se rendit à l'ambassade dans un petit taxi bleu, la 4L était en panne. Il avait mis une chemise neuve pour l'occasion après un passage rapide chez le coiffeur de son quartier.

Dans le jardin, il y avait beaucoup de monde et il se sentit un peu désorienté. Il repéra Georges Delteil qui interrompit sa

conversation avec un gros homme à la cravate bariolée, pour venir l'accueillir. Ils firent quelques pas ensemble et furent arrêtés par un personnage maigre, sans âge, avec des yeux bleus, rieurs ; Delteil fit les présentations :

« Cher Pierre, je te présente Mischa Rozanov, notre collègue ; et voici Pierre Berthier qui rentre d'une mission dans l'Atlas avec Lemerrier... » Rozanov fit une courbette à l'ancienne, un peu ridicule, devant le jeune homme ; il souriait de toutes ses dents.

« Enchanté de rencontrer un citoyen suisse : un représentant d'une des plus vieilles démocraties du monde ! »

À côté de Rozanov, une jeune femme élégante, habillée d'une longue robe décolletée, à la mode tzigane, se tenait un peu en retrait. Elle avait des cheveux châtain, légèrement ondulés, qui retombaient gracieusement sur ses épaules découvertes. Ses yeux étaient gris, avec de curieuses paillettes jaunes, chatoyantes ; un visage ouvert, chaleureux, un peu pâle. Elle donnait une impression générale de fragilité. Rozanov la prit par le bras et la présenta à Berthier :

« Voici une compatriote qui vient de la Russie éternelle, notre porte-bonheur à nous les expatriés : Hellena Sossipatrova. Hellena vit seule, à Rabat ; son mari est retenu en URSS... »

Berthier lui serra la main ; il eut l'impression qu'un contact s'était établi entre eux, un courant de sympathie, une sorte de complicité. Sa peau était douce ; il dut réprimer une forte envie de toucher ce corps qui semblait s'offrir facilement. Une illusion, probablement ; une impression fugitive. Il se méfiait de ses impressions ! Il revint sur terre. Elle le regardait, droit dans les yeux et il se sentit désemparé. Il avait rarement vu une femme dégageant une pareille chaleur, face à son interlocuteur : il avait l'impression de l'avoir déjà rencontrée ; une vieille amie en somme ou une grande sœur... Elle prit la parole en lui touchant discrètement la main :

« Content de vous rencontrer. Mon ami Mischa exagère toujours un peu, mais nous formons une petite société d'exilés et

nous aimons beaucoup parler du pays, évidemment. Vous êtes de passage au Maroc ? »

Sa voix était ferme, profonde, et démentait cette sorte de faiblesse apparente qui se dégageait de son visage et de sa taille délicate.

« Non ; je travaille dans l'import-export pour une maison genevoise. Nous avons des associés marocains, une antenne à Rabat. Mais il est parfois difficile de travailler avec les gens du pays. Il faut beaucoup de patience.

— Chez nous, en URSS, les conditions de travail sont parfois aussi insupportables. Il y a de la corruption à tous les niveaux. Je travaillais pour une grosse firme, dans le pétrole, mais j'ai décidé de quitter le pays à la première occasion. Mon mari a eu moins de chance. Le parti nous surveillait constamment et j'ai pu me réfugier en France, à l'occasion d'une conférence internationale. Mais j'ai peur pour Igor... »

Elle avait un léger accent mélodieux. Berthier l'aurait écoutée pendant des heures. Mais Lemercier vint le chercher pour le présenter à d'autres collègues et ils durent se séparer. Rozanov était dans leur groupe et il racontait de grosses plaisanteries, très soviétiques. Il portait un regard optimiste sur les choses et les gens ; son expérience de géologue solitaire lui avait forgé un caractère fataliste et pragmatique. Il savait tirer parti de tout, fabriquait lui-même ses meubles (il s'en vantait volontiers !) et vivait en célibataire endurci. Il partageait une petite pièce-cuisine avec un coopérant japonais, toujours souriant. Un tandem atypique. Mais ils aimaient bien rencontrer des collègues, pour des soirées un peu arrosées. D'ailleurs Berthier était déjà invité à une de leurs réunions pour la semaine suivante.

À la nuit tombée, quelqu'un alluma des lampadaires. L'ambassadeur fit un petit discours sur la tradition d'accueil de la France et les bonnes relations diplomatiques avec le Maroc. Il souligna l'importance des travailleurs immigrés en France et en Europe ; ces gens contribuaient au développement économique

de tout un continent et ils travaillaient souvent dans des conditions difficiles, loin de leur famille.

Ensuite, les invités se dirigèrent vers les tables, dressées sur la pelouse, pour se servir de boissons et de petits fours. La conversation était générale, un bourdonnement ininterrompu de ruche en délire, avec de temps en temps des cris de surprise, plus aigus. Berthier se trouvait seul au coin d'une table, lorsqu'il sentit une présence à côté de lui. Hellena, souriante, lui tendait un verre de vin. L'ambassadeur avait prévu quelques bonnes bouteilles.

« Vous avez l'air triste Pierre, je vous observe depuis quelques minutes. Vous n'êtes pas vraiment dans votre milieu, n'est-ce-pas ? Pourtant ces gens sont charmants et vous avez la chance de pouvoir les accompagner sur le terrain. Je parle des Lemercier et de leurs amis, évidemment. Les Lemercier forment un couple idéal et leurs enfants sont adorables. Je profite aussi de leur présence à Rabat. Anne est une vraie copine et elle me soutient dans les moments difficiles ; je vis parfois des journées creuses, avec devant moi un horizon bouché. C'est ça l'exil ! Une solitude involontaire, mal assumée.

— Votre mari a-t-il une chance de passer à l'Ouest ?

— Non ! Elle fit une petite grimace douloureuse : « Depuis que je suis au Maroc, ils le surveillent de près. Mais je ne peux pas quitter mon travail à l'ambassade, c'est mon seul revenu. J'habite un petit appartement à l'avenue Ben Abdallah et je gère mon existence au mieux ; un peu comme vous ! »

Berthier posa son verre et lui prit délicatement le bras. Il sentait qu'il allait se passer quelque chose et il ne voulait pas laisser fuir cet instant. Il la regarda droit dans les yeux et lui parla franchement :

« J'ai l'impression que nos vies se sont croisées, ce soir, pour quelque chose, une raison que je ne connais pas encore... Nous avons un point commun : l'exil. Je sais aussi ce que ce mot signifie, mais je ne vous en dit pas plus. Je veux vous revoir. Je vous propose un repas en commun, près du Chellah, demain

soir ; je connais un petit restaurant confortable qui fait des tajines succulents. Ne refusez pas ! »

Hellena fit une petite moue, avec un sourire en coin. Ils se trouvèrent tous deux embarrassés, un court instant, comme des adolescents qui se découvrent.

« Vous allez vite en besogne ; n'oubliez pas que je suis mariée et mes amis ne comprendraient pas ce genre de situation. Vous êtes bien jeune... Qu'en pensez-vous ? »

Berthier avait le cœur battant, il était étonné de sa propre audace. Il pensa que, de toute façon, chacun menait sa vie à sa manière et l'opinion des amis d'Hellena lui importait peu. Cette femme l'attirait, malgré leur différence d'âges ; il sentait comme un mystère planer autour d'elle. Elle appelait l'amour et dégageait une sensation, peut-être involontaire, de franche indépendance, une terre nouvelle à parcourir, malgré sa situation peu enviable.

« Ne vous méprenez pas. J'ai besoin de vous, c'est un appel à l'aide en quelque sorte. Berthier avait peur d'en faire un peu trop, mais il s'emportait malgré lui : je pense que vous êtes une personne qui peut m'apporter beaucoup et je compte sur votre présence. Je suis sérieux...

— Dans ce cas, je ne puis refuser ; je vous sens malheureux et je crois que vous êtes différent des gens qui nous entourent ; il y a de l'angoisse chez vous. Je connais ce sentiment ! »

La fête se terminait et des employées de l'ambassade débarrassaient les tables ; on éteignait les lampadaires. Hellena se dirigea vers le groupe de géologues ; elle se faisait raccompagner par Lemercier et avait donné rendez-vous à Berthier le lendemain soir à son adresse, un immeuble locatif. Berthier se fit déposer à l'entrée de la médina par Delteil qui venait d'acheter une Peugeot 504 toute neuve. Il lui demanda son avis sur Hellena :

« Une fille intelligente et solitaire ; elle souffre d'être séparée de son mari. Mais, d'un autre côté, elle aime les hommes et elle a déjà eu plusieurs liaisons discrètes à l'ambassade. Elle a même connu un Marocain qui a failli la demander en mariage. Elle ne

pouvait pas, et pour cause. L'affaire a mal tourné. C'est quand même une chic fille et tout le monde l'apprécie ici... »

Le lendemain, Berthier se trouvait dans son bureau, lorsqu'on frappa à la porte. Anissa entra le visage fermé et s'assit en face de Berthier. Celui-ci décida d'être franc avec elle, il l'avait aimée ; pas comme elle l'aurait désiré. Il le savait et se sentait coupable. Ils avaient quand même partagé des moments de réel bonheur.

« Anissa, je ne veux pas te faire de mal, mais tu dois comprendre qu'il n'y a pas d'avenir pour nous deux. Nous sommes trop différents et nos chemins vont se séparer ici. Je ne peux pas t'apporter la vie stable dont tu rêves ; je ne suis même pas sûr de pouvoir rester dans ton pays. Je vis au jour le jour et pour l'instant mon avenir ne dépend pas de moi. Je suis dans un piège, fait comme un rat, et tu ne peux rien pour moi. » La jeune femme ne pouvait pas comprendre ; elle fixait un point imaginaire au plafond, sans dire un mot.

L'entrée de Belkaadi fit diversion. Anissa sortit du bureau les yeux secs, avec dignité. Berthier admira son courage ; leur liaison avait décidément beaucoup compté pour elle. Belkaadi s'assit à son tour et prit la parole :

« Nous sommes contents de vous, mon cher Berthier. Vous avez compris où était votre intérêt. Continuez ce travail chez Delabarre, envoyez des rapports positifs. Il est inutile d'alerter un responsable de l'entreprise, nous le saurions tout de suite. En contrepartie, vous recevrez une petite compensation financière. Ce n'est que justice. Un troisième voyage est prévu pour bientôt, à l'attention de deux banques arabes. Comme d'habitude on vous contactera à l'aéroport de Cointrin. »

Le lendemain soir, il se rendit chez Hellena ; le petit immeuble était orné de balcons très fleuris. Il l'embrassa sur la joue, dans un geste naturel. Elle resta impassible mais les paillettes jaunes dans ses yeux gris s'étaient allumées une

seconde. Elle portait un pantalon de velours noir et un chemisier rouge. Il la trouva très sensuelle.

Ils descendirent au bord de la rive du Bou Regreg ; un petit taxi bleu les déposa sur le quai, à proximité des filets de pêcheurs. Il faisait chaud, en ce début d'automne, et l'air de la mer apportait comme une caresse rafraîchissante. Des bateaux tentaient de passer la barre de l'estuaire, profitant de la marée haute. La foule habituelle se bousculait devant l'entrée du Chellah. Les vieilles murailles ocre, qui surplombaient la rivière depuis des siècles, attiraient toujours les visiteurs. Derrière les murs, les jardins centenaires étaient un lieu propice à la réflexion. Il eut une pensée pour Anissa ; c'était le lieu de leur première rencontre. Il se sentait responsable de leur échec ; il n'avait pas fait beaucoup d'effort pour la garder. Mais sa décision était prise.

Ils firent quelques pas pour rejoindre l'entrée du restaurant. Le premier étage était en bois, avec un balcon recouvert d'une verrière. On les installa confortablement dans la salle du bas, où tournait un grand ventilateur qui produisait un bruit feutré. Un jeune garçon vint prendre les commandes ; ils se décidèrent pour un tajine à l'agneau. Le restaurant servait de l'alcool aux étrangers et Berthier choisit une bouteille de vin rouge pour accompagner le repas.

Pendant quelques minutes, ils se regardèrent, un peu gênés ; ils avaient beaucoup à se dire. Hellena prit la parole la première :

« Je vous sens toujours tendu Pierre, vous avez un gros problème. N'hésitez pas à vous confier ! Disons que j'ai une certaine expérience des situations difficiles. Je peux peut-être vous aider ? »

Berthier hésita à parler. Après tout, Hellena était une étrangère et il prenait un gros risque en lui confiant ses ennuis. Ceux de l'Organisation ne lui pardonneraient pas la moindre indiscretion. Pourtant, il savait qu'il pouvait compter sur son silence. En quelques mots, il la mit au courant de son histoire,

depuis la perte du passeport. Il évita cependant de parler de ses relations avec Anissa. Elle n'était pour rien dans le trafic de Belkaadi.

Le garçon apporta le tajine ; il souleva le couvercle en poterie conique. La viande était à point, recouverte de légumes variés et fumants. Hellena se servit et resta un instant silencieuse. Elle caressa machinalement une mèche de cheveux rebelle, puis se concentra sur son assiette, le front plissé par un effort de réflexion :

« Une situation sans solution immédiate, à moins de quitter le pays. La police ne peut rien pour toi ; ils n'accepteront pas les preuves de ce détournement de fonds. Ici, beaucoup de réseaux parallèles travaillent en toute impunité, qu'il s'agisse de prostitution ou d'argent. Tu es naïf, Pierre : le gros de l'économie se joue, ici comme ailleurs, en dehors de la politique. C'est pourquoi j'ai quitté l'URSS et son gouvernement corrompu ; des richesses se construisent sur le pétrole et la drogue. Le système soviétique est condamné à moyen terme, et l'Occident ne se porte pas mieux. Dans les deux camps on répète les mêmes erreurs. Tout cela finira mal ! Tu n'aurais jamais dû t'impliquer dans cette affaire. Tes patrons veulent recevoir des rapports rassurants et faire des bénéfices ; ils sont contents de leur filiale marocaine ; laisse-les dans leurs illusions ! »

Elle se servit un verre de vin rouge et s'essuya les lèvres. Elle prit amicalement la main de Berthier dans la sienne :

« Pierre tu n'es pas seul au Maroc. Ton ami Gagnac me paraît digne de confiance ; il a beaucoup d'expérience et il a dû appartenir à une section spéciale de l'armée française. Je me renseignerai à l'ambassade. Par contre les Suisses ne peuvent rien pour toi ; ils vont éplucher ton faux passeport. Tu es un clandestin, un jeune homme sans intérêt et ils n'ont de toute façon pas la réputation d'être très efficaces ! »

Malgré le ventilateur qui ronronnait au-dessus de leur tête, l'air était toujours aussi chaud et humide. Berthier avait écouté attentivement les paroles d'Hellena. Il savait qu'elle avait raison

sur la manière dont fonctionnait la société. Mais il refusait ce monde-là. Partout il combattait pour plus de justice et de liberté, les vieux rêves de mai 68 ; on en parlait beaucoup à Genève aussi. Il voulait s'en tenir à cette utopie, elle lui convenait. Il continuerait à dénoncer les Belkaadi et ses semblables, s'il s'en sortait vivant...

Pourtant, le vrai problème n'était pas là. Il savait qu'il était son propre ennemi, qu'il cherchait à épuiser les images du quotidien pour leur trouver une signification. Il avait peur de son indifférence face aux gens. Alors il provoquait... par moments, les rues de la médina lui semblaient vides, comme les villages rouges et verts des hautes vallées. Des destins ancrés dans la terre, presque inhumains. Il voulait plus ; Nicole comprenait et partageait son ambition ! Dans le temps... Son année de prison lui avait appris la patience et une apparente résignation. Mais il n'avait pas de réponse à ses interrogations. L'épisode avec Anissa l'avait marqué : il blessait les gens de son entourage sans le vouloir. On l'avait traité d'égoïste ; il n'aimait pas ce mot qui ne voulait rien dire.

Même les dialogues étaient faussés : des mots que les gens s'échangeaient comme des balles de tennis. Il cherchait maintenant dans le monde une raison d'espérer, mais le décor de la scène était fabriqué, avec seulement des saveurs fugitives. Il le dit à Hellena, en expliquant son peu d'enthousiasme pour ses contemporains, son manque de confiance dans l'humanité... il divaguait un peu.

Après le repas, ils firent quelques pas dans le jardin des Oudaïas, éclairé par de rares lanternes.

« Tu vois, Hellena, j'ai de la peine à appréhender la réalité et les gens. Je suis aussi un solitaire, mais un soir comme celui-là, avec toi, me redonne des raisons d'espérer : vous les femmes, vous avez une force cachée et communicative. Vous êtes peut-être l'avenir de l'humanité, sa sauvegarde, et je suis sérieux ! » Il devenait lyrique. Hellena n'y croyait pas ; Berthier raisonnait comme un garçon superficiel, idéaliste, un peu trop romantique.

Ils prirent un petit taxi qui longea le quai désert, où surgissait brutalement de l'ombre la coque d'un bateau blanc, couché sur le flanc. Dans la ville, le taxi ralentit le long du mur vénérable de la médina, à la hauteur d'une porte sculptée par les intempéries. Berthier sortit du véhicule ; il avait pris la main douce d'Hellena dans la sienne, la tirant hors du véhicule. Elle était contre lui, et, devant le chauffeur médusé, il l'embrassa tendrement. Malgré le trafic et les cris du chauffeur, il la sentit vibrer contre lui. Son corps mince collait au sien.

« Hellena, tu es avec moi cette nuit ; la médina nous appartient et tu es mon invitée ! »

Ils marchèrent, enlacés, le long des ruelles désertes, butant sur des obstacles invisibles. Il la serrait contre lui comme un objet précieux. Dans la maison ils s'embrassèrent encore, au milieu de la cour intérieure. Il caressait son corps maintenant soumis. Il la prit dans ses bras pour escalader les quelques marches qui menaient à la chambre à coucher. Le lit était encore défait et il l'étendit entre les draps en désordre. Elle avait retiré son pantalon et sa blouse. Elle attendait, le corps offert. Leur étreinte fut longue et le monde autour d'eux les avait quittés ; les murmures lointains de la médina ne leur parvenaient plus. Seuls leurs deux corps vibraient, en harmonie parfaite, dans la chambre faiblement éclairée. Dans les moments d'extase, Hellena se mettait à délirer dans sa langue natale. Elle parlait à voix haute ; on aurait dit une prière à l'amour, une incantation aux dieux du corps.

Le lendemain matin, ils furent réveillés par les coups de corne des éboueurs, qui passaient sous la fenêtre, accompagnés de leurs ânes, les chouaris chargés d'ordures. Une odeur pestilentielle s'infiltra quelques instants dans la chambre. Berthier se leva et prit une douche rapide. Il enfila un slip et bondit ensuite dans la cuisine pour préparer le café. Dans le lit, Hellena étirait son long corps gracieux, comme une chatte qui

étend ses membres sous le soleil du matin. Elle lissa ses cheveux souples, en désordre.

« Pierre, je suis épuisée ; je ne sais pas où tout cela va nous mener... J'ai dix ans de plus que toi et nous ne pouvons rien construire ensemble. Elle ne semblait cependant pas très persuadée de sa remarque, qui, dans le fond, ne changeait rien à leur relation.

— Ecoute, Hellena tu sais maintenant que je tiens à toi. Je te l'ai dit hier soir. J'ai besoin de ta force. Tu es là et je veux mieux te connaître : tes idées, ton corps. C'est tout ce qui importe. Nous pouvons unir nos solitudes. Une belle phrase et un beau programme, non ?

— Tu m'effraies ! Je vis avec des gens, moi. D'ailleurs, ils doivent m'attendre à l'ambassade ; il faut que je parte. Fais-moi un café pendant que je m'habille ! »

Il sortit avec elle jusqu'à la grande avenue qui longeait les murs de la médina. Les taxis bleus et les grands taxis Mercedes se mélangeaient, à grands coups de klaxons. Des groupes de six à huit personnes s'entassaient dans les grands véhicules, pour Marrakech, Fès ou Meknès. Ils eurent un peu de peine à se faire embarquer par un petit taxi bleu, discret, qui les emmena en trombe à travers Rabat. Hellena descendit à l'ambassade de France, et Berthier se fit conduire chez Delabarre.

Vers onze heures, il eut la visite d'Anissa qui lui adressa à peine la parole. La jeune femme semblait avoir pris son parti de la situation ; elle ne chercha pas à entamer une nouvelle conversation et se contenta de consulter quelques documents. Berthier était étonné de cette discrétion ou plutôt de ce manque de révolte. Il n'acceptait pas la résignation, même chez les autres.

Dans les jours qui suivirent, il téléphona plusieurs fois à Hellena. Ils décidèrent de se rencontrer régulièrement chez lui, le mardi soir. Ils partaient alors pour de courtes promenades à travers la ville qui les ramenait automatiquement à sa ryad, dans la médina. C'est là qu'il découvrait la richesse inépuisable de

son corps, qu'il jouait pleinement avec ses sens. Hellena savait calmer ses angoisses ; elle avait aussi conscience de la jeunesse de Berthier et de son désarroi.

« Je me suis renseignée à l'ambassade. Ils connaissent bien Gagnac ; c'était une grosse pointure de la DST, et il a encore beaucoup d'influence auprès des Marocains, surtout à la suite de certaines histoires troubles, en France. Il a été muté dans l'armée après l'indépendance. Je crois que tu peux lui faire confiance.

— J'espère qu'il pourra m'aider, mais pour l'instant je suis condamné à faire un troisième voyage à Genève. J'avais envie d'abandonner mais, depuis notre rencontre, je suis prêt à affronter les événements ! »

Quant à Anissa, elle lui était complètement sortie de la tête ; il n'y pensait plus que comme un lointain souvenir. Un jour, au début de leur liaison, elle l'avait invité au mariage de sa cousine à Meknès. Ils avaient fait le voyage dans une vieille camionnette Ford, conduite par un jeune fou qui ne connaissait pas l'usage des freins. La route était dangereuse et, dans les pentes, le conducteur coupait le moteur pour économiser son essence. Berthier avait cru sa dernière heure arrivée. Pourtant, après une éternité, ils s'étaient retrouvés stationnés devant la maison du mariage, à l'heure convenue.

En fait, il s'agissait de la cérémonie réservée aux femmes, mais Anissa ne l'avait pas averti. On l'avait introduit de force dans une cour intérieure, où se trouvaient une centaine de femmes arabes qui applaudirent à son arrivée. Elles étaient assises à même le sol, en rangs serrés, et chantaient d'une voix aigre, au rythme d'un infatigable tambourin agité par une jeune fille voilée. Anissa avait dit quelques mots à une des invitées et aussitôt on lui avait apporté une chaise avec un dossier rudimentaire. Les hommes faisaient la fête ailleurs ; comme Européen il était admis au rituel féminin ! Il avait dû assister à toutes les danses, mais il refusa de participer.

On lui proposa des plateaux de pâtisseries sucrées et collantes. La chaleur était étouffante et il commençait à se sentir

mal. Une vieille lui avait apporté de l'eau fraîche. Le temps passait lentement, des heures interminables... Finalement il avait retrouvé Anissa et ils étaient sortis dans la rue, au soleil couchant. Elle lui avait présenté rapidement sa famille : la mère le bas du visage caché par un mouchoir, le père un vieillard timide aux cheveux blancs et les deux frères, barbus et hargneux.

Ils étaient remontés dans la camionnette. Le jeune chauffeur les avait ramenés sains et saufs à Rabat, où Berthier retrouva le calme de son logis. Anissa était restée pour passer la nuit avec lui : la fête l'avait rendue amoureuse. Il se sentait épuisé et répondait mollement à ses avances.

Un soir, bien après leur séparation, alors qu'Hellena était occupée en ville, il fut violemment agressé par deux hommes cachés dans sa ruelle, de part et d'autre de la porte d'entrée mal éclairée. Il reçut un coup violent sur la tête et au foie ; il tomba lourdement sur le sol pavé. On le bourra alors de coups de pieds dans les côtes et il dut se protéger le visage. Alerté par le bruit, le voisin, qui fermait sa boutique, était accouru, une barre de fer à la main. Les deux agresseurs avaient aussitôt pris la fuite.

« Par Allah, Sidi, ils vous ont bien arrangé ! D'où viennent-ils, vous les connaissez ?

— Merci, Ali, ils sont venus régler un vieux compte de famille ; c'est une affaire personnelle. Je ne porterai pas plainte... »

Berthier savait que les deux hommes étaient les frères d'Anissa. Ils étaient venus venger l'honneur de la famille. Il s'en tirait encore bien : d'habitude, ils jouaient du couteau.

Pour lui, seule comptait maintenant l'énigmatique Hellena, qui l'avait complètement envoûté. Elle avait soigné ses blessures et le voyait régulièrement, plusieurs fois par semaine. Le week-end, ils partaient au bord de l'océan, à la plage des Nations, avec la vieille 4L réparée, face à l'horizon brumeux où se confondaient le ciel et la mer. Ils longeaient la longue plage de

sable ; Hellena parlait beaucoup. Elle était très marquée par son passé soviétique. Avec son caractère indépendant, elle avait eu de grosses difficultés à se soumettre aux règles du régime. Mais elle savait dissimuler et elle avait beaucoup d'amis parmi les membres du parti. Bien sûr, elle utilisait aussi son charme naturel et elle obtenait facilement ce qu'elle désirait.

Son mariage avec Igor avait été un accident de parcours ; cependant, elle avait appris à le respecter et à l'aimer un peu. Elle connaissait plusieurs hommes à cette époque, mais cette union arrangeait bien des choses. Elle put obtenir facilement un poste de traductrice, auprès de l'ambassade de France, grâce à un ami commun. Elle était douée pour les langues et maîtrisait bien l'anglais et le français. Sa demande de visa pour l'Ouest fut rapidement acceptée. À condition que le mari reste à Moscou.

Leurs escapades au bord de mer étaient devenues un rituel. La côte, au Nord de Rabat, était sauvage ; on y découvrait un monde de silence et de nature vierge. Après une muraille rocheuse déchiquetée, reste d'anciennes dunes consolidées par le temps et usées par les vents, ils débouchaient sur la plage moderne ; ils devaient abandonner la voiture qui ne roulait plus sur le sable mou ; ils continuaient à pied, main dans la main, comme des écoliers en vacances.

Ils s'asseyaient au bord d'une dune, à l'abri du vent. Il faisait encore chaud pour un mois d'octobre. En face, le rivage ondulait au gré de la marée. L'eau montait à l'assaut de la plage et formait des tourbillons, parfois mortels, pour les baigneurs. Des rouleaux blancs d'écume venaient du large et s'écrasaient avec fracas sur la côte.

Hellena parlait beaucoup de sa vie au Maroc. Elle y vivait depuis cinq ans et avait appris l'arabe. Elle avait fait la même expérience que Berthier et Anissa avec son ami marocain. Mais elle comprenait mieux la mentalité nord-africaine ; elle le revoyait épisodiquement.

« Nous sommes dans un pays de traditions, un peu comme chez nous, en Russie. La famille compte beaucoup, c'est le

dernier recours en cas de coup dur. Un seul émigré fait vivre plusieurs personnes. Vous ne connaissez pas cela, vous les Occidentaux ; depuis la guerre vous avez appris à vivre individuellement ; vous avez perdu vos valeurs, en particulier dans les grandes villes... »

Berthier faisait des ronds dans le sable chaud avec ses pieds nus, son corps épousait la pente de la dune. Il écoutait Hellena et il savait qu'elle avait raison. La solitude et la dépression en Europe étaient des maux chroniques ; le prix à payer pour le développement, et un confort bien relatif. Le corps était la seule vraie valeur reconnue, encore fallait-il savoir le mettre en harmonie avec l'esprit. Mais la réflexion de l'Occidental moyen n'allait pas jusque-là.

Berthier constata, en revenant au présent :

« La langue est une barrière difficile à franchir avec les gens d'ici ; ils parlent en général assez bien le français, mais j'ai remarqué que la signification des mots était différente. Certains sont parfois intraduisibles, d'où pas mal de malentendus ...

— Pour s'entendre, il faut d'abord accepter ses différences. J'ai eu beaucoup de peine avec Mohammed au début de notre liaison. Mes connaissances d'arabe ont bien arrangé les choses ; j'ai pu comprendre sa mentalité. Mon ami était très égoïste : il voulait une Européenne soumise à ses caprices. Il a été surpris lorsque j'ai pratiquement rompu nos relations ; en fait, il n'a pas encore réalisé... »

Le soir ils rentraient à Rabat, chercher un peu de fraîcheur sur une terrasse. Ils regardaient défiler la foule animée, et se sentaient proches l'un de l'autre. La nuit tombée, ils rejoignaient les quartiers sombres de la médina et la chambre de Berthier. Ils retrouvaient le contact sensuel de leurs deux corps dans la pénombre de la pièce. Ils cherchaient à aller au-delà de leur étreinte, dans un grand voyage ; mais ils retombaient à chaque fois, épuisés, comme des boxeurs groggy. Le sommeil les séparait, jusqu'au petit matin.

Chapitre Sept *Haut Atlas, août 1981*

Les otages arrivèrent devant les premières maisons d'Abachkou sous une pluie battante. Ils avaient été détachés de leurs liens et Berthier marchait librement à côté d'Isabelle, surveillant la jeune femme qui montrait beaucoup de difficultés à remonter la piste. Dans la cour de la tigherm du cheikh Ba Tinzer, ils retrouvèrent les deux hommes armés, accroupis à l'abri du plancher supérieur. Hussein donna un ordre bref et les ravisseurs s'approchèrent des otages, en les poussant en direction de l'escalier de pierre qui menait à leur prison. Cette fois, ils étaient tous groupés dans la même chambre. Delteil et le moghasni Mohammed étaient couchés sur leur lit de paille. Ahmed était debout, devant le soupirail qui laissait passer un peu de soleil, entre deux nuages d'orage. Delteil se souleva de sa couche, il constata, avec un peu d'amertume dans la voix :

« Ils ont quand même fait un geste positif en relâchant le vieux. Je pense qu'ils ne vont pas nous garder indéfiniment ; tout cela n'a pas de sens ! Quel gâchis... ! »

Isabelle s'était assise dans un des coins de la pièce. Sa voix était faible, transformée par la crainte, presque inaudible.

« J'ai compris une partie de la conversation avec le commandant marocain. Ils ont simplement échangé mon père contre des vivres pour rejoindre les plaines de l'Est. C'est du marchandage, il n'y a rien de charitable là-dedans.... Elle poussa un profond soupir : heureusement, il y a une forte pression de nos ambassades, pour garantir notre sauvegarde. Je crois que Salem a consenti à relâcher une partie des otages,

contre la libération de prisonniers sahraouis. Mais on ne connaît pas encore le lieu de l'échange. »

Les captifs n'étaient pas rassurés pour autant ! Qui serait choisi et à quelles conditions exactement ? Les autres seraient-ils assez forts pour gravir la chaîne de l'Atlas jusqu'aux plateaux désertiques menant à la frontière algérienne ? Ensuite ce serait le Sahara, dans des conditions difficilement supportables à cette saison !

Une fois de plus, Berthier mesura son impuissance face aux événements qui prenaient la forme d'un mauvais scénario, où les acteurs servaient d'alibis ! Il pensa qu'il devait tenter quelque chose ; il rêva un instant d'évasion, dans la montagne. Il espéra un assaut de l'armée qui leur permettrait de prendre la fuite. Mais le risque était trop grand, il le savait.

Au soir, on leur apporta de la nourriture et la ration d'eau habituelle. Salem accompagnait la jeune berbère. Il avait le visage tendu et ses gestes étaient plus nerveux que d'habitude ; il tenait son chèche déroulé à la main, comme une peau inutile :

« Demain, nous recevrons des vivres et des vêtements pour un long voyage ; il y aura des risques. Vous êtes notre garantie de survie et vous nous suivrez, jusqu'à notre jonction avec les gens du Sud. Ne tentez rien, sinon vous serez abattus. Pour l'instant, avant le départ, vous resterez dans cette pièce... » Son crâne lisse luisait devant la flamme de la lampe à carbure. Il se retira en silence.

La nuit suivante fut agitée. Dans ses rêves Berthier entendait la voix de Salem qui les menaçait de mort. Le traquenard s'était refermé sur eux et ils ne devaient compter que sur leurs propres forces.

Le lendemain matin, ils absorbèrent un rapide déjeuner : des galettes de maïs et du beurre rance... Isabelle avait les yeux rouges, mais paraissait en bonne forme physique. Ahmed faisait sa prière dans un des coins de la pièce, à côté du moghasni. Delteil, épuisé, dormait encore.

Dehors, Berthier entendit clairement le ronronnement d'un moteur. Il regarda par le soupirail et, dans la cour, il vit une des Jeep de l'armée, chargée de matériel. Hussein et quatre de leurs ravisseurs surveillaient le véhicule, l'arme à la main.

À côté de lui, il sentit la présence de Delteil, réveillé, qui cherchait à voir, lui aussi, à travers l'ouverture laissant passer quelques pâles rayons solaires :

« Ils apportent des vivres et des couvertures... »

Berthier pensa qu'ils n'auraient pas suffisamment de nourriture pour une dizaine de personnes. Il se gratta la mâchoire, encore douloureuse :

« De toute façon, ils devront ravitailler en route ; il faudra bien passer par des lieux habités.

— Je pense plutôt qu'ils vont passer derrière la vallée des Bou Guemès, au sud des douars, pour rejoindre les hauts plateaux. Les villages sont rares ! »

Dans la salle, ils étaient tous assis sur la paille en attendant avec angoisse la suite des événements. Un des ravisseurs nettoyait méticuleusement son arme, tout en guettant les prisonniers. Ahmed lui adressa la parole, mais il répondit à peine.

« Il ne veut pas parler ; je crois qu'il ne connaît que le tamazight. »

Ahmed renonça à poursuivre la conversation. Il reprit sa place sur son lit de paille, le visage en sueur.

La matinée s'écoulait, monotone. Ils avaient entendu le départ de la Jeep, suivit d'un grand bouleversement dans la cour. On tirait des caisses de vivres à même le sol ; Berthier pensa qu'ils allaient encore manger des conserves pendant longtemps. Il n'y avait pas de viande ou de légumes frais en dehors de la vallée.

Isabelle peignait ses longs cheveux blonds, elle paraissait se désintéresser de leur situation. Berthier s'approcha d'elle et s'assit à ses côtés, soulevant un petit nuage de poussière :

« Tu as été courageuse, ces deux derniers jours ; je suis surpris de ta connaissance du pays, surtout des habitants. Mais j'ai l'impression que vous êtes venus ici dans un but précis ! Il ne s'agit pas seulement de photos et d'exotisme... Je me trompe ? »

Elle se leva et fit quelques pas dans leur cellule tout en continuant à se lisser les cheveux. Elle paraissait embarrassée par la question et cherchait une réponse appropriée :

« À Toulouse, où je suis née, mes parents appartenaient à un groupe de réflexion biblique. Ils analysaient les textes sacrés en cherchant leur signification profonde... Nous avons élargi le cercle et des musulmans assistaient à nos discussions. Des érudits, des « oulema », venaient nous apporter leur éclairage. Nous avons trouvé beaucoup de points communs entre notre religion et l'islam. En fait nous lisions le même livre, la Bible et le Coran partagent beaucoup de choses et Jésus est respecté comme un prophète. Berthier suivait attentivement ce récit, en forme de confession : « Tu m'intéresses, mais je devine la suite ! »

« Il y a deux ans nous avons décidé, avec mon père, de nous rapprocher des musulmans d'Afrique du Nord... Nous avons tenté un travail d'information auprès des populations déshéritées de Casablanca. Mais il fallait être très discret. Nous avons d'abord aidé les plus démunis et plusieurs familles nous ont reçus avec gratitude. Malheureusement, nous avons été dénoncés à la police par un voisin. Il nous avait entendus parler des Évangiles !

— Vous êtes des inconscients. Berthier était furieux contre la jeune femme : « Le sujet est tabou au Maroc, et personne ici ne cherche un véritable rapprochement entre les deux religions, surtout que l'islam est une religion d'État. C'est stupide votre démarche ! Ici les gens n'ont pas besoin de missionnaires, c'est une activité heureusement révolue ! Vous risquez l'expulsion, au mieux...

— ...c'est pourquoi nous avons quitté Casa pour nous installer dans les montagnes. Là, nous avons été très prudents et

nous n'avons eu que quelques contacts avec la population. Mais je me sens toujours poussée par une force intérieure. Tu devrais comprendre ça !... Non, Berthier ne comprenait pas. Il n'avait pas la foi, un mot creux, un peu facile... qui servait souvent de placebo. Il le dit, mais elle n'écoutait pas. « Nous devons diffuser le vrai message à ces populations. Je lutte aussi pour la condition de la femme ; afin que l'on reconnaisse enfin ses droits ! »

Berthier connaissait mal les problèmes théologiques et il se sentait peu concerné. Il haussa les épaules, on ne sortait pas de ce piège qui divisait les hommes. Où était la vraie voie ? Qui possédait le message de libération, la recette ultime ! Des réflexions stériles, sans suite, pour tenter de camoufler le côté sordide du quotidien... Hellena lui parlait souvent de l'islam et elle insistait sur le concept de Dieu unique. Dans la religion chrétienne Dieu partage la divinité avec son fils et un bon catholique vénère la Sainte Vierge, sans compter une myriade de saints qui se pressent au portillon. Une situation complexe.

Mais pour un musulman, seul compte le dialogue direct avec Dieu. Il peut lui avouer ses péchés et se faire pardonner, à condition de pratiquer les cinq prières journalières, et de respecter le Ramadan. Une bonne recette, pratique...

À ce stade, toute discussion devenait impossible. Au Moyen-Âge on brûlait des gens pour moins que ça. À Genève, même Calvin avait fait brûler Michel Servet, à la suite d'une vilaine querelle théologique concernant la Sainte Trinité. Les loups se dévoraient entre eux, comme au temps de l'Inquisition. Décidément la religion était un mauvais prétexte, un argument fallacieux, hypocrite, qui dressait les communautés les unes contre les autres. Une évidence que personne ne voulait reconnaître officiellement. Parfois Hellena faisait le parallèle avec le système de répression soviétique. Le pouvoir accordait ses bienfaits aux membres du parti et déportait les autres. Une sorte d'excommunication, en somme. Il n'y avait plus de place

pour la spiritualité, qui d'ailleurs ne se partage pas ! Berthier rapprocha sa tête de l'oreille d'Isabelle et lui dit d'une voix ferme :

« Surtout pas un mot de tes convictions religieuses en présence de nos ravisseurs ! Je tiens à ma peau ! Ils sont fanatiques, eux aussi, et ils veulent s'imposer à leur manière. Dans l'instant, ils ne s'engagent que pour des raisons politiques. C'est déjà bien suffisant ! »

L'heure du repas approchait. Comme d'habitude, on entendit grincer la lourde porte de bois ! Cette fois, il y avait des conserves de poisson au menu et même des oranges pour le dessert. C'était probablement le jour du souk et Berthier imagina le spectacle paisible des marchands, accroupis sur la place de terre battue en dehors du village, avec les mules entourées d'un nuage de mouches, à l'ombre des noyers.

Berthier était inquiet pour leur avenir : seraient-ils en bonne condition physique pour entamer un long périple dans des régions difficiles ? Isabelle était jeune et avait l'expérience de la vie rude des gens de la montagne ; Delteil était une vraie chèvre de l'Atlas, il avait accompli plusieurs missions dans la région et sa blessure était en voie de guérison. Ahmed aurait de la peine, il marchait peu et avait de mauvais souliers. Le moghasni avait été formé à l'école militaire et il était bien équipé, mais il avait les pieds en mauvais état. Quant à Berthier, il se sentait en forme, quoique fatigué. Il avait encore tout le dynamisme de sa jeunesse. Il savait qu'ils seraient libérés, tôt ou tard et cet espoir lui permettait de tenir le coup.

Ils firent une sieste en début d'après-midi. Le gardien s'était aussi endormi et le silence pesait lourdement sur la vieille casbah. On entendait parfois quelques bruits lointains de conversation ou des hennissements venant de l'extérieur. Les bêtes attendaient en bas, dans la cour, et on devait s'occuper de leur chargement.

Vers la fin de la journée, le rayon de soleil traversant le soupirail avait tourné, il n'éclairait plus que le fond de la pièce. Berthier parlait avec Delteil de leur équipement, lorsqu'ils entendirent soudain un bruit de voix fortes, comme une altercation, provenant de l'escalier menant à leur prison. Ils reconnurent les voix de Salem et d'Hussein.

Ahmed s'était levé et il écoutait à travers le regard de la fenêtre ; il avait un doigt sur les lèvres et son visage était grave. La conversation durait et une troisième personne se joignit au groupe. Berthier comprit qu'il y avait un problème et que leur vie se jouait peut-être à quelques mètres d'eux. Finalement le silence se rétablit et Ahmed quitta l'ouverture. Il s'approcha des autres, avec un voile d'inquiétude sur son visage basané ; il parlait à voix basse :

« Il y a un important changement de programme. Les deux chefs ne s'entendent plus pour la suite des opérations. Salem a changé d'avis, il veut suivre « l'assif » M'goun jusqu'à la hauteur de Boumalne et prendre contact avec l'armée. Ensuite, il échangera une partie des otages contre des véhicules et du matériel pour partir plein sud. Il cherche à rejoindre la guérilla au-delà du mur et des champs de mines. Je pense que les Marocains ne le laisseront pas passer, malgré les otages. C'est l'avis d'Hussein et lui préfère la montagne, comme dans le plan initial. »

Delteil remarqua, la voix légèrement altérée :

« Ils veulent nous séparer et c'est très mauvais pour nous. Ils peuvent décider de nous supprimer auparavant, si les choses tournent mal entre eux. Ils sont imprévisibles et ils risquent de faire n'importe quoi dans leur fuite ! » Les otages étaient consternés. La peur s'installait dans la pièce, insidieusement.

Le repas du soir se fit en silence ; chacun s'était renfermé dans ses pensées et l'anxiété régnait entre les quatre murs de pierre. La lampe à carbure créait des zones d'ombres suspectes autour des prisonniers, et chaque mouvement était amplifié, comme une menace invisible.

Ils dormirent mal, Berthier avait fait un rêve angoissant : il courait dans une cité quelconque, en cherchant désespérément une issue. Toutes les portes se refermaient derrière lui, et il se perdait dans un labyrinthe de ruelles et d'arcades ; les gens vivaient hors de lui et il ne rencontrait que de vastes murs de verre, qui reflétaient sa solitude. Il se réveilla en sueur ; le gardien en face de lui somnolait en tenant fermement son arme pointée vers le haut. Seul le ronflement régulier d'Ahmed occupait le silence. À côté de Berthier, Isabelle dormait d'un sommeil agité ; elle soupirait profondément, remuant les jambes puis secouant la tête sur son lit de paille.

Le réveil fut brutal ; il devait être encore tôt. Un timide rayon de soleil poussiéreux traversait leur prison. Salem annonça le départ dans l'heure qui suivait. Ils se retrouvèrent avec un verre de thé de menthe bouillant apporté par la jeune indigène, toujours aussi muette. Les ravisseurs n'avaient rien dit quant au changement de destination ; pas un mot sur l'échange des otages. Au bout d'une demi-heure, deux hommes entrèrent dans la chambre et poussèrent les prisonniers vers la sortie, sans ménagement, avec le canon de leur fusil-mitrailleur. Ils se retrouvèrent tous sur l'escalier de pierre, les jambes un peu flageolantes. Les mules étaient prêtes, alignées au milieu de la cour. Hussein hurlait des ordres à ses hommes.

Ba Tinzer et la jeune Berbère assistaient, impuissants, aux préparatifs de départ ; le cheikh avait longuement discuté, pendant la nuit, avec Ali, le garçon au crâne rasé. Ce dernier lui avait dit :

« Les hommes du village sont prêts à tenter quelque chose contre les envahisseurs du Sud. Ils ont été humiliés d'être privés de liberté pendant près de trois jours ! Ils savent que l'ennemi est mieux armé et qu'ils n'ont aucune chance de libérer les roumis. Mais ils veulent tuer quelques soldats et retarder leur progression vers le M'goun. Ils les attendront sur la piste, à une heure du souk Sebt. Ils s'enfuiront ensuite dans la montagne ; il y a des abris sur les pentes du djebel Rhât. Ils ne seront qu'une

dizaine avec de vieux fusils ; que Dieu les protège ! « Allah iwaounek ! »

La caravane était enfin réunie, trois des ravisseurs s'occupaient des mules et, derrière, les autres suivaient à pied, encadrant les prisonniers. Hussein et Salem fermaient la marche, le visage caché derrière le « litham ». Ils parlaient toujours, mais à voix basse. La petite troupe sortit d'Abachkou, soulevant un nuage de poussière. Des femmes et des enfants les regardaient depuis les fenêtres grillagées, le visage sans expression. On ne voyait aucun homme, les ruelles étaient désertes.

Ils prirent la direction du souk, la piste était en pente raide. Isabelle tomba plusieurs fois sur les genoux ; elle avait les jambes engourdis et elle se sentait épuisée, après sa mauvaise nuit. Berthier lui aussi n'avait pas récupéré et il peinait sur le sentier irrégulier. Ils atteignirent la place du souk, vide en ce moment. Hussein indiqua le sud, la direction du Tizzi n' Tarkeddit, en face de la vallée du M'goun. C'était la même piste que Berthier avait suivie avec Lemerrier une année auparavant et qui longeait le flanc Est du djebel Rhât. Mais cette fois le paysage avait changé d'apparence : les falaises déchiquetées et les ravins sauvages montraient un visage plus agressif, dénué de toute humanité.

Ils suivaient la voie qui menait à la vallée des Aït Kherfella, sous le Tarkeddit. Pour l'instant il y avait de l'eau en abondance ; ils longeaient les cascades de l'oued et ils dépassèrent plusieurs sources glacées qui sortaient du pied des falaises de basalte. Comme d'habitude, le problème de l'eau se poserait en altitude, sur les hauts plateaux calcaires. Ils n'avaient qu'une dizaine de jerricans et il fallait aussi faire boire les bêtes. Les provisions d'herbe étaient limitées ; ils devraient espérer sur quelques rares pâturages...sinon...

Ils longeaient maintenant un petit massif d'épineux et de genévriers roux, encombré de blocs calcaires éboulés. Une

falaise surmontait le basalte et, sur la crête, Berthier remarqua un mouvement suspect : il y avait un guetteur qui suivait leur progression ; il était certain d'avoir repéré une tête avec un turban blanc ainsi qu'un bras armé. Hussein avait hurlé un ordre et la petite colonne s'était arrêtée. Les hommes de Salem scrutaient la montagne. L'arme pointée...

Soudain une déflagration retentit, suivie d'une véritable fusillade, en direction de la caravane. Un des ravisseurs s'écroula, gravement touché. L'embuscade avait surpris tout le monde et ils ne pouvaient pas mettre les mules à l'abri. Une nouvelle salve retentit, le bruit multiplié par l'écho des falaises. Une des bêtes tomba sur le flanc, vidant son chargement à terre.

Les hommes tiraient des rafales en direction de la montagne, mais les partisans berbères étaient soigneusement camouflés et ils se déplaçaient, cachés par les buissons. Deux des Reguibat tentèrent de remonter la pente pour déloger les agresseurs, mais l'escalade était trop risquée. Déjà le silence s'était rétabli et l'on n'entendait plus que le glou-glou de l'oued. Les tireurs avaient fui en direction des pentes du Rhât ; ils étaient désormais hors d'atteinte.

Salem entamait à nouveau une longue discussion avec son lieutenant. Le temps se gâtait mais il fallait continuer. Ils décidèrent de laisser le corps de leur camarade agonisant, au pied de l'éboulis. Les vivres de la mule abattue furent réparties dans les chouaris des autres bêtes. Lentement, ils repartirent, contre la pluie et le vent. Des nuages bas longeaient les reliefs et la température avait chuté. Ils avançaient en scrutant les falaises. Mais le brouillard recouvrait les pentes, dévalant les couloirs. La montagne était recouverte d'un linceul qui la rendait plus mystérieuse, comme irréelle. La nature participait aussi, à sa manière, au drame des hommes.

Vers deux heures, ils s'arrêtèrent pour reprendre des forces. L'orage avait cessé. Delteil était assis sur une pierre plate et

ouvrait une boîte de conserves ; il s'adressa à Berthier d'une voix grave :

« Ils ont voulu venger l'honneur de la tribu, mais ils nous ont fait prendre de gros risques. J'avais peur que l'un de nos ravisseurs abatte un otage. Ils sont à cran et très rancuniers. Et puis ils ont perdu un de leurs hommes. Je n'aime pas la tête que fait Hussein, surtout depuis sa dispute avec Salem. Ces deux-là se détestent ! »

Berthier se massait les cuisses, rendues douloureuses par la marche; ils devaient suivre le rythme des mules qui progressaient rapidement, même en montée. Isabelle avait de la peine à suivre ; l'attaque l'avait profondément affectée et elle restait muette, isolée du groupe. Elle n'avait rien mangé et se contentait de boire une grande quantité d'eau.

Ils repartirent sous le soleil revenu ; il faisait chaud et la marche était plus facile. Le moghasni avait de la peine à suivre la troupe ; visiblement ses pieds devaient le faire souffrir. Il était surveillé de près par un des ravisseurs qui le poussait avec des claques sur les épaules. Ahmed remarqua :

« Ils veulent forcer Mohammed à marcher plus vite mais il a de la peine. Ce sera dur pour lui, il faudra lui bander les pieds ce soir à l'étape. »

Une heure après, la colonne s'arrêta en face d'un groupe de maisons en ruine, une ancienne résidence des Aït Kherfella. L'endroit était lugubre et les maisons vides peu accueillantes ; des pans de murs à moitié écroulés témoignaient de l'ancienneté du douar. Ils virent s'envoler deux corbeaux dans la ruelle principale : les seuls habitants.

Plus haut, sur la droite, se dressait le village moderne qui comptait peu de monde. Comme à Abachkou, les maisons en terre, adossées à la montagne, se fondaient dans la couleur du sol. Personne n'était venu leur souhaiter la bienvenue. Au loin, sur les toits plats, on devinait quelques silhouettes immobiles qui les observaient.

Salem, accompagné de deux de ses hommes, suivit le sentier qui menait au bourg du haut. Il allait parlementer avec le cheikh des Aït Kherfella. Les habitants avaient entendu les bruits de l'embuscade et ils demanderaient des explications !

En attendant leur retour, le reste de la troupe s'installa au mieux dans une des maisons en ruine. Il y avait de la paille sèche à l'intérieur.

Les mules paissaient autour du hameau ; elles étaient entravées, sinon elles retourneraient à leur village d'origine et il serait difficile de les rattraper. Dans la maison, les otages s'étaient regroupés autour d'un plateau de cuivre, attendant « l'ataï ». Berthier était inquiet car Isabelle, isolée dans un coin de la baraque, ne parlait à personne, les cheveux en désordre sur la figure. Elle refusait toujours de consommer la nourriture qu'on lui offrait.

À cet instant, Salem entra et les rejoignit au milieu de la pièce. Il prit la parole, d'une voix contrariée :

« Les gens ont peur, ils ne veulent pas communiquer. Ils ne tenteront rien contre nous, je leur ai dit que nous repartirons demain. Pour ce soir, ils nous donneront à manger et il y a de l'eau en abondance. La montée au col du Tarkeddit sera pénible ; il vous faut prendre des forces. »

Ils se groupèrent au centre de la pièce, en attendant la suite du repas. Un des habitants du douar leur apporta un plat de tajine au poulet ; il était encore jeune et parut impressionné par la présence des hommes armés.

À l'exception d'Isabelle, ils mangèrent avec appétit, à la lueur de quelques bougies. Les hommes d'Hussein parlaient entre eux cette langue étrange qui remontait du fond des âges, ils étaient sans état d'âme. Ils menaient un combat juste, en territoire ennemi. Ils avaient déjà sacrifié leur vie et ils obéiraient aveuglément à leur chef.

C'est à ce moment qu'Isabelle, jusqu'alors silencieuse, fut prise d'une violente crise de nerfs. Elle se leva en hurlant et jeta sa boîte de conserve à la tête du chef Hussein qui s'essuya, le

visage dégoulinant d'huile d'olive. Isabelle ne se contrôlait plus, elle pleurait à chaudes larmes en tenant un long discours en arabe, son corps secoué de spasmes nerveux. Les hommes s'étaient levés à leur tour, menaçants. Berthier et Delteil essayaient de la calmer ; ils lui avaient saisi les bras et la forçaient à se rasseoir. Deux maquisards étaient intervenus à leur tour et avaient lié les mains d'Isabelle avec une cordelette. La jeune fille, maîtrisée, continuait à hurler des invectives contre ses ravisseurs. Mais sa voix se perdait dans des sanglots sans fin. Salem s'approcha d'elle et s'adressa aux prisonniers :

« Il y aura peut-être encore des morts pendant notre traversée jusqu'à Boumalne, et au-delà. Il vous faut garder votre sang-froid et avec l'aide de Dieu nous franchirons tous les obstacles. Les otages seront libérés en temps et lieu, il est inutile d'essayer de vous révolter. Si vous nous obéissez, vous serez bien traités... Berthier, indigné réagit brusquement.

— Personne ne te croit, Salem ! Laissez-nous soigner la jeune fille. Les obstacles, c'est toi et tes soldats de plomb ; des minables ! Voilà ce que vous êtes ! Delteil tenta d'intervenir.

— Calme-toi, Pierre ; n'en rajoute pas. Va chercher la trousse... »

Parmi les médicaments, Berthier avait trouvé des tranquillisants, des benzos. Il en donna plusieurs comprimés à Isabelle, dans un verre d'eau. Elle s'était calmée, on n'entendait plus que sa respiration sifflante. Finalement, elle s'endormit sur son lit de paille et Berthier la recouvrit d'un vieux burnous de laine. Les bougies étaient consumées et chacun s'installa au mieux pour une nouvelle nuit. Dehors on entendait le bruit du vent ; il s'était levé pendant leur repas. Le cri de quelques rapaces nocturnes, qui avaient élu domicile dans les ruines, résonna quelque temps dans la vallée.

Ils furent réveillés par la prière du matin. Les hommes faisaient leurs ablutions autour d'un grand vase muni d'un bec verseur, apporté par un des villageois. Les otages européens, résignés, attendaient leur déjeuner. Le ciel était limpide et les

rayons solaires coulaient entre les vieux murs de torchis. Dans l'ombre, les hauts sommets du Tignousti et du Tarkeddit dominaient la vallée, comme des géants maléfiques.

Depuis le village, ils voyaient s'étendre devant eux la pente raide, herbeuse, menant au col Est du Tarkeddit : au moins mille mètres de montée harassante, sur un sentier étroit.

Après quelques bouchées de pain beurré, ils se préparèrent au départ. Depuis le douar, deux membres des Aït Kherfella descendaient la pente à dos de mulets. Ils portaient le turban traditionnel, le « taharamt » autour de leurs crânes rasés, cuits par le soleil. Sur leurs flancs la « choukhara », un petit sac de cuir décoré, contenait les objets usuels : une provision de tabac et de thé, parfois quelques cigarettes. Ils allaient rejoindre le souk des Aït Bou Oulli. Ils croisèrent la caravane sans un mot. On les entendit encourager leurs bêtes, d'un claquement de langue, puis ils partirent au galop.

L'air était vif et Berthier vit avec plaisir qu'Isabelle s'était rétablie. Elle avait le visage tendu avec des yeux bleus, durs comme l'éclat de la porcelaine. Elle les salua et remercia Berthier et Delteil de leur aide.

« Désormais nous lutterons ensemble, pour l'instant notre seule arme c'est le mépris. Je vais essayer de me dominer... »

Ils attaquèrent la pente herbeuse sous un soleil oblique qui ne les réchauffait pas encore. Le terrain était raide et glissant, les mules très chargées faisaient de gros efforts. Leurs muscles tendus travaillaient à l'extrême. Les muletiers tiraient sur la longe, les encourageant de la voix. Hussein et Salem étaient restés derrière les prisonniers. Ils les entendaient parler, toujours en tamachek. En plein désaccord, comme d'habitude...

Autour d'eux, on voyait encore quelques buissons, les derniers. Ensuite, la prairie s'étendait comme un tapis vert jusqu'au pied des falaises abruptes.

Dans la pente, un troupeau de moutons s'était dispersé ; les bêtes se déplaçaient lentement, surveillées par deux chiens colériques qui aboyaient frénétiquement les nouveaux venus. Ici l'herbe était abondante, grâce aux pluies orageuses journalières.

Le moghasni Mohammed avait toujours de la peine à avancer ; ses pieds le faisaient encore souffrir. Il tentait de s'expliquer avec Hussein qui l'invectivait pour le faire accélérer.

Après une heure de marche ils dominèrent la vallée et le village des Aït Kherfella. Les maisons étaient minuscules, comme accrochées à la montagne. Ici le rocher et les habitations ne faisaient qu'un.

À la fin de la matinée, ils atteignirent un enclos de pierres sèches qui servait à retenir les moutons en période d'orage. Quelques constructions primitives, également en pierre, des « azibs », abritaient le moutonnier. Un homme sans âge, vêtu d'une veste trouée, vint les accueillir, un sourire sur le visage, montrant ses dents gâtées. Lorsqu'il aperçut les armes, ses traits se durcirent et il recula de plusieurs pas. Salem lui dit quelques mots et l'homme s'enfuit dans le pré en direction des moutons. Isabelle, épuisée, s'était assise à l'entrée de l'abri. Elle remarqua :

« Décidément, nous ne sommes les bienvenus nulle part. Salem et son équipe sont des hors-la-loi ; ils n'auront jamais l'appui des tribus. Ils vont se faire éliminer, l'un après l'autre. Ils auront de la peine à atteindre leur but. La frontière algérienne est encore très loin... » Berthier approuva, mais ne dit mot.

Un des Reguibat distribua les rations habituelles : boîtes de sardines et fromage blanc. Quelques dattes complétaient le menu.

Ils reprirent leur marche lente vers le col. On devinait la crête herbeuse, balayée par le vent, qui se détachait sur un ciel sans nuages. Malgré la brise froide, la chaleur du soleil était éprouvante et ils suaient abondamment. Leur marche devenait automatique et Berthier suivait le rythme régulier de Delteil, qui progressait avec souplesse. Le géologue avait retrouvé son pas de montagnard, sur ce terrain qu'il avait parcouru tant de fois.

Bercé par la cadence de la marche, l'esprit de Berthier s'était mis à vagabonder. Il pensait à Rabat et à Hellena. Il était toujours en danger là-bas, malgré la fin heureuse des

événements. Il avait à peine évoqué ses difficultés avec Delteil ; mieux valait rester discret sur cette affaire, qui avait pris des proportions imprévues ! Il avait cru trouver un refuge temporaire dans le bled, hors de la portée de l'Organisation ; mais les événements avaient joué contre lui et il était à nouveau menacé, par d'autres cette fois. Une situation absurde ! Il n'avait pas vraiment peur de mourir, mais il avait de la peine à accepter ce nouveau coup du sort. Il était né sous une étoile noire... tôt ou tard il devrait quitter ce pays, mais il pressentait que son destin se jouerait peut-être ici.

Ils étaient à quelques centaines de mètres du col lorsqu'un bourdonnement régulier, venant du nord, creva le silence de la montagne. Le bruit augmenta de volume jusqu'à devenir insupportable. L'hélicoptère était de retour et surveillait leur progression ; il effectuait des mouvements circulaires au-dessus de leurs têtes. Parfois il descendait si bas que l'on voyait le visage du pilote. Agacé, Hussein tira une rafale en direction de l'appareil. Ce dernier fit un bond dans l'espace et s'éloigna en direction des Aït Bou Guemès. Il disparut, caché par une colline ; le bruit du rotor diminuait progressivement.

Delteil s'était assis dans l'herbe fraîche. Il secoua la tête :

« L'armée marocaine va nous suivre de près maintenant. Ils vont nous attendre à Boumalne ; Salem a dû les avertir lorsque nous étions à Abachkou. La présence des militaires va les rendre nerveux. Ce n'est pas bon pour nous !

— Au moins, on s'occupe de notre sort. Espérons qu'ils garderont leur sang-froid ! » Berthier reprenait un peu confiance : il n'aimait pas les militaires, mais dans leur situation...

Salem choisit un emplacement plat, un peu sableux, à l'abri du vent, pour installer le bivouac. On déchargea les mules et deux hommes se dirigèrent vers la falaise qui dominait le col, un sac de farine à la main avec une touffe de racines sèches. Une « guerba » d'eau fraîche pendait sur le dos de l'un d'eux. Ils auraient du pain frais dans deux heures.

Isabelle souffrait d'une crampe au mollet ; elle serrait les lèvres pour ne pas hurler. Berthier trouva qu'elle avait montré beaucoup de courage lors de la montée. Elle parlait peu mais montrait une force physique remarquable. Depuis sa crise de nerf elle paraissait transformée, plus sûre d'elle. Elle dit à l'oreille de Berthier :

« On aura peut-être une chance de fuir une fois dans le Sud ; il faudra saisir la moindre occasion. Je parle bien sûr de ceux qui ne seront pas échangés contre les prisonniers.

— C'est risqué, ils nous surveillent constamment... Il nous faudrait une aide extérieure. Pour l'instant, on ne peut rien faire dans ces montagnes ! »

De gros nuages noirs glissaient le long de la falaise et un épais brouillard s'étalait lentement sur le col. La pluie se mit à tomber et ils durent se protéger sous leurs burnous. Berthier avait gardé une veste chaude de montagne qui lui permit de résister au coup de tabac. L'orage éclata au-dessus de leurs têtes et la foudre éclairait le paysage d'une lumière blafarde. Ils furent arrosés pendant une heure, le terrain était détrempé. Mais le soleil réapparut en fin d'après-midi, entre deux nuages déchirés. Il était encore assez chaud et il sécha un peu leurs vêtements.

Ils passèrent quand même une nuit humide ; Berthier s'était rapidement endormi. Les étoiles brillaient, comme des glaçons suspendus au toit de la voûte céleste. Au petit matin il faisait seulement quelques degrés au-dessus de zéro, mais le vent était tombé. Ils se retrouvèrent autour d'un feu de racines, grelottants. Ils ressentaient encore la fatigue du jour précédent. Le moghasni avait des quintes de toux et il crachait régulièrement, les yeux pleins de larmes. Il avait pris froid et il risquait une bronchite, comme la plupart des gens des hautes vallées. Parfois c'était la tuberculose, on ne savait pas très bien. Il n'y avait pas de contrôle médical et les gens n'étaient pas vaccinés.

Ils repartirent en direction du col. Le Tizi n' Tarkeddit était une plate-forme herbeuse qui surplombait toute la vallée de

l'assif M'goun. Avec une vue panoramique sur le djebel qui s'étalait majestueusement devant eux. La crête du M'goun s'étendait sur plusieurs kilomètres et de nombreux vallons glaciaires descendaient, les uns à côté des autres, depuis les sommets. Il n'y avait plus de neige, mais on distinguait très bien le dessin des anciennes moraines. Ces glaciers de pierre témoignaient d'une époque révolue, plus froide, durant laquelle la montagne était devenue infréquentable. Mais les hivers étaient encore restés très rigoureux et la population avait de la peine à se déplacer. Les cols étaient fermés et les gens restaient chez eux, autour d'un maigre feu. Ils vivaient sur les provisions de l'été et ils passaient le temps en longues palabres, dans les tigherms isolées. Des histoires souvent macabres couraient dans les douars. Les Berbères étaient très superstitieux et ils craignaient une rencontre avec « Aïcha Kandisha », la sorcière aux yeux de sang qui portait malheur.

Hussein regardait en direction de l'est, là où le col rejoignait un plateau karstique qui s'étendait sur des kilomètres. Au loin régnait le désert intégral, une suite de collines pierreuses séparées par de profonds ravins. Une piste à peine marquée menait à Agoudal et Imilchil. Ensuite, il y avait encore des montagnes hostiles jusqu'à la vallée du Ziz.

C'était le parcours initialement prévu, loin de toute population. Hussein, les yeux fous, indiquait la direction avec son fusil, son chèche flottait autour de lui. Il hurlait des imprécations.

En tête de colonne, Salem lui parla durement et le menaça de son arme. Il montra le sentier qui descendait au fond de la vallée, en direction des gorges. Hussein se calma subitement ; il rejoignit le groupe. La descente commença, les bêtes glissaient sur une couche de boue noire, collante. Le sentier était très raide et étroit ; par endroits la roche nue apparaissait, une dalle lisse, humide, difficile à franchir. Berthier trouva la descente sur le torrent plus pénible que la montée du jour précédant.

Le ciel s'était dégagé devant eux, mais en amont et vers l'ouest de larges plaques de nuages noirs soulignaient encore les

reliefs. De gros orages devaient féconder la terre chez les Aït Agamrou, apportant la vie et la prospérité aux villages isolés.

À mi-pente, ils firent un arrêt ; Salem cherchait à trouver un point de jonction avec l'oued, quelques centaines de mètres plus bas. Il devait éviter les gorges, impraticables pour les mules. Un sentier menait à une large plage de sable en aval, au niveau du torrent. La petite troupe continua sa descente qui l'amena sur la terrasse sableuse, quelques mètres au-dessus d'une cascade d'eau cristalline. Ils restèrent immobiles une dizaine de minutes pour récupérer.

C'est alors que le chef Salem commit une erreur fatale : il décida de suivre l'étroit sentier muletier qui longeait directement le bord de l'oued, le traversant par endroits. Il négligea la piste qui courait le long de la pente, sur rive gauche, une dizaine de mètres au-dessus de l'assif M'goun. Il est vrai que la progression était plus facile, le terrain moins instable.

Plus bas, ils arrivèrent sur une nouvelle plate-forme sableuse, au sommet d'une cascade d'une dizaine de mètres. Les mules et une partie des hommes étaient remontés sur la piste du haut pour contourner l'obstacle. Salem était resté dans l'oued avec deux de ses hommes ; ils semblaient se quereller, avec de grands mouvements de bras ; le bruit de la cascade couvrait leur voix.

Berthier entendit soudain un grondement profond, le bruit d'une trombe d'eau, un véritable cataclysme qui leur arrivait dessus. Il fut renversé par le souffle de la crue. Derrière lui, un mur d'eau sale, charriant des troncs d'arbres et des blocs de roches, emportait tout sur son passage. Sous ses yeux, Salem et ses hommes furent broyés par la coulée de débris, et leurs corps précipités dans la cascade. Il comprit que l'on ne pouvait plus rien pour ces malheureux ; ils avaient dû être assommés par la crue dévastatrice.

Hébétés, les autres regardaient les eaux de l'oued en furie qui montaient jusqu'à eux. Le torrent, quittant son lit, avait transformé le paysage au fond de la vallée. Des petits lacs

temporaires se formaient le long des rives. Seule la piste du haut était utilisable maintenant.

Hussein donna précipitamment l'ordre du départ et la colonne s'engagea dans un éboulis qui rejoignait, trois cents mètres plus haut, le sentier du col. Il tournait délibérément le dos à la vallée et à l'oued, devenu impraticable. Après un quart d'heure de montée rapide, il s'arrêta contre un gros monolithe rocheux et s'adressa aux autres. Sa voix était sèche, il ordonnait :

« Nous prendre la piste en haut ; retourner au col. Allah décider du sort de Salem et de ses compagnons... Lui combattant, mort... Maintenant, nous aller vers la liberté ; mais beaucoup marcher, beaucoup le courage. Ensuite nous rejoindre amis... sur les pistes de l'Est... »

Delteil s'était levé, il avait le visage sombre. Il s'adressa à Berthier et à Isabelle :

« Son plan est dément ; il y a au moins dix jours de marche pour arriver à l'oued Ziz, et il n'y a pas de piste directe sur les hauts plateaux ; il faut improviser, contourner des gorges, franchir des cols élevés. Heureusement il y a des pâturages pour les bêtes, mais nous avons besoin d'eau. La nourriture est comptée, il faudra se ravitailler en route ! »

Isabelle ne paraissait plus frappée par le tragique de la situation. Elle s'exprimait calmement, transformée ; Berthier la regardait avec stupéfaction :

« Moi, je pense que nous avons une chance. N'oublions pas que Salem et son équipe sont venus par la voie des crêtes pour éviter les zones trop habitées. Hussein connaît le terrain et ils ont sûrement des contacts avec les tribus nomades. Ils descendront certainement sur Msemrir et Agoudal pour refaire des provisions. Ils prendront par le Tizi n'Aït Imi. J'ai déjà fait cette randonnée avec mon père ; c'est long, mais il n'y a pas de difficultés majeures. » C'était un peu comme si elle prenait les choses en main. Une fille incroyable, inconsciente ? Sûrement... !

Ils reprirent leur ascension vers le col, dans un silence devenu général. L'émotion était à son comble et Berthier pensa que, malgré l'optimisme d'Isabelle, cette randonnée maudite allait les mener à leur perte ; l'un après l'autre, ils seraient avalés par la montagne qui ne rendait pas toujours ses proies.

Après une heure de montée harassante, ils arrivèrent enfin à leur point de départ. Hussein, qui était en tête, s'engagea sur le plateau calcaire et, au bout de cinq cents mètres de marche, s'arrêta pour désigner le sol. Devant lui, un tas de cailloux conique surmonté d'une pierre plate semblait monter la garde. C'était un « cairn » qui jalonnait une piste muletière, à peine visible sur le sol dur. L'érosion avait profondément entamé le calcaire, et la surface rugueuse, parfois coupante, rendait la marche difficile.

Devant ses compagnons, Berthier songeait. Il pensa qu'Hellena devait le croire mort, malgré les rapports officiels. Les gens étaient certainement très inquiets à Rabat, leur affaire avait dû être largement médiatisée. Hellena appartenait déjà à un passé lointain, inaccessible maintenant. Leurs destins avaient des points communs : ils s'étaient installés tous deux dans le temporaire. Pourtant, ils ne pouvaient plus vivre l'un sans l'autre. Après le troisième voyage sur Genève, c'est elle qui avait insisté pour qu'il aille relancer Gagnac. Quelques jours plus tard, il apprenait la fin tragique de Belkaadi. Elle savait beaucoup de choses par le biais de l'ambassade et de son ancien amant, qui était gradé dans l'armée.

Lorsqu'il avait revu Gagnac, ce dernier lui avait dit :

« Tu n'es pas pour grand-chose dans la disparition de Belkaadi. Ce salopard était mouillé dans une quantité de trafics et il a commis l'erreur de jouer les intermédiaires dans une affaire de vente d'armes entre la Confédération helvétique et les Émirats. Il a détourné une partie du matériel militaire, des chars et des canons à longue portée, vers le Maroc, en touchant une large commission. Seulement le matériel était obsolète, usagé, et il manquait des pièces de rechange, certains composants électroniques. Les Marocains étaient furieux et le ministère de la

Défense a exigé une enquête. Finalement il n'y a pas eu de réaction officielle, mais l'homme était condamné... »

Berthier avait été choqué par la nouvelle, surtout d'apprendre que son pays participait à la vente d'armes au niveau mondial. Neutre la Suisse ? Des balivernes ; ces opérations s'effectuaient en toute impunité, avec le soutien des partis chrétiens. Il y avait déjà eu le scandale iranien ; il s'en rappelait maintenant. Là, il s'agissait d'avions bombardiers légers. Les Suisses avaient même envoyé des instructeurs militaires, en congé officiel². Une arnaque de plus... mais à ce niveau tout était permis. En Afrique du Sud déjà...

Lorsqu'il était jeune on lui avait parlé de neutralité et il avait trouvé le concept valable. Il y avait cru. Maintenant il ne se sentait plus solidaire de cette hypocrisie. La démocratie directe était manipulée par la propagande ; à deux pas du populisme ! Et les marchands tenaient le pays. Il savait qu'il ne retournerait plus jamais en Suisse ; il regretterait certains de ses amis mais ils étaient déjà si loin !

Plongé dans ses pensées, il trébucha sur une lame calcaire et se retrouva à plat ventre sur le karst, choqué, les mains en sang. Heureusement, il n'avait rien de cassé. Ses réflexions lui avaient laissé une impression d'écœurement ; la Terre des hommes, c'était ça ! Et être adulte, c'était aussi cautionner l'égoïsme national, l'ambition personnelle, le profit... Dans le fond, les choses étaient devenues à la fois plus simples et plus claires.

Ils étaient en train de payer pour les autres, les victimes anonymes du libéralisme débridé. Aujourd'hui, il n'y avait plus de place pour le mensonge. Isabelle l'avait aussi compris.

² Authentique. Officiellement, le Conseil fédéral n'autorise pas la vente d'armes aux pays en guerre. Mais les armes peuvent transiter sans problèmes par des pays en paix, comme les Émirats, et être revendues dans les zones de conflits, comme le Sud du Maroc. Il est assez piquant de noter que cette politique hypocrite est défendue, entre autre, par des femmes (bonnes chrétiennes) du PDChrézien suisse !

Vers le soir, il se remit à pleuvoir. Des gouttelettes fines qui ne mouillaient pas trop. Ils cherchèrent un abri pour la nuit ; sur le karst, il y avait de nombreuses balmes creusées à la base de petites parois, usées par l'érosion. Comme d'habitude, les hommes préparèrent la pâte pour le pain du soir. Ils avaient construit une surface plane avec des plaquettes de calcaire et allumé un feu de racines. Les mules brouaient une surface herbeuse minuscule, au pied de la falaise.

Le repas se déroula dans un silence pesant. Chacun pensait aux événements de la journée et une grande tristesse régnait sous l'abri rocheux. Isabelle s'était levée pour s'approcher d'Hussein qui s'était replié sur lui-même, dans un coin de la grotte. Son chèche lui cachait presque entièrement le visage, en signe de deuil. On ne voyait que ses deux yeux perçants, qui la fixaient de manière agressive. Elle commença à lui parler en arabe, doucement, avec des gestes mesurés de la main. Il écoutait mais ne répondait pas. Soudain, il se mit à genoux et parla, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement ; sa voix était forte maintenant et résonnait dans l'abri. Il insistait sur certains mots avec un ton colérique. Isabelle écoutait et secouait la tête ; elle ne paraissait pas convaincue. Ahmed suivait leur conversation et il traduisit pour les autres :

« Le chef Hussein est triste de la perte de son ami, malgré leur désaccord. Ils ont vécu ensemble une partie de leur jeunesse et partagé le même idéal : lutter pour un islam pur et le rétablissement d'une république musulmane. Isabelle a essayé de lui faire comprendre que c'était le chemin direct vers une nouvelle dictature. Mais les Arabes et les Berbères vivent dans un système coutumier ; la démocratie est une notion presque inconnue en Orient, purement théorique. Le système socialiste appliqué en Algérie et en Egypte a été un lamentable échec... »

Berthier pensa qu'Hussein avait en partie raison ; pourquoi adopter les « valeurs » occidentales, alors que les Arabes possédaient leur propre culture si riche ? Qui savait que la civilisation arabe et mauresque avait permis la redécouverte de la sagesse antique en Europe ? Lui-même avait ressenti le choc

des cultures, pendant son séjour à Rabat. Et il ne s'agissait pas d'extrémistes ! Anissa lui avait toujours paru lointaine. C'était un fait, et il fallait l'accepter. Il n'avait jamais pu entamer une discussion un peu sérieuse sur sa vision du monde, son avenir. Elle ramenait tout à la famille et au destin. Son fatalisme le rendait furieux et ils avaient souvent des disputes animées. Elle quittait alors la chambre, fâchée. Le lendemain au bureau elle avait tout oublié. Elle lui paraissait très superficielle. Il avait tort, on ne lutte pas contre l'Histoire, et ces gens vivaient la leur, pleine de lumière et de souffrances.

Dans ses rapports avec les voisins de la médina, il avait eu la même impression. On ne discutait jamais de l'essentiel, à ses yeux. Les gens acceptaient leur condition avec résignation. Cependant, il y avait les jeunes : souvent des étudiants révoltés, en pleine utopie parfois ; d'autres, comme Hussein, menaient un combat fondamentaliste et leur arme était le fanatisme. C'était l'héritage du colonialisme et de la misère ; la France avait commis beaucoup d'erreurs au Maghreb, les intérêts économiques passaient avant le bien-être des populations. Maintenant, les fils de ceux-là revendiquaient leur droit à l'existence : un territoire où construire leur village, où transhumer avec leurs bêtes. Ils le feraient l'arme à la main si nécessaire. C'était le choix de Salem et d'Hussein. Leur incursion dans le Haut Atlas et la prise d'otages étaient un défi à la société libérale, même s'ils étaient manipulés. Mais ils savaient que le combat était désespéré.

Le lendemain matin, ils furent réveillés par le bruit familier des mules qui grattaient le sol avec leurs sabots ferrés. Le soleil se levait au-dessus des crêtes au moment du départ. Hussein avait repéré la direction générale à suivre, grâce à une antique boussole, qu'il portait autour du cou. Le plateau était traversé par une gorge profonde qu'il fallait contourner vers l'amont. Ensuite ils arriveraient au-dessus de la vallée du Dadès.

Pour l'instant, la marche était relativement aisée, ils suivaient le pied d'une petite falaise sur un terrain plat, recouvert d'une

herbe rare. Les trois Reguibat fermaient la marche tout en discutant, l'arme pointée vers le sol. Berthier pensa qu'ils allaient vivre une dizaine de jours avec ces gens et qu'il ne connaîtrait rien d'eux. Dans un conflit, que savait-on de l'adversaire ? Par définition rien, sinon on pourrait éviter de se battre et dialoguer. En fait, comme dans tous les combats, ces gens étaient victimes d'une propagande qui les dépassait.

Berthier ne parvenait pas à les haïr. Mais il en avait peur ; ils étaient prêts à tuer sur ordre. Il avait appris, au service militaire, ce qui distinguait le soldat en uniforme d'un individu normal. Il s'était senti comme une coquille vide, sans émotions particulières, à part une certaine peur au ventre. C'était une école où on apprenait à tuer, l'acte était banalisé, désacralisé. Ils avaient aussi essayé de lui inculquer la notion de patrie ou de nation, il ne savait pas trop... Quelle différence ? Mais il n'avait rien ressenti à part une sorte d'ennui, un sentiment d'absurde. Lui, il voyait, dans l'Helvétie, une communauté d'intérêts, un pays sans frontières à part le clivage entre les riches et les pauvres, comme les Berthier ; un pays dirigé par des marchands, des gens avides de gloire et d'argent, une oligarchie feutrée qui cachait son nom. Triste, mais tellement vrai ! Il pensait alors à ses amis, à sa pauvre famille brisée. Le reste était encore à construire, au-delà des préjugés. Déjà, même sous l'uniforme helvétique, il se sentait citoyen du monde. Il n'était pas rentré dans le moule.

À midi, ils s'arrêtèrent à l'ombre d'un petit mur, taraudé par l'érosion. Il faisait bon et ils s'étendirent dans l'herbe. Avec les conserves, ils eurent droit à quelques olives séchées. Les rations étaient trop petites par rapport à l'effort fourni et ils souffraient toujours de la faim. Heureusement, ils buvaient beaucoup et Hussein connaissait une source en amont des gorges où ils pourraient remplir les jerricans et les guerbis, ces outres en peau. Il fallait surtout faire boire les bêtes qui tiraient la langue, refusant parfois d'avancer, agressives, montrant les dents. Hussein prit la parole, d'une voix rassurante :

« Nous suivre la vieille piste qui mène aux tribus des nomades. Vous voir les « redjems » ? Ils vont guider nous, jusqu'à la source. Nous y être dans trois heures, « Inch Allah ! »

Le ciel était toujours bleu ; aujourd'hui les nuages n'étaient pas au rendez-vous. Le vent avait tourné et il faisait plus frais. Devant eux, le plateau karstique s'étendait, coupé par une large cicatrice : une gorge, formée par un des affluents du Dadès. Au-delà on devinait une crête calcaire qui se perdait dans la brume, en direction d'Agoudal et d'Imilchil. Derrière la crête il y avait des pâturages d'altitude, comme le Talmest au-dessus de Zawyat-Ahançal, que Delteil connaissait bien. Sur ces pâturages perdus, on rencontrait des troupeaux de chameaux bruns, venus du djebel Sahro. Ils appartenaient aux Aït Atta ; les femmes étaient entièrement vêtues de tissus noirs, les bras chargés de bijoux en argent. En automne, ils redescendaient vers le sud.

Il était clair qu'Hussein voulait éviter la vallée du Dadès, trop habitée. Mais ils devraient se rationner avant de retrouver des vivres.

Au milieu de l'après-midi, ils atteignirent la source : un filet d'eau claire, argentée, qui remplissait un petit bassin naturel. De nombreuses traces de pas d'animaux s'inscrivaient dans la boue autour de la margelle. Une forte odeur de chèvre régnait aux alentours, et les mules refusèrent de boire. Il fallut les forcer, en transportant l'eau dans des casseroles.

À proximité, ils choisirent une surface plane, recouverte d'un tapis d'herbe jaunie, pour installer le camp. Les ravisseurs, aidés du moghasni Mohammed, préparèrent un foyer. Ils déchargèrent le dernier sac de farine ; les provisions commençaient à diminuer sérieusement. Salem avait prévu des vivres pour deux jours seulement : il comptait ravitailler à Boumalne, avant de s'engager plus au sud. La piste de l'assif M'goun était courte. Sur les hauts plateaux, ils allaient souffrir de la faim car il fallait au moins une semaine pour retrouver de la nourriture. Delteil faisait grise mine :

« Je connais bien ces pâturages d'altitude. Ils ne sont pas tous aussi verdoyants que le Talmest. En fait, se sont souvent des plateaux caillouteux, avec un peu d'herbe à moutons. Au mieux on rencontrera des azibs abritant une famille isolée, privée de tout. Ils ont juste de quoi survivre. Lorsque j'ai traversé les Aït Abdis, à plus de deux mille mètres d'altitude, les abris étaient presque abandonnés. La source était pratiquement tarie ; elle débitait seulement un filet gros comme le doigt. Des femmes filtraient l'eau qui sortait d'un banc de sable avec un tissu, pour extraire le liquide. Maintenant une rude montée nous attend, j'espère qu'Hussein trouvera ses repères ! »

Delteil désignait au loin la falaise de plusieurs centaines de mètres qu'il fallait franchir pour atteindre le plateau sommital. Il devait y avoir un sentier qui escaladait la muraille calcaire. De loin la paroi paraissait lisse, mais il devait probablement y avoir une faille qui permettait l'accès vers le haut.

Dans la soirée, la couleur du ciel tourna subitement à l'orange ; le soleil descendait progressivement derrière le djebel Rhât qui dominait, comme une barrière naturelle, le paysage vers l'ouest. Une planète brilla, solitaire, puis plusieurs étoiles s'allumèrent, timidement.

Assis sur un banc rocheux, Isabelle et Berthier s'imprégnaient de la grandeur du spectacle. La nature présentait un aspect de début du monde, de pureté originelle. Pas un bruit dans ce grand désert cosmique. À son tour, la voie lactée s'illumina avec ses millions d'étoiles inconnues. Ils n'étaient plus que neuf à contempler ce spectacle. Devant eux, dans le noir, le reste du plateau : une croupe calcaire inhospitalière de deux kilomètres, à traverser sous un soleil de plomb. Maintenant, ils faisaient partie de la montagne et ils devaient se soumettre à ses lois.

Ils avaient faim et ils dévorèrent la casserole de riz collant. Il en restait encore un sac qui leur permettrait de tenir les quelques jours nécessaires pour rejoindre Agoudal. Là-bas il y aurait du monde ; on n'était pas loin d'Imilchil où avait lieu la

« Moussem » annuelle, la fête des fiancées. C'est là que les jeunes femmes choisissaient leurs maris.

Mais le monde des hommes était encore loin. Avant de s'endormir, dans le froid de cette nuit de toutes les solitudes, ils pensèrent avec angoisse à la falaise qui leur barrait la route, devant eux, au fond de cette obscurité malfaisante.

Au réveil, Berthier entendit psalmodier Ahmed et le moghasni. Plus que jamais ils auraient besoin d'une aide divine ; Berthier doutait maintenant de leurs seules forces humaines. Ils mangèrent les dernières galettes de pain, pendant qu' Hussein et ses hommes faisaient leurs ablutions autour de la source. On chargea les quatre mules qui avaient reçu leur ration d'orge.

La marche reprit, monotone. Il n'y avait plus de sentier et Hussein se dirigeait à la boussole. De loin en loin, un cairn posé sur un éperon rocheux indiquait la direction, rassurant. Parfois des crottes anciennes de chameaux ou de moutons marquaient le parcours ; vers l'est, la falaise encore dans l'ombre, coupait l'horizon. La marche était pénible, le terrain profondément raviné par l'érosion. Il y eut quelques chutes sans gravité. Le tintement régulier des sabots ferrés ponctuait leur progression.

Au loin, la falaise s'était éclairée, mais elle paraissait toujours aussi éloignée. Parfois, il fallait descendre le flanc d'un petit ravin, un ancien lit de torrent, et les bêtes avaient beaucoup de peine à remonter le versant opposé. Heureusement, la dernière partie du karst était régulière, la roche polie, et ils purent accélérer l'allure. Vers le milieu de la journée, ils firent une halte pour récupérer.

On voyait maintenant plus précisément les détails de la montagne ; la paroi paraissait lisse sur plusieurs centaines de mètres et rien n'indiquait un passage possible.

Depuis une heure Hussein semblait nerveux ; il courait le long de la caravane, agitant sa boussole. Ahmed s'adressa aux autres :

« J'ai bien peur qu'il n'ait perdu ses repères. Depuis une heure nous n'avons pas rencontré de redjem ; il est clair que nous sommes sortis de la piste ! »

Une brume épaisse, accompagnée d'un vent froid, montait de la vallée du Dadès et envahissait progressivement le plateau, en vagues floconneuses. Dans l'heure qui suivit, la visibilité devint de moins en moins bonne et ils eurent l'impression d'entrer dans un monde vapoureux, de quitter la réalité. Berthier ne voyait que la croupe de la mule devant lui, à quelques mètres. Il entendait parler les autres, mais ne pouvait plus les situer. Au-dessus de la nappe de brouillard, on devinait la crête du djebel, soulignée par une tache de soleil, et Hussein dirigea le groupe en direction de la paroi.

Le terrain devenait difficile. Ils entraient dans une zone d'éboulis instable et il était de plus en plus pénible de tenir debout sur la pente. Ils continuèrent ainsi en direction du sud pendant une demi-heure. La brume était toujours aussi dense et ils n'avaient aucun point de repère. Berthier pensa qu'ils devaient maintenant dominer la vallée du Dadès. Delteil s'approcha d'Hussein, et les deux hommes eurent une conversation animée :

« Nous sommes en train de contourner le djebel, il n'y a plus de piste de ce côté. Je connais un peu la région, si nous insistons nous allons arriver dans une zone de ravins infranchissables ! » Le chef hésitait, il paraissait perdu. Delteil insista :

« Il n'y a plus aucune trace de passage. Nous n'avons pas vu de cairn depuis plus de deux heures ! » Hussein ne disait toujours rien, sa boussole inutile pendait au bout de son bras...

Le brouillard s'épaissit et il devenait difficile de rester groupés. Ils entendirent une voix anxieuse ; elle leur parvenait, déformée par l'angoisse et le miroir de la paroi invisible. Isabelle appelait depuis l'arrière de la caravane.

Malgré leur grande fatigue, Hussein ordonna de faire demi-tour. Les mules dérapaient dans l'éboulis et il fallait les tenir solidement. Ils reprirent la direction du nord, cherchant à suivre au plus près le pied de la falaise. Mais la visibilité était toujours de quelques mètres et ils avaient de la peine à garder un cap. La zone d'éboulis fut longue à traverser, mais soudain ils sentirent

le sol ferme sous leurs pieds : ils avaient rejoint le plateau. Un rayon de soleil soulignait encore la crête de la muraille calcaire. C'était un bon repère et ils reprirent leur progression en longeant le pied de la paroi.

« Nous allons bientôt arriver dans le bon axe, en face de la paroi ; il faut continuer vers le nord en essayant de repérer une trace de vie. Il faudrait que cette maudite brume se lève un peu ! »

Delteil avait pris la tête de la colonne avec Hussein et ce dernier consultait à nouveau sa boussole. Il tenait le cap tout en suivant la base de la montagne.

Un coup de vent violent nettoya soudainement le paysage et ils furent frappés par le caractère hostile de cette paroi calcaire, qu'ils voyaient enfin dans son entier : un grand miroir livide, teinté de rose par un soleil déclinant. Sur le karst, aucune trace n'était visible. Ils devaient à tout prix rejoindre la piste avant la nuit et trouver le passage dans la muraille, son point faible. Une erreur serait dramatique. Cette course errante semblait ne jamais finir.

Ce fut le moghasni Mohammed qui, le premier, rencontra une trace de vie dans ce désert : quelques crottes de chèvres, déjà anciennes, au fond d'un petit ravin, qui indiquaient un passage possible. Plus loin, entre deux écharpes de brumes, ils distinguèrent nettement le cairn qui se détachait à contre-jour, posé sur une dalle calcaire. À quelques centaines de mètres une azib, avec son enclos, les rassura définitivement : ils avaient retrouvé la piste et ils étaient presque joyeux, malgré la situation périlleuse. Hussein décida de continuer pour atteindre la faille qui permettrait de franchir les trois cents mètres de paroi ; il ne voulait pas attendre. Il fallait savoir dans quel état était le sentier berbère, fait de troncs d'arbres reposant sur des blocs de calcaire instables. Avec les pluies orageuses et la neige, ce genre de construction pouvait se détériorer et devenir dangereux.

Ils marchèrent encore une heure avant d'atteindre le pied de la faille qui entaillait la muraille calcaire. La roche avait pris une

teinte jaune, et l'endroit était sinistre. La nuit allait tomber, brutalement. La faille, encore visible, était large d'une cinquantaine de mètres et le sentier muletier, perché dans le vide, zigzaguait à l'intérieur, jusqu'au sommet. Un éboulis grossier permettait d'accéder à la base de cet escalier aérien.

Hussein décida de bivouaquer au sommet de l'éboulis, sur une plate-forme de fortune. Il n'y avait pas d'herbe pour les bêtes et elles devraient se passer de boire. Le brouillard formait une nappe uniforme, une centaine de mètres au-dessous d'eux. Par contre la visibilité était excellente le long du sentier berbère. Hussein et un de ses hommes décidèrent de pousser une reconnaissance dans la faille. La lune éclairait maintenant la falaise. Ils se lancèrent d'un pas rapide sur les premières marches et commencèrent l'escalade. Ils avaient déjà traversé plusieurs passages où s'entassaient des blocs rocheux soutenus par des troncs d'arbre écorcés. Apparemment, il n'y avait pas de problème, ces ponts rudimentaires étaient stables. Bientôt, ils disparurent de la vue des otages ; on entendait simplement le bruit mat de petites chutes de pierres provoquées par leur progression.

À leur retour, le camp était installé, un feu chauffait sous la théière, seul lien convivial dans ce désert inhospitalier. Hussein dit quelques mots en arabe, puis s'adossa à la montagne. Ahmed traduisit pour les autres :

« Le sentier est bon, mais il y a des passages très raides. Il a repéré deux troncs qui sont descellés et qui pourraient se détacher sous un poids excessif. Il faudra faire passer les mules l'une après l'autre. En général ce type d'aménagement n'est pas fait pour elles. C'est un passage pour les chèvres et les moutons. »

Berthier se demanda comment faisaient les chameaux des Aït Atta pour franchir un tel obstacle. Mais les hommes et les bêtes étaient habiles et non chargés.

La lune plongeait derrière la crête et nuit tomba brusquement sur l'éboulis ; la faille était invisible, avalée par la pénombre. On ne voyait plus que la masse noire de la grande falaise qui cachait les étoiles. Les esprits de la montagne occupaient tout l'espace et la prière du soir était une invite à la réconciliation avec les éléments naturels. La faille était comme une épreuve, un passage initiatique vers un monde surnaturel. Avant de s'endormir, ils eurent tous une pensée pour les esprits de la montagne qui veillaient, peut-être, sur eux. Quelques chauves-souris apportèrent un message mystérieux, qui les remplit de craintes. Leur présence n'était pas la bienvenue dans ce décor minéral.

Comme d'habitude, le froid les réveilla vers six heures du matin. Le jour s'était levé et le brouillard avait disparu sur le plateau. On voyait à des kilomètres à la ronde et le désert de pierre s'étendait jusqu'à l'horizon, en direction du Tarkeddit, d'où ils étaient venus. Le silence était total et ils avaient la terrible impression que la montagne avait définitivement pris possession de leur groupe. Les otages et leurs ravisseurs ne faisaient plus qu'un, en face de ce monde hostile.

Ils se groupèrent autour d'un petit butane et bientôt le chant de la théière leur rappela qu'ils allaient affronter une nouvelle journée. Il restait quelques galettes de pain dur, de la confiture et un peu de riz.

Après ce déjeuner léger, Hussein surveilla particulièrement le chargement des mules. Il fallait équilibrer les choisis au mieux, en répartissant convenablement les charges sur les bêtes. Le chef se déplaçait comme un diable d'une mule à l'autre ; il avait enlevé son chèche et Berthier fut surpris de la maigreur de son visage tanné et sévère. Cet homme dégageait une cruauté naturelle ; le jeune homme en fut d'autant plus effrayé pour l'avenir.

La première mule s'engagea sur le sentier berbère, lentement, en cherchant son équilibre, sautant prudemment d'une dalle sur l'autre. Il fallait négocier avec prudence cet escalier de géants, en évitant les glissades. Les troncs, pourtant usés par les

intempéries, tenaient bien sous les pas de l'animal, et une deuxième mule prit le départ à son tour. L'escalade se passait normalement et Hussein s'était calmé. Il observait la progression des bêtes de ses yeux d'aigle, en donnant des ordres brefs. Après une demi-heure toute la caravane était en mouvement dans la faille ; il fallait faire particulièrement attention aux chutes de pierres. Les muletiers tenaient solidement leurs bêtes.

Ils étaient déjà à plus d'une centaine de mètres du sol et le vide, au bord de la faille, s'ouvrait de plus en plus, comme un appel vers la plaine infinie. Le soleil éclairait le karst et on pouvait suivre l'ombre de la falaise projetée sur le plateau inférieur. Heureusement, à l'abri de la faille, il faisait frais et la progression, irrégulière, n'était pas trop pénible. Pourtant Berthier sentait qu'Isabelle, à côté de lui, était à bout de force ; la montée escarpée l'éprouvait beaucoup. Plus haut, une mule avait déclenché une petite avalanche et quelques pierres dévalèrent le couloir en ricochant. Berthier plaqua la jeune femme contre le sol et les projectiles passèrent au-dessus de leurs têtes, en sifflant.

Ils firent une pause au milieu du passage. Les bêtes étaient épuisées, leurs croupes luisantes de sueur. Elles avaient soif, mais on ne pouvait pas les abreuver. Delteil n'était pas trop inquiet, car il connaissait le plateau :

« Là-haut, on trouvera de l'eau...

— Tu crois qu'on va rencontrer des nomades à cette saison ?

— Je pense qu'il y a une ou deux familles; ils passent l'été avec leurs bêtes. Les premières neiges sont en novembre. Il y en a eu beaucoup l'hiver passé et je présume que la source doit être active. J'ai repéré quelques crottes fraîches dans la faille. Il y aura du monde... »

Hussein donna le signal du départ et la montée repris, péniblement. Les otages étaient à l'arrière du groupe, évitant de regarder le vide. Le sommet n'était plus très loin, mais il fallait encore passer quelques troncs particulièrement instables. Les muletiers réussirent à faire traverser leurs bêtes sans trop de problèmes, mais le dernier tronc s'était déplacé sous la charge,

et des dalles de roche menaçaient de se desceller. La dernière mule s'engagea à son tour dans le passage, elle dérapait sur le sol inégal.

Le drame se produisit à l'extrémité du palier, sur le bord extérieur de la faille. Le tronc s'effondra d'un coup, détachant un paquet d'éboulis ; la mule s'élança en avant, dépassant le muletier, et se précipita dans le vide. Ils restèrent comme pétrifiés par l'horreur. Berthier et Isabelle étaient les derniers, les autres avaient déjà passé la zone dangereuse ; ils étaient en sécurité sur le sentier menant au sommet de la fracture.

Berthier, encore choqué, pris la main tremblante d'Isabelle et s'engagea dans le couloir ; il passait d'un bloc à l'autre, en posant ses pieds sur les pierres les plus stables. Par endroits, la roche en place affleurait, terreuse, mais fiable. Son expérience de grimpeur lui permettait de surmonter son angoisse ; il évitait de regarder le vide béant sous ses pieds. Soudain, Isabelle perdit l'équilibre ; Berthier, bien calé contre la paroi, put la retenir : « Ce n'est pas une partie de plaisir ; mais tu t'en sors bien... accroche-toi ! ». La jeune femme, tremblante, réussit à se caler dans une fissure de la roche. Les derniers mètres étaient plus faciles et ils atteignirent le bord externe de la faille : « Nous sommes tirés d'affaire... l'esprit de la montagne était avec nous ! » Berthier devenait superstitieux. Il n'avait pas envie de plaisanter. Ici, tout était possible.

Une petite plate-forme permettait de voir en bas, dans la plaine. On distinguait une tache noire, le corps sans vie de l'animal. Après une telle chute, la pauvre bête devait être complètement disloquée. Avec elle disparaissait une partie des provisions ; leur situation devenait de plus en plus précaire.

Une fois réunis, ils firent une pause à l'ombre de la falaise. Une petite brume recouvrait déjà le plateau calcaire en bas. Il ferait beau toute la journée et ils ne craignaient plus le brouillard à cette altitude. Dans le ciel, deux oiseaux noirs tournaient au-dessus d'eux avec des cris rauques. Ils effectuaient des piqués vers le sol, puis repartaient en flèche en direction du soleil.

« Ce sont probablement des chocards d'Afrique ; ils vivent dans les falaises les plus raides. Nous sommes sur leur territoire », remarqua Delteil. Comme les autres il avait de la peine à parler après l'événement tragique qui les privait d'une partie des vivres et de plusieurs jerricans d'eau ! Ils étaient effondrés, à bout de force, et personne n'osait envisager l'avenir. Ils comptaient maintenant sur le campement des nomades pour leur ravitaillement. Hussein ne disait rien ; il buvait à même l'une des guerbas.

Le chef se leva et prit lentement le chemin de la crête. Le sentier était sûr et un peu moins raide. Le sommet, balayé par le vent, les accueillit ; il faisait froid. Devant eux s'étendait un autre désert de pierre, découpé par de profondes crevasses. Le pâturage était au-delà. Heureusement le sentier, en pente, était facile et bien balisé ; ils avançaient rapidement dans ce dédale rocheux.

Les mules marchaient vite, elles sentaient la présence de l'eau. Les crottes d'animaux étaient de plus en plus fréquentes, ainsi que les empreintes de pas de chameaux. Ils étaient maintenant à l'abri du vent et la marche était facile, sur un sentier de terre. En route, ils rencontrèrent un troupeau de moutons qui se pressait, affolé, contre les murs chauffés par le soleil. Leurs bêlements lamentables résonnaient lugubrement dans le couloir rocheux. Plus loin, la caravane atteignit la fin du sentier, à la sortie du karst.

Devant eux, le paysage s'était ouvert : sur des centaines de mètres une pelouse verte scintillait au soleil. Une rivière serpentait au milieu du plateau. Au loin, sur la droite, le djebel sans nom s'enfonçait vers l'est, comme une croupe d'animal préhistorique. La piste suivait la crête, très exposée, jusqu'à Agoudal et la vallée de l'assif Melloul. Vers le nord-ouest, ils devinèrent l'immense étendue du plateau rocheux des Aït Abdis, qui dominait Zawyat-Ahançal, un des lieux saints de l'islam soufiste.

Sur le côté du sentier, sous un surplomb, une petite faille s'ouvrait, comme une cicatrice. Elle était noire et moussue ; une eau claire s'écoulait, rafraîchissante, comme un don de la montagne aux animaux et aux hommes. Le débit était important et régulier, il alimentait la rivière qui parcourait la prairie du plateau en la nourrissant.

Les mules burent longuement, elles renâclaient de bonheur. Ensuite ils remplirent les jerricans et les outres. Berthier et Isabelle buvaient à même la rivière, l'eau les pénétrait comme un aliment, un sérum de vie. Ils avaient de la peine à parler avec leurs lèvres desséchées, gercées par le soleil et le vent. Épuisés, ils étaient étendus, le dos dans l'herbe humide. Les autres étaient assis, les pieds dans le torrent. Le moghasni et Ahmed souffraient de nombreuses blessures, aux orteils et aux talons. Delteil changea les pansements et regarda leurs souliers, en esquissant une grimace :

« Ils n'iront pas loin avec des souliers pareils. La semelle n'a plus de relief, et les bords sont troués. Ils doivent souffrir terriblement... ! »

Il s'adressa au chef Hussein en arabe et en forçant le ton. Mais l'autre haussa les épaules et fit un geste fataliste. Il se leva et s'adressa à ses hommes. Isabelle traduisit :

« Nous allons rejoindre les tentes des Aït Atta, en contrebas dans la prairie. Ils vont nous héberger. Il faut que les mules reprennent des forces ; nous resterons un jour sur le plateau... »

La petite troupe se mit en route en direction de l'aval ; la marche était agréable sur le tapis herbeux. Ils recoupaient les méandres de la rivière qui coulait paresseusement. On entendait seulement le bruit de l'eau et du vent. Cette prairie, isolée du monde, présentait une face positive... rien de mal ne pourrait leur arriver ici... Berthier épuisé, délirait un peu : il y voyait un lieu de méditation où toute violence était bannie. Mais il fallait la mériter, et faire corps avec elle. Il sentait une grande paix le gagner, progressivement ; tout était vérité. Le soleil couchant accentuait le caractère secret du lieu. Mais il n'avait pas cette force naturelle des nomades qui vivaient de longs mois, dans ce

lieu saint, loin des hommes. Avec nostalgie, il pensa que l'endroit n'était pas fait pour lui ; il ne pourrait que le traverser et le regretter.

Les tentes étaient au nombre de quatre, noires, en poil de chameau. Des mulets broutaient à proximité, aux côtés d'un troupeau de dromadaires, placides. Plusieurs enfants couraient entre les tentes en poussant des cris sonores. Un vieil homme sortit pour les accueillir ; il ne parut pas surpris de voir des gens en arme. Il échangea quelques mots avec le chef, qui secoua la tête. Une femme vêtue de noir vint les rejoindre. Elle souriait en signe d'accueil, les mains jointes. Ahmed prit la parole :

« Ils sont contents de nous recevoir ; ils n'ont pas peur des armes, et ils soutiennent la cause du Sud. Il y a deux hommes âgés et trois femmes. Ils ont aussi quatre enfants et ils attendent encore des renforts ces prochains jours. Ils vont réparer l'escalier, caler le tronc qui a glissé. Ils sont très habiles. »

Au loin, on entendit soudain comme un vrombissement d'insecte, obstiné. Hussein réagit immédiatement et poussa tout le monde sous les tentes. L'appareil fit le tour du djebel à haute altitude, puis survola la prairie avant de s'éloigner. Il était clair que l'armée avait perdu leur trace ; les FAR devaient être au rendez-vous de Boumalne, mais ils n'avaient pas rencontré les otages, et pour cause. Peut-être avaient-ils récupéré les cadavres de Salem et de ses hommes ? Ils avaient dû remonter la partie aval de l'oued M'goun, là où il était le plus large.

De toute manière, ils seraient sur la piste de l'assif Melloul, à proximité d'Agoudal ; c'était un passage obligé pour continuer plus à l'est.

Berthier contemplait la longue arête du djebel qui dominait le pâturage ; là-haut courait la piste muletière, entre terre et ciel :

« Comment se nomme cette montagne, elle est impressionnante ? »

Ahmed questionna le vieux qui lui répondit en berbère. Le chauffeur traduisit pour Berthier :

« Ils l'appellent la montagne de la désolation ! Elle porte malheur. Plusieurs muletiers sont morts foudroyés. Les orages sont fréquents et particulièrement violents ; les gens ont peur de s'aventurer sur la crête. Ils passent par le Dadès pour rejoindre Agoudal. Quant aux Aït Atta, ils ne quittent pas leur prairie. Ils craignent trop les esprits de la montagne. Les orages leur apportent la vie, mais ils savent qu'ils peuvent aussi signifier la mort, pour le voyageur égaré dans le brouillard ! »

Le camp se trouvait maintenant dans l'ombre, le soleil déclinait à l'horizon, derrière le massif. Les moutons avaient été rassemblés et les femmes préparaient la galette du soir. Le mouvement des bras était précis et énergique, un mouvement ancestral qui signifiait la fin de la journée.

Un des vieux avait allumé un feu sur une pierre plate. Berthier vint se chauffer devant les flammes claires, le vent du soir le faisait grelotter.

Ils mangèrent sous la tente, autour d'un kanoun de métal. Le pain était frais, mais ils durent se contenter de l'incontournable boîte de conserve, au thon et à la sardine. Le chef des nomades leur promit un agneau pour le lendemain soir, avec un tajine aux légumes. Il versa le thé avec beaucoup de cérémonie et une discussion s'engagea entre lui, Hussein et ses hommes. Le vieux approuvait de la tête ; de temps en temps il s'adressait à une des femmes qui faisait le ménage du repas, accroupie sur le sol.

Quand ils se retirèrent pour dormir, la lune montait dans le ciel ; elle était pleine et éclairait le campement d'une lumière sourde, soulignant dans la montagne des reliefs inconnus. Les chiens commencèrent à aboyer, leurs cris haletants étaient répétés en écho par les parois sauvages du djebel. Ils s'endormirent l'un après l'autre ; Berthier pensa que les Aït Atta avaient trouvé le nom qui convenait à ce massif. Il pesait sur le pâturage comme une menace.

La journée du lendemain fut une véritable détente pour tous. Ils étaient prisonniers de la montagne, il est vrai, mais le lieu était grandiose, un cadeau de la nature. Le soleil du matin

éclairait le camp d'une lumière douce, et chacun vaquait à ses occupations. Delteil, qui adorait les enfants, jouait avec les petits berbères, qui hurlaient de joie en se roulant dans l'herbe fumante de rosée. Les femmes riaient et commentaient la scène ; elles sortaient des tentes les tapis colorés et les exposaient aux premiers rayons du soleil. Les vieux étaient partis à la recherche de l'agneau qui serait sacrifié pour le repas du soir. Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord et ils marchaient, d'un pas hésitant, à travers le troupeau qui s'égaillait sur la prairie. On entendait leur voix criarde qui découpait le silence de ce matin magique.

Hussein avait laissé un de ses hommes au camp. Il était parti en reconnaissance avec les deux autres pour repérer la piste de la crête. On les voyait au loin, minuscules, en train d'escalader la base de la montagne.

Après le repas de midi vite avalé, ils firent une longue sieste à l'abri des tentes. Il faisait chaud, mais l'espace était bien ventilé ; il y avait de nombreuses ouvertures. Près de la rivière, les femmes avaient installé un métier à tisser ; les trames, dans un plan horizontal, faisaient une dizaine de mètres de longueur. Elles étaient déjà à l'ouvrage de leurs doigts agiles, créant comme par magie une nouvelle couverture multicolore, œuvre d'art d'un peuple qui cultivait naturellement la beauté.

Les deux vieux avaient égorgé et écorché leur agneau. Ils préparaient un grand feu avec des racines et des branches de thuya. Le soleil disparaissait sous l'horizon montagneux, en laissant des flammes dans le ciel mauve ; il était temps de se préparer à une longue soirée.

Ils étaient tous sous une grande tente, en cercle autour des plateaux de cuivre bien astiqués dont l'éclat miroitant luttait contre la pénombre grandissante. Les deux vieux étaient en train de découper l'agneau et les femmes apportaient les « kesras ». Même Hussein paraissait détendu, il discutait avec ses hommes et on entendait parfois un éclat de rire. Amhed, la bouche pleine, s'adressa aux autres otages :

« Le chef a l'air content, il pense que la piste sera bonne. En tout cas elle est bien balisée au début. Ils ont gravi le djebel sur cinq cents mètres environ. Si le temps se maintient, nous arriverons à l'assif Meloul dans deux jours... »

Berthier pensa qu'ils étaient privés de liberté depuis plus d'une semaine, et leurs forces diminuaient. Que se passerait-il à Agoudal, où l'armée les attendait certainement ? Il était inquiet et il réalisa que leur vie tenait à un fil. Hussein et ses hommes ne se rendraient pas, ils devraient encore négocier. Isabelle avait écouté la conversation du chef avec un des deux vieux. Ils ne se gênaient pas et parlaient à haute voix. La jeune femme résuma :

« Je n'ai pas tout compris... Hussein dit qu'ils ont plusieurs points de ravitaillement le long de leur route, surtout pour l'orge et le fourrage des mules. Les nomades le connaissent. Le prochain rendez-vous est au pied du djebel Ayachi, avant Midelt. C'est une tribu du Tafilalet qui nous accueillera ; ils restent aussi tout l'été là-haut... »

Berthier avait modifié radicalement sa vision de l'avenir, depuis l'enlèvement. Avec la fatigue et la banalisation de la violence, il avait perdu le sens de la peur ; il oubliait les gestes futiles de l'existence, des gestes qu'il ne pouvait d'ailleurs plus pratiquer. Au seuil de ce monde nouveau, sans consistance et sans espoir, il se réfugiait dans le présent, dans l'immédiat. Il ne faisait plus que de vagues suppositions sur les événements futurs. Il avait mûri et fait table rase de son passé. Il n'était plus qu'une barque fragile, échouée sur une plage inconnue, soumise aux mouvements de la marée, brassée par les embruns. Les ravisseurs lui avaient ouvert les yeux sur une réalité qui le dépassait. Devenu simple spectateur, il ne croyait plus à une libération prochaine. Le visage d'Hellena se confondait, au fil de ces journées vides et cruelles, dans les limbes du passé. Cette soirée autour d'un tajine n'était qu'une trêve dans ce combat quotidien contre la crainte d'une fin brutale.

Parfois, il avait des absences, il oubliait leur situation ; il se croyait à nouveau maître de ses actes. Dans tout son corps

passait alors un courant fou de liberté. Il revoyait des images du passé, des bribes de souvenirs, issus de son inconscient comme les lambeaux d'un vieux costume en loques. Des images qu'il ne maîtrisait pas et qui faisaient mal. Le soleil et le paysage désolé qui les entouraient servaient de simple décor ; un décor dans lequel il évoluait, à la recherche d'un autre lui-même. Il se regardait vivre, mais il n'existait plus. Une vie au rancart. C'était justement ça : une vie au rancart, immobilisée ; un beau projet abandonné.

Subitement, il se réveillait au contact des autres, prenait peu à peu conscience de la situation, touchait la réalité du doigt. Mais, avec sa nouvelle sensibilité, sur cette nouvelle planète, il faisait le bilan de ses pertes : le sens de la pitié, de la solidarité ; ces valeurs qu'il croyait fondamentales. Il savait qu'Isabelle souffrait et luttait pour ne pas tomber dans la dépression. Mais il la regardait avec un certain détachement. Il lui disait quelques mots de consolation, sans conviction. Ses faiblesses l'agaçaient et il avait envie de la secouer pour la faire retomber dans le monde des hommes. Cependant, elle oubliait sa prière du soir. C'était un bon début ; elle aussi ouvrait les yeux. Il avait observé cette transformation avec surprise, et se demandait si elle n'avait pas perdu la foi. Il est vrai qu'ils ne trouvaient aucune trace d'espoir dans l'environnement minéral où ils évoluaient. Seul le silence des pierres accompagnait leur calvaire.

Delteil avait bien résisté à cette semaine de marche et aux privations. Il avait maigri mais son regard était resté serein, plein d'une force communicative. Il ne connaissait pas les incertitudes de Berthier, ses angoisses. Au cours du repas, il s'adressa à Isabelle :

« Tu dois garder l'espoir ; ton père est hors de danger et la vallée du Ziz n'est qu'à quelques jours de marche. Nous demanderons des mulets à Agoudal, tu pourras en utiliser un. Ce n'est pas très confortable, mais tu économiseras tes forces. Ensuite, ils exigeront probablement des véhicules. Il y a

plusieurs jours de piste jusqu'à la frontière algérienne. Ils ne garderont qu'un ou deux otages... Tu seras libérée... »

Le repas était copieux, les Aït Atta avaient soigné leurs hôtes. Ils étaient joyeux, comme inconscients du drame qui se jouait sous leurs yeux. Ils attendaient d'autres membres de la tribu pour les prochains jours. Ils avaient prévu de réparer le sentier berbère dès leur arrivée. C'était indispensable pour faire passer les bêtes.

Hussein remercia les deux vieux pour leur hospitalité et salua les femmes. Chacun se prépara à passer une nouvelle nuit dans le grand silence de la montagne.

*

La caravane s'était engagée sur le plateau herbeux, en longeant la petite rivière qui s'écoulait en direction du djebel ; les parois réfléchissaient brutalement les rayons de l'astre du jour. Après une demi-heure, ils atteignirent le sol caillouteux et prirent pied sur le début de la piste, mal tracée. Cependant, de nombreux cairns balisaient à nouveau leur progression. Hussein avait pris la tête du groupe en s'appuyant sur un bâton, le fusil en bandoulière. On entendait le tintement obsédant des sabots ferrés sur la surface rocheuse. Les cinq otages suivaient avec peine ; le moghasni et Ahmed marchaient en tirant la jambe. Pour eux, la montée était une nouvelle épreuve douloureuse.

Berthier était collé aux talons de Delteil, qui marchait toujours de son pas régulier de montagnard. Il ne regardait plus le paysage grandiose qui s'ouvrait au-dessous d'eux. Son esprit était ailleurs ; il vagabondait dans un passé lointain.

Il repensait au naufrage du couple Berthier. Une obsession bien compréhensible. Avec le temps, le mal avait laissé des traces : le jeune Pierre Berthier était devenu un être trop sensible, timide et fragile ; en retrait de la société. Il cherchait

simplement à garder une apparence de contact avec les autres et évitait toujours les affrontements. Il se renfermait parfois dans le mensonge qu'il utilisait comme une arme contre ses ennemis. Ses bons résultats scolaires lui avaient redonné confiance. Mais déjà il fréquentait de mauvais garçons et il avait pris une direction douteuse. La voie normale lui paraissait trop insipide, pleine de ces déceptions que l'on camoufle habituellement derrière la façade d'une vie ordinaire, convenable ; il ne croyait plus à l'honnêteté dans le couple. Ses instants de bonheur, il les partageait avec des amis de rencontre ; à l'adolescence, il vivait des amours éphémères, jusqu'à sa rencontre avec Nicole. Une faiblesse dans son système qu'il pensait solide, bien rodé et résistant à toute épreuve. Il avait un instant cru en elle ; mais là encore il avait dû déchanter.

Le soleil lui envoyait ses rayons douloureux, droit dans les yeux. Ils avaient fait une halte sous la crête du djebel de la désolation. Ils burent l'eau, encore fraîche, de la source dans un jerrican, et Berthier en profita pour se masser les jambes ; il sentait le début d'une crampe qui nouait son mollet droit. Delteil s'épongeait le visage :

« Maintenant la piste est presque à plat, par contre elle est plus accidentée. Je ne la connais pas, mais Hussein l'a déjà parcourue lors de son premier voyage. Avec le beau temps nous ne risquons rien. »

Berthier remarqua :

« L'armée ne sera peut-être pas au rendez-vous à Agoudal. Ils nous cherchent ailleurs ! » Des paroles décourageantes qui tombèrent à vide. Personne ne répondit. Il n'y avait rien à dire.

Le sentier, à peine marqué, suivait la crête irrégulière de la montagne. L'érosion karstique avait sculpté des formes étranges, démoniaques, dans le calcaire tendre. On retrouvait le paysage chaotique, inhumain, qui formait le sommet du djebel Rhât que Berthier avait traversé avec Lemercier. Même les oiseaux avaient déserté ce paysage de mort. Seuls de grands rapaces vivaient dans les parois, hors d'atteinte, cohabitant avec les

chocards aux cris stridents : les uniques habitants de la montagne de la désolation, qui méritait bien son nom.

Ils longèrent la crête jusqu'à la mi-journée. Il n'y avait pas d'ombre et le soleil brûlait impitoyablement leur peau, qui était devenue sèche comme du parchemin. Isabelle fut prise de malaise à plusieurs reprises. Ils firent un arrêt au pied d'un piton rocheux qui offrait encore une zone d'ombre bienvenue. Ils burent beaucoup, la soif les faisait constamment souffrir. Berthier ouvrit une boîte de poisson, mais il n'avait pas d'appétit. Ses lèvres gercées étaient douloureuses.

Au fond de la vallée, vers l'ouest, on apercevait le triangle d'herbe et le campement des Aït Atta : des petites taches brunes égarées sur une surface de gazon, dans un désert de pierre. En face d'eux et en contrebas, le plateau des Aït Abdis étendait sa succession de collines calcaires mamelonnées, rappelant un « erg » saharien. Par places, des genévriers thurifères, rassemblés en bosquets sombres, avaient résisté aux rigueurs de la montagne et à la hache des Berbères.

Devant eux, le mont de la désolation formait une large croupe rocheuse traversée par de nombreuses failles. La piste s'adaptait au terrain : elle serpentait en étroits lacets et franchissait des ravins abrupts.

« Il faudra au moins deux jours pour traverser ce désert de pierres, et il n'y a pas un abri » remarqua Delteil.

En effet, le règne minéral dominait à nouveau le paysage : pas un arbre en vue sur des kilomètres. Déjà épuisés par une semaine de marche, ils devraient affronter cette nouvelle épreuve.

Ils avaient repris la piste, dans un ravin au fond terreux, avec quelques plaques d'herbe jaunie. Après un kilomètre, ils atteignirent un long plateau calcaire ; la piste avait disparu, mais la voie était jalonnée par des cairns à peine visibles. Certains étaient effondrés, et sur de longues distances il n'y avait plus de repères. Hussein ressortit sa boussole et tenta de faire le point à plusieurs reprises.

Les otages marchaient comme des somnambules, derrière les bêtes. La roche claire renvoyait cruellement les rayons solaires et ils souffraient toujours de la touffeur ambiante, malgré l'altitude élevée.

Après deux heures de marche, ils atteignirent la fin du plateau. Un ravin profond leur coupait la route et la piste, très caillouteuse, descendait en dessinant plusieurs boucles serrées. Les bêtes avaient de la peine à progresser et un des hommes tentait de retenir l'animal de tête. Hussein avait pris aussi la bride d'une des mules et essayait de lui éviter une glissade sur l'éboulis.

Derrière les otages, un autre Reguibat suivait, le fusil pointé vers le ciel. Berthier était en train de penser que l'ombre fraîche du fond du ravin serait la bienvenue, lorsqu'il entendit de grands cris, mélangés d'imprécations en arabe, derrière lui. Il se retourna d'un geste et il vit, plus haut sur le sentier, le moghasni qui avait arraché le fusil à son gardien. Il tenait l'arme par le canon et rouait l'homme de coups de crosse au visage ; l'autre s'était effondré, la face ensanglantée. Le moghasni Mohammed le tenait maintenant par la gorge et lui frappait la tête sur le sol. Il hurlait de rage dans une véritable crise de démence.

Les autres n'avaient pas bougé, mais Hussein bondit soudain en arrière, remontant le sentier jusqu'aux deux hommes à terre. Il sortit une arme de poing et saisit le moghasni par les cheveux. Il le traîna quelques mètres sur le sol, puis le mit à genoux et, sans hésitation, lui tira une balle dans la nuque. L'exécution s'était passée en un éclair, devant tous les autres membres de la caravane, pétrifiés par l'horreur.

Isabelle avait hurlé, elle se cachait le visage avec les deux mains. Berthier était resté sans réaction ; il n'en croyait pas ses yeux. Il réalisait que leurs ravisseurs étaient vraiment dangereux, appartenant à la branche la plus dure de leur mouvement. Il en avait la preuve maintenant ; ils étaient aussi impitoyables que les tueurs des maquis algériens. Ils utilisaient les mêmes méthodes criminelles.

Berthier sentait la peur monter en lui. Une peur animale. Mais la crise ne dura pas. Il reprit rapidement ses esprits : dans l'état de délabrement et de fatigue où il se trouvait, tous les événements perdaient rapidement de leur importance. La gorge sèche il s'adressa à Delteil :

« Que s'est-il passé ? Nous allons tous devenir fou. La mort nous guette à chaque instant. Ils vont finir par nous exécuter l'un après l'autre. Ou bien ils attendent que l'on meure d'épuisement ! »

Ce fut Ahmed qui répondit en quelques mots, d'une voix tremblante :

« J'ai entendu parler le moghasni avec son gardien. Il lui demandait une pause à cause des blessures à ses pieds. Il souffrait atrocement, mais l'autre lui a enfoncé le canon de son arme dans les côtes. Le moghasni Mohammed est alors devenu fou furieux. Il a arraché l'arme à son tortionnaire et l'a frappé avec la crosse. Vous connaissez la suite... »

Ils regardaient le cadavre qui formait un gros tas de vêtements sur le bord du sentier. Une tache de sang s'élargissait sur le sol, comme les bras d'un petit ruisseau, entre les cailloux blancs. Hussein, impassible, avait caché son visage derrière son chèche, on ne voyait plus que la fente de ses deux yeux à demi fermés. Avec l'autre Reguibat, il releva le corps de son complice et l'installa sur une mule. L'homme était assommé mais ne tarderait pas à se réveiller. Ils lui recouvrirent la tête avec une couverture, les rayons du soleil étaient sans pitié. Ils descendirent au fond du ravin et Hussein prit la parole :

« Vous, les roumis, nous suivre jusqu'au bout. Celui qui tombe, il est mort. Votre vie ne compte pas, vous n'êtes qu'une monnaie d'échange. Allah est grand ! Lui savoir ce qui est juste. C'est aussi vrai pour la femme ! »

Delteil serrait les dents ; il se trouvait à côté de Berthier, et il répondit d'une voix sourde :

« Tu n'es qu'un meurtrier et ton Dieu n'approuve pas ton geste ; tu seras puni. Un jour la justice des hommes te rattrapera et tu paieras pour ce crime ! »

Delteil tenait son chapeau entre ses mains, et le tordait comme un torchon. Sa colère impuissante l'empêchait de continuer sa réprimande. Hussein s'approcha et, lui saisissant un bras, il lui mit son poing maigre, fermé, sous le nez. Il ne dit rien, mais montra la suite de la piste dans un geste de commandement.

La caravane remonta l'autre flanc du ravin et rejoignit le plateau calcaire qui luisait sous une lumière implacable. La randonnée maudite reprenait, toujours en direction de l'est. Les cairns avaient disparu et il fallait se fier au flair d'Hussein et de ses hommes. Ils suivaient la direction de la vallée du Dadès ; sur leur droite on devinait un vide effrayant. Le bord du plateau était découpé par des couloirs d'avalanche, encombrés de gros monolithes de pierre. Quelques rares buissons, accrochés aux parois, étaient les seuls signes de vie. Ils formaient des petites taches vert-forcé, dispersées dans le chaos du ravin.

Le blessé s'était réveillé. Il avait bu et s'était nettoyé le visage ; son chèche était ensanglanté et troué par endroits. Il avait repris sa place derrière les otages, sans dire un mot.

Le plateau s'était rétréci, ils suivaient toujours la crête et le terrain était plat.

Hussein avait annoncé :

« Nous sommes à la moitié du parcours, il va falloir bivouaquer... »

Ils s'arrêtèrent sur une large plate-forme qui dominait la vallée. On voyait les maisons de Msemrir et des autres villages, comme des habitations de fourmis. Les flancs de la montagne étaient rocheux, sauvages, mais plus bas la pente se couvrait de buissons et des pâturages vert tendre descendaient jusqu'au torrent bordé de taillis.

Pendant le repas Hussein parla longuement avec ses hommes. Bientôt, ils allaient être à nouveau confrontés à l'armée marocaine. Ils préparaient leur stratégie.

Les autres, toujours sous le choc, ne disaient rien. Les hommes étaient sales et barbus, ils avaient les yeux hagards, et leurs gestes étaient devenus instinctifs. Isabelle, amaigrie, avait le visage fermé, mais on sentait qu'elle luttait contre les fantasmes de la peur.

La nuit tomba rapidement et ils s'étendirent à même le sol, emballés dans leur couverture. Personne ne dormait, et les images de la journée repassaient comme un mauvais film. Berthier se leva, il passa devant la sentinelle et fit quelques pas sur la plate-forme calcaire.

Il s'assit sur une roche plate, à quelques mètres des mules qui raclaient le sol de leurs sabots, en agitant leurs grandes oreilles. Au-dessus de lui, la voûte céleste régnait sur les êtres et le paysage. C'était une nuit sans lune et des myriades d'étoiles clignotaient, indifférentes, comme les soirées précédentes. Devant ce silence galactique, Berthier frissonna, impressionné ; il ne trouvait dans ce spectacle toujours aucune réponse à son angoisse. Le désert de pierre, éclairé par les lumières argentées du ciel, apportait une note glaciale à cet univers stérile. Son esprit épuisé, éprouvé par la cruauté de ses semblables était incapable d'analyser la situation. Il ressentait en lui une impression de solitude, un désert moral, qui s'ajoutait à la misère des hommes : cette nuit le rejetait, il n'avait pas sa place sur ce plateau hostile ; ce ciel vide ne lui était d'aucun secours.

Pourtant il était de ce monde ! Son espèce avait peu à peu conquis une place, temporairement dominante. Mais que signifiaient tous ces meurtres gratuits, ces destructions au nom d'idéologies éphémères ? Même Isabelle, attachée à une doctrine dépassée, ne pouvait répondre à ces questions. Depuis l'assassinat du moghasni, Berthier avait compris que le Mal, en tant que principe transcendant n'existait pas. Le manichéisme était une vue de l'esprit, qui servait parfois d'alibi. Par contre, il existait des gens mauvais, des imbéciles et des vicieux, un peu

sadiques. D'autres sans morale, comme Hussein et peut-être comme lui bientôt, l'humaniste renégat. C'était toujours le résultat d'un parcours personnel, l'expression d'une frustration, la remontée d'un affect profondément enfoui dans l'inconscient. Ou d'un instinct animal ? L'histoire avait déjà montré qu'il existait une culture de l'anéantissement, elle avait été pratiquée par tous les pouvoirs, civils ou religieux. Mais, le plus souvent, des individus pervers étaient coupables de ces dérapages, à la tête des foules poussant des cris de haine, sans raison.

Il était conscient de son impuissance, mais il lui restait la possibilité de hurler, lui aussi, sa rage en face des étoiles, et d'espérer que la justice des hommes rétablirait un jour l'équilibre du monde !

Un nouveau jour avait succédé à cette nuit glaciale, pleine des cauchemars qui accompagnaient désormais le sommeil des otages. C'était aussi une nouvelle épreuve qui les attendait sur la crête du djebel de la désolation. Un soleil rasant, aux rayons sanglants, soulignait les reliefs tourmentés de la surface du massif. Le sentier était de nouveau balisé, de loin en loin, par des redjems judicieusement placés, mais il fallait faire de nombreux détours pour éviter des dolines profondes ou des ravins infranchissables. À plusieurs reprises, Delteil dut soutenir Isabelle qui montrait des signes évidents de fatigue et de découragement. Il en avait parlé avec Hussein qui marchait en tête de groupe, de son pas régulier. Le chef avait écouté d'une oreille distraite :

« À Agoudal, nous trouver une mule pour la femme. Elle, le meilleur otage ; nous suivre jusqu'au bout ! Elle être libre, plus tard, si tout bien aller. Elle venir jusqu'à la vallée du Ziz ; nous demander des Jeep à l'armée. »

Le sentier s'était élargi et descendait progressivement. Devant eux on voyait les falaises qui dominaient l'assif Meloul. Le village se trouvait en amont, à l'entrée des gorges ; il marquait la limite méridionale du domaine des Aït Adiddou qui régnaient depuis Imilchil. C'était là que passait la piste

automobile qui menait à El Ksiba et Kasba Tadla au pied de l'Atlas. Mais elle était souvent impraticable : les véhicules s'enlisaient dans la boue ou le sable de l'oued en crue. Delteil avait croisé, à plusieurs reprises, le camion du grand souk d'Imilchil, lors de précédentes missions : le véhicule, surchargé de paysans et de marchands, formait un ensemble anarchique ; des gamins suspendus à l'extérieur des ridelles, gesticulaient. Tout ce monde était ballotté au gré des ornières de la piste.

La pente de la montagne s'était encore accentuée. Les mules accrochaient leurs sabots dans la couche de gravier qui recouvrait le sentier. De part et d'autre, s'ouvraient des ravins impraticables ; les parois étaient recouvertes de rares buissons de genévriers, seule trace de vie dans ce décor ruiniforme.

À un détour du sentier, ils virent, en bas dans la vallée, les premières maisons du douar d'Agoudal, dispersées sur la pente verdoyante. Au bord de l'oued, une maison fortifiée, une casbah, était entourée de végétation : des peupliers et quelques saules centenaires qui penchaient la tête en direction de l'eau courante, dans une position d'indifférente résignation. Berthier nota qu'il n'y avait aucune trace de l'armée marocaine. Où se ferait la liaison ? Il espérait un accord avec les ravisseurs, peut-être la libération d'un des otages ? Mais Hussein paraissait intraitable, il voulait continuer sa cavale ; il ne négocierait qu'en parfaite sécurité.

Vers midi, ils firent un arrêt au pied des falaises du djebel. Ici, commençait une maigre prairie qui recouvrait en partie le cône d'éboulis de la montagne. Quelques chèvres étaient dispersées sur la pente, broutant avec régularité une herbe pauvre, desséchée par le soleil. En face, en direction de l'est, s'étendaient les massifs d'Amouguer, une succession de chaînons montagneux et de vallées désertiques qui aboutissaient à la vallée du Ziz. C'était leur dernier itinéraire en altitude ; ensuite commençait la piste automobile qui les emmènerait vers le Haut Atlas oriental et le sud.

La descente sur Agoudal était facile et quelques nuages bienvenus rafraîchissaient l'atmosphère. En route, ils croisèrent deux muletiers, qui se rendaient sur le chemin de crête, chevauchant leurs bêtes. Ils allaient probablement rejoindre le pâturage des Aït Atta. Berthier avait appris que les Berbères parcouraient de longues distances pour régler des problèmes de territoire. Mais dans les hautes vallées le temps ne comptait pas.

Les hommes se saluèrent, et un dialogue s'engagea. Les muletiers avaient l'air surpris de la présence des armes. Isabelle traduisit pour ses compagnons :

« Ce sont des Aït Adiddou ; ils disent que les gens ne sont pas agressifs ici, ils vivent en paix. Les armes leur paraissent inutiles. Ils ne comprennent pas le but poursuivi par Hussein et ses hommes ! »

Berthier allait répondre lorsqu'il vit soudain l'hélicoptère qui sortait de derrière le sommet du djebel, venant sur eux, dans un sifflement de tuyère assourdissant. L'appareil stationna à une vingtaine de mètres au-dessus de leurs têtes ; on voyait nettement une personne, à côté du pilote, qui tenait une caméra à la main. Les mules, paniquées, couraient dans tous les sens et un des deux cavaliers faillit être désarçonné.

« Ça devient une habitude ! Ils veulent savoir dans quel état sont les otages ; je sens que nous aurons de la visite pour demain. L'armée doit être stationnée à Imilchil. »

Delteil avait un bras pointé vers l'hélico, mais Hussein le poussa brutalement à terre. À cet instant l'appareil s'éleva dans le ciel et se dirigea vers les gorges de l'assif Meloul. Il allait rejoindre sa base.

Les hommes avaient récupéré les mules et la caravane se remit en route pour rejoindre les premières maisons d'Agoudal. Les constructions étaient en pierre taillée, de couleur grise, et dispersées sur la pente. Des familles entières étaient sorties pour les regarder passer, sans manifester beaucoup d'enthousiasme. Les nouvelles vont vite dans l'Atlas et les Aït Adiddou avaient déjà repéré le commando et leurs otages. Ils savaient de quoi il

retournait. Des femmes apeurées, habillées de leur grand burnous rayé, s'étaient mises à l'abri des maisons, entraînant des enfants qui criaient, mécontents, en se chamaillant. Les hommes restaient debout, au garde-à-vous, silencieux.

Hussein se dirigea vers le bas du village, en direction de la grande tigherm fortifiée. Ils étaient suivis de quelques habitants plus hardis que les autres, gardant cependant une distance raisonnable ; ils causaient entre eux avec de grands gestes.

Devant la tigherm, le cheikh les attendait. C'était l'amghar de la vallée, un chef berbère. Il échangea quelques mots avec Hussein, mais ne paraissait pas enchanté de leur arrivée. Il ne voulait pas accueillir ces hommes du Sud qui détenaient des otages, et son visage buriné restait fermé. Il parlait du bout des lèvres. Finalement la petite troupe pénétra dans l'édifice et l'amghar les reçut dans une grande salle, au sol recouvert de tapis usagés. D'autres hommes et quelques femmes inquiètes étaient présents. L'une d'elle prépara l'ataï, pendant que les hommes d'Hussein conduisaient les quatre otages dans une pièce isolée.

Dehors, on débâtait les mules et un des ravisseurs les conduisit au pâturage, le long de la rivière. Les bêtes se mirent à brouter l'herbe grasse et abondante, à l'ombre des peupliers.

Dans leur pièce sans fenêtre, les otages reprenaient des forces. Isabelle s'était couchée sur un tas de couvertures et dormait profondément. Ahmed écoutait les conversations dans la grande salle ; il chuchota :

« Demain l'armée va peut-être investir le village. Le cheikh a peur d'un bain de sang, il pense que les soldats ont l'ordre de tirer. Mais Hussein est sûr qu'ils ne mettront pas la vie des otages et des villageois en danger. Il veut des vivres et une mule supplémentaire pour Isabelle. » Delteil marchait de long en large, le visage grave :

« Tout est possible. Je suis surtout inquiet de leur réaction lorsqu'ils apprendront l'exécution du moghasni ! »

Berthier s'était allongé, caressant sa barbe d'une semaine. Ses cheveux noirs étaient hirsutes et son visage amaigri, comme celui des autres. Malgré son indifférence, il avait la peur au ventre depuis la mort violente de leur compagnon. Leurs tourments n'étaient pas terminés, mais il espérait que le dénouement était proche.

Ils étaient isolés depuis plusieurs heures, lorsque la porte s'ouvrit brutalement. Hussein se tenait devant-eux ; il leur adressa la parole d'une voix grinçante :

« Demain nous rencontrer les chefs de l'armée. La femme et l'un de vous venir m'accompagner pour parler de la suite. Nous fixer un nouveau rendez-vous dans la vallée du Ziz, près de Rich ; le dernier. Encore quelques jours dans les montagnes. Vous, les roumis, ils craignent pour votre vie ! »

Le bruit de la porte réveilla brutalement Berthier ; après une nuit sans sommeil, il s'était assoupi à l'aube. Il devait être encore tôt, les autres dormaient profondément. Un des ravisseurs s'approcha de lui et le força à se lever. Ensuite, il secoua l'épaule d'Isabelle et la jeune femme se dressa sur ses jambes fatiguées, encore vacillante, comme à la sortie d'un mauvais rêve. Les deux otages entrèrent dans la grande pièce où se trouvaient Hussein et quelques notables du village. Ils s'assirent au moment où le muezzin faisait l'appel à la prière. Hussein et les villageois se retirèrent dans un coin de la pièce, le corps accroupi en direction de la Mecque. Berthier prit un verre brûlant ; il regarda le visage défait, hagard, d'Isabelle ; puis il fixa le groupe de musulmans qui balbutiaient des paroles apprises, les yeux clos. Il était furieux :

« Quelle hypocrisie, tu ne trouves pas ? Un jour on tue et le lendemain on prie ; comme à Abachkou. Une manie, chez eux ; c'est une manière de se blanchir pour recommencer, à une autre occasion. Berthier ne cherchait plus à la ménager... Vous autres chrétiens vous ne valez guère mieux. Ces prières : des gesticulations pour garder bonne conscience. Les missionnaires

avec les militaires ont toujours précédé les colons ; après, c'est le tour des financiers ! Le bal des vautours ! »

Berthier se répétait, il divaguait légèrement. C'était une idée fixe chez lui, qui traduisait son impuissance : la révolte d'une forme d'humanité désespérée en face des intégrismes et du mensonge organisé. Une situation qui n'était pas d'aujourd'hui ! « Le dialogue et surtout l'écoute de l'autre peuvent seuls nous sauver. Mais ceux qui agissent comme Hussein, ont dépassé ce stade ; on retrouve les mêmes chez vous, les chrétiens, Isabelle ! Dis-moi que tu n'es pas comme eux ! La foi ne sauvera personne... une illusion... une résignation ! J'ai choisi la voie de la raison, de la contestation, au moins dans ma tête... » Il en aurait pleuré ; il balbutiait, la rage au cœur...

Berthier était maintenant complètement éveillé, ses paroles, un peu emportées, l'avaient stimulé. Il en voulait à Isabelle qui ne répondait pas. Il est vrai que son attitude avait changé ; elle paraissait moins sûre d'elle. Il la connaissait mal : le côté dramatique de leur enlèvement l'avait profondément marquée. Berthier avait un peu honte de s'être emporté. Il ne se contrôlait plus. La fatigue ? Ses nerfs qui lâchaient, usés par l'épreuve ? Pourtant, il savait que la jeune femme vivait dans la souffrance et la peur comme lui, ces deux nouveaux compagnons de leur quotidien collectif ; il n'y avait pas de rachat possible ni de martyr en vue. Ils vivaient dans le concret, un monde sans compassion. En face de ces visages fermés ou meurtris, il sentait que toute réconciliation était impossible.

La prière terminée, les deux otages furent conduits dans la cour et un des hommes voilés leur lia les mains avec une longue corde, de part et d'autre d'une des mules qui piaffait d'impatience. Hussein saisit l'animal par sa longe et ils sortirent de la tigherm. Les deux ravisseurs étaient armés et Berthier remarqua qu'ils portaient des grenades à la ceinture. Ils prirent la direction de la piste d'Imilchil, qui commençait en haut du village.

Ils marchaient vite, le terrain était dur et marqué par deux ornières peu profondes qui les faisaient trébucher. Après une demi-heure de cheminement, le paysage avait changé. Ils longeaient les gorges de l'assif Meloul et il n'y avait plus de végétation. Des collines pierreuses les entouraient de toutes parts ; les strates calcaires dessinaient des formes étranges, découpées par l'érosion. C'était la structure profonde de la montagne.

Subitement, Hussein leva le bras et il stoppa la mule au milieu de la piste. Au loin, ils entendirent des véhicules qui venaient dans leur direction. À la sortie d'un virage, ils virent une Jeep qui s'arrêta à une centaine de mètres. Derrière, un gros camion bâché suivait en cahotant. Dans la Jeep, un homme debout fit stopper le camion et plusieurs dizaines de soldats armés prirent position sur les collines, des deux côtés de la piste.

Le militaire, un gradé avec sa casquette vissée sur le crâne, s'approcha en marchant rapidement, en direction des otages. Ce n'était pas l'homme des Aït Bou Guemès, qui semblait plutôt ouvert à la discussion : le nouveau commandant avait un visage dur, inflexible, les yeux cachés derrière d'épaisses lunettes noires. Hussein déposa son fusil à terre et marcha vers lui. Un des Reguibat avait appuyé le canon de son arme sur la tempe d'Isabelle. La jeune femme était figée par l'effroi.

En face, personne ne bougeait ; le militaire avait fait un signe d'apaisement et les soldats baissèrent leurs armes. Hussein s'arrêta devant lui, et il désigna la grenade accrochée à sa ceinture. Il avait déroulé son chèche et se mit à parler avec vivacité. L'autre écoutait, mais il eut soudain un geste agressif, la main sur son pistolet d'ordonnance. La tension était extrême et Berthier sentit que les choses allaient mal tourner. Isabelle, toujours sous la menace du fusil, traduisit rapidement, d'une voix blanche :

« Le colonel demande des explications sur la mort du moghasni. Ils veulent venger leur camarade. Hussein est prêt à faire sauter sa grenade au moindre tir. La situation est critique. Mais Hussein menace de provoquer un massacre au village et les

militaires le savent ; ils vont réagir comme à Abachkou... ils n'ont pas le choix, à moins que... ce nouveau commandant m'inquiète ! »

Au bout de quelques minutes la tension retomba ; les deux hommes continuaient à parler avec des gestes plus mesurés.

« Le colonel aimerait que les ravisseurs relâchent deux otages, mais Hussein demande encore quelques jours de réflexion, et surtout la libération de ses compagnons d'arme détenus à Rabat. C'est pour cela qu'il nous a enlevés. Il n'en est pas question du côté marocain ; ils refusent l'échange de prisonniers. Ils proposent une rançon, mais le chef n'est pas d'accord. Nos ravisseurs sont furieux, mais ils prétendent que nous serons bien traités si l'armée nous fournit encore des vivres... »

Sur un signe du gradé, les soldats étaient remontés dans les camions. Les véhicules firent demi-tour et Hussein rejoignit les otages. Il ordonna le retour vers Agoudal. Il devait être midi et le soleil les inondait de ses rayons verticaux. Personne ne parlait ; ils pensaient tous au prochain rendez-vous dans la vallée du Ziz.

Chapitre Huit *Rabat, automne 1980, hiver 1981*

Un nouvel automne s'annonçait timidement, sur la côte atlantique. La température avait baissé et les gens respiraient plus librement. Pourtant, il faisait encore chaud et les ruelles de la médina s'enflammaient sous les rayons du soleil de midi. Avec Hellena, Berthier profitait au maximum des jours de congés ; ils vivaient comme des collégiens. La plage bien sûr, où ils retrouvaient une vraie communion avec la nature ; l'océan les renvoyait vers leur désir d'absolu.

Berthier parlait aussi de la montagne, de ce Haut Atlas mystérieux qu'il avait découvert avec Lemercier, au cours de cette année. Il lui décrivait les tribus berbères qui vivaient en symbiose avec leur environnement. C'était chaque fois un retour vers le passé où l'on retrouvait l'homme en face de lui-même : une pierre parmi les pierres, une herbe dans les pâturages exigus, le long des oueds aux eaux argentées ; la neige signifiait une nouvelle année d'abondance. Dans leur solitude, ceux du Haut Atlas vivaient sereinement ; depuis la fin du protectorat français, la paix régnait entre les tribus.

Hellena n'avait que peu de contacts avec le bled et les gens de la montagne. Elle écoutait Berthier et cherchait à partager son enthousiasme. Mais elle évitait de parler de l'avenir. Elle avait à peine effleuré le sujet :

« Je te l'ai déjà dit : en Russie aussi nous avons connu ces moments de sérénité ; les gens se contentaient de peu, mais ils avaient un toit et quelques vaches. Ils ont été rattrapés par l'apparition de l'industrie, et l'introduction du communisme. Tes bergers du Haut Atlas ne pourront pas résister à la pression de la société de consommation. À l'ambassade, on parle beaucoup de projets de développement. Un nouveau mode de vie va s'installer avec l'aménagement des pistes. Il y aura du travail pour quelques-uns ; les autres... »

Berthier savait qu'elle avait raison, elle parlait comme Patrick Sauvage ; beaucoup d'autres tenaient le même discours... la poussée démographique obligerait de toute façon ces gens à émigrer vers les grandes villes. Le problème était récurrent. Il y avait une sorte de fatalité que Berthier se refusait à cautionner. Bientôt, ces gens se retrouveraient quelque part en Espagne à ramasser des oranges pour un salaire de misère ! Pourtant la terre d'Afrique du Nord était fertile et riche en promesses. La seule solution, à long terme, était de fixer les populations dans leur région, et coopérer avec eux à l'image de Lemerancier et de ses collègues. Une redistribution équitable des terres permettrait de stopper l'exode... Hellena essayait de calmer le jeu :

« L'avenir n'est pas si noir que tu l'imagines. Mohammed, mon ami de l'ambassade, pense que l'on pourrait faire aussi beaucoup au niveau de la formation professionnelle, pour ceux qui sont déjà à proximité des villes. Il faut créer des postes d'apprentissage, faire venir des gens de métier... »

Il aimait l'entendre parler. Son accent slave lui plaisait. Il lui demandait de répéter certains mots. Elle riait, et il sentait alors qu'ils étaient heureux.

Parfois, ils partaient pour la Mammora, la belle forêt de chênes lièges à quelques kilomètres de Rabat. Hellena empruntait un véhicule de service à l'ambassade, une Peugeot 504 neuve. La vieille 4L de chez Delabarre avait rendu l'âme.

Le paysage, à quelques kilomètres de la ville, était très ouvert, un plateau vallonné entaillé par les méandres du Bou Regreg et de ses affluents. La terre était grise, semée de tiges

jaunies, et les tracteurs commençaient à fouiller le sol poussiéreux.

Dans certains douars, on labourait encore de manière traditionnelle : deux bœufs tiraient une antique charrue. Le paysan était courbé sur sa machine ; il dessinait un sillon irrégulier dans la terre sèche... Sur la route, ils croisèrent des chariots remplis de femmes habillées de couleurs et qui chantaient leur joie de vivre.

Berthier avait le sentiment d'avoir laissé derrière lui les problèmes de la ville ; chez Delabarre il ne supportait plus la routine de ces longs mois, les clients mécontents et ses relations tendues avec Belkaadi. La vie en médina était agréable, mais le bruit incessant le fatiguait parfois.

Au loin, les premiers arbres mettaient une tache verte sur le plateau grisâtre ; la forêt s'étendait jusqu'à l'horizon.

Ce jour-là, Hellena avait préparé un pique-nique copieux et, après une courte promenade, ils s'installèrent sur le tronc couché d'un vieux chêne. Elle était désirable dans son jeans collant qui mettait en valeur ses formes restées jeunes. Ses longs cheveux châtain retombaient sur son dos, en vagues érotiques. Berthier aimait ses seins menus, qui tenaient dans la main. Hellena redevenait alors une petite fille et il se sentait à égalité avec elle ; il oubliait la femme mariée et son expérience plus complète des choses de la vie.

« Tu as l'air songeur, Pierre ; oublie tes soucis. Ouvre plutôt la bouteille de vin, elle va prendre la chaleur.

— Je pense à nous deux ; nous nous connaissons depuis peu finalement. Combien de temps va durer notre relation ? Nous avons réussi quelque chose d'exceptionnel à mes yeux, mais tu connais ma situation. Je ne peux rien apporter de stable à une femme, j'ai quitté Anissa à cause de cela. Qui voudrait d'un apatride ? Et l'Organisation me surveille, je suis sans arrêt en danger ! »

Hellena coupa une pomme en deux et en offrit la moitié à Berthier. Elle le regarda profondément de ses yeux gris. Les

petites paillettes dorées luisaient dans son iris ; elle répondit d'un ton sérieux :

« Il va se passer quelque chose dans les prochains mois, des gens travaillent pour nous. Tu as des alliés et tu peux compter sur eux. La dernière livraison prévue à Genève n'a pas encore eu lieu. Elle a dû être reportée probablement ; ils se méfient de quelque chose et c'est bon signe. Je pense que leur réseau est fragile et l'argent ne fait pas tout. Il faut encore patienter... »

L'après-midi était bien avancée et l'ombre avait envahi la clairière. Il s'était allongé sur le sol contre le corps d'Hellena et elle avait posé sa tête sur sa poitrine. Le vent se leva et on entendait bruissier les feuilles des arbres. Ils savourèrent ce moment de calme absolu, les mots étaient inutiles.

Ils firent encore quelques pas dans la forêt ; une hutte de charbonnier, faite de branchages, occupait le centre d'un taillis de chênes verts. Un vieil homme et deux enfants s'affairaient autour d'un feu. Le vieux leur adressa la parole en français. Il voulut leur offrir un verre de thé, mais Berthier refusa. Ils reprirent le sentier, en direction de la voiture. Une heure après, ils étaient de retour à Rabat, dans le trafic de ce dimanche soir.

Pendant les mois qui suivirent, Berthier fut très occupé au bureau. Les affaires marchaient mieux et il avait dû se déplacer à plusieurs reprises à Casa et à Fès, pour équiper de nouvelles écoles. Il téléphonait souvent à Genève et il avait appris que Daumont était monté en grade. Il n'était pas trop étonné, son collègue était un intrigant de première et il savait choisir ses appuis. Par contre, il avait quitté Nicole ; leurs deux caractères étaient incompatibles. Son ancienne amie était en crise ; elle tenait toujours à son indépendance et Daumont n'était finalement qu'un parvenu très ordinaire, un petit affairiste qui voulait rentrer dans le rang et faire de l'argent.

Bien sûr, il n'avait pas parlé à Daumont de ses problèmes avec la succursale marocaine. Il avait cessé de contrôler les listes d'inventaires bidon ; il laissait faire. De temps en temps, il recevait la visite d'Anissa toujours aussi élégante ; elle lui faisait

des sourires et parfois elle l'embrassait furtivement. Elle ne lui en voulait pas de leur séparation ; les filles d'ici n'étaient pas rancunières.

Parfois il regrettait leur intimité, ils avaient partagé beaucoup de choses. Mais elle était insouciante, comme un enfant qui avait grandi trop vite. Il la comprenait toujours mal !

L'hiver était arrivé, avec des pluies diluviennes, surtout le matin. Le soleil luisait dans l'après-midi et il faisait bon sentir sa caresse le long des trottoirs toujours en fleur. Pendant ses temps libres, il se promenait en ville, avec Hellena ; des promenades culturelles, ils causaient littérature ou politique. La jeune femme possédait une large érudition et connaissait beaucoup d'auteurs français. Ils avaient des goûts communs et échangeaient des citations. Lorsqu'ils n'étaient plus d'accord, la jeune femme éclatait de rire, elle le traitait d'immature. Berthier était furieux, il ne voyait pas ce que l'âge venait faire dans leurs joutes verbales. Ils se réconciliaient au lit ; il jouissait de son corps souple encore jeune. Il l'empêchait alors de parler ; c'était lui qui dominait le couple.

Berthier avait croisé à plusieurs reprises Belkaadi dans le couloir poussiéreux de l'entreprise. Ils se saluaient à peine et son associé paraissait soucieux. Il n'avait plus reparlé du troisième voyage vers Genève et passait ses journées au téléphone. Il avait souvent Paris en ligne et Berthier pensa qu'il était en train d'ouvrir sa nouvelle filiale d'articles sanitaires. Comme Genève n'avait pas confirmé, il devait s'agir effectivement d'une simple adresse servant à d'obscures transactions. D'où venait l'argent que Belkaadi se mettait dans la poche ?

Un jour, il décida d'affronter le bonhomme. Il poussa la porte entrouverte du bureau de Belkaadi, qui était en train d'écrire une longue lettre d'une écriture serrée. Il parut contrarié et recouvrit machinalement son texte avec un buvard. Son visage était plus grasseux que d'habitude et ses traits tirés, comme s'il avait mal dormi.

« Alors, monsieur Berthier, toujours en train de fouiner dans les inventaires ? Vous ne trouverez rien d'anormal, nos comptes sont en ordre...

— Ecoute, Belkaadi, je ne crois pas un mot de ce que tu me dis... ! Le tutoiement était approprié pour réveiller cette canaille, Berthier se voulait insultant... « Tu es en position de force, d'accord, mais je connais tes magouilles. Il existe beaucoup de gens honnêtes dans ce pays, mais tu n'en fais pas partie. À cause de toi des types doivent s'exiler en Europe pour des salaires de misère ; c'est leur argent que tu détournes... Tu en es conscient ? »

« Reste à le prouver, mon cher collaborateur. Faites attention, les justiciers finissent souvent mal !

— Cela me regarde. Mais je me pose une question : je crois que tu es un bon musulman et des voyous comme toi ne sont pas les bienvenus dans l'islam qui prêche plutôt l'honnêteté et la charité. Comment fais-tu pour concilier les deux ? Tu vois, je m'interroge vraiment... »

Belkaadi s'épongea le front. Il avait l'air surpris de la question :

« C'est hors de propos, je suis en accord avec ma conscience et avec Allah, qui est miséricordieux. Bien sûr, je pratique tous les devoirs d'un bon musulman ; on ne peut rien me reprocher. J'ai déjà fait deux pèlerinages à la Mecque ! »

La réponse était parfaitement dans la logique du personnage et Berthier n'en était pas surpris. Il avait déjà constaté que certains gredins étaient à l'aise avec leur conscience, quelle que soit leur religion d'ailleurs. Dans cette pagaille, Dieu ou Allah n'y retrouverait pas les siens au jugement dernier !

Belkaadi s'était levé ; il avait pris une pause arrogante, droit dans ses babouches :

« Insolent petit roumi, et maladroit... ! Je pourrais vous faire expulser séance tenante. Ou vous faire disparaître... j'y songe, croyez-le ! Mais j'ai des ordres vous concernant ; pour l'instant, vous êtes utile à l'Organisation, vous nous avez prouvé votre efficacité cette année. Un troisième voyage à Genève aura lieu

au cours du printemps de l'année prochaine, et nous avons d'autres projets vous concernant. Vous serez avisé le moment venu. Maintenant sortez de mon bureau ! »

Dans le couloir, Berthier rencontra Anissa ; la jeune femme avait dû écouter derrière la porte. C'était plutôt ennuyeux, car il ne lui avait jamais parlé de ses rapports sulfureux avec Belkaadi.

« Que fais-tu là, Anissa ! Tu parais troublée ? Je ne te savais pas si curieuse... »

— Il cherche à me reprendre, Pierre. Ce gros porc a besoin de filles. J'ai refusé et il s'est mis en colère. J'ai cru que vous parliez de moi... »

Berthier était hors de lui ; l'autre se croyait tout permis. Décidément il y aurait des comptes à régler le moment venu...

Il passa le reste de l'après-midi avec un client difficile qui exigeait de grosses réductions sur un lot de meubles de bureau. Le matériel était fabriqué en France et de bonne qualité. Berthier était de mauvaise humeur et il ne céda pas d'un pouce. L'autre, un petit homme à moustache noire, portant une cravate froissée, tenta de lui faire une proposition. De guerre lasse, il envoya le bonhomme chez Belkaadi : « Qu'ils se débrouillent entre eux... » Il parlait à haute voix, comme un vieux. Décidément, il avait besoin de vacances. Il pensa à Hellena et il l'imagina, une perle rare, dans ce triste bureau aux fenêtres sales. Elle avait quelque chose d'une princesse sauvage, et sa grâce naturelle l'étonnait toujours.

*

Le vendredi suivant, ils avaient rendez-vous chez Rozanov, pour un anniversaire. Le Russe aimait les fêtes et il ne ratait jamais une occasion d'inviter des gens. Hellena ne l'appréciait pas beaucoup ; elle le trouvait trop bavard, parfois un peu mythomane. Mais il était plein d'humour et, dans le fond, un gentil garçon.

Ils arrivèrent sur le coup des sept heures. Depuis la mosquée voisine, le chant nasillard du muezzin remplissait l'air encore tiède de la rue. La maison comptait deux étages, autour d'une cour intérieure, où régnait un désordre sans nom. Il y avait des planches de récupération et de vieux bidons. Un tas de sable abandonné, entouré d'herbes sauvages, indiquait qu'il y avait eu ici, un jour, des travaux de maçonnerie. Dans un coin une brouette retournée, en partie rouillée, attendait de reprendre du service. La maison, de l'autre côté de la rue, était en construction et Berthier pensa que Rozanov devait aller emprunter du matériel pour ses besoins personnels.

La porte d'entrée s'ouvrit brutalement et le propriétaire temporaire des lieux vint les accueillir. Il portait en permanence une ancienne chemise de l'armée française et des shorts bruns, qui faisaient ressortir ses jambes maigres, aux mollets poilus. Il enleva sa casquette à longue visière et salua respectueusement Hellen, en lui baisant la main. Elle lui adressa quelques mots en russe, avec un rire de circonstance. Rozanov s'adressa à Berthier :

« Soyez les bienvenus, « Marhaba » ; nous sommes en petit comité car je n'aime pas la foule. On ne sait plus à qui parler et on se perd dans les banalités. Je vais vous présenter mon ami Shinobu, un coopérant japonais ; on le dit peu loquace, mais il est charmant. Il m'a aidé à construire et à installer les meubles. Il prépare le café, entrez donc ! »

L'intérieur de la maison était composé d'une vaste pièce, qui sentait le moisi et le bois fraîchement coupé. Les murs étaient occupés par des lits superposés, bricolés avec des planches de récupération. Au milieu de la salle, sur un tapis élimé, une grande table attendait les hôtes. Les chaises, dépareillées, avaient été achetées au souk.

Lemercier avait expliqué à Berthier que les meubles de qualité étaient inexistantes au Maroc. Le bois restait une denrée rare. Alors, chacun se débrouillait. Lemercier avait gardé ses caisses de déménagement et fabriqué des banquettes et une table avec le bois.

Rozanov avait appliqué la recette, comme les autres expatriés. Mais il était le plus pauvre de tous et même sa vaisselle était bricolée, avec de vieilles boîtes de conserve recyclées.

Shinobu, au fond de la pièce, surveillait une casserole posée sur une chaufferette à gaz. Il se retourna et s'inclina devant les nouveaux arrivants, à la manière asiatique. Il dit quelques mots en français, avec un accent chantant. Il était tout sourire devant les visiteurs et il se dirigea vers un rayonnage où il choisit quatre verres qu'il nettoya soigneusement.

Hellena s'était assise à la grande table et elle parlait avec animation, en face de Rozanov. Ce dernier n'avait pas l'air d'accord (il l'était rarement) mais il continuait à sourire, montrant ses dents jaunies :

« Hellena Sossipatrova, vous accordez trop de crédit aux Marocains. Ce sont des gens simples qui veulent acquérir tous les avantages matériels de la société occidentale tout en gardant leurs valeurs traditionnelles. Il n'y a pas d'intégration possible, d'un côté comme de l'autre. Je fais mon travail de géographe mais je ne m'occupe pas de l'éducation des jeunes du pays. Ils n'ont pas accès à notre démarche rationnelle.

— Ecoutez, Mischa, vous schématisez ! Je crois qu'il faut leur laisser une chance ; parlez-leur de votre expérience, ils vous écouteront. Tendez l'oreille, aussi ; ils ont sûrement des choses à vous apprendre. C'est un problème de générations et je pense que ces deux sociétés se comprendront mieux dans l'avenir, justement grâce à votre travail et à vos contacts quotidiens. Il faut partager, et à l'ambassade de France nous tentons de mettre sur pied un programme de réflexion. La science et l'éducation sont des langages communs qui vont au-delà des clivages religieux ! » Elle s'échauffait, haussait le ton...

Le sujet était inépuisable et Berthier pensa qu'Hellena avait raison ; les civilisations étaient condamnées à se mélanger, à long terme, pour vivre en paix. Et il était évident que des solutions d'avenir pouvaient émerger de la diversité des pensées. Rozanov n'avait pas tort non plus, car il fallait trouver une sorte

de coordination, de dénominateur commun, pour mettre tous les peuples au même niveau, tout en respectant leurs spécificités. L'histoire des sociétés ressemblait à un radeau qui naviguait de manière aveugle ; la diversité était une richesse acquise par le temps et le hasard du développement ; mais c'était aussi un obstacle au partage des connaissances. Et le progrès n'était qu'une vision occidentale, éphémère, dans l'histoire ; une philosophie désuète, qui avait soudain pris forme à la fin du XIX^e siècle, avec les débuts du capitalisme moderne.

Le Russe avait préparé une soupe, une recette de son pays, un « borsch », avec un nuage de crème. Il avait aussi sorti une bouteille de vodka, qui fit rapidement le tour de la table. L'ambiance était très détendue et Hellena paraissait plus belle que jamais. Elle avait mis son chemisier rouge et un pantalon noir, collant. Rozanov lui tournait un peu autour, il était aux petits soins pour elle ; une sorte de vénération pensa Berthier. Le Russe lui faisait des clins d'œil, en approuvant de la tête. C'était un esthète, qui aimait les belles choses, même s'il ne pouvait pas se les offrir. En fait Rozanov était très cultivé, il lisait beaucoup. Lors de son séjour en France, il fréquentait beaucoup les musées. Il était aussi passionné d'architecture :

« Lorsque j'étais à Paris, je restais des heures devant un monument. J'ai visité Versailles et j'ai pensé à toutes les merveilles que j'ai laissées derrière moi, à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Après des mois passés dans l'Oural ou en Sibérie, je pleurais devant la beauté d'une église. J'avais presque perdu mes repères. Ensuite j'ai connu ma femme, Irina, et nous avons eu un enfant ensemble. Malheureusement le travail nous a séparés : j'étais loin trop souvent pour voir grandir le petit. Un jour je suis parti ; j'ai profité d'une occasion pour passer le mur. Je n'ai plus de nouvelles d'Irina et de notre fils... ! »

Shinobu avait cuisiné un tajine à la mode du pays, au poulet, avec des légumes variés. Berthier avait quitté la vodka pour se rabattre sur le vin rouge ; une bonne bouteille qui avait dû coûter cher à Rozanov. Il se sentait un peu gris, mais il supportait bien

l'alcool. Hellena buvait aussi mais avec plus de modération : c'était son côté jeune fille sérieuse, elle n'aimait pas les excès. Mais Berthier la soupçonnait de cacher sa vraie personnalité : elle parlait peu de son mari, Igor ; le couple ne marchait pas très bien avant son départ d'URSS. Elle s'était confiée à Berthier, un jour de déprime. Comme pour Rozanov, la séparation avait fait le reste. Elle ne disait que peu de choses sur ses aventures marocaines.

Vers minuit, ils prirent le chemin du retour ; la Peugeot, qui avait le pot d'échappement crevé, faisait un bruit d'enfer dans les rues désertes du centre-ville. Devant la médina, il y avait toujours le même chahut, des taxis démarraient en trombe de manière anarchique. Hellena parqua la voiture le long du trottoir d'un immeuble.

Elle s'abandonnait contre lui en marchant dans les ruelles de la ville arabe. Berthier vivait son bonheur de manière intense, comme lorsqu'on accède enfin à un beau fruit défendu.

Le lundi matin il était plongé dans son travail, la vérification de factures douteuses, lorsque le téléphone sonna. C'était Genève. Daumont l'avertissait que le fils Delabarre, qui était sous-directeur de la firme, viendrait quelques jours au Maroc, pour rendre visite à des gros clients de Fès et de Marrakech. Bien sûr, il avait l'intention de passer à la filiale de Rabat, le surlendemain mercredi, pour rencontrer Berthier dans la matinée. Il tenait beaucoup à cette rencontre, mais Daumont n'en dit pas plus.

Le mercredi, une journée pluvieuse, Berthier était pile dans son bureau, à huit heures, ce qui lui arrivait rarement. Une demi-heure plus tard, il entendit un bruit de voix dans le couloir : Anissa répondait à un inconnu, de sa voix chantante, veloutée ; puis des pas s'approchèrent de la porte du bureau. On frappa, et il cria d'entrer.

« Cher Monsieur Berthier, je suis heureux de vous connaître, j'ai beaucoup entendu parler de vous à Genève. Je me présente : Jacques Delabarre. »

L'homme qui se tenait devant lui était de taille moyenne, athlétique, la quarantaine, avec un visage plaisant, qui inspirait confiance. Une fine moustache blonde lui donnait un air sérieux, démenti par des yeux bleus, rieurs. Il portait une chemise blanche à col ouvert et un complet de toile couleur crème. Son paletot était humide au niveau des épaules et il le déposa sur le dossier d'une chaise.

« Vous permettez... ? Je me suis aperçu qu'il pleuvait aussi au Maroc. À Genève il fait un temps de chien.

— En principe, on devrait retrouver le soleil en fin de matinée. Qu'y a-t-il à votre service monsieur Delabarre ? Notre comptabilité est dans le bureau d'Anissa et elle se fera un plaisir de vous guider.

— Non, merci ; j'effectue une visite de routine et je venais prendre de vos nouvelles. Les affaires vont bien et nous sommes contents de vous. J'espère que vos relations avec Monsieur Belkaadi sont bonnes ? En fait, je n'en doute pas et votre séjour chez nous se passe sous les meilleurs auspices... »

Delabarre avait allumé une cigarette et regardait Berthier de ses yeux incisifs, un peu narquois ; il paraissait s'amuser intérieurement. Un malaise s'était installé entre les deux hommes et Berthier comprit soudain que l'autre lui mentait. Il ne croyait pas un mot de son exposé. Delabarre écrasa soigneusement sa cigarette et se retourna vers son interlocuteur. Son visage était devenu sérieux, et des petites rides se dessinaient aux coins des paupières ; il avait soudain vieilli. Il y eut un moment de silence ; on entendait les rafales de vent chargées de pluie qui montaient à l'assaut de la baie vitrée. Delabarre s'assit calmement et prit la parole, d'une voix neutre :

« À Genève, nous nous sommes renseignés sur vous et nous avons appris que vous aviez fait de la prison. J'ai questionné Daumont qui a d'abord cherché à nier. Finalement, il a reconnu qu'il était votre ami et qu'il vous avait aidé à rentrer dans notre filiale marocaine, en camouflant la vérité. Et ceci pendant plus d'une année ! Évidemment, vous auriez eu peu de chance si nous avions connu votre passé, disons plus que douteux....

— C'était une erreur de jeunesse, je ne me sens pas la vocation d'un détrousseur à la petite semaine ou d'un braqueur. J'ai payé pour ça. À l'époque, j'avais relevé une sorte de défi ; je ne sais pas si vous me comprenez ! Malgré les apparences, je vous avouerai que je n'aime ni les voleurs ni les menteurs. Mais je ne peux pas en dire plus... En guise de réponse, le jeune Delabarre poussa un soupir qui pouvait passer pour un signe de compréhension.

— Nous n'avions jusqu'alors jamais douté de vous, et il faut reconnaître que vous aviez fait de bonnes études de commerce, bien qu'un peu tardives.

— En effet, j'ai terminé mes études après mon incarcération, qui a duré un an et demi. »

À ce moment Anissa entra, les bras chargés de dossiers. Les deux hommes se turent, puis Delabarre reprit, sur un ton plus dur :

« Je suis passé à l'ambassade ; ils ne vous connaissent pas ! Comment expliquez-vous cela ? Depuis plus d'une année vous devriez être inscrit. Vous vivez comme un clandestin ! »

Son regard n'était pas agressif ; il faisait simplement un constat.

« Au vu de ce que je viens de vous dire, vous comprendrez que nous ne pouvons pas vous garder dans notre filiale. Nous avons besoin de respectabilité et le personnel européen doit être irréprochable ! Il n'y a pas de place pour les aventuriers. L'entreprise tient à développer des plans de carrière... »

Berthier avait déjà entendu ce discours de la part du consul de Tanger. Ils étaient presque tous les mêmes, dans les entreprises ou l'administration. Ils distillaient l'ennui, la routine... Pourtant, il sentait comme une interrogation ou une réticence chez Delabarre fils ; quelque chose ne collait pas avec son physique de baroudeur.

« Cependant, je vous l'ai déjà dit, nous sommes contents de votre travail et j'ai insisté afin que vous restiez encore quelques mois à Rabat, disons jusqu'à l'été prochain ? Vous aurez le

temps de trouver un autre emploi... Delabarre paraissait satisfait de cette solution.

« Au fait, je n'ai pas que des mauvaises nouvelles. Je vous amène un nouveau véhicule de service, une Citroën Ami 8 break ; elle vous servira pour les petites livraisons. Utilisez-la aussi pour vos déplacements personnels. Mais l'essence n'est pas comprise ! »

Berthier était effondré : il avait réussi à se reconstruire dans ce pays, et il y avait Hellena qu'il ne pouvait pas abandonner. Il avait besoin d'elle. Malgré la menace de l'Organisation, il sentait que son destin se jouerait encore quelque temps en Afrique du Nord, avec sa maîtresse. Ils allaient vaincre, il en était sûr. Il quitterait Delabarre le moment venu et, avec un peu de chance, il gardait l'espoir de retrouver un poste dans une entreprise marocaine.

Son interlocuteur s'était levé et parcourait le bureau de long en large. Un instant, il s'approcha de Berthier et lui mit la main sur l'épaule. Son visage avait retrouvé le sourire ; il continua, sur un ton de complicité :

« Vous n'allez pas me croire, mais j'aimerais presque être à votre place. Je sais que vous êtes honnête, un peu idéaliste. J'envie votre liberté ; moi j'ai ma carrière toute tracée et je m'ennuie, tout simplement. Vous avez dû le deviner... J'en ai parlé à mon père qui ne m'écoute pas. Ma femme dit que nous sommes privilégiés, mais nous n'avons pas de vrais amis. Elle passe son temps avec ses copines, des femmes comme elle, superficielles. J'ai souvent un sentiment de solitude quand je consulte les bénéfices de l'entreprise : on n'achète pas ses amis ; il faut les gagner et les conserver ! »

Il avait raison, à partir d'un certain niveau, l'argent était un piège. Seuls quelques fous arrivaient à le dépenser rapidement et à vivre intensément. Maintenant, le fils Delabarre lui faisait un peu pitié. Personne ne pouvait rien pour lui.

Ils se quittèrent, en bons termes, après une chaleureuse poignée de main. Berthier pensa que Delabarre ne connaîtrait jamais la vraie face des choses ; ici, le visage hilare des femmes berbères et les montées épuisantes vers les hauts sommets pleins de mystères et de dangers.

Par la fenêtre, il regarda la Tour Hassan avec sa façade chargée de sculptures, comme une symphonie de pierre. Le soleil était revenu, colorant les ruines de la mosquée. Des pigeons prenaient leur envol, dessinant des courbes serrées autour du monument.

Il n'avait pas parlé de son faux passeport à Delabarre ni mentionné sa situation précaire. La liberté comportait aussi des risques...

Il déjeuna en ville, la tête encombrée par des émotions diverses. Le piège se refermait sur lui de tous les côtés ; et il se sentait incapable de faire face, seul. Un retour en Suisse était exclu, ce pays n'avait plus aucune signification pour lui. Il ne partageait plus ses « valeurs » biaisées par le profit. Et il ne voulait pas vivre en marginal. Dans son quartier de la médina, il commençait à se faire un cercle d'amis, parmi les commerçants et les rares habitants, des jeunes pour la plupart ; il avait le sentiment de vivre en communauté, les maisons étaient ouvertes à toute heure, et chacun causait de ses ennuis. On riait beaucoup aussi, mais il ne comprenait pas toujours l'humour de ses voisins.

Il se plongea dans un dossier compliqué. La pendule tournait lentement, mais le temps travaillait désormais contre lui. Sur le coup des cinq heures, il entendit Anissa sortir de son bureau ; le bruit de ses talons décroissait dans le couloir. Il se leva à son tour, le front moite. Il sentait monter l'angoisse dans son corps, dans les jambes d'abord, puis au niveau du sternum. Il avait perdu tout ressort. Une envie de vomir le prit subitement ; il sortit rapidement de son bureau. Dehors, la Citroën neuve attendait, sagement parquée le long du trottoir de la Zankat Ifrane.

Il trouva une place devant l'immeuble d'Hellena. La jeune femme habitait au cinquième. Il sonna, mais personne ne répondit. Il tambourina sur la porte métallique, en vain. Épuisé, il s'assit sur les marches d'escalier qui sentaient le ciment frais. L'immeuble était silencieux.

Plus tard, des enfants se mirent à jouer, quelques étages plus bas. Leurs cris remplissaient la montée et il entendit quelques portes claquer : des voisins sans doute.

Soudain, elle fut devant lui, avec de la surprise sur le visage ; comme une douce apparition. De longues mèches de cheveux flottaient sur ses épaules et sa bouche prononça son nom :

« Pierre, que fais-tu là ? Je ne t'attendais pas ce soir. J'ai rendu visite à une amie et nous avons parlé chiffons. J'ai aussi fait quelques courses pour le repas.

— J'ai pensé que tu étais allée rejoindre un de tes anciens amants... Je suis mal dans ma peau, il faut que tu m'aides ! Les nouvelles sont mauvaises : ils m'ont viré de chez Delabarre. Je n'aurai plus de ressources, à partir de cet été. Et avec mon passeport bidon... je risque d'être dénoncé à l'ambassade. »

Hellena ouvrit la porte et déposa ses achats sur la table de cuisine, tout en essayant de le calmer :

« Je suis avec toi, maintenant et pour longtemps. J'aime ta sincérité, ta manière de voir les gens... Hellena était très sérieuse : « Je sais que nous avons la même vision critique du monde, bien que nos origines soient différentes. Je partage ta sensibilité et l'hypocrisie m'est également insupportable. Les autres ne comptent pas, des aventures, sans plus... Tu retrouveras du travail ; ce sera facile par le biais de l'ambassade de France ; j'ai plusieurs contacts dans le domaine commercial... »

Berthier avait pris son corps délicat dans ses bras ; il respirait l'odeur de ses cheveux, retrouvait le goût de ses lèvres.

« Tu ne dois plus te faire de soucis concernant l'Organisation et Belkaadi. Des personnes influentes ont pris la chose en main. Pour l'instant, ils les laissent baigner dans une fausse sécurité.

Ils n'auront plus l'impunité encore longtemps. Parles-en aussi à ton ami Gagnac, il est très impliqué.

— Pourtant ils remettent constamment la date de la prochaine livraison ; je ne comprends pas !

— Ils ont probablement des problèmes avec les banques installées en Suisse. Le personnel change souvent et ils doivent acheter de nouveaux contacts. Et puis il faut aussi infiltrer les structures douanières. Tout cela coûte de l'argent, beaucoup d'argent ! »

Il passa la soirée à ruminer, mais les encouragements d'Hellena, son optimisme, lui avaient remonté le moral. D'autant qu'elle avait préparé un repas italien qu'il appréciait particulièrement ; la bouteille de « chianti » fit le reste. Elle parlait beaucoup, pour le distraire, décrivant sa vie de petite fille dans un village de campagne, près de Leningrad. Elle avait beaucoup de frères et sœurs et elle avait vite appris à vivre en communauté. Ils étaient tous restés là-bas, et elle ne recevait que peu de nouvelles.

Berthier ne s'intéressait pas à la famille ; il le lui dit et elle parut choquée. Il lui expliqua encore une fois le calvaire qu'il avait connu à la maison, sa solitude d'enfant unique, l'absence du père. On lui avait parlé d'un demi-frère mais il n'avait jamais essayé de le rencontrer. Probablement la peur d'être déçu, d'affronter un inconnu. Il croyait à l'époque qu'il n'aurait rien à partager avec lui ; ses copains, il les rencontrait dans la rue ou dans les bars lorsqu'il était adolescent.

Ils firent l'amour, entourés des bruits rassurants de la ville. Le corps d'Hellena était son refuge ultime, il lui permettait d'échapper temporairement à la menace de l'Organisation. Il se sentait devenir fort.

Le lendemain, il était de retour dans son bureau. Il aimait bien le calme de la pièce et le léger brouhaha des autres collaborateurs, dans le couloir ou à l'étage. Il parlait un peu avec Zora et les autres employés marocains, mais ils échangeaient des

banalités. Ils avaient un peu peur de lui, peut-être parce qu'il représentait le patron de Genève. Il aurait dû apprendre l'arabe, pour mieux connaître les gens en profondeur, mais il était paresseux. Et puis, il avait l'impression que, comme chez nous, les personnes ne se livraient pas vraiment ; les discussions restaient courtoises, conventionnelles. Pourtant il avait eu de vrais débats avec ses amis étudiants de la médina, mais ils étaient souvent très livresques, citant les grands auteurs. Ils oubliaient leur propre culture, leur expérience personnelle. La tentation de l'exil vers l'Europe était grande. Les risques aussi.

Il reçut un client qui lui prit la fin de la matinée. Comme les autres, l'homme voulait une réduction substantielle sur un lot de machines à écrire automatiques, et Berthier dut lui expliquer qu'il ne pouvait pas rogner sur sa marge bénéficiaire. Finalement, l'autre céda et sortit du bureau mécontent, les lèvres pincées.

Il mangea en ville ; au retour il dut se frayer un passage dans la circulation anarchique de ce début d'après-midi. La Citroën roulait bien, sa carrosserie neuve étincelait au soleil. Cependant, il aurait préféré un véhicule plus puissant, mais il ne fallait pas être trop exigeant ! De retour chez Delabarre, il descendit dans l'atelier de Gagnac.

« J'ai des choses importantes à te dire, Albert ! On peut se voir à cinq heures ? »

— D'accord, je t'attends à l'atelier. »

Il passa l'après-midi à faire l'inventaire des articles contenus dans le coffre-fort du rez-de-chaussée, dans un petit cabinet, à côté de la vitrine d'exposition. Comme d'habitude, il s'attendait à des irrégularités et il y en avait : il manquait des stylos en or, et des trousse de luxe... des montres aussi, sophistiquées et de grande valeur. Belkaadi était passé par-là ! Il ne manquait pas d'air car le contrôle était relativement facile à faire, mais il bénéficiait toujours d'une confiance aveugle de la part de Delabarre. Ou bien était-ce un calcul ? Difficile de connaître les raisons de la maison genevoise. Il remonta dans son bureau et

établit une liste des objets manquants. Elle pourrait servir un jour.

À cinq heures, il descendit rejoindre l'atelier de Gagnac ; la maison était vide. Son ami se tenait debout devant la fenêtre ; il paraissait absorbé par les mouvements des gens dans la rue. Devant le Mausolée Mohammed V on relevait la garde à cheval, et des touristes prenaient des photos.

Berthier s'adressa à son ami, d'une voix légèrement enrouée :

« Ils m'ont viré finalement, c'est pour cet été. Le fils Delabarre y a mis les formes, mais c'est sans appel !

— Ne te fais pas de mourons ; il y a assez de travail dans ton secteur à Rabat. Et ils ne sont pas trop exigeants sur les permis. Tu as même un passeport tout neuf ! »

Berthier n'appréciait pas trop les plaisanteries de Gagnac ; il trouva cette dernière particulièrement déplacée.

« Justement, où en sommes-nous avec Belkaadi et sa bande de mafieux ? Je n'ai plus de nouvelles concernant la prochaine livraison... »

Gagnac ouvrit une armoire et sortit une bouteille avec deux verres crasseux. Il nettoya soigneusement les verres au lavabo, puis s'installa à une petite table encombrée de documents. Il fit un peu de place pour la bouteille.

« Figure-toi que beaucoup de monde travaille sur cette affaire, donc accessoirement pour toi. Le dénouement est imminent, le réseau est infiltré depuis des mois. Je suis en relation étroite avec l'ambassade et le renseignement marocain. Les forces armées sont aussi en état d'alerte. Contente-toi de faire exactement ce qu'ils te demanderont ! »

Gagnac remplit les deux verres jusqu'au bord et fit un clin d'œil à Berthier :

« À notre réussite et surtout à ton avenir ! »

Gagnac avait une descente spectaculaire. En cinq minutes il avait vidé trois verres pleins et restait de marbre, comme si l'alcool ne lui faisait aucun effet. Il continuait à discuter de la maison Delabarre et de ses employés. Il se roula une cigarette de tabac grossier et changea soudain de sujet. Berthier avait de la

peine à le suivre ; il parlait à nouveau de son passé en France, à Toulouse, et de sa première femme. À l'époque il était encore membre de la DST et ne buvait pas. Il aimait sa femme Elisabeth et les premières années du mariage furent plutôt réussies. Mais il était souvent en déplacement et elle s'ennuyait, seule dans leur grande maison.

« Tu comprends, petit Berthier, je n'ai pas écouté Elisabeth qui se plaignait souvent de mes absences. Elle s'entourait de couples de la bonne société pour donner le change. Avec quelques amies aisées elle s'est lancée dans des études de généalogie. Elle a découvert qu'elle appartenait à une famille noble, en partie décapitée pendant la Révolution, et qu'elle pouvait porter le nom de duchesse de Montluc. Ce nom ne lui plaisait pas trop, il pouvait prêter à confusion. Auprès de ses amies friquées elle se faisait appeler « duchesse de Gagnac » ; moi je n'avais rien à redire, je les regardais manger leurs petits fours, comme des bêtes curieuses. »

Le niveau du vin dans la bouteille avait sérieusement baissé. Berthier avait fait durer son verre, il le sirotait en écoutant distraitemment la conversation un peu délirante de son voisin de table. Il avait de la peine à imaginer qu'il avait été un jour quelqu'un d'important ; la chute avait dû être rapide, même si l'administration lui accordait encore un peu de crédit en lui confiant des missions occasionnelles.

« Un jour Elisabeth a décidé d'organiser des cours de « bonnes manières » pour ses amies. Il s'agissait d'apprendre à dresser une table, avec le couteau au bon endroit et les serviettes pliées dans les règles de l'art ; mais aussi à recevoir des visites de marque. Ils pratiquaient encore le baisemain. Au début, j'ai assisté à ces repas conventionnels ; on ne riait pas beaucoup et les conversations étaient mesurées. Je m'ennuyais pendant des soirées entières. Et puis les choses se sont accélérées : Elisabeth s'est intéressée à l'habillement de ses pupilles et à leur physique. Elle choisissait des tissus, mesurait la longueur des jambes, soupesait des poitrines. Ma femme donnait aussi des conseils de

chirurgie esthétique ; elle connaissait un médecin célèbre qui participait parfois à leurs soirées.

La presse people s'est intéressée à l'affaire. Ils ont envoyé des journalistes, ma femme apparaissait en photo dans tous les journaux spécialisés. On la tournait en ridicule ; elle servait des interviews débiles en parlant de n'importe quoi. Il y a eu des réactions, on se moquait de la « duchesse de Gagnac », mais elle n'y prêtait pas attention.

Alors j'en ai eu marre, je lui ai dit en face qu'elle était pitoyable, qu'elle laisse les gens vivre comme ils l'entendaient. On s'est fâché pour de bon ; les beaux jours fleuris de nos premières amours étaient derrière nous ! J'ai quitté la maison et je me suis installé à l'hôtel. Après notre séparation, j'ai demandé ma mutation dans l'armée et j'ai suivi un cours de mécanicien sur avions. Ensuite j'ai trouvé un poste d'instructeur à Meknès, et j'ai repris une nouvelle vie pendant quelques années.

— Et la France ne te manque pas ?

— Au début, un peu. Je n'avais pas beaucoup d'amis. Lorsque j'ai terminé mon temps, je me suis retiré à Rabat. J'aime l'océan et la ville est tranquille. Et puis j'ai connu Farida. Elle me trompe, mais elle est très gentille avec moi ; elle est dépensière et je dois la surveiller, surtout lorsqu'elle part pour l'Europe. Elle fait ses achats de vêtements à Paris. Quant à moi, j'ai gardé des contacts avec le renseignement français ; je leur rends des petits services, comme dans le cas de ton affaire de blanchiment. Mais la lutte contre les réseaux mafieux est sans fin ; ils renaissent toujours de leurs cendres... comme le Phénix de la légende ! »

La bouteille était vide. Gagnac avait le visage triste, les traits tirés. Ses yeux bleus étaient noyés de larmes qui ne coulaient pas. Il enleva ses lunettes et s'essuya avec un mouchoir à carreaux. Il ressemblait à un vieux chien qui avait perdu son maître. Berthier lui tapa amicalement sur l'épaule, puis il se dirigea vers la porte et sortit de l'immeuble. Dehors, le vent salé de l'océan le surprit ; il grelotta.

Le soir, il avait rendez-vous avec Hellena, devant la salle de concerts de la ville, au bout de l'Avenue Ibn Toumert. L'ambassade d'Allemagne avait invité une virtuose du luth qui devait jouer de la musique ancienne. La salle était à moitié pleine, il y avait beaucoup de Marocains. Il est vrai que les Arabes aimaient particulièrement la musique et ils sont les maîtres du « Oud » ou luth oriental. Plus tard, ils se rendirent dans un restaurant maure, près du Palais Royal. La musique les avait encore rapprochés ; les mots étaient superflus, ils se regardaient les yeux dans les yeux, comme deux nouveaux fiancés, par-dessus les couverts.

À cet instant, un vacarme désagréable se fit entendre du côté de la porte d'entrée. Une dizaine de personnes, des Européens, cherchaient à entrer dans le restaurant en se poussant mutuellement, avec des cris d'animaux. Ils étaient gros, le visage rouge et déjà passablement ivres. Un guide marocain essayait de mettre un peu d'ordre dans le groupe, sans succès. À l'accent des plus excités, Berthier reconnu qu'il s'agissait d'Américains, des Texans probablement.

Le spectacle était lamentable ; en général les hordes de voyageurs se conduisaient convenablement. Ceux-là dépassaient les bornes. De toute façon Berthier haïssait ces voyages organisés en troupes... Il y en avait dans le Haut Atlas ; des randonneurs sans gênes : les femmes les cuisses à l'air, et les hommes nus dans les torrents glacés. Les Berbères regardaient de loin, sans comprendre...

Hellena s'était retournée, elle contemplait avec dégoût les Américains s'affaler sur les banquettes. Le garçon, un jeune homme en sarouel et tunique brodée, leur apportait des bouteilles de vin rouge et un plat de biscuits. Il prit ensuite, avec difficulté, la commande du repas. Quelqu'un mit de la musique arabe, très rythmée, sur un électrophone.

Berthier était en train de grignoter une corne de gazelle, lorsqu'il remarqua que l'un des convives, les yeux rouges, regardait dans leur direction. Il avait le regard fixé sur Hellena,

qui portait une robe de soirée très décolletée. Il faisait des gestes vers leur table, en criant des phrases incompréhensibles.

Tout à coup il se leva et se dirigea vers la jeune femme, en chancelant. Il tenait à peine debout. Les autres applaudirent, en hurlant des mots d'encouragement. Hellena n'avait pas bougé. L'Américain l'invita à danser, en l'interpellant avec difficulté. Il s'agitait de manière grotesque. Berthier se leva, repoussant le bonhomme d'une bourrade :

« Espèce de porc, laisse ma femme tranquille, sinon je te casse la gueule ! »

L'autre, ahuri, regarda Berthier et tenta une réponse dans son dialecte texan. La situation devenait intenable et Hellena, effrayée, s'était levée. Berthier était furieux. Il se mit en face de l'ivrogne et lui lança un violent coup de tête au visage. Il avait appris la technique avec les copains des Pâquis, à Genève ; c'était un quartier chaud et il y avait souvent des bagarres de bistrot. C'était très efficace. L'autre s'affala sur le sol, le visage en sang. Ses copains s'étaient levés et avançaient vers le couple.

Le patron du restaurant, un grand Noir en gandhoura, tout en muscles, s'était interposé et avait calmé le jeu. Les touristes étaient retournés à leur table, soutenant le blessé qui agitait les poings en direction de ses compatriotes.

Dégoûtés, Berthier et Hellena quittèrent la salle après avoir salué le patron, qui se confondait en excuses. Sur le trottoir Berthier laissa éclater sa colère :

« Les responsables, ce sont ces voyagistes qui envoient n'importe quel vacher à l'autre bout du monde. Ces sous-développés ne connaissent que leur bled...

— Tu es un peu excessif, Pierre ; ces types étaient saouls, simplement !

— D'accord, mais j'en veux surtout aux agences qui, pour un profit immédiat, achètent une région et ses habitants. Le vrai voyage devrait s'effectuer seul ou à deux, afin de garder son mystère. C'est sa vraie raison d'être... un groupe organisé ne peut pas être réceptif. La nature ne se vend pas ! » Berthier donnait dans le romantisme. Hellena tenta de le calmer.

Ils rentrèrent à pied jusqu'au domicile de la jeune femme. Ils gardaient le silence, avec l'impression frustrante d'une soirée gâchée. Berthier était de mauvaise humeur, pas fier ; il avait eu une victoire facile : l'Américain tenait à peine sur ses jambes.

Dans son quartier de la médina, Berthier avait réussi à se faire accepter par ses voisins, surtout des commerçants. Il les saluait tous les matins en passant devant leur boutique. Il achetait quelques fruits chez Abdelkrim, l'épicier. Ce dernier était très fier de porter le nom d'un célèbre résistant rifain.

Berthier était parfois invité à passer la soirée chez l'un ou chez l'autre. On discutait en grignotant quelques biscuits. Ils étaient heureux de parler français, en mélangeant des mots arabes. Bien sûr, le sujet de conversation tournait toujours autour du clan. Ils s'étonnaient que Berthier soit seul, sans femme. Ici, un des buts dans l'existence, c'était de faire des enfants. Il avait essayé d'expliquer qu'il n'était pas prêt. Mais leurs différences étaient trop grandes ; leurs parcours de vie étaient très divergents. Ils secouaient la tête de manière polie. Oui, ils comprenaient, mais quand même...

Souvent, il rencontrait son voisin direct, Ali, le marchand de tapis. Celui qui l'avait sauvé de l'agression sauvage des frères d'Anissa. Ils se rendaient de menus services et Berthier l'avait véhiculé plusieurs fois jusqu'à Tiflet, sur la route de Fès, pour rendre visite à ses vieux parents. Il aimait l'odeur de la boutique qui sentait le mouton et le vieux cuir ; une odeur lourde, rassurante.

Un jour, Ali lui présenta son frère, Mustapha, qui était l'imam de la petite mosquée située au coin de la rue. Il n'y avait pas de minaret, mais une terrasse où se tenait le muezzin. Mustapha était un petit homme à barbiche, les yeux pétillants d'humour, qui adorait parler français ; il n'avait presque pas d'accent. Il portait un sarouel et une ample djellaba brune qui lui donnait un air imposant. Malgré son âge avancé on ne lui voyait pas une ride. Il annonça fièrement à Berthier qu'il avait séjourné

cinq ans à Lyon, où il avait perfectionné son français tout en suivant des cours de théologie.

Le lendemain, après la prière du soir, Berthier alla heurter à la grosse porte cloutée de la mosquée. Un jeune homme au visage sérieux lui ouvrit. Berthier enleva ses chaussures et suivit le garçon qui l'amena dans une petite pièce éclairée par un abat-jour richement décoré. Mustapha, le crâne rasé, luisant sous la lumière tamisée, était assis sur une banquette couverte de coussins. Il se leva et embrassa son hôte :

« C'est gentil à vous de venir rompre ma solitude. Entre deux prêches, je lis et j'écris mes pensées. Allah m'a donné un certain don littéraire, et j'en profite. Mais je m'ennuie un peu et votre visite est la bienvenue. Vous prenez un café avec moi ? C'est une habitude française ; je ne bois plus de thé de menthe, depuis mon séjour à Lyon.

— Merci de l'invitation, je cherche aussi à meubler ma solitude. Après tout, nous sommes voisins, et je suis curieux de connaître la vie d'un imam. Vous êtes un sage en quelque sorte ?

— Pas du tout, je suis comme monsieur tout le monde, un fidèle parmi les fidèles. Je suis marié et j'ai trois enfants. Dans la religion sunnite, n'importe quel lettré peut devenir imam ; il suffit de bien connaître le Coran et de savoir commenter la parole de Dieu. Le « khatib » vient parfois le vendredi prononcer un sermon. Bien sûr, il faut pratiquer scrupuleusement les cinq devoirs religieux. Venez visiter la mosquée ! »

Il se leva, en pointant sa barbiche en direction de la porte. La salle, soutenue par des colonnes richement peintes et sculptées d'arabesques, était plongée dans la pénombre. Le lustre central s'éclaira et Berthier fut surpris par le décor dépouillé des lieux. De grands tapis recouvraient le sol. Une petite fontaine laissait s'écouler un filet d'eau claire, servant aux ablutions.

« Vos paroissiens sont nombreux ? »

Mustapha sourit ; il fit une pause avant de répondre :

« En principe, je fais salle comble tous les vendredis. Voyez-vous, les gens ont besoin d'un guide spirituel, la vie est trop

dure sans cela. Je leur parle de Dieu à travers les sourates du Coran ; de son infinie bonté, et du pardon qu'Il accorde aux personnes repenties. Mais Allah sait aussi punir les idolâtres et les incroyants. Nous pratiquons la « charia », la loi coranique, qui est très dure avec les méchants et les infidèles. J'invite les gens à vivre dans un esprit de justice et à pratiquer la charité. Nous avons pas mal de points communs avec vous, les chrétiens. La seule différence, essentielle, c'est que nous croyons en un Dieu unique, créateur de toutes choses. »

Berthier savait déjà que les musulmans étaient presque tous pratiquants, contrairement aux chrétiens d'Europe, touchés par le matérialisme et le confort. Bien sûr, il y avait des exceptions, certains buvaient de l'alcool en cachette (il en connaissait au ministère des Mines) et vivaient en égoïstes. Curieusement, les biens matériels, la richesse, étaient plutôt bien accueillis par l'islam : les signes de réussite étaient de bons présages, à condition d'être un vrai pratiquant. Les religions sont élitistes. Mustapha reprit la parole :

« Voyez-vous, notre grande force c'est que le principal lieu de culte du musulman, c'est le monde. Nous sommes en communion avec Dieu partout, en ville, à la campagne ou sur la route. Vous verrez des gens prier dans n'importe quel endroit, l'environnement fait partie de leur approche spirituelle.

— Je vous remercie pour ces précisions, c'est une leçon originale de catéchisme. J'aime la fraîcheur et la sérénité de ce lieu. Je reviendrai vous trouver.

— C'est avec grand plaisir que je vous recevrai à votre convenance, « Bismi Allah ! »

Le soir, Hellena vint le trouver chez lui. Ils s'installèrent sur un banc, au milieu du patio, à côté d'une haie d'hibiscus débordant de couleurs. Il raconta sa visite à la mosquée, et décrivit en quelques mots la personnalité de l'imam. Berthier n'était pas croyant, plutôt indifférent, mais l'homme dans sa simplicité lui avait plu. Il dégageait une grande douceur et son

érudition était vaste. Il enseignait la tolérance à l'image de la civilisation arabo-andalouse, au temps où les religions se côtoyaient pacifiquement. Berthier voulait en savoir plus.

Hellena faisait la moue ; elle insista sur la condition de la femme dans l'islam.

« Le Coran n'est pas tendre avec nous ; n'oublie pas que l'infériorité de la femme est un dogme reconnu. C'est le point de départ de pas mal de dérapages ; les filles ne sont pas libres !

— Mais je te rappelle qu'en Europe chrétienne, les femmes battues sont légions. Il existe même des associations en France qui leur viennent en aide. Je te signale également que le Coran recommande aux maris de traiter dignement leurs épouses, en particulier sur le plan matériel.

— Le machisme est partout, sous une forme ou sous une autre. Mais toi tu ferais le mari idéal ! »

Elle l'avait pris par le cou et le couvrait de baisers. Il caressa ses seins et sentit l'envie de la posséder monter en lui. Dans l'amour ils se retrouvaient, c'était leur langage commun.

Il contemplait son corps nu sur le grand lit en alpha, qui sentait bon les collines chaudes. Leurs deux corps fusionnés avaient joué la même mélodie ; lorsqu'ils s'étaient séparés le mouvement du monde avait de nouveau repris sa cadence. Berthier était conscient que leur amour était une forme d'égoïsme, mais il en jouissait au maximum. Les promesses fallacieuses des vendeurs d'au-delà ne l'intéressaient pas.

Un soir, sur le tard, en traversant la ruelle, il vit de la lumière chez Ali. Le marchand discutait, dans un anglais écorché, avec deux clients qui contemplaient un magnifique tapis berbère. Ils n'étaient évidemment pas d'accord au sujet du prix et Ali essayait de les persuader en faisant mille courbettes, agitant les bras vers le ciel. Les Anglais tâtaient la marchandise avec force grimaces, pas persuadés.

Berthier entendit soudain son nom prononcé d'une voix douce, depuis un coin sombre de la boutique. Il reconnut la voix de Mustapha qui lui tendit une main amicale.

« Je savais qu'Allah nous réunirait à nouveau. Asseyez-vous à côté de moi, il y a un pouf de libre. J'aime votre curiosité et je sens que vous êtes proche des gens. Je crois que c'est un besoin chez vous et c'est une bonne chose. Je devine que vous avez dû souffrir durant votre jeunesse. Avec la justice, l'affection est un des plus grands biens que nous puissions posséder. »

Effectivement, Mustapha l'avait compris ; Berthier avait toujours cherché le contact vrai, sans équivoques. Hellena lui procurait maintenant l'affection qui lui avait manqué ces dernières années. C'est vrai que, lorsqu'il était enfant, sa mère lui avait donné beaucoup d'amour ; mais, en grandissant, il s'était peu à peu détaché d'elle, comme tous les adolescents. Berthier s'approcha du vieil homme et lui sourit :

« Je crois, quand même, que vous êtes une sorte de sage ; on finira par vous vénérer comme un Marabout. Mais, êtes-vous prêt à accepter une vie ascétique, vous qui êtes aussi ouvert aux hommes et aux religions ? Je vous soupçonne d'être aussi un peu philosophe. Ne pensez-vous pas que le Coran, qui date du VII^e siècle, devrait être réformé ; adapté aux réalités du monde d'aujourd'hui ? »

Mustapha baissa la tête, il contemplait un vase richement décoré. Son visage, lorsqu'il se releva était sérieux, et sa voix avait pris un ton solennel :

« Mon cher ami, vous parlez de choses que vous ne connaissez pas. Je sais que vous ne cherchez pas à insulter l'islam, mais vous devez comprendre ceci : le Coran est un message de Dieu révélé à Muhammad par l'intermédiaire de l'Archange Gabriel. Tout ce qui est dit dans ce livre est juste et divin, on ne peut rien changer ou adapter. Le Coran explique le monde depuis sa création, c'est une source infinie de vérité. Mais il faut parfois le lire au deuxième degré, il y a beaucoup de paraboles instructives, comme dans les Évangiles.

Je suis un homme de foi et j'ai de la peine à comprendre votre attitude agnostique. Vous avez aussi besoin du divin ; l'âme est faible et votre solitude ne vous amènera que des souffrances. Mais Dieu est miséricordieux et il est prêt à accueillir ceux qui se repentent, même sur le tard...

— Ecoutez Mustapha, je n'ai pas la foi et le monde me suffit, au moins dans ce qu'il a de plus beau. Je dois reconnaître que les textes sacrés sont remplis de citations humanistes que je cautionne. Mais le massacre des innocents, surtout des enfants, les tortures diverses, au nom ou à cause des religions, me révoltent et me font douter de la justice divine. C'est le mot que je choisirai : le doute ; il me paraît la seule position acceptable. »

Ali avait fermé sa boutique, après le départ des Anglais, et il préparait du café sur un petit réchaud. Il rejoignit les deux interlocuteurs avec un plateau à pieds, en cuivre, richement ciselé.

« Vous devez avoir soif. La misère du monde, et en particulier de l'Afrique, est grande. C'est un vaste sujet qui nous dépasse. N'oubliez pas que la colonisation a créé de grandes inégalités parmi les peuples ; le tracé aléatoire des frontières entre états a été source de conflits ultérieurs, sans compter les sécheresses et les épidémies... »

L'eau bouillait dans la casserole et Ali versa le liquide dans la cafetière en y ajoutant un morceau de sucre tiré de son emballage grossier de papier bleu. Le silence régnait dans la boutique, et chacun était plongé dans ses réflexions. Berthier avait appris qu'une palabre se déguste comme un bon plat, avec calme et modération. Mustapha s'adressa à ses interlocuteurs :

« Pour les croyants, les massacres d'innocents ne sont pas l'œuvre de Dieu. Nous sommes entourés d'esprits maléfiques... le Malin est partout ; c'est lui qui torture les innocents. Mais Dieu punira ceux qui accomplissent ces basses besognes et il sortira vainqueur du combat contre le Diable : « Allah ou akbar ! »

Berthier, lorsqu'il était enfant, avait déjà entendu cet argument répété maintes fois au Temple de Plainpalais. Il rassurait tout le monde. Mais à la maison, devant le poste de TSF, il fallait bien reconnaître que le monde allait mal. Le Malin s'en donnait à cœur joie : en Algérie, en Indochine. Et ceux des camps de la mort n'avaient bénéficié d'aucun sursis. Il y avait aussi des Arabes.

Mustapha trempa ses lèvres dans le verre de café. Puis il se leva en caressant sa barbiche :

« Notre foi s'est répandue progressivement vers l'ouest, grâce au « djihad », la guerre sainte. Mais nous avons aussi respecté la religion des autres peuples, en particulier celle des Juifs, qui étaient nombreux en Afrique du Nord. Le Maroc est une terre de tolérance, nous avons des églises chrétiennes à Rabat et les Juifs possèdent un lieu saint dans le Rif, près de Chaouenne...

« Pour nous musulmans, il existe aussi un djihad personnel, une introspection. C'est un combat sur soi-même, l'aveu de ses faiblesses et de ses péchés. Nous serons pardonnés à condition d'être sincères et accueillants. C'est pourquoi vous rencontrerez beaucoup de musulmans heureux de vivre, qui se sentent libérés. Vous appelez cela de la légèreté ou du fatalisme. »

« Dans votre religion, le Christ a tenu parfois des propos ambigus. Lisez ce qu'il dit dans l'évangile de Matthieu, 10 : 34 : *« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix, mais l'épée. Je suis venu mettre la division entre le fils et son père... »* Qu'en pensez-vous ? Il y a là matière à discuter. Doit-on aussi parler de guerre sainte, prendre le texte au premier degré ? Je vous laisse juge... »

Il est vrai que Berthier avait trouvé, dans la population marocaine, un art de vivre et une sérénité que l'on ne connaissait pas en Europe, et en particulier en Suisse, où on y apprenait plutôt à cultiver le sentiment de culpabilité, au travail comme à l'église. Les contacts humains étaient souvent basés sur l'agressivité. On cherchait à développer un esprit combatif dès le

plus jeune âge. L'école était essentiellement élitiste, discriminatoire, et les parents ne faisaient en général rien pour arrondir les angles ; au contraire ils poussaient leurs rejetons au combat, comptaient les points... On était en plein malentendu, et les maladies nerveuses chez les jeunes étaient monnaie courante.

« Oui, mais votre jeunesse ne suit pas. Elle a perdu ses repères et tente de copier le modèle occidental. Un miroir aux alouettes ! Le manque d'emplois, endémique, les pénalise terriblement et la foi ne suffit pas à construire une société... »

Mustapha avait écouté avec attention, il se grattait le crâne. Berthier était lancé, il sentait qu'un vrai dialogue s'établissait avec l'imam :

« Ce qui m'ennuie dans les religions et surtout dans les sectes, c'est la certitude des croyants ; ils pensent tous être dans le vrai. Or il n'y a pas de vérité, mais seulement des situations ou des visions relatives du monde. Le mot « certitude » est dangereux ; on peut tuer pour moins que cela. J'aurais aimé faire des études de science naturelle ; c'est un des rares domaines où l'approche des problèmes est honnête, où le doute fait partie de la démarche scientifique. Les Arabes ont beaucoup contribué à l'avancée des sciences en général, mais ils n'ont pas trouvé la « vérité » scientifique dans les textes sacrés. Ils ont observé la nature à l'occasion de leurs grands voyages maritimes. Ils sont aussi les héritiers de la sagesse grecque ! »

Il en avait souvent discuté avec Hellen. Elle n'aimait pas les lieux communs et les discours réducteurs. En URSS elle avait appris ce que signifiaient les mots « certitude » et « vérité. » Ils faisaient partie de l'arsenal de propagande du parti.

Curieusement, Mustapha approuvait le point de vue de Berthier ; il secoua lentement la tête en regardant son frère :

« Notre ami Pierre se déplace sur le plan de la philosophie. Dois-je vous rappeler que notre sujet était l'islam et le christianisme qui exigent en priorité un acte de foi ? Il ne s'agit pas ici de vérité, mais de croyance issue d'une expérience spirituelle. Je pense que vous n'êtes pas prêt pour une telle

expérience. Vous êtes trop attaché au monde, vos racines sont profondes mais votre approche n'empêche pas l'établissement d'une morale qui peut se rapprocher de la nôtre. La « charia » et la « sunna » ont aussi des côtés humanistes ! »

Il ne devait pas être loin de minuit et la fatigue gagnait peu à peu les trois convives. Berthier était content de ce dialogue avec ses deux voisins ; des gens de qualité qui montraient une grande ouverture d'esprit.

Il est vrai que ses idées personnelles passaient mal ; l'expérience spirituelle, pour lui, n'était qu'un état d'esprit, une sensation fugitive, correspondant à une situation ou à un événement particulier, d'origine probablement subconsciente, donc bien de *ce* monde. Cet état second pouvait être de longue durée chez certains ascètes.

Le jeudi soir, il avait rendez-vous chez les Lemercier. Hellena était venue le chercher devant la médina, dans la rue Hassan II, avec la Peugeot de l'ambassade. Une pluie persistante rendait la circulation difficile, mais les rues étaient presque vides. De larges flaques coupaient la chaussée ; des gerbes boueuses jaillissaient sous les roues des véhicules.

Anne les reçut devant le perron de la villa, avec un parapluie. Berthier fit les présentations. Dans la maison une bonne odeur de rôti les saisit aux narines. Malika leur adressa un signe d'amitié depuis la cuisine et Pascal Lemercier vint les accueillir, la pipe à la bouche.

« Merci d'être venus, la maison est toute à vous. En attendant, je vous propose un apéro au salon. »

Hellena remarqua la ressemblance physique entre Pascal Lemercier et son ami. Elle le dit à Berthier qui haussa les épaules : « Une coïncidence, nous n'avons pas de lien de parenté ! » Ils avaient le même visage maigre, avec une touffe bien fournie de cheveux brun foncé. Leur corps était mince, tout en muscles ; un physique de montagnards.

La grande pièce était soigneusement rangée, les livres alignés sur la bibliothèque en rotin, et une table, avec quelques

bouteilles et des verres, attendait les convives. Hellena admira le jardin très fleuri. Le bananier distillait une vague lumière verte ; il paraissait déprimé sous la pluie et les bourrasques de vent.

« Les enfants jouent dans leur chambre pour l'instant ; nous serons tranquilles ! »

Lemercier s'assit sur la banquette et prépara les apéros. Hellena choisit un pouf très décoré, à côté d'Anne Lemercier, qui lui tendit un verre :

« C'est de la vodka, pour boire à la santé de votre pays et de vos parents ! »

Berthier avait déjà parlé d'Hellena à ses amis. Les deux jeunes femmes avaient l'air de bien s'entendre. Elles entamaient déjà une discussion animée.

Lemercier se tourna vers Berthier, triturant sa pipe entre ses mains maigres :

« Comment vont tes affaires, tu es toujours sous pression ?

— J'attends un signal pour la prochaine livraison ; Albert m'a assuré que ce serait la dernière. Le réseau est condamné ; je risque d'y laisser des plumes et j'ai parfois l'impression d'être suivi. Ils connaissent aussi l'adresse d'Hellena, j'en suis sûr. Heureusement, ils ne doivent pas être au courant du rôle joué par certains membres de l'ambassade de France. Ils ne connaissent pas l'existence de Gagnac non plus ; c'est un malin : il s'est choisi une bonne couverture chez Delabarre. Quant à Belkaadi, il est tellement orgueilleux qu'il ne se doute de rien. Il est seulement un peu inquiet, ces derniers temps. Je crois qu'ils veulent tenter un gros coup cette fois.

— En cas de coup dur, justement, tu peux toujours venir quelque temps chez nous. La police ne peut rien pour toi ; tu risques même l'emprisonnement. Je ne te décris pas les cellules et les conditions de survie dans les prisons marocaines ! Cet été, Delteil a prévu une longue mission dans la vallée des Bou Guemès, à Abachkou et autour du M'goun. Tu n'auras qu'à te joindre à lui pour être en sécurité. »

On était seulement en février ; d'ici l'été beaucoup de choses pouvaient arriver. Berthier avait maintenant la peur au ventre ; il

sentait que l'on complotait autour de lui. Il ne comptait pas pour tous ces gens qui brassaient des affaires douteuses. Sa disparition passerait inaperçue.

Ils passèrent à table, le rôti d'agneau était à point. Le vin rouge favorisait les conversations. Berthier parla de ses entretiens avec l'imam Mustapha et son frère. Le charisme de l'imam et sa foi en l'islam l'avaient frappé. Il se sentait presque intégré dans son quartier et il comprenait mieux le quotidien des musulmans. Lemerancier eut un petit rire tout en découpant une tranche de viande :

« Tu pourrais te convertir à l'islam, eux sauront certainement te protéger. Tu serais à l'abri dans une « medersa », l'école coranique est un lieu saint, on ne peut pas y pénétrer facilement. Ils t'apprendront quelques règles de savoir-vivre. Tu oublieras tes angoisses ! »

Anne fit la grimace ; elle secoua ses cheveux courts et s'adressa à Berthier :

« Vous parlez d'école, mais l'éducation, la vraie, est avant tout une construction délicate. Il faut apprendre les règles de cohabitation, mais aussi savoir répondre à des situations imprévues. Rien n'est prédestiné, le comportement des adolescents et même des adultes est un apprentissage. En ce sens les religions du livre se trompent ; notre destin et notre personnalité ne sont pas définis dans la pierre, mais ils se bâtissent grâce à un travail sur soi et au contact des gens. La génétique contraint une partie de notre caractère, mais le reste est acquis au cours de nos expériences journalières. Ce sont les autres qui nous façonnent ; leur regard conditionne notre attitude sociale.

Cette position existentielle est fondamentale car elle nous responsabilise en apportant une part de liberté dans un monde livré au hasard. Il n'y a plus de fatalité. Ton imam a choisi la solution la plus simple : il est assisté par des règles strictes et le film de sa vie est déjà tourné ! »

Lemerancier bourra sa pipe et regarda sa femme, stupéfait :

« Tu parles comme un livre. Le choix d'une religion est une affaire personnelle et les musulmans ont besoin de trouver un sens divin à leur existence. Point final... ! Dans une situation difficile le fatalisme est aussi une arme contre l'absurde. Les chrétiens ont d'ailleurs la même attitude. Je ne vois pas... »

Anne s'accrochait à sa vision du monde ; elle s'était mise en colère :

« J'ai des voisines arabes et je leur rends visite régulièrement pour rompre leur solitude. Les lois de l'islam les condamnent à la réclusion à vie dans une cage dorée ! Elles savent qu'elles sont régulièrement trompées, même si le Coran condamne l'adultère. Heureusement, lorsqu'elles ont des enfants, elles deviennent fortes et les maris se soumettent. Elles viennent parfois me trouver, voilées de la tête aux pieds, bien entendu. Elles me racontent leurs misères... Qu'est-ce que vous dites de ça, vous les hommes ? »

Berthier aimait bien Anne et son caractère emporté lui rappelait Nicole. Il partageait ses positions extrêmes sur l'existence. Lui aussi avait eu besoin de se construire, de s'affirmer auprès des autres, de se forger une personnalité encore fragile. Mais sa vie en Afrique du Nord et la rencontre avec Hellena l'avaient transformé. Il connaissait maintenant ses propres forces et, malgré l'inquiétude qui l'envahissait parfois, il était prêt à faire front.

Il assista à la mise au lit des deux petits Lemercier. Ils avaient été très discrets pendant toute la soirée. Hellena et Berthier prirent congé d'Anne et de Pascal. Ce dernier s'adressa à Berthier, sur le perron :

« N'oublie pas ce que je t'ai proposé, en cas de problème... ! »

*

Les mois d'hiver avaient passé rapidement, monotones. Il pleuvait quelques heures dans la journée, mais le soleil n'était jamais bien loin. L'après-midi était chaud, le ciel souvent sans nuages, et Berthier en profitait pour faire de courtes promenades le long du petit port, encombré de filets en réparation et de bateaux en bois, à moitié pourris. Comme tous les jours, des barques traversaient le Bou Regreg, chargées de passagers, des femmes et des enfants surtout, qui partaient faire leurs courses en médina. Il s'était habitué au spectacle des mères, qui houspillaient leur progéniture, couvrant les cris des bateliers.

Le week-end, il avait repris ses habitudes avec Hellena : ils se rendaient à la plage des Nations, qui était déserte à cette époque de l'année. Le ciel gris se confondait avec la couleur sombre de l'océan, qui montrait une surface belliqueuse. Une écume blanchâtre rayait la surface de l'eau. Des vagues tempétueuses venaient s'échouer sur le sable jaune de la plage et refluaient, comme à regret, en direction du large. Le vent froid leur piquait le visage. Ils retournaient à la voiture la tête pleine de vertiges.

Au milieu du mois de mars, il reçut un coup de fil de Belkaadi. Il préférait téléphoner, c'était plus discret qu'une discussion dans les locaux de la firme.

« C'est pour dimanche prochain, départ de Casa à 20 h 45 par un vol de la RAM. J'ai déjà votre billet. Cette fois le contenu de la valise est un peu spécial et il vous faudra être particulièrement prudent, surtout à Genève. De plus, la valise est de grande dimension et vous n'aurez pas les clefs pour ouvrir le cadenas, par prudence. Les gens sur place s'occuperont de vous. Je vous enverrai la BMW, avec un chauffeur, devant l'entrée principale de la médina, dimanche à 14 heures. Vous me rejoindrez à la villa où je vous remettrai la valise. Nous ferons le voyage ensemble, en voiture jusqu'à l'aéroport de Casa.

— Je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ? Je serai au rendez-vous, mais tu peux aller te faire foutre, Belkaadi Saïd. Tout cela va mal finir pour toi. Tu n'es qu'un petit caïd ... »

Berthier avait brutalement coupé la communication. Il était hors de lui. C'était peut-être son dernier voyage, mais les choses pouvaient mal tourner. Il n'osait pas imaginer un contrôle de la valise à Casa. Il était bon pour des années de prison au Maroc, malgré ses protections. Les autorités suisses ne feraient rien pour lui ; il serait considéré comme un simple délinquant. Et les Français ne pouvaient couvrir officiellement que leurs ressortissants !

Il passa le reste de la semaine dans l'angoisse ; il n'arrivait pas à se concentrer sur son travail et écoutait les gens d'une oreille distraite. Avec Hellena, il reprenait confiance. Elle venait tous les soirs le retrouver pour le calmer.

« Les nouvelles sont plutôt bonnes de notre côté. Malheureusement nous ne pouvons pas éviter ce dernier transfert. Mais il nous servira pour la suite. Sois courageux ; jusqu'au bout ! »

Berthier avait revu Gagnac qui lui avait tenu le même sermon. Le dispositif était en place et l'Organisation vivait ses dernières semaines.

Le samedi il passa une heure chez le coiffeur, un Berbère du Sud, qu'il connaissait bien. Ce dernier lui fit une coupe impeccable, comme on voit chez les cadres supérieurs des grandes banques. Ensuite il alla s'acheter un costume gris, un peu triste, qui lui donnait des allures de croque-mort. Il donna ses souliers à cirer à un gamin des rues et lui laissa un large pourboire. Le soir il retrouva Hellena qui applaudit d'admiration.

« Tu apprécies ma tenue de combat. J'espère qu'elle me portera chance ! »

Le dimanche, à 14 heures, il se tenait devant l'entrée de la médina, entre deux grands taxis. Il vit arriver la BMW, le chauffeur avait des gants blancs et une casquette. Le véhicule stationna le long du trottoir, provoquant un concert de coups de klaxons. Les taxis étaient mécontents et ils le faisaient savoir.

Sur le siège arrière se tenait un homme maigre, en costume, avec un chapeau mou, brun clair. Il avait les yeux très bridés et Berthier pensa que c'était un collègue asiatique de monsieur Tien. Dans le fond l'Organisation était une sorte de multinationale du crime. La coopération avec les pays arabes devait être fructueuse.

L'homme lui tendit une main molle et lui fit comprendre qu'il ne parlait pas le français. Entre ses jambes, sur le sol, était posé un pistolet-mitrailleur qui renvoyait des reflets bleutés. Le garde du corps avait simplement posé ses deux pieds sur l'arme. Il ferma les yeux lorsque la BMW démarra en direction du Souissi.

Belkaadi les attendait devant le portail de la villa, une lourde valise à la main. Il ouvrit le coffre et la déposa au fond, puis monta rapidement auprès du chauffeur.

« Je n'ai pas eu le temps de vous parler de notre garde du corps. Monsieur Chang nous accompagnera jusqu'à l'aéroport ; une protection n'est pas inutile. Il y a beaucoup d'intérêts en jeux. Cette fois, vous êtes vraiment des nôtres. »

Berthier ne répondit pas. Il était dégoûté par la bonne humeur du Marocain. Jusqu'à l'autoroute personne ne prit la parole dans le véhicule, puis Belkaadi s'adressa en arabe à Monsieur Chang qui répondit lentement, cherchant ses mots. Le chauffeur se mêla à la conversation, en faisant de grands gestes de la main. La voiture allait vite et, après une demi-heure, elle s'engagea sur la route de l'aéroport. Une musique aigrette résonnait dans l'habitacle, comblant le silence. Chang s'était endormi. Belkaadi s'adressa à Berthier :

« Dans dix minutes nous serons arrivés. Je vais vous accompagner jusqu'à la douane, je connais les fonctionnaires... Vous ne pourrez de toute façon pas ouvrir la valise, je garde les clefs. À Genève, les gens des Émirats possèdent des doubles ; ils seront là pour vous accueillir... »

Berthier descendit de la voiture et ouvrit le coffre ; la valise était lourde et volumineuse. Il portait aussi un petit sac de voyage, avec quelques affaires personnelles. Il se dirigea vers le

hall d'entrée ; il fallait passer entre deux grandes tables métalliques où les gens déposaient leurs bagages. Un douanier regardait passer les voyageurs, posant quelques vagues questions, peu concerné ; il faisait ouvrir un sac au hasard, puis terminait avec un signe d'approbation. Belkaadi l'accosta, devant Berthier, et les deux hommes se dirigèrent vers une cabine vitrée, où une discussion s'engagea. Le douanier avait le dos tourné, sa casquette à la main ; il se grattait le crâne, avec perplexité.

Berthier passa rapidement entre les deux tables et se faufila en direction de l'enregistrement, derrière une file de touristes qui piétinaient depuis de longues minutes. Il avait les mains moites et les jambes flageolantes ; il risqua un œil vers la cabine de la douane. Belkaadi était en pleine discussion, agitant ses bras poilus sous le nez du fonctionnaire. Avec ses lunettes noires, et son air arrogant, on aurait pu le confondre avec un responsable de l'aéroport.

Une jeune femme charmante, en uniforme, aux cheveux teints au henné, pesa la valise. Elle fit une grimace :

« Vous êtes limite, monsieur ; il y a deux kilos de trop ; mais je vous fais une faveur... »

Berthier était soulagé ; il aurait embrassé l'employée de la RAM. Mais il se posait des questions sur le contenu de la valise.

À cet instant, Belkaadi qui l'avait rejoint, lui toucha l'épaule :

« Pas de problème, les douaniers sont nos amis. Ils sont payés pour ça, mais je préfère être présent cette fois, pour les distraire. Ils s'ennuient un peu !

— Pourquoi l'Organisation n'utilise-t-elle pas une valise diplomatique, ce serait plus simple ?

— Nous l'avons fait, mais l'ambassade a découvert le procédé. Il y a eu un scandale et certains de nos membres ont été arrêtés. L'ambassadeur a été rappelé dans son pays. Avec vous, nous ne risquons rien ; c'est vous qui êtes impliqué... »

Effectivement, il serait la victime dans cette affaire. Les Suisses ne pouvaient rien pour lui et il n'avait aucune preuve contre ses adversaires.

Dans l'avion, il respira largement et se détendit ; ses nerfs avaient été mis à rude épreuve. Après le décollage, il se plongea dans un magazine et commanda un whisky. L'alcool agissait comme un calmant. Après un quart d'heure, il demanda un deuxième verre. Il se sentait euphorique, mais la fatigue l'emportait et il somnola quelques minutes. Il fut interpellé par son voisin, un Français âgé, au nez rouge :

« Quel merveilleux pays ce Maroc, j'ai visité toutes les villes impériales ; mais les gens sont d'un sans-gêne, surtout les gamins ; ils sont insupportables dans les médinas, pires que des mouches ! »

Berthier approuva par politesse, mais il pensait que l'enfer c'était plutôt les masses de voyageurs indéliçats et ignorants qui débarquaient dans les villes arabes. À Rabat il les évitait.

Le haut-parleur annonça la descente sur l'aéroport de Genève Cointrin. Berthier ressentit soudain le poids d'une boule d'angoisse qui lui bloquait l'estomac. Les affaires sérieuses allaient reprendre, et il connaissait les douaniers suisses : des perfectionnistes s'ils soupçonnaient quelque chose de louche !

Le faux passeport faisait toujours illusion ; il passa le contrôle sans problème. Les faussaires marocains étaient des as, et il eut une pensée de gratitude pour l'artisan qui avait confectionné le sien.

Il attendit devant le tapis roulant ; les bagages, en désordre, se déplaçaient lentement, comme à regret. Il y avait quelques valises usagées, mais la sienne n'y était pas. Le tapis s'arrêta soudain. Berthier sentit une sueur froide couvrir son corps ; un début de panique l'envahit. Mais il y avait encore d'autres personnes qui attendaient, ce qui le rassura. Le tapis se remit en route et il la vit. Elle arrivait vers lui, énorme. Elle lui faisait peur et il hésita, un instant, à la saisir.

Il la prit rapidement par la poignée et se dirigea en direction de la douane, le cœur battant. Il prit le couloir « rien à déclarer » ; il ne vit personne. Dans le hall, un homme vêtu des habits traditionnels des Émirats lui fit un signe. Derrière lui, il

entendit un coup de sifflet et un appel autoritaire ; il n'osa pas se retourner. Un nuage d'angoisse passa devant ses yeux.

« Contrôle des bagages ! Veuillez nous rejoindre et déposer votre valise sur la table. Elle est bien grosse cette valise, ce sont vos affaires personnelles ? Posez votre sac de voyage à côté... »

Les mains tremblantes, Berthier s'exécuta. Le douanier, rejoint par un collègue, ouvrit d'abord le sac de voyage qui contenait des habits et quelques livres.

« Maintenant ouvrez le cadenas de la valise ! »

La bouche sèche Berthier expliqua qu'il ne possédait pas la clef du cadenas. Seul son employeur en avait un jeu.

« Alors donnez-nous le nom de votre employeur ; il habite Genève ? »

Berthier était pris au piège ; il faillit s'enfuir en courant dans le hall d'entrée. Mais ses jambes ne le portaient plus.

Soudain, il vit une forme blanche en gandhoura s'approcher des douaniers, avec une lettre à la main ; on y voyait un en-tête compliqué, avec le drapeau d'un des Émirats. Les autres venaient à son secours. Le douanier était perplexe, d'autant plus que le texte était en anglais. Berthier prit la parole d'une voix tremblotante :

« Je travaille pour cette banque qui a une succursale à Genève ; c'est eux qui possèdent la clef. »

À cet instant un nouveau venu fit irruption dans le local : un autre Oriental habillé à l'européenne, élégant, avec une fine moustache. Il se fit connaître comme attaché d'ambassade et membre du conseil d'administration de la banque. Il demanda sèchement, avec un fort accent anglais, à voir le Directeur des douanes. Les deux fonctionnaires se regardaient, empruntés. Finalement, le plus dégourdi prit le téléphone et appela son chef.

Dix minutes plus tard, un homme de forte corpulence, en chemise mais à l'allure sérieuse, très responsable, s'approcha du groupe. L'Arabe élégant lui montra un papier recouvert de tampons, et lui glissa quelques mots à l'oreille.

Berthier ne comprenait plus rien, mais une chose était sûre : la valise n'était toujours pas ouverte !

Le gros homme fit une remarque à ses collègues qui secouèrent la tête en signe de compréhension :

« Reprenez la valise et circulez. Tout est en ordre, excusez-nous pour le retard, mais on arrête parfois des terroristes ! »

Ils traversèrent rapidement le hall d'entrée, les roulettes de la valise faisaient un bruit infernal sur le carrelage. Devant la grande porte vitrée une Rolls bleu marin, aux sièges de cuir brun clair, les attendait. Le chauffeur, en livrée, avait ouvert le coffre et Berthier y introduisit, avec peine, la valise. Il s'assit sur le siège arrière, et l'Arabe en veston se glissa contre lui. Il serra le bras du jeune homme :

« Vous avez été très bien ! Un moment j'ai cru que vous alliez perdre votre sang-froid. Je pense que l'on pourra vous confier d'autres missions, plus dignes de vous. Je dois cependant vous avouer une chose : tout ce que vous avez vu était purement théâtral. Les papiers officiels sont faux et l'intervention du Directeur des douanes était préparée ! Il a été grassement payé pour ça. Par contre les deux douaniers n'étaient pas dans le secret ; je comprends votre inquiétude ! »

Berthier était stupéfait de la puissance de l'Organisation qui, avec son argent, achetait à peu près n'importe qui. Ils avaient des hommes politiques à leur solde, en Suisse et ailleurs, et ils avaient certainement corrompu pas mal de magistrats. C'était ça les affaires souterraines ! Et le peuple votait, en croyant naïvement influencer le cours de l'Histoire... la grande... Quelle leçon ! Comment faire encore confiance à la Justice, cette femme aveugle, dépassée par l'ampleur de sa tâche ?

« Si jamais on vous fait des ennuis lors de votre séjour à Genève, je peux vous rassurer : nous sommes en relation avec un grand avocat de la place, qui travaille pour nous. Il est très complaisant, et il aime l'argent. Son fils est promis à un grand avenir politique. Mais je ne vous en dis pas plus... »

La voiture s'arrêta devant l'hôtel Beau-Rivage.

« Vous voilà arrivé. Vous ne m'avez pas demandé ce que contenait la valise ? Je peux vous le dire maintenant : des dollars bien sûr, mais aussi une fortune en diamants bruts. Il y a aussi quelques bricoles, des œuvres d'art...

Je vous souhaite un bon séjour, vous aurez une vue excellente sur le lac. Voici votre billet de retour, après demain à 13 heures ; vous prendrez Swissair ! »

Il se retrouva seul dans sa chambre d'hôtel, la tête bourdonnante, et décida de ne pas souper, vu l'heure tardive. Il s'endormit tout habillé.

Le lendemain, après un copieux petit déjeuner pris dans un salon luxueux, où il se sentait mal à l'aise, il décida de téléphoner à sa mère qu'il n'avait pas vue depuis près de deux ans. Elle vivait à la rue des Sources, dans le quartier de Plainpalais. Après une dizaine de sonneries elle décrocha soudain, la voix peu amène :

« Yvonne Berthier... qui est à l'appareil ? Je n'aime pas être dérangée le matin ! »

Berthier s'annonça et sa mère balbutia quelques mots incohérents, surprise de l'appel. Il lui expliqua qu'il était à Genève et qu'il avait du temps pour lui rendre visite. Il l'invita même pour le repas de midi :

« C'est une bonne idée mon chéri, après tant d'années... J'ai reçu ta dernière lettre il y a un mois. Tu me manques beaucoup. Ici je suis bien seule. Je t'attends avec impatience ! »

Il monta dans un taxi de luxe qui attendait devant l'hôtel. Maintenant il pouvait se le permettre ; l'Arabe lui avait remis une liasse impressionnante de billets. Il faudrait qu'il ouvre un compte, chaque voyage lui apportait une belle somme d'argent.

Le taxi l'arrêta devant un petit immeuble crasseux, avec de grandes baies vitrées. Il sortit à côté d'un garage qui sentait l'essence et l'huile de vidange ; on entendait de grands coups d'accélérateur. Une brocante occupait l'autre côté de la rue et de nombreux véhicules passaient bruyamment en direction de la rue de Carouge. La mère Berthier habitait en plein quartier populaire

et se plaignait constamment du bruit du bistrot qui occupait le coin de l'immeuble.

Il prit l'ascenseur, les oreilles cassées par le tapage de la rue. À Genève c'était le règne de la voiture, les piétons ne comptaient pas ; de futures victimes... Dans certaines rues commerçantes, comme le boulevard du Pont d'Arve, les véhicules bondissaient à trois de front, en sens unique, dans un vacarme infernal. La ville était devenue invivable et il plaignait sa mère.

L'ascenseur s'éleva lentement. Les parois de métal étaient sales, décorées par de nombreux graffitis.

Sa mère lui ouvrit et le serra très fort contre elle, les larmes aux yeux. À cinquante-huit ans elle en paraissait dix de plus. Elle avait le visage blanc et ridé, maladif, des personnes enfermées. Il est vrai qu'elle souffrait d'un diabète avancé et recevait la visite journalière d'une infirmière. Elle portait des vêtements usagés, datant d'une époque ancienne. Il y avait longtemps qu'elle ne prenait plus soin d'elle, et son appartement était dans un état déplorable. Même au Maroc, Berthier n'avait pas vu une pareille situation. La solitude avait fait son travail de destruction ; c'était le pire ennemi lorsqu'on se retrouvait en face de soi-même !

Sur une petite commode, il contempla une ancienne photo au contour ovale, comme on les faisait dans les années trente. Elle était de teinte bistre et mettait le sujet en valeur. Sa mère avait été très belle et coquette à cette époque. Son visage, jeune, était recouvert d'une voilette.

Les hommes l'abordaient, tout naturellement et elle avait eu, très tôt, de nombreuses aventures. Elle aimait, un peu sans discernement ; elle jouait avec son corps. Hellena lui ressemblait sur ce point, mais elle maîtrisait mieux ses pulsions. Les choses avaient commencé à se gâter avec son mariage. Elle n'était pas faite pour assumer une famille, mais en ce temps-là, on ne se posait pas trop de questions. Et puis la guerre les avait séparés, le père Berthier était Français. Même après le retour du mari,

qu'elle aimait sincèrement, puis l'arrivée de l'enfant, elle n'avait pu renoncer à jouer de ses charmes.

Berthier pensa encore à sa passion pour Hellena, à leurs jeux érotiques, au culte qu'il vouait à ce corps désirable. Eux aussi ils avaient parié sur l'instant, le bonheur éphémère des sens. Seulement il leur restait toujours le dialogue, une expérience commune qui leur permettait de viser plus haut. Et il y avait toujours un espace de liberté entre eux.

Yvonne Berthier avait vu sa passion pour les hommes s'écorner avec le temps. Son corps s'était alourdi et les premières rides étaient apparues, indélébiles. Elle avait perdu une partie de son charme ; alors, elle avait reporté son affection sur son fils. Après le décès du père, elle s'était trouvée face au vide ; son fils aussi allait la quitter.

Ils sortirent de l'appartement et Berthier prit sa mère par le bras jusqu'au Fiacre, un restaurant alsacien qui donnait sur la rue de Carouge. Ils s'installèrent à une petite table. Yvonne Berthier regardait son fils avec amour ; elle le voyait si rarement. Il se sentait un peu gêné, ne savait pas trop quoi lui dire. Elle questionna, après un instant de silence :

« Comment va ton travail au Maroc, tu es content dans ce nouveau pays ?

— Je suis assez occupé et la firme Delabarre est sérieuse. Nous faisons du bon travail. Je me plais beaucoup là-bas, j'ai des amis maintenant. Les gens sont agréables, moins froids que chez nous. »

Il savait que sa mère n'aimait pas beaucoup les étrangers. Le sujet ne l'intéressait pas. Il parla d'autre chose, de connaissances communes. Mais elle ne voyait pratiquement plus personne. Elle passait ses après-midi dans le parc des Bastions, assise sur un banc. Parfois, elle échangeait quelques mots avec les passants. Le soir, quand l'air devenait plus frais, elle rentrait dans son studio et s'installait devant la télévision.

« C'est une présence, le poste m'aide à vivre. Je ne regarde pas toujours les images ; parfois je m'endors devant l'écran ! Et

puis j'attends tes lettres ; j'espère toujours que tu reviendras un jour à Genève. » Il le savait, mais comment lui dire qu'il ne voulait pas retourner au pays ?

Elle n'avait presque pas touché au repas. Par contre elle parlait très fort, et critiquait le service. Berthier était mal à l'aise, la jeune italienne qui les servait était adorable. Mais sa mère lui adressait constamment des remontrances, sur un ton acerbe. Des clients se retournaient, les dévisageaient, l'air surpris. À la fin du repas il demanda l'addition, sans prendre de café. Sa mère l'irritait. Elle se conduisait comme une personne mal élevée et il en avait un peu honte. Après tout, elle n'était pas si âgée que ça et loin d'être sénile !

Il l'accompagna jusqu'au parc des Bastions où elle retrouva son banc préféré. Elle jouait avec des moineaux qui piaillaient et voletaient autour du banc ; elle ne regardait plus le jeune homme. Elle salua quelques personnes ; elle semblait bien connaître le jardinier du parc qui lui adressa quelques mots polis. Berthier décida de la laisser dans ce monde calme, sans passion, où elle avait trouvé ses repères.

Il l'embrassa et la serra contre lui. Il lui promit de revenir le plus tôt possible : d'autres voyages vers la Suisse étaient prévus. En fait, il n'en pensait rien, mais il voulait lui laisser un espoir. Il s'éloigna lentement ; elle lui fit un petit signe de la main, les yeux humides. Seule sur son banc elle lui faisait pitié ; il avait le cœur serré. Il laissait derrière lui une partie de son passé ; le meilleur est toujours mélangé au pire.

Il héla un taxi et se fit conduire à l'hôtel. Etendu sur son lit, il regardait le plafond. De tristes pensées défilaient dans sa tête : il revoyait la rue des Sources, sinistre, avec son trafic incessant ; l'immeuble où vivait sa mère : une cage à poule anonyme ; le studio en désordre, malpropre, où la télévision diffusait des images stériles... !

Soudain, les traits d'une femme qu'il avait aimée s'imposèrent à son esprit, chassant les brumes de sa mélancolie :

d'épais cheveux courts et des yeux au regard pétillant, un visage clair, affichant une moue rebelle, provocante, en permanence. Nicole devait encore habiter Genève, il se souvenait de son numéro de téléphone. Il appela la réception et demanda la communication. Une voix d'homme lui répondit, avec un accent suisse-allemand. Il s'annonça, un peu surpris.

« Je vous la passe, un instant, je crois qu'elle est avec la petite. »

Il crut avoir mal compris, mais la voix de Nicole, changée, plus raisonnable que d'habitude, lui répondit :

« Quelle surprise, Pierre ! Tu téléphones du Maroc ? Je suis contente d'avoir de tes nouvelles.

— Non, je suis de passage à Genève et j'ai pensé te revoir quelques instants ; au nom de notre ancienne amitié. J'aimerais t'inviter pour la soirée, en tête-à-tête. Une idée folle, hein ? Pourquoi pas !... Mais je comprends que ta vie a tourné, tu dois être très occupée ? »

Il y eut un moment de silence au bout du fil. Berthier imagina la belle Nicole, la reine de la Souricière, un peu empruntée.

« Tu sais, je ne suis plus comme avant, je crois que nous étions malheureux. Maintenant j'ai une famille, une petite Camille, et j'aime mon mari. J'ai même pris du poids après la grossesse. Nous allons déménager dans un bel appartement tout neuf, au Lignon. C'est moi qui choisis les meubles...

— Et ton mari, c'est un aventurier ? Comme tu les aimais, il y a quelques années ? Rappelle-toi : tu voulais faire le tour de la planète, rencontrer d'autres cultures. L'Asie et ses animaux exotiques ne sont plus au programme ou je me trompe ? Tu voulais suivre un cours de vétérinaire...

— Mon mari est dans les assurances, et il travaille dur pour devenir chef de section. Nous devons rester à Genève. Depuis que Daumont m'a quittée j'ai fait une dépression et c'est Jürgen qui m'a soutenue ! Tu n'étais plus là. J'ai besoin de sécurité. Et maintenant il y a Camille... »

Berthier serrait très fort le combiné du téléphone, sa déception était grande. Il n'aurait pas dû appeler. Nicole était

rapidement rentrée dans le rang ; la jolie insoumise qui s'attaquait à la classe bourgeoise avait rejoint la grande masse des besogneux, des bien-pensants. Elle finirait quelque part dans une tour en béton, dans la banlieue de Genève. Sa retraite était assurée. L'aventure était terminée.

« Tu es toujours là ? On pourrait passer la soirée ensemble, je te présenterai à mon mari. Il est plein de qualités : il fait partie de la Société de tir de la Jonction. Il va régulièrement au stand de St Georges, et ils finissent la journée en jouant aux cartes devant une bonne bouteille. Je lui dis parfois qu'il boit trop, mais il est toujours très affectueux avec moi. En plus il cuisine très bien. Il te fera un plat typique de chez lui : la région de Lucerne... »

Berthier était désorienté, il avait compris que la situation était désespérée. Nicole avait profondément changé et dans son nouveau milieu elle était guettée par une sclérose intellectuelle aggravée. Elle dérivait déjà vers le conformisme helvétique, un bonheur désertique de supermarché ! Berthier était écœuré, et il sentit monter une grande tristesse, comme une envie de pleurer :

« Merci pour l'invitation, mais je repars ce soir. On m'a appelé de Rabat. J'espérais te voir avant... seule ! Mon avion décolle à 22 heures. Je suis content de savoir que tu es heureuse. Salue bien ton mari ! »

Il avait été obligé de mentir sur le jour de son départ, jamais il ne supporterait de revoir Nicole, la révoltée, la rebelle, dans son nouveau cadre.

« Je regrette... nous sommes tous coupables... enfin... »

Il ne trouvait pas ses mots, comme quelqu'un qui cherche à réparer une erreur.

« Que veux-tu dire, je ne te comprends pas !

— C'est trop compliqué à expliquer, mais j'ai l'impression d'un gâchis. Notre passé ne nous rattrapera pas, il est bien mort. Adieu et bonne chance dans ta nouvelle vie ! »

Il raccrocha, mais il eut soudain conscience qu'il aimait encore Nicole, malgré Hellena. Elles avaient des points communs, une certaine rage de vivre, que lui connaissait toujours. Mais Jürgen allait se charger d'éteindre la dernière petite flamme de folie qui brûlait peut-être encore, quelque part, dans le cerveau de la belle Nicole.

Il descendit de l'hôtel, et suivit un moment les quais ; il faisait froid, une forte bise faisait claquer les drapeaux qui ornaient la devanture des hôtels. Il prit une petite rue, dans le quartier des Pâquis. Il s'arrêta devant le néon clignotant d'un bar, la salle était à moitié vide. Il s'assit à une table ronde et commanda une vodka. Il était assailli de pensées noires. Après la troisième vodka, les choses avaient pris une autre tournure : il se sentait solidaire de tous ces gens attablés qui le regardaient. Il le leur dit mais il n'obtint pas de réponse. Il avait envie de leur parler de Nicole qui appelait au secours dans son HLM.

Mais le patron, un gros homme sympathique, avec un tablier sale autour de la taille, lui fit comprendre que sa vie n'intéressait personne. Berthier regarda sa montre : il y avait déjà trois heures qu'il végétait dans ce lieu immonde. Il essaya de se lever, sans succès. Il avait une forte envie de pleurer, mais les gens ne comprendraient pas. Il vivait une sorte de drame et personne ne s'en doutait. Ils étaient là simplement, comme d'habitude, sans se poser de questions.

C'est le taxi du Beau Rivage qui le ramena à l'hôtel, à demi-inconscient. Le patron avait téléphoné. Au fond du lit, il se laissa glisser dans un sommeil sans rêves.

Chapitre Neuf *Rabat, printemps-été 1981*

L'avion décolla à l'heure prévue. Berthier avait la tête lourde, mais il avait pris un copieux petit déjeuner, suivi plus tard d'un repas bien arrosé qui l'avait remis d'aplomb ; la vie lui paraissait soudain plus facile. Et puis il allait revoir Hellena qui l'attendrait, d'ici quelques heures, dans le hall de l'aéroport de Casablanca.

Genève était derrière lui, maintenant, et il ne regrettait pas cette cité indifférente, orgueilleuse. Dans sa jeunesse, c'était une ville où il faisait bon vivre. Il y avait peu de véhicules et le piéton était roi. On croisait parfois des chevaux qui tiraient de lourdes charrettes remplies de légumes. Aux Acacias, la campagne était dans la ville, et les enfants vivaient leur aventure quotidienne autour des jardins potagers, dans l'herbe coupante et les coquelicots.

Au nom du profit à court terme, la ville avait perdu son âme. Elle était équipée d'un réseau de routes à grand trafic, et la banlieue avait été recouverte d'une couche de béton pour accueillir les tours de la nouvelle industrie. On construisait n'importe comment, il y avait eu plusieurs scandales, dont le bâtiment de l'Université.

Berthier s'était promené dans les rues basses, il ne reconnaissait plus rien. Le dallage de marbre des trottoirs, très coûteux, rappelait la froideur rigide des cimetières. La vie existait cependant derrière les murs et les baies vitrées des banques et des boutiques de grand luxe. Beaucoup d'étrangers

fortunés déambulaient. Les Arabes du golfe étaient majoritaires, ils faisaient vivre notre horlogerie. Tous ces gens ne se parlaient pas ; comme, par exception, il n'y avait pas de voiture ici, seulement le tram ; on entendait les pas feutrés des promeneurs. Quelques jeunes isolés jouaient du tam-tam ou de la guitare, de rares passants regardaient ; certains applaudissaient, avec parcimonie.

Berthier eut une pensée pour Rabat et la ville arabe ; pour le quartier juif, le mellah, où se vendait le poisson à la criée. Des conversations éclataient spontanément ; les habitants étaient partout, dans une joyeuse animation. Décidément les villes suisses étaient tristes, trop propres. On ne blanchissait pas que de l'argent en Helvétie. Berthier était bien placé pour le savoir. Les gens honnêtes, la majorité de la population, ne disaient rien ; comme Nicole, ils s'alignaient ! La loi du silence heureux régnait en maître.

De toute évidence, vivre c'était prendre des risques, consciemment ou non. Mais les gens avaient peur... Les partis populistes et les lobbies profitaient de cette situation, en étalant leur propagande malsaine, biaisant le débat politique.

Il repensa à Nicole et à son tireur d'élite. Le passé revenait en force. En même temps il revoyait le visage de Mustapha, caressant sa petite barbiche. Il le sermonnait : « Qui es-tu pour juger du destin de ces gens ? Ton amie a été malade et elle a trouvé une main secourable. C'est Dieu qui l'a mise sur son chemin et Il l'a guérie. Elle a fait un choix raisonnable... Ton existence est maintenant au Maroc où une femme de qualité t'attend. Malheureusement, comme elle, tu n'es pas capable de choisir une voie, de construire un avenir ; tu flottes entre les hommes, tu passes d'un port à l'autre, sans jamais vouloir descendre tes voiles, poser ton sac... . C'est probablement le destin que Dieu a choisi pour toi. Je prierai pour qu'il ne t'arrive rien de grave ! »

L'hôtesse parcourait le couloir central de l'avion avec un petit chariot. Elle déposa un plateau de nourriture, sous plastique, devant Berthier.

« Que désirez-vous boire ? »

Il demanda une petite bouteille de vin rouge ; c'était du Goron ; il le trouva acide. Il toucha un peu à la nourriture, mais il n'avait pas d'appétit. Son voisin, un Marocain en costume gris perle, mangeait en mâchant bruyamment. Le bruit était désagréable et Berthier se replongea dans ses pensées, oubliant l'endroit.

Mustapha avait tort, il n'avait pas compris que Berthier s'intéressait aux individus. L'imam ne voyait que le troupeau, comme un bon berger. Mais Berthier n'entrait pas dans ce jeu-là. La vie était une sorte de capital risque et chacun était libre d'investir dans le domaine de son choix. Bien sûr, l'erreur pouvait être fatale, mais c'était la règle du jeu.

Sa mère avait tout misé sur le sexe et la jeunesse ; elle avait été gagnante au début. Mais elle avait raté le virage de la vieillesse, où l'esprit remplace le corps. Il y avait un « âge de raison » à partir duquel l'aventure devient spirituelle. Elle s'était trouvée face à un mur infranchissable ; elle n'était déjà plus de ce monde.

Nicole avait abandonné très vite ; elle n'avait que vingt-six ans. Lui, il continuerait à se battre pour user de son existence ; pour utiliser ses forces vives et éviter de rentrer dans le rang, qu'il trouvait décidément sans saveur.

En montagne, il avait appris, avec Guy Bertrand, à prendre des risques calculés. Il aimait l'optimisme de son ami d'étude qui partait toujours gagnant. Guy était un grimpeur de grande qualité. Il gardait constamment un sourire de réserve au fond de ses yeux bleus.

La montagne était une école de la vie, il fallait constamment être vigilant. Chaque course était un nouveau défi.

À l'époque, beaucoup de jeunes pratiquaient des sports extrêmes, pénétrant dans les entrailles du Jura ou des Préalpes à

la recherche de l'émotion absolue. Des amis de Guy pratiquaient la plongée souterraine. Immergés dans l'eau cristalline, ils découvraient un monde nouveau, hors du commun, et vibraient au rythme de la Terre. Berthier les enviait.

Tous ces jeunes vivaient aussi une expérience intérieure, quasi-mystique. Par contre, ils parlaient peu : il y a des expériences qui sont difficiles à partager. La mort était parfois au rendez-vous ; elle sanctionnait les maladroits ou les malchanceux. Alors les gens raisonnables s'écriaient : « On vous l'avait bien dit... ça devait arriver un jour ou l'autre... » Et ils retournaient à leur quotidien : de mornes journées, avec quelques petites miettes de bonheur.

Il enviait aussi les artistes, qui vivaient intensément le moment présent. Mais là, il fallait un don, une qualité mystérieuse, qui n'appartenait qu'à quelques-uns. Ceux-là étaient des aigles qui volaient au-dessus des nuages, hors de portée.

*

Une petite lumière s'alluma au-dessus de sa tête, avec une cigarette barrée de rouge. Les passagers accrochaient leur ceinture. Par le hublot, on voyait les champs encore verts s'étendre à l'infini. Un choc mou sous l'appareil annonça l'atterrissage. Ils étaient arrivés à Casa.

Berthier passa le contrôle des papiers, son passeport, établi au nom de Jacques Meunier, fonctionnait toujours à merveille.

Dans le hall il repéra immédiatement la silhouette élégante d'Hellena, qui courut se jeter dans ses bras. Il avait oublié ses déceptions et la dévorait des yeux, comme lorsqu'on regarde une fleur rare qui vous appartient. Il sentait ses cheveux longs, parfumés, qui caressaient sa joue. Entre ses mèches folles, ses yeux brillaient...

Hellena était venue avec la Peugeot; le véhicule était parké derrière un gros car de vacanciers. Des groupes flânaient devant les baies vitrées du hall d'entrée. Il faisait bon au soleil et le ciel était d'un bleu profond, chargé de lumière. Berthier avait l'impression que le monde était en fête ; les nuages sinistres du ciel genevois appartenaient déjà au passé. Il avait retrouvé le Maroc comme il l'aimait, torride et un peu poussiéreux, avec une légère brise. Les blés, encore verts, parfumaient déjà l'atmosphère.

Hellena conduisait avec beaucoup de prudence, la route était passablement encombrée par des cohortes de paysans, se dirigeant vers les champs, l'outil sur l'épaule. En traversant les douars, la route était parfois couverte par des gros blocs de roche déposés intentionnellement sur la chaussée. Des enfants lançaient des cailloux contre les véhicules, on ne savait pas trop pourquoi.

Sur l'autoroute elle accéléra et lui demanda des nouvelles de sa mère.

« Je l'ai vue, elle ne va pas bien. Son diabète s'aggrave. Elle vieillit mal et la solitude la ronge ; elle ne veut rien entreprendre... »

Hellena réfléchit un instant, elle se concentrait avant de dépasser un gros poids lourd surchargé.

« Dis-moi que tu m'aimeras encore lorsque je serai vieille ! Tu en prendras une plus jeune, non ? C'est ce que beaucoup d'hommes font en général... Mais je dis n'importe quoi ! Ne pensons pas à l'avenir... »

— Je crois que tu ne te rends pas compte à quel point nos deux vies sont liées. J'ai connu plusieurs femmes, mais maintenant tu es là, irremplaçable... Berthier était sincère, dans l'instant ; mais il avait le sentiment de s'engager un peu malgré lui... « Nous avons encore beaucoup de choses à faire ensemble. Lorsque je serai libre, nous irons parcourir le vaste monde... Il faudra apprendre également un peu la langue berbère, j'aimerais passer quelques mois aux Aït Bou Guemès, chez un de nos muletiers. C'est une idée de Lemerrier qui est prêt à nous aider.

Tu prendras un congé avec moi, je sais que tu vas adorer ! » Hellena souriait, pas très convaincue. Elle connaissait les poussées d'enthousiasme de son jeune amant.

Il ne lui avait pas encore dit qu'il comptait partir, en août, trois semaines avec Delteil dans la région du M'goun. Il attendait une confirmation.

Le soir, ils arrivèrent à Rabat, devant la médina. Ils parquèrent la Peugeot dans une rue à sens unique, en face de la station de taxis. Comme tous les jours, les grosses Mercedes démarraient, en dégageant un nuage noir de mazout mal brûlé.

Dans sa ruelle, la boutique d'Ali était ouverte ; il était assis, son gros ventre reposant sur les cuisses. Il fumait une pipe à kif et se leva pour les accueillir.

« Tu es revenu, Sidi, je suis content de te voir en bonne santé. Les voyages ce n'est pas très bon, on peut attraper des maladies. Il vaut mieux rester chez soi... Et mademoiselle Hellena, toujours aussi jolie...! »

Il les embrassa chaleureusement. Ali était un peu casanier ; il sortait rarement de sa boutique. Mais il palabrait des heures avec les clients. Après quelques minutes, Berthier et Hellena montèrent dans leur « nid d'amour » C'est elle qui avait trouvé l'expression, qui faisait un peu fleur bleue, selon Berthier. Ils se retrouvèrent, dans une même étreinte passionnée. Il était de retour chez lui.

Le lendemain Berthier se rendit à pied chez Delabarre. Il était content de déambuler dans les ruelles fleuries, odorantes, de la ville. Un poids lourd était stationné, dans la Zankat Ifrane, devant les portes du dépôt. Il rencontra Anissa dans le couloir.

« Ils sont venus livrer les meubles de bureau de la nouvelle génération et les premiers ordinateurs. Mais personne ne sait les faire fonctionner ici. Il faudra trouver un expert.

Belkaadi est absent, il faudrait que tu contrôles le déchargement. »

Dehors, deux hommes en sarouel, le torse nu, tentaient de déplacer les lourds bureaux. Ils les transportaient dans le sous-sol à bout de bras, le corps plié, le visage crispé par l'effort. Berthier surveilla particulièrement le transport des cartons contenant les ordinateurs ; il donna un coup de main à la manœuvre. Il était au fond du camion lorsqu'Anissa appela depuis le trottoir :

« Un téléphone pour toi, Pierre, c'est Belkaadi ; il a l'air content, c'est plutôt rare... »

Berthier prit la communication dans son bureau :

« Cher monsieur Berthier, je tenais à être le premier à vous féliciter pour votre courage, pendant cette livraison un peu délicate. Nos clients sont contents. L'Organisation envisage de vous utiliser pour des tâches plus gratifiantes. Evidemment ça dépendra de vous... Bien que... vous me comprenez... personne n'est à l'abri d'un malheur !

— Tu ne m'auras pas Belkaadi ; je refuse de jouer plus longtemps. Je disparaîtrai s'il le faut.

— Vous n'avez aucune chance, Berthier, nous connaissons tous vos déplacements. À bientôt chez Delabarre ! »

Le camion avait terminé sa livraison et il démarra dans un bruit de ferrailles, crachant de lourds nuages noirs.

Ainsi, il avait toujours Belkaadi sur le dos ! Il chercha Gagnac, mais ce dernier n'était pas encore arrivé. Il resta dans son bureau à rêvasser. Que faisaient les autres, ses alliés, des gens qu'il n'avait jamais vus ? Hellena n'avait rien de nouveau à lui apprendre ; il fallait attendre...

Il vit Gagnac qui passait devant l'immeuble, sous ses fenêtres. Il portait une chemise à manches courtes et des shorts. Il avait l'air de souffrir de la chaleur.

Berthier le rejoignit dans son atelier.

« Alors Albert, quoi de neuf ?

— Heureux de te revoir, Pierre, j'ai appris tes mésaventures à Genève. Pour le coup, tu risquais gros, si tes clients n'étaient pas intervenus. Mais ton cauchemar va bientôt se terminer.

— J’entends la même rengaine chaque fois que je te rencontre... Il me faut du concret !

— Cette fois, c’est du sérieux ; une question de semaines... »

Il devait se contenter de cette réponse et remonta dans son bureau, excédé. Il passa une partie de la journée à essayer de démarrer un des ordinateurs, sans succès. De toute façon l’entreprise allait envoyer un installateur. Berthier ne voyait pas d’avenir pour ces engins au Maroc.

Il avait invité Rozanov le vendredi soir ; l’homme vivait toujours en solitaire. Les autres ne lui parlaient pas beaucoup. Et puis il savait qu’Hellena aimait bien converser dans sa langue maternelle. Elle avait des discussions sans fin avec Mischa. Les mots coulaient comme une eau pure de sa belle bouche.

Tout en préparant un lapin aux olives, elle traduisit leur discussion pour Berthier. Ils parlaient de ressources énergétiques en URSS et dans le monde, et de gaspillage. C’était un des sujets préférés de Rozanov qui se sentait concerné comme géologue ; il répétait souvent le même discours :

« On est en train d’épuiser les gisements de pétrole ; le siècle prochain nos enfants et les générations suivantes auront de gros problèmes. Les gens se déplacent trop ; souvent inutilement. Le transport par camion ou par avion est une hérésie, sans parler des atteintes directes à l’environnement, à nos villes en particulier.

La qualité de l’eau est aussi menacée, en particulier en Afrique, où l’eau potable est rare. On continue cependant à gaspiller... pour arroser les gazons d’ornement. Pendant ce temps le fellah lèche les cailloux de son champ, et on nous demande de trouver de l’eau dans des zones désertiques, alors qu’il suffirait d’un bon système d’irrigation. Je ne parle pas des barrages dans le bled, ils sont vides ou complètement ensablés ! »

Il fallait le calmer, son visage virait au rouge... Berthier sortit une bouteille de vodka et lui versa d'urgence un verre. Hellena riait, en secouant ses cheveux.

Rozanov n'avait pas tort, mais il fallait rattraper des décennies d'erreurs. Le pays avait constamment misé sur les grandes exploitations. Il fallait équiper la campagne à l'échelle du douar ; creuser des puits et multiplier les forages. C'était l'avenir du Maroc, le bon sens même ; il faudrait encore beaucoup de temps et de bonnes volontés. On pourrait alors rêver à un avenir meilleur... le retour des émigrés...

Berthier parla de leur intention de visiter l'Afrique avec les transports en commun, pour se rapprocher de la population : « On ira à pied ou à dos de chameaux si nécessaire ; je suis pour les économies de pétrole ». Il se voyait déjà au milieu de nulle part, les yeux pleins de soleil. L'Amérique du Sud attirait aussi beaucoup Hellena ; elle en rêvait souvent.

Rozanov les quitta, un peu ivre, mais enchanté de sa soirée. Sa maigre silhouette disparut au bout de la ruelle.

*

Les grandes chaleurs commencèrent à la fin du mois de mai. C'était un peu tôt pour la saison et les gens étaient surpris de ces conditions caniculaires. Le chergui avait soufflé pendant deux jours, recouvrant la ville d'une poussière jaune. Puis le vent était tombé et des bouffées humides, venues de l'océan, alourdirent l'atmosphère. Les habits collaient à la peau et une odeur de moisi, tenace, imprégnait l'intérieur des maisons.

Berthier avait ouvert toutes ses armoires ainsi que les fenêtres. Mais l'humidité pesait comme une chape de plomb sur les habitations. Il dormait mal, sans couverture. Ce climat tropical durait depuis plusieurs jours ; le ciel était devenu blanc, aveuglant. Il sortit ses lunettes de soleil, la lumière crue lui

provoquait des migraines violentes. Il dut garder le lit. Hellena passait le soir pour lui préparer un bol de bouillon.

Un jeudi, il se sentit mieux et décida de retourner à l'entreprise. Il partit à pied, un peu en avance, et décida de s'arrêter dans un petit café maure, proche de la Zankat Ifrane. À cette heure, la salle était vide. Il s'assit sur une banquette et commanda une eau minérale. Un journal, « *l'Opinion du matin* », traînait sur un coussin, à côté de lui. Il regarda la première page, d'un œil distrait.

La photo lui sauta aux yeux : c'était Belkaadi, avec son profil arrogant et ses lunettes noires. La légende disait : « Le pays déplore la perte d'un citoyen connu, Saïd Belkaadi, à la suite d'un grave accident d'automobile. » Suivaient les détails de l'accident : le véhicule avait embouti de plein fouet un pilier de béton ; probablement à cause d'une perte de maîtrise du véhicule (une BMW), dans la rue où vivait la victime. Une deuxième personne, qui était sur le siège avant, était également décédée. Il s'agissait d'un asiatique d'origine inconnue. Le véhicule accidenté et les deux cadavres avaient été rapidement évacués par la police. Une enquête était en cours. Pour l'instant, aucun témoin ne s'était annoncé.

Berthier laissa son verre encore plein, paya le garçon et bondit dans la rue, le journal en main. Quelques minutes plus tard, il était dans l'immeuble Delabarre et frappait à la porte métallique de l'atelier de Gagnac. Il entra, sans attendre la réponse ; son ami était devant un écran d'ordinateur, en train de lire paisiblement un manuel d'utilisation. Berthier glissa le journal sur l'écran, la première page bien en vue :

« Qu'est-ce que tu dis de ça ? Vous êtes dans le coup ?

— Je lis aussi le journal du matin, Pierre. Ce n'est qu'un accident et notre pauvre collègue n'a pas eu de chance...

— Tu mens, cet accident est suspect. L'article pue la mise en scène. Belkaadi est un salaud, mais il ne méritait pas la mort. Il fallait l'arrêter et le juger !

— Je vais te dire la vérité... allons, calme-toi, mon gars ! Tu as été une victime dans cette affaire, Non ? Maintenant, grâce à

nous, tu es libre. Belkaadi et son complice ont été liquidés, comme on dit dans le métier. Un camion de l'armée les attendait, devant chez lui. Ils ont foncé sur la BMW quand ils l'ont vue déboucher à l'extrémité de la rue ; les hommes du commando ont brisé les vitres de la voiture et balancé une grenade à l'intérieur. Voilà la vérité, qui ne dérange personne ou presque... Ils ont aussi un peu mitraillé les occupants, avant que la voiture n'explose, pour faire bon poids ! Quand la police est arrivée, ils ont trouvé une voiture éclatée, qui brûlait encore. Les cadavres étaient carbonisés. Ces détails ne figurent pas dans le procès-verbal des policiers. L'épave a été débarrassée en moins d'une heure ! Plus de trace... »

Berthier n'en croyait pas ses oreilles. Autant de violence l'effrayait. Il n'aimait pas Belkaadi mais l'homme ne méritait pas une mort pareille. Il le répéta à Gagnac. Ce dernier se roula tranquillement une cigarette, et l'alluma avec quelques difficultés. Il pesta contre la qualité du papier et regarda Berthier avec des yeux durs, d'un bleu glacial, à travers ses lunettes :

« Tu oublies que nous sommes dans un pays islamique ; la charia est la loi coutumière qui s'applique, en particulier pour les criminels. Les peines sont très rudes ; ce sont souvent des châtiments corporels. L'opération a été menée dans cet esprit : c'est la loi du talion en quelque sorte ; pas besoin de procès. Les militaires n'ont pas apprécié le double jeu de Belkaadi, en particulier lors de l'affaire des ventes d'armes lourdes aux Emirats, retrouvées au Maroc, hors d'usage. Et il n'en était pas à son coup d'essai.

Le personnage a eu la fin qu'il méritait. On retrouve Belkaadi dans tous les trafics honteux reconnus. Il avait son propre réseau de proxénétisme à Marrakech, et il alimentait des filières pédophiles. Il y a beaucoup de touristes et ils ne viennent pas seulement pour photographier la médina ou les monuments. C'est une industrie qui a son origine en Europe ; nous surveillons plusieurs réseaux. Il y a eu aussi l'affaire des vaccins périmés...

— D'accord, c'était un salopard ; mais je maintiens qu'un procès aurait été plus équitable, avec l'avantage de mettre toutes ses sales combines en lumière !

— Il y a trop de gens impliqués, dans les ambassades et au Palais. On ne peut pas éradiquer, du jour au lendemain, le phénomène de l'exploitation des plus démunis. Cependant la Gendarmerie nationale a arrêté plus d'une cinquantaine de mafieux. Il y avait beaucoup d'asiatiques !

— Comment es-tu au courant de tous ces détails ? Il y a eu des fuites dans l'armée ou la police ? »

Gagnac écrasa soigneusement sa cigarette dans un cendrier en verre, décoré par une réclame d'apéritif.

« J'aime bien fumer mais je ne supporte pas la fumée des autres, même celle de mes propres mégots. Laisse-moi te raconter la suite :

« Je connais tous les détails de l'opération parce que j'ai repris mes activités auprès du renseignement français. Nous travaillons étroitement avec les services marocains et j'ai mes informateurs. Mais je te l'ai déjà dit : c'est aussi un peu ton affaire qui a fait accélérer les choses. J'avais peur pour toi, tu es trop jeune pour tremper dans ce jus nauséabond. Nous devons réagir. »

Il fit une pause, en essuyant le verre sale de ses lunettes.

« Maintenant, il y a tout de même un bémol. Je n'ai pas de bonnes nouvelles, en ce qui te concerne ; je pense que tu dois quitter le pays. Malgré la mort de Belkaadi, tu n'es plus en sécurité. Des membres de l'Organisation se sont réfugiés en Espagne, dans les enclaves de Ceuta et de Melilla. Ils ont échappé à la rafle et ils peuvent repasser sur le territoire marocain n'importe quand. Les Espagnols ne veulent rien faire ; ils ne sont pas concernés.

Il est possible que certains truands te considèrent comme responsable du démantèlement de l'Organisation. Ils ont exécuté des gens pour moins que ça. Surtout qu'ils connaissent certainement tes relations avec Belkaadi, qui a payé le prix fort. »

Berthier était catastrophé, il n'avait jamais envisagé de quitter le Maroc dans ces conditions, surtout maintenant qu'il se sentait intégré. Il vivait au rythme de la ville et de la médina. Cette existence lui convenait parfaitement. Il ne voulait pas en changer. Et puis il y avait son amie : il voulait la garder ; elle avait son travail à l'ambassade et ses habitudes en ville. Non il ne partirait pas ; il préférerait courir le risque de rester dans le pays. Il n'était pas certain que les prédictions de Gagnac se réalisent ; des spéculations...

Il passa le reste de la journée dans une agitation extrême. Anissa, qui lui apportait des dossiers, le trouva prostré devant son bureau. Il fixait le clavier de sa machine à écrire, comme s'il découvrait un objet nouveau, incongru. Son regard était sans expression, et Anissa lui caressa le visage en lui parlant doucement.

« Pierre, tu savais que Belkaadi était condamné, il se croyait intouchable, mais il a perdu ses protections. Personne ne le regrettera ici. Il était mauvais et arrogant avec le personnel.

— Merci Anissa tu es une bonne fille. Mais je ne peux pas supporter l'idée de devoir quitter le Maroc aussi vite. Je me suis refait ici ; c'est ma vie maintenant, pour quelques années. Mais je ne veux pas la gâcher en semant des cadavres sur mon chemin. »

Elle l'embrassa et sortit en refermant la porte du bureau. Il voulait téléphoner à Hellena, mais il renonça. L'ambassade était peut-être sur écoute. Il ouvrit lentement le premier dossier qui se trouvait sur son bureau, et essaya de se concentrer sur son travail.

Le soir, de retour chez lui, il s'étendit sur une banquette et ouvrit le poste de radio. Aux nouvelles, on ne parlait pas de l'accident. Il passa sur une chaîne musicale et attendit sa maîtresse. Le chat du voisin sauta sur son ventre ; il rentrait souvent avec lui dans l'appartement. Il était noir, avec des pattes

blanches. Hellena l'avait appelé Pouchkine. Elle manquait un peu d'imagination.

Plus tard, il l'entendit monter l'escalier de la cour. Elle courut vers Berthier et l'embrassa avec passion, le serrant fortement dans ses bras.

« Doucement, tu m'étouffes ; regarde : tu as fait peur au chat !

— Mon chéri, j'ai lu le journal, tout le monde en parle ; te voilà libéré, tu seras moins tourmenté ! Elle rayonnait, en esquissant un pas de danse devant lui.

— Détrompe-toi, n'oublie pas que je suis toujours un clandestin au Maroc. Mon faux passeport peut me jouer des tours. Mais il y a pire : des membres de l'Organisation sont peut-être sur ma piste. Ils me tiennent pour responsable du coup de filet, et à leur place je raisonnerais comme eux. J'ai peur que tu sois aussi impliquée.

— D'après mes renseignements, ils ont quitté le pays, et ils ne sont pas près de revenir. Nous ne risquons rien. »

Comme il faisait toujours aussi chaud, ils décidèrent de faire un tour dans les ruelles tortueuses de la ville arabe. C'était l'heure d'affluence et ils avaient de la peine à frayer un chemin dans la foule. Ils s'arrêtèrent devant une gargote ; des poulets, la peau croustillante, présentant une belle teinte ambrée, tournaient sur une broche. Un jeune garçon en sueur les arrosait régulièrement d'huile aromatique. Le patron les invita à entrer. Il avait les moustaches tombantes et portait un fès crasseux. Berthier avait faim ; ils s'installèrent à une petite table ronde, sur des chaises bancales. Pendant qu'il décortiquait son poulet, il lui dit :

« Il n'est pas tard, je vais te présenter à Mustapha, mon ami, le frère d'Ali. C'est un sage et je pense qu'il te plaira... »

Après ce rapide repas, ils se dirigèrent en direction de la mosquée, au coin de la ruelle. Devant la porte, trois aveugles vêtus de djellabas en loques regardaient le ciel, de leurs yeux morts ; ils se balançaient sur un rythme monotone, en

psalmodiant un chant religieux. Hellena leur donna quelques pièces.

Berthier tambourina sur la porte cloutée. Un jeune garçon vint leur ouvrir.

« L'imam est en train de terminer sa prière ; il est dans sa chambre. »

Ils enlevèrent leurs souliers et traversèrent la salle principale en chaussettes, sur l'épais tapis coloré. Hellena admira le lustre très décoré qui dégageait une lumière irréaliste, propre à la méditation.

Mustapha sortait de son bureau ; il s'avança vers eux les bras tendus :

« Allah irdi alik ! » Mes enfants, quelle bonne idée de venir rompre mon isolement, vous êtes toujours les bienvenus. Que puis-je faire pour vous ?

— Mustapha, je vous présente ma compagne. Elle s'appelle Hellena et a dû fuir son pays, la Russie. Elle travaille à l'ambassade de France et parle couramment l'arabe.

— Je suis très honoré de la connaître. »

Puis se tournant vers Hellena : « J'espère que vous vous plaisez dans notre pays, malgré les difficultés de la vie en exil ! »

Il regarda Berthier dans les yeux, le visage sérieux :

« J'ai lu le journal ce matin, vous avez perdu un de vos collègues... Cet accident me paraît étrange... L'homme n'était pas un bon musulman et avait de mauvaises relations ; il a été rappelé par Dieu ; il doit rendre des comptes à l'heure qu'il est... »

Berthier était étonné de la remarque de l'imam, qui devait en savoir plus qu'il n'en disait sur cette affaire. Mustapha reprit, sa voix trahissait une grande anxiété :

« Je ne connais pas vos relations avec Belkaadi, mais ce type de personnage n'est pas fréquentable. La maison Delabarre a heureusement bonne réputation et j'ai déjà eu l'occasion de les mandater pour équiper une de nos medersas. Je les ai rencontrés à Genève et j'ai reçu un accueil chaleureux. Monsieur Kohler

m'a fait visiter la ville et j'ai admiré votre jet d'eau ! Nos écoles coraniques, ainsi que l'école publique musulmane, ont besoin d'un matériel de qualité ; nous l'avons trouvé chez vous. Mustapha hésita quelques secondes avant de continuer : « Pourtant cette affaire Belkaadi jette une ombre sur l'entreprise. Vous devriez vous méfier, l'homme était impliqué dans pas mal d'affaires louches. En cas de problème dans l'avenir, n'hésitez pas à venir me trouver... « Allah iawnek ! »

Mustapha n'avait pas été jusqu'au bout de sa pensée. L'imam avait deviné que Berthier était aussi compromis dans la mort de Belkaadi, même indirectement. Mais il appréciait le jeune homme et il pouvait être une aide non négligeable.

Dans la ruelle, une seule ampoule, au-dessus de la porte de Berthier, éclairait chichement le milieu du passage, mal pavé, et quelques marches d'escalier moussues. Il eut un peu de peine à trouver le trou de la serrure. Comme il était tard ils se mirent au lit, rapidement ; mais la chaleur empêchait Berthier de dormir. Il pensait à la suite des événements et se faisait du souci pour Hellen. Il s'endormit finalement et plongea dans un sommeil peuplé de cauchemars. Il se réveilla plusieurs fois en sursaut, croyant entendre des bruits de pas venant du patio. Il regarda par la fenêtre, mais il ne vit personne. La lune éclairait la cour de ses pâles rayons, presque comme en plein jour.

Il retourna au lit et se colla contre Hellen ; il entendait les battements rassurants de son cœur. Il la serrait très fort, comme pour la protéger. Elle gémissait dans son sommeil et l'appela par son nom. Finalement, il se rendormit profondément, un peu avant l'aube.

Le dimanche suivant, ils prirent la route en direction de la Mammora. Ils avaient décidé de fuir la chaleur humide, tropicale, de Rabat pour trouver un peu de fraîcheur à l'ombre des chênes lièges. Berthier avait emprunté la nouvelle voiture de l'entreprise et il roulait à petite vitesse sur la route de Meknès. Il espérait que l'Ami 8 les amènerait sans problèmes jusqu'à la

clairière où il comptait pique-niquer. Il se méfiait des voitures neuves, surtout pendant le rodage. Le moteur tournait rond, ce qui le rassura momentanément.

Sur la route, il y avait peu de trafic. Il jeta un coup d'œil distrait dans le rétroviseur : au loin un véhicule roulait lentement dans leur direction. C'était une voiture de luxe. Probablement un riche homme d'affaire qui se rendait à Fès. La voiture accéléra et Berthier put l'identifier : une Citroën CX gris métallisée, avec deux personnes à bord. Elle les dépassa en coup de vent.

Les passagers étaient des Marocains, un homme et une femme voilée. La Citroën disparut de son champ de vision à la faveur d'une courbe serrée de la route. Berthier pensa que ce type de véhicule était plutôt rare au Maroc ; il n'en avait vu que quelques-uns à Rabat.

L'Ami 8 s'engagea dans le chemin de traverse, qu'il connaissait bien. Sous les arbres régnait une ombre bienfaisante. Dans la clairière, des enfants jouaient au ballon, en poussant des cris de joie. Ils sortirent de la voiture ; il faisait bon dehors, une petite brise adoucissait l'atmosphère. Hellena parlait déjà avec les parents, des coopérants enseignants à Rabat.

Ils partagèrent leur déjeuner et décidèrent d'une promenade, à l'ombre des chênes.

Le temps passait vite, trop vite ! Une caractéristique des moments de bonheur. Il ne restait ensuite que des impressions, des images floues ou des odeurs qu'il fallait classer soigneusement dans sa mémoire. Pour les retrouver, plus tard, remaniées, différentes... La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent dans les faubourgs de la ville.

La semaine suivante s'écoula paisiblement. On ne parlait plus de l'accident de Belkaadi et Genève avait téléphoné, à plusieurs reprises, pour organiser son remplacement. Daumont demanda à Berthier d'engager un nouveau chef des ventes marocain. Il avait reçu déjà plusieurs candidats, mais aucun ne convenait vraiment. En général ils étaient trop jeunes, peu qualifiés et surtout sans expérience. En fin de semaine, il trouva finalement

la perle rare, un homme de quarante ans en habit traditionnel, comptable de formation. Il avait déjà fonctionné dans une grande entreprise de la place et savait manier le personnel. En plus, il ne manquait pas d'humour et avait voyagé en Europe.

Après un coup de fil à Genève, Berthier rappela le candidat (il s'appelait Moulay Zine Choukri.)

« Cher Monsieur Choukri, j'ai le plaisir de vous annoncer votre engagement chez Delabarre ; vous commencez tout de suite. »

Le vendredi, Berthier et Anissa introduisirent la nouvelle recrue dans son futur travail. Gagnac lui serra la main sans faire de commentaires. Moulay Zine paraissait enchanté de ses nouveaux collègues ; il plaisantait avec les employés, en riant aux éclats. Berthier, fatigué, se retira dans son bureau et tapota sur son nouvel ordinateur, qui avait été installé par un prof de la Faculté des sciences de Rabat. Il termina sa journée en écrivant quelques lettres.

Il retrouva Hellena dans le patio, plongée dans la lecture d'un roman. Il l'embrassa dans le cou, et elle lui fit un large sourire :

« Voilà la fin d'une semaine sans ennuis ; je crois que tu t'es fait du souci pour rien. Belkaadi est enterré et il ne t'ennuiera plus. Il faudrait qu'on parle de nos prochaines vacances ! En attendant, je te propose un week-end à la plage. Que dirais-tu d'une escapade en amoureux à Skhirat ? J'ai une amie qui nous prêterait volontiers son cabanon. Je peux lui passer un coup de fil. On va utiliser le téléphone d'Ali, sa boutique est ouverte. »

Après le repas de midi, ils quittèrent Rabat pour Skhirat. Il y avait une heure de route en suivant la côte, vers le sud. Par précaution, ils avaient pris la Peugeot, ils étaient plus sûrs d'arriver à bon port. La traversée du bidonville, en longeant le bord de mer, était toujours délicate. Berthier retrouva l'odeur insupportable des ordures, et Hellena baissa la vitre du véhicule en se bouchant le nez. Plus loin, ils suivirent le profil déchiqueté, rouge sang, des anciennes dunes côtières. Dans les

échancrures de la falaise, on distinguait le bleu apaisant de l'océan.

Ils arrivèrent au milieu de l'après-midi, incommodés par la chaleur poisseuse qui régnait dans l'habacle de la Peugeot. L'air du large les remit sur pied en quelques minutes. Hellena courut vers le cabanon de son amie, construit le long de la piste qui longeait la plage. Le cabanon était en fait une construction en dur, de deux étages, avec un toit plat. Il y avait une grande terrasse du côté de l'océan. La construction était faite pour résister aux fortes tempêtes d'automne.

Après avoir déchargé la voiture et déposé les vivres dans la minuscule cuisine, ils s'équipèrent pour la plage. Il y avait du monde, beaucoup de familles. La plupart des femmes, les plus âgées, étaient habillées, et gardaient le voile. Les hommes, en caleçons de bains, profitaient de l'océan ou jouaient au ballon avec les enfants. Certains construisaient des châteaux de sable avec leurs gosses, comme tous les parents du monde.

La marée était haute et il était possible de nager le long du rivage. Mais la baignade restait dangereuse du fait des courants côtiers, et Hellena mit Berthier en garde. Il y avait déjà eu des noyades, et les secours étaient presque inexistants.

Ils profitèrent des derniers rayons du soleil, côte à côte sur leur linge de bain. Il faisait bon, et un petit vent frais se leva lorsqu'ils se dirigèrent vers le cabanon pour préparer le repas.

En mangeant, ils évoquèrent encore une fois l'affaire Belkaadi, puis la discussion dériva sur le travail d'Hellena et sur ses relations avec son ancien amant.

« C'était un type correct, il a vite compris que je ne l'aimais pas vraiment ; j'ai été attirée par son physique et son caractère charmant. Mais tout cela était très superficiel et je lui ai parlé de mon mari. N'oublie pas que cet ami marocain a aussi joué un rôle dans l'élimination de l'Organisation. Mais je ne peux pas en dire plus.

— Tu aimes toujours Igor ? »

Il avait posé la question sans y attacher trop d'importance. En fait, il n'était pas jaloux de son mari.

« Malheureusement je n'ai pas reçu de très bonnes nouvelles ces dernières semaines. Ils ont arrêté Igor, et il risque d'être déporté. Pour être franche, je dois t'avouer que je ne l'aimais pas vraiment la première année de notre mariage. Maintenant c'est différent : je découvre un être courageux, qui force l'admiration. Il a été très bon avec moi... compréhensif. » Berthier comprenait le mari ; il en avait un peu pitié... un bon type !

La chaleur était un peu retombée ; ils préparèrent le grand lit en fer forgé. La chambre à coucher donnait sur la terrasse. Les draps étaient humides, comme l'air ambiant. Hellena posa sa tête sur la poitrine de son amant et elle s'endormit presque immédiatement. Le bain de soleil et le contact avec l'eau froide de la mer l'avaient épuisée. Berthier gardait les yeux ouverts dans le noir. Il écoutait le battement régulier des vagues qui découpait le silence épais de la nuit. À son tour il s'endormit, couché sur le dos.

Il se leva tôt pour profiter des premiers rayons du soleil. Hellena dormait encore, son corps nu enveloppé dans le drap de lit, la tête sous le coussin.

Berthier voulait admirer l'océan depuis la terrasse : il aimait ce tête-à-tête avec l'élément liquide, dont la puissance égalait celle des dieux. Il eut la surprise d'être accueilli par un épais brouillard qui recouvrait toute la côte. La visibilité était d'une dizaine de mètres. Il rentra pour préparer le petit déjeuner. Hellena était réveillée, elle lui tendait les bras... Finalement ils déjeunèrent sur le coup des dix heures. Le brouillard se levait, il ne subsistait que quelques nuages cotonneux. Les premiers baigneurs arrivaient, avec des parasols. C'était dimanche et il y aurait du monde sur la plage.

Hellena proposa une promenade, le long des dunes. Ils escaladèrent une falaise où poussaient des agaves avec leurs tiges grêles pointées vers le ciel. La falaise était creusée par l'érosion. Ils arrivèrent, après un kilomètre, au village. Au

retour, il faisait déjà chaud. Le vent thermique s'était levé et quelques audacieux préparaient leur planche à voile.

À trois heures, le vent était presque tombé. Ils tentèrent une courte baignade, puis s'étendirent sur le sable. Hellena lisait un livre de poèmes en russe ; elle traduisait les plus beaux passages à haute voix, pour son compagnon plongé dans une douce rêverie.

Au milieu d'un vers, le jeune homme entendit un léger bruit de moteur provenant de la piste qui menait au cabanon. Il n'y prêta pas immédiatement attention ; il y avait beaucoup de véhicules qui circulaient, amenant des familles nombreuses. Il tourna cependant la tête, curieux : une Citroën CX de luxe, gris métallisée, se parquait derrière la Peugeot !

Une sorte d'appréhension le sortit de sa torpeur. C'était la Citroën qui les avait suivis sur la route de Meknès, et dépassés avant Tiflet... il en était sûr. Hellena, plongée dans sa lecture, n'avait rien vu. Il lui prit la main :

« Regarde la voiture qui vient d'arriver, derrière la Peugeot, ça ne te rappelle rien ? »

Elle ne parut pas surprise : « Non, c'est une belle voiture ; il y en a peu à Rabat des pareilles ! »

Les passagers ne sortaient pas du véhicule ; les vitres étaient teintées. Ils devaient scruter la plage ou admirer le panorama ? La distance était trop grande pour identifier le conducteur.

Enfin, les portières s'ouvrirent et Berthier reconnut immédiatement le couple de Marocains : ceux de la route de Tiflet. L'homme et la femme, qui était entièrement couverte de noir, traversèrent la plage, à pas lents, en évitant les parasols et les groupes de gosses qui chahutaient. Ils venaient dans leur direction. Berthier s'était mis à genoux et Hellena, surprise, avait posé son livre.

Le couple s'arrêta devant eux ; il gardait le silence. L'homme, en gandhoura verte, portait un fès sur son crâne chauve ; il avait les yeux globuleux, sans expression. Berthier

trouva qu'il avait un regard de reptile, le regard glacial des vipères des sables du zoo de Temara ; un frisson le parcourut et il recula sur son linge de bain ; puis il se leva d'un coup. Il avait maintenant la tête de la femme en face de lui. La moitié de son visage était cachée par un voile noir ; il ne vit que ses deux yeux perçants, enduits de khôl. Elle était grande et dégageait une impression de cruauté dans sa djellaba sombre, déplacée au milieu de cette plage inondée de soleil, au milieu des enfants nus. Berthier prit la parole d'une voix nerveuse :

« Que signifie cette mascarade, vous avez quelque chose à nous reprocher ? Je ne vous connais pas, mais j'ai l'impression que vous nous suivez depuis plusieurs jours. Passez votre chemin et laissez-nous tranquilles ! »

La femme leva un bras chargé de bracelets en direction du front de Berthier. Elle parla d'une voix rauque :

« Nous vous surveillons depuis une semaine, monsieur Berthier, vous et votre compagne. L'Organisation ou plutôt ce qu'il en reste, pense que vous êtes responsable de la rafle dirigée contre nous. Vous avez parlé, jeune homme, j'en suis convaincue. Nous vous avons sous-estimé, vous avez probablement des relations... Mais nous manquons de preuves ; nous sommes patients... Vous ne quitterez pas le Maroc vivant ! »

L'homme prit à son tour la parole, il regardait Hellena :

« Nous savons que votre ami, s'il nous a trahis, n'a pu agir seul ; il avait besoin d'une aide extérieure, dont certains représentants sont probablement rattachés à une ambassade étrangère. Il est probable que certaines de ses connaissances sont aussi impliquées. L'Organisation va se restructurer rapidement et mener une enquête. Les traîtres seront exécutés... liquidés si vous préférez ! Profitez de cette belle journée... »

Le couple de malfrats leur tourna le dos et retraversa la plage, comme il était venu, avec discrétion. De loin, ils avaient une apparence très ordinaire: un mari bienveillant qui promène sa femme, profitant de l'air marin. Les portes de la CX

claquèrent et le véhicule disparut, en marche arrière, derrière la dune.

Berthier était choqué ; cette discussion lui paraissait presque surréaliste. La plage était toujours aussi paisible ; à quelques pas, deux amoureux s'embrassaient, le corps plongé dans le sable. Les enfants continuaient à jouer en criant leur joie de vivre. Et pourtant le monde avait basculé pour eux. La menace se précisait, plus que jamais. Hellena, à côté de lui, avait le visage consterné, les lèvres pincées. Ils secouèrent les linges de bain, puis rejoignirent le cabanon, les pieds nus dans le sable brûlant.

Une fois habillé, Berthier s'assit dans un fauteuil en rotin ; il regardait le soleil couchant et le ciel qui se teintait de pourpre. Hellena avait sorti une bouteille de vodka de son sac de voyage. L'alcool réveilla l'esprit combatif de Berthier :

« Je crois qu'ils veulent nous impressionner ; ils ne savent rien pour l'instant, ce qui nous laisse un certain délai. Mais le rêve marocain est terminé, inutile de prendre des risques ; il nous faut disparaître dans la nature, dès que possible... »

Hellena posa son verre et alluma une cigarette. Elle fumait peu, sauf aux grandes occasions.

« Tu as raison ; ils ne nous lâcheront pas. Les chefs ont disparu, mais il reste les exécutants, des tueurs professionnels. La police ne peut rien contre eux, elle est corrompue ; elle leur laisse l'impunité. Et ils n'intéressent pas les militaires ou l'État dans la mesure où ils ne s'attaquent pas au royaume.

— Il faut que tu demandes un garde du corps, dès demain, à l'ambassade. Moi j'irai trouver Gagnac ; il a peut-être une solution. Il pourrait favoriser notre fuite si nécessaire.

— Tu te rappelles, nos rêves d'évasion en Amérique du Sud ? C'est peut-être ça la solution. Je vais me renseigner à l'ambassade de France ; ils ont de bonnes relations avec le Venezuela. Des accords pétroliers... »

Sur la route qui les ramenait à Rabat, la circulation était dense, et les autos roulaient plus vite que d'habitude. Berthier se

rappela soudain que le Ramadan avait déjà commencé, au début du week-end. C'était l'heure de la rupture du jeûne, et les habitants cherchaient à rejoindre rapidement leur logis pour commencer la fête, et surtout remplir des estomacs vides.

En traversant la médina, il se retourna à plusieurs reprises pour scruter le fond des rues étroites. Ils n'étaient pas suivis, mais il savait que ce n'était qu'un répit.

Au cours de la nuit, il fut réveillé par des bruits de pas sur l'escalier extérieur. Hellena avait aussi entendu ; il lut de la peur dans ses yeux. Pourtant, il n'y avait personne dehors et la terrasse, au-dessus de la chambre, était vide. Ils restèrent éveillés jusqu'au petit matin.

Hellena le déposa devant la maison Delabarre, puis elle ramena la Peugeot à l'ambassade. Berthier descendit dans l'atelier de Gagnac. Son ami lisait le journal, en fumant sa première cigarette. Il avait déjà un verre de vin à portée de la main.

« Ils sont revenus et nous ont menacés hier sur la plage de Skhirat. Heureusement, ils ne te connaissent certainement pas. Enfin, je suppose... Mais ils nous filent depuis plusieurs jours. Tu avais raison : je ne peux plus rester à Rabat. Je vais profiter de cette mission dans le Haut Atlas avec Delteil pour disparaître pendant deux mois, après on verra. Mais le départ est prévu aux environs du 15 août. D'ici là, je dois trouver une solution.

— Et Hellena ?

— Elle partira pour Paris, chez une amie. Avec ses relations, elle va préparer notre départ pour le Venezuela. Il nous faudrait changer d'identité. Tu peux nous arranger ça ? »

Gagnac étira son corps maigre et essuya ses lunettes, toujours embuées. L'atelier était très humide, il n'y avait pas de ventilation.

« Cela fait cinq ans que je demande un ventilateur, un vrai, qui ronronne au plafond. Mais ils s'en foutent à Genève, ils ne connaissent pas le climat de Rabat... ! Pour tes papiers c'est faisable. Il faut que je contacte Paris. Vous aurez la nationalité

française et tu seras officiellement marié à Hellena. On cherchera un nom acceptable. Tu auras tout ça prochainement ! Maintenant, il faut que tu trouves une solution pour les prochaines semaines.

— J'ai mon idée. Je vais demander de l'aide à Mustapha, un « oulema » qui fonctionne comme imam dans la mosquée de ma rue. C'est un sage et il est de bon conseil. J'espère qu'il pourra nous aider rapidement. Je pense qu'ils ne tenteront rien cette semaine. Un garde armé surveillera la maison.

— Je pense à tes deux visiteurs de la plage ; ils sont connus : la femme se surnomme Aïcha. C'est une proxénète notoire ; on l'appelle la « pute voilée ». Elle n'hésite pas à utiliser son revolver ou à jouer du poignard. Une sadique... du beau monde quoi ! »

Berthier regagna son bureau ; le téléphone sonnait dans le vide. Il décrocha ; c'était une commande d'ordinateurs pour l'Université de Fès, à livrer dans la semaine. Il prit rendez-vous pour le mercredi suivant et posa le téléphone. On frappa à la porte ; c'était Anissa en pleurs :

« Mon père veut me marier à un de ses cousins ; il a vingt ans de plus que moi et il n'est pas beau. Ma famille dit que c'est un parti intéressant, il est riche, cultivé et gentil avec les femmes. Il en a déjà une... »

Berthier était désolé pour elle ; mais il avait la tête ailleurs. Anissa tombait mal. Il savait que la loi contraignait les jeunes femmes à épouser un homme choisi par le père. C'était la coutume et il ne pouvait rien y faire. Il la serra tendrement contre lui et l'embrassa. Elle continuait à pleurer.

« Tu auras une vie dorée ; tu sais que nous deux c'était impossible. Nous avons bien profité... et puis maintenant c'est ma peau qui est en jeu, alors... j'en dis pas plus ! »

Elle était inconsolable. L'arrivée de Sidi Choukri créa une diversion. La porte était restée entrouverte.

« Vous viendrez mercredi avec moi à Fès, nous devons livrer des ordinateurs et les installer. On prendra le fourgon de l'entreprise ; il n'y a pas assez de place dans l'Ami 8. »

En fin de journée, il rentra chez lui à pied. Il avait toujours la pénible impression d'être suivi. Derrière lui, au bout de la rue, un Européen en costume-cravate, les cheveux blonds bien peignés, déchiffrait l'adresse d'une villa. Berthier avait déjà vu cet homme, mais il ne se rappelait pas à quelle occasion. Il continua son chemin. L'autre avait disparu.

Sur l'avenue Hassan II, il y avait du monde, comme tous les soirs ; il lui sembla que les gens étaient plus nerveux que d'habitude. Bien sûr, le Ramadan était parfois difficile à supporter, surtout pour les fumeurs. Chez Delabarre, les filles s'endormaient souvent sur leur bureau, aussi à cause de la chaleur lourde de cet été qui s'annonçait tropical.

Il ouvrit sa porte et entendit la voix d'Hellena. Elle portait un costume traditionnel qui affinait sa silhouette. Il remarqua qu'elle avait la peau brune, comme celle des Marocaines. Il la caressa en l'embrassant dans le cou. Puis il lui expliqua son entretien avec Gagnac. Elle était d'accord pour le séjour à Paris. Ils n'avaient pas le choix. Berthier la rejoindrait après la mission avec Delteil. Elle ne comprenait pas cette séparation. Berthier resta inflexible. Elle n'insista pas, c'était son choix.

« Tu as pu obtenir une protection de l'ambassade ?

— Demain matin, un type armé me suivra partout. Il viendra même garder ta maison la nuit, quand nous serons ensemble.

— C'est bien ! Maintenant, je vais descendre chez Ali ; il faut que je cause avec son frère. Il devrait nous trouver une planque dès cette semaine ; il a promis de nous aider. »

La boutique était ouverte, plusieurs clients caressaient les tapis et les couvertures en discutant les prix. Ali accueillit Berthier en lui serrant les deux bras, sans mot dire. Ce dernier demanda à utiliser le téléphone ; il composa le numéro de la mosquée. Mustapha répondit immédiatement.

« J'ai des ennuis ; j'aimerais vous voir dans la boutique d'Ali. Vous êtes libre ?

— Dans une heure environ ; ce n'est pas trop grave ?

— Si, malheureusement ; je vous attends...

— D'accord, à tout de suite, « Inch Allah ! »

Il redescendit dans l'échoppe pendant qu'Hellena préparait le repas. Mustapha le reçut, comme d'habitude, avec beaucoup de chaleur. Il le serra contre lui et l'embrassa sur les deux joues. Berthier était très touché de ces marques d'amitié.

« Allons dans l'arrière-boutique ; il ne faut pas que l'on nous voie ensemble ! »

Il expliqua les événements de ces derniers jours et le danger qu'ils couraient lui et Hellena. Il fallait qu'ils trouvent un refuge pour les prochaines semaines, hors d'atteinte des criminels de l'Organisation. Il avait aussi besoin d'une surveillance dans le quartier de la mosquée pour les quelques jours à venir. Les tueurs observaient leurs moindres déplacements, probablement pour les harceler.

Mustapha réfléchit quelques minutes ; il ferma les yeux avant de répondre :

« Je souhaite qu'Allah te vienne en aide. Je connais une partie de tes ennuis. Mais procédons par ordre. D'abord, j'ai mon propre réseau d'informateurs, en particulier les gamins du quartier, mais aussi beaucoup de mes fidèles. Ils nous avertiront de toute présence suspecte dans la ville et près de ton logement. Ensuite, je peux mettre à votre disposition ma maison de Salé, de l'autre côté du Bou Regreg. Elle sera libre dimanche. Mais il faudra vivre caché ; on vous apportera de la nourriture ; il y a aussi l'épicerie de mon cousin Aziz, dans la même rue.

Le plus délicat sera le transfert. Ils vont immédiatement vous repérer à la sortie de la médina, et suivre la voiture d'Ali. Donc je vous propose de rejoindre la mosquée, au milieu de la nuit de samedi à dimanche, en passant par les terrasses des maisons voisines qui sont presque toutes abandonnées. La trappe du muezzin sera ouverte. Je vous attendrai dans mes appartements, avec deux costumes de femmes. Vous prendrez quelques heures

pour vous déguiser et apprendre à vous conduire en bonnes musulmanes. Amusant, non ? Tu vois que nos coutumes ont parfois du bon. Nous partirons ensuite en plein jour pour Salé, au milieu de la matinée, dans la vieille Mercedes de mon frère. Qu'en dis-tu ?

— Ça me convient ! Un scénario de film d'action ! Vous m'étonnez, Mustapha ! Mais là, on n'a pas droit à l'erreur. Et il ne faut surtout pas qu'ils fassent un rapport entre nous et la mosquée.

— C'est évident... ! On ne communiquera que par l'intermédiaire du téléphone d'Ali. Maintenant je vais mettre notre dispositif d'alerte en place... »

Berthier parla longuement avec Hellena, en lui décrivant le plan qui devait les sauver. Il dormit mieux cette nuit-là. Le lendemain, il longeait les rues de la médina, déjà pleines d'activités et de couleurs, pour se rendre à son travail. En traversant l'avenue Hassan II, il fut hélé par deux gosses en djellabas rapiécées qui tendaient la main en prenant des pauses pathétiques, des mendiants ; il les connaissait. Il faillit les renvoyer, mais le plus grand lui saisit le bras :

« M'sieur, ne nous chasse pas ! On vient de la part d'Ali, le « mokedem ». Il a vu l'imam tôt ce matin. Ils ont repéré des étrangers qui ont loué une maison derrière chez toi. Ce sont des Arabes mais ils ne sont pas honnêtes. Ils vous surveillent, toi et ta fiancée. Ils ont une voiture. Sois prudent ! »

Berthier sortit deux billets de dix dirhams et en fit cadeau aux gamins.

Il continua sa route dans les rues encombrées, les gens marchaient avec peine, comme des somnambules, les yeux rougis par la fête de la nuit. Cette nouvelle journée, déjà chaude, serait encore dure pour eux.

Dans la Zankat Ifrane, il s'arrêta devant la porte du dépôt pour discuter avec Sidi Choukri, qui rejoignait, au même instant, les locaux de l'entreprise depuis la Grande Mosquée. À ce moment, une Peugeot noire avec trois passagers, s'engagea dans

la rue et dépassa les deux hommes. Berthier se rappelait l'avoir vue parquée le long du trottoir de la médina. Ils étaient là pour lui, il en était sûr.

Depuis la fenêtre de son bureau, il voyait les trois hommes devant le tombeau de Mohammed V. Ils discutaient avec un des gardes à cheval. L'un des malfrats, en habit marocain, prenait des photos. Les trois hommes se dirigèrent ensuite, tout en flânant, vers la Tour Hassan. Ils jouaient aux vacanciers, mais ils n'étaient pas très convaincants. Ils se retournaient fréquemment en direction de l'immeuble de l'entreprise Delabarre.

Berthier croisa Gagnac dans le couloir et lui expliqua le problème.

« Ils vont nous surveiller toute la journée ; ils ont peur que tu disparaisses. Je vais faire envoyer quelqu'un, pour les identifier.

— Oui, mais il ne faut pas les alerter. Je vais t'expliquer notre plan de fuite. »

Berthier résuma sa conversation avec Mustapha. Gagnac approuva.

« De toute façon on ne peut rien faire de plus. Ces gens, c'est de la racaille ; ils n'intéressent pas nos services ! »

Vers dix-huit heures, en rentrant chez lui, il eut la surprise de voir un grand Noir, au profil de boxeur, monter les escaliers du patio. L'homme se retourna en souriant de toutes ses dents, le blanc des yeux éclatant sur sa peau sombre. Il avait un air jovial, il était en chemise, avec les manches relevées et portait une cravate brune, dénouée. Il arborait un gros revolver en bandoulière, dans un étui en cuir. Hellena sortit de la cuisine :

« Je te présente Abdallah, notre ange gardien ; il ne me quitte pas d'une semelle. On va installer un lit de camp dans le patio. Avec cette chaleur, il sera aussi bien dehors. »

Abdallah était chaouch à l'ambassade et il était enchanté de varier un peu son programme ordinaire. Ils mangèrent ensemble et leur gardien commença sa ronde dans la maison et le long de la ruelle. La nuit se passa sans incident.

Le lendemain, mercredi, Berthier se leva tôt ; Hellena le conduisit, avec sa voiture, devant le dépôt Delabarre. Sidi Choukri chargeait déjà la fourgonnette. Il y avait trois heures de route jusqu'à Fès.

Sur la route, Berthier, qui était au volant, questionna son compagnon. C'était un garçon agréable, fils d'une bonne famille, et bon pratiquant. Il espérait faire son premier pèlerinage à la Mecque cet automne.

Il y avait de nombreux véhicules derrière la fourgonnette, qui ne roulait pas vite. Pourtant Berthier repéra sans peine la Peugeot noire.

Il y avait toujours trois hommes à bord, avec des turbans blancs.

Il la perdit de vue pendant la traversée de Meknès.

À Fès, il trouva rapidement les bâtiments de l'Université. Le recteur les attendait. Ils déchargèrent le matériel qui fut réparti dans les différents bureaux. L'installation prit du temps. Vers trois heures tout était terminé. Berthier avait faim, mais par respect pour son collègue, il évita de prendre de la nourriture. À cause du Ramadan.

Au retour, la Peugeot suivait toujours. Ils la perdirent dans la banlieue de Rabat et Berthier conduisit Moulay Zine à son domicile. Il ramena ensuite la fourgonnette devant l'entreprise.

Il rentra à pied mais, comme il y avait beaucoup de monde sur les trottoirs, il ne put identifier ses suiveurs.

Il entra dans la boutique d'Ali ; elle était déserte. Le marchand était dans sa petite cuisine. Mustapha avait téléphoné pour rassurer Berthier. L'opération se présentait bien, mais ses mouchards avaient identifié plusieurs étrangers douteux dans le quartier.

Pourtant, la soirée et la nuit se déroulèrent normalement. Abdallah, qui avait dormi quelques heures pendant la journée, montait la garde scrupuleusement.

Les deux jours suivants s'écoulèrent rapidement. La chaleur moite et le jeûne rendaient les gens de plus en plus nerveux.

Berthier reçut plusieurs clients mécontents. Certains équipements vendus par Belkaadi montraient des défauts, comme des armoires et des bureaux qui fermaient mal. Parfois de vulgaires copies de produits de marque. Même le papier était de mauvaise qualité.

Berthier essayait de calmer le jeu, mais les clients voulaient être indemnisés. L'entreprise devrait payer pour les magouilles de Belkaadi, qui les poursuivait même après sa mort !

Il travailla tard ce vendredi, et lorsqu'il sortit, la nuit commençait à tomber. La soirée était douce et il trouva du plaisir à marcher dans les rues désertes. Les gens devaient manger leur soupe aux pois, la «harira », en famille. Après quelques sucreries, ils feraient la fête jusque tard dans la nuit.

La médina était presque silencieuse ; il croisa des femmes voilées les bras chargés de provisions.

Berthier s'engagea dans sa ruelle, l'ampoule crasseuse éclairait faiblement l'entrée du patio. Il remarqua un mouvement suspect au fond du passage ; quelqu'un était adossé au mur de ciment : il voyait nettement la forme d'un burnous.

Il fut pris d'un vilain pressentiment et réagit de manière fulgurante en plongeant au sol, derrière les marches d'escalier. La rafale déchiqueta le bois de la porte et une balle perdue fit sauter l'ampoule. Il était indemne, mais sa tête avait durement heurté la première marche.

L'homme avait mal ajusté son tir. Il avait visé un peu trop haut. La porte s'ouvrit à la volée et Abdallah, suivit d'Hellena, surgirent du patio. De l'autre côté de la rue, Ali et quelques clients montraient timidement leurs têtes à la porte de la boutique. Berthier s'adressa au vigile :

« C'est inutile, il est déjà loin. Il fait trop sombre maintenant. Je ne suis pas blessé, mais c'est miraculeux ! »

Hellena le prit dans ses bras, elle tremblait de peur, le visage tendu par l'angoisse :

« Mon Pierre, ils ont failli te tuer ! Tu saignes au front, entrons dans la maison. »

Ali et Abdallah les avaient suivis dans le salon. Le front de Berthier prenait une vilaine teinte violette. Le sang avait coulé sur son col. Hellena nettoya la plaie. Ali avait l'air désolé :

« Vous avez pu identifier votre agresseur ? Je vais téléphoner à Mustapha ; tout le quartier doit être en émoi... »

Abdallah avait toujours son revolver à la main ; lui aussi paraissait consterné :

« Je surveillais les terrasses ; c'est le lieu le plus propice à un attentat. J'ai entendu la fusillade. Je n'ai pas pensé à la ruelle : il y a souvent du monde... »

Il saisit amicalement un avant-bras du jeune homme, en passant une main dans ses cheveux crépus : « Maintenant je ne vous quitte plus, jusqu'à demain soir ! »

Pendant l'agression, Berthier n'avait pas eu peur. Il avait réagi instinctivement. Maintenant, il revoyait la grêle de balles balayer la façade et la porte, à la hauteur de sa tête. Il se mit à trembler, il ne contrôlait plus ses mains. Hellena le força à s'étendre sur une des banquettes. Elle s'assit, en lui soutenant la tête. Il resta les yeux grands ouverts ; il regardait un gecko collé au plafond. L'animal était immobile, inconscient du drame qui se jouait. Berthier aurait aimé le rejoindre... se faire tout petit... Il délirait un peu...

Ils restèrent ainsi jusqu'à l'aube ; Abdallah debout devant la porte du salon. Il faisait de temps en temps le tour du patio.

Berthier se leva. Il avait mal à la tête, mais il se sentait mieux, avec le jour naissant. Il réclama à manger et but plusieurs tasses de café avec les autres. Une lueur combative s'était rallumée dans ses yeux. Il avait mûri ; il leur ferait payer chaque balle de la fusillade. Les meurtriers avaient été vus par les habitants du quartier. Ils l'aideraient à les identifier.

Il sortit avec Hellena et s'installa sur le banc de la cour intérieure. Il ne restait plus qu'à attendre une nouvelle nuit, ce moment où leur vie allait prendre une nouvelle direction.

« Il faudra que j'avertisse Gagnac. Le téléphone, c'est trop risqué. On enverra un gamin du quartier ; j'en parlerai à Mustapha. J'ai aussi de gros soucis pour Anissa ; elle

connaissait bien Belkaadi et elle a été ma maîtresse. Une fois que nous serons planqués, ils vont peut-être essayer de la faire parler. Il faut qu'elle quitte Delabarre et se réfugie chez ses parents. Après son mariage, ils la laisseront tranquille. »

Berthier suivait la course du soleil ; il n'avait pas faim. Le silence était presque total dans le patio à part la rumeur lointaine de la rue. Le muezzin chanta deux fois dans la journée ; ses paroles prophétiques annonçaient que la paix régnerait un jour sur la terre... Berthier pensa que la justice des hommes ne pouvait plus les protéger... sa vision du monde était en train de vaciller.

Ali entra dans le patio sur le coup des cinq heures pour avoir des nouvelles. Il cacha les messages destinés à Gagnac et à Anissa sous son vêtement.

« Ils les recevront demain matin. Pour l'instant tout est calme ; j'ai des observateurs postés à tous les coins de rue. Ces bandits ne sont plus dans leur maison. Tout ira bien, « Inch Allah ! »

La nuit était tombée et un petit croissant de lune éclairait les toits et les murs de la cour. Hellena se leva : « Je vais préparer quelque chose à manger. Pierre tu devrais remplir nos sacs. On emportera l'indispensable. »

Il regarda la voie lactée ; il se rappela les nuits du bled avec Lemercier, leur folle traversée du Rhât sous la tempête. Bientôt il retrouverait l'odeur de la piste, le contact avec les montagnards, le rire des femmes... Et Hellena serait en sécurité à Paris.

Après le repas, il prépara un sac avec quelques habits. Il s'étendit sur une banquette et s'endormit. Il rêvait de son entretien avec le fils Delabarre, trop riche, cherchant un sens à sa vie, lorsqu'il sentit qu'on lui donnait un léger coup de coude dans les côtes. La tête noire d'Abdallah le dominait ; il avait un doigt sur la bouche, le regard sérieux : « C'est l'heure, Hellena

vous attend dans le patio. Nous n'utiliserons pas de lampe de poche ; la lumière des étoiles suffira. La lune s'est couchée... »

Dehors, il serra la main d'Hellena et ils suivirent leur protecteur, qui passait lestement d'une maison à l'autre. Les terrasses, ouvertes vers le ciel, baignaient dans une lumière diffuse, tamisée par une légère brume venant de l'Atlantique. Ils empruntèrent des petites échelles branlantes, facilitant l'escalade des murs mitoyens.

Ils arrivèrent, essoufflés, le cœur battant, sur le toit de la mosquée. La trappe du muezzin était entrouverte.

« Vous êtes arrivés, je retourne à la villa ; je resterai quelques jours en faction, pour donner le change. Prenez soin de vous... »

Hellena embrassa le Noir, elle avait les larmes aux yeux. Berthier, très ému, lui serra la main avec force. « Merci pour tout et sois prudent... ce sont des chacals ! »

Ils descendirent l'escalier en spirale qui les amena directement dans les appartements de Mustapha. L'imam était paisiblement assis derrière une table richement marquetée, en train d'écrire dans un livre relié de cuir : « Msa l'khir », j'écris quelques pensées qui, je l'espère, seront utiles à mes fidèles. J'ai beaucoup prié pour vous, et Allah m'a écouté : vous voilà sains et saufs. Pierre a eu beaucoup de chance ; Dieu était avec lui ! »

Berthier pensa que Dieu n'y était pas pour grand-chose ; il avait évité les balles grâce à sa vigilance et à un réflexe rapide, animal, aiguisé par la peur. Il était maintenant constamment sur ses gardes.

Dans la pièce attenante, deux costumes de femmes étaient étalés sur une banquette.

« Je vous laisse enfiler ces tuniques. Les mouchoirs, qui servent à cacher le bas de votre visage, sont munis d'élastiques et de boutons : une précaution. Sinon vous pourriez les perdre en marchant. Voici un petit coussin plat pour Pierre : mets-le sous ta ceinture. Il te vieillira. Tu auras l'air d'une vraie « fatma » qui promène sa fille. »

Le résultat était saisissant, ils étaient méconnaissables. Mustapha leur trouva encore deux paires de pantoufles brodées

de fils d'or, du plus bel effet. Berthier eut un peu de peine à les enfiler, il avait les pieds trop grands.

« Je vais avoir mal aux talons et j'ai les doigts de pied écrasés. J'espère qu'il n'y aura pas trop à marcher ? »

— Exercez-vous quelques minutes ; il faut apprendre à vous déplacer comme un couple de Marocaines en promenade ! »

Ils firent quelques allers et retours dans la pénombre de la mosquée. Ils s'étendirent ensuite sur les banquettes, à côté de l'imam.

« Il est deux heures du matin. Ali sera à dix heures devant la grande porte de la médina. Vous êtes officiellement une cousine d'Ali, avec sa fille, et vous habitez à Oujda. Le prétexte est le futur mariage de Radija, c'est-à-dire vous, Hellena, avec un membre de notre famille qui vous rendra visite à Salé. Vous savez tout ; maintenant essayons de dormir un peu ! »

Le lendemain, ils furent réveillés par l'arrivée du muezzin, qui embrassa Mustapha et les salua : « Salam aleikoum, labès ; Dieu vous protège dans votre entreprise. »

À huit heures, des fidèles pénétrèrent dans l'édifice. Mustapha se prépara à diriger la cérémonie. Berthier et Hellena restèrent assis dans l'appartement. Ils comptaient les heures.

Peu après la fin de la dernière prière, l'imam vint les chercher.

« Il est temps, il nous faut traverser la médina. Le chemin est libre, mes observateurs surveillent la ville, « Yallah ! »

Ils s'engagèrent, avec un peu d'appréhension, dans la ruelle, entre les passants. Les trois aveugles, en loques, étaient assis sur les marches de la mosquée et chantaient leurs sinistres ritournelles.

Mustapha marchait vite et Berthier avait un peu de peine à le suivre, avec ses pantoufles trop petites. Le mouchoir tenait bien, il descendait jusqu'à la poitrine. Hellena, avec son teint bronzé, faisait parfaitement illusion.

Berthier regardait autour de lui, le cœur serré. Il savait qu'il ne reviendrait plus jamais dans la ville arabe ; d'autres

habiteraient sa maison. Il jeta un dernier regard aux boutiques colorées... Il les regretterait, ainsi que les vieilles rues mal pavées où régnait en permanence l'odeur fétide de la médina.

Devant le mur d'enceinte, Ali était au rendez-vous, appuyé contre une Mercedes cabossée, un ancien modèle. Les deux fugitifs montèrent à l'arrière, Mustapha s'assit à côté du conducteur.

« Yallah ! Tout fonctionne bien, jusqu'à présent... »

Le véhicule remonta l'Avenue Hassan II et prit la direction de Salé. Ils arrivèrent rapidement devant la maison de Mustapha, dans un quartier calme de la périphérie. Ils n'avaient pas été suivis.

*

Leur installation se fit rapidement ; la maison était meublée, la cuisine équipée avec un frigo et une cuisinière à gaz. Le salon, au rez-de-chaussée était spacieux, mais il n'y avait pas de téléphone. Les fenêtres donnaient sur une rue tranquille.

Un escalier permettait d'accéder à la terrasse. Des fers à béton sortaient du sol et Berthier faillit s'empaler en s'encoublant dans son vêtement. Mustapha avait insisté : « Gardez vos déguisements toute la journée, quelqu'un peut vous rendre visite. Je vous donne un mot de passe. N'ouvrez pas à n'importe qui. L'épicier d'en face, Aziz, fait partie de la famille. Vous pouvez me téléphoner depuis chez lui. »

De la terrasse, ils avaient une vue plongeante sur le bidonville géant de Salé. Berthier contemplait ce spectacle de misère. Avec la chaleur les gens vivaient dehors ; des enfants, le torse nu, jouaient au football, entre les cabanes.

On voyait beaucoup d'antennes de télévision. Les postes marchaient sur batterie. Il fallait réinstaller les antennes après chaque tempête et elles penchaient lamentablement. Il n'y avait pas que des pauvres et beaucoup de gens, avec un salaire moyen,

ne trouvaient pas de logements à Rabat. Chaque semaine, de nouveaux groupes d'émigrants, poussés par la sécheresse et le chômage venaient agrandir le bidonville.

Hellena était inquiète de leur séparation future.

« C'est long deux mois, et ce séjour à Paris ressemble à un nouvel exil ! Et s'il t'arrivait quelque chose dans l'Atlas ? Ils sont un peu primitifs, les montagnards !

— Pas du tout. Je serai en sécurité ; j'ai appris à les connaître. Et Delteil parle pratiquement leur langue. D'ailleurs je vais rendre visite à Aziz, pour téléphoner au ministère... Je trouverai sûrement une bouteille de vin pour fêter notre nouvelle vie. »

Ils sortirent de la maison avec précaution, Berthier avait inspecté tous les recoins de l'avenue. En cette fin d'après-midi, elle était vide. Un vent chaud balayait les façades et le goudron collait aux semelles. La devanture de l'épicerie était protégée par un store en toile à rayures brunes, qui claquait comme un drapeau à chaque bourrasque. Des plateaux de fruits étaient couverts de mouches.

Aziz était un grand jeune homme d'une vingtaine d'années, en jeans et chemise à fleur. Ses joues, mal rasées, lui donnaient l'air d'un mauvais garçon.

« Salam aleikoum, Sidi » et bienvenue à madame ! Votre déguisement est réussi. J'ai de bonnes nouvelles : Mustapha a téléphoné, tout est tranquille à Rabat. Il a reçu la visite de la police, mais il a parlé d'un règlement de compte entre voyous. Il leur a dit que Jacques Meunier était en voyage. Ils n'ont pas insisté. Le téléphone est derrière le comptoir... »

Berthier se rendit au fond de la boutique et composa le numéro du ministère des Mines. La secrétaire lui passa Delteil, au bout de quelques minutes :

« Salut Georges, Berthier à l'appareil, comment vas-tu ?

— Eh bien, quelle surprise ! Lemer cier m'a parlé de tes ennuis ; tu es dans une sale situation, mais on va essayer de t'aider... avant que tu quittes le pays ! C'est la meilleure solution à moyen terme.

— Je sais, je suis en cavale ; ils ont essayé de me tuer !

— Alors, c'était toi la fusillade de l'autre soir ? Tu attires les malfrats comme des mouches, dis-voir ! Dans les journaux on parle d'un acte terroriste. Ils racontent n'importe quoi !

— Il faut que je quitte Rabat. Tu as du nouveau pour la prochaine mission ?

— J'ai l'autorisation de Ben Ali ; il a signé les papiers cet après-midi. Il est d'accord de t'engager comme auxiliaire, mais ça m'a coûté une bouteille de whisky. Il était déjà bien imbibé, malgré le Ramadan. J'ai besoin de ton passeport et d'une signature. Je t'enverrai Ahmed avec ma voiture. Il y a cependant un petit problème : nous avons reçu une circulaire du ministère de la Défense qui annonce l'annulation possible de toutes les missions dans le Haut Atlas, pour raison de sécurité. Je ne prends pas cette circulaire trop au sérieux ; nous n'avons jamais eu ce type de problème par le passé. Nous verrons à Demnat... »

Berthier était inquiet ; si la mission était annulée, il devrait partir pour Paris et l'Organisation pourrait facilement le liquider... Et puis ce dernier séjour dans le bled lui tenait à cœur. Il voulait retrouver la magie des sommets de l'Atlas et replonger dans cette société berbère d'un autre âge, qu'il savait menacée. Il sentait comme un appel mystérieux...

« Nous partirons dans une dizaine de jours ; Ahmed te tiendra au courant... »

Berthier donna sa nouvelle adresse et remercia Delteil. Une fois sur la piste, il serait hors d'atteinte.

Hellena avait fait quelques achats pour compléter leurs provisions. Aziz avait discrètement sorti une bouteille de « boulaouane » de sa cachette. Il la mit au fond du panier.

La première semaine s'écoula lentement, les journées n'en finissaient plus. Ils passaient leur temps à lire. Mustapha possédait une bibliothèque impressionnante, avec beaucoup de classiques français et des ouvrages de théologie.

Mustapha était venu leur rendre visite un matin. Il ne resta pas longtemps et s'intéressa à leur séjour. Il leur apportait un

vieil exemplaire de la méthode « Assimil », pour apprendre l'espagnol en 90 leçons.

« Vous pourrez occuper vos longues soirées. Il vous sera utile au Venezuela ! »

Justement, le Venezuela, ils en parlaient tous les jours ; ils en rêvaient. Hellena avait un contact à Paris, à l'ambassade, et elle comptait bien retrouver un travail de traductrice à Caracas...

Pendant l'absence de Berthier, ils avaient convenu qu'elle s'occuperait de leur installation là-bas. Avec leur nouveau passeport, il n'y aurait pas de problème.

Hellena riait de bonheur à l'évocation de cette nouvelle vie... de ce nouveau départ !

Le dimanche suivant, Berthier était à bout de nerfs. Il avait lu plusieurs romans de Balzac ; il s'ennuyait dans cette inaction forcée. Quant au cours d'espagnol, il en était saturé. Hellena avait décidé qu'ils ne se parleraient plus que dans cette langue ; il avait tenu deux jours, mais, faute de vocabulaire, il avait passé la main. Il apprendrait sur place.

Ils décidèrent de passer l'après-midi dans la médina de Salé. Il avait remis ses vieilles chaussures ; il souffrait trop des pieds.

La rue principale de la ville arabe était couverte, au niveau des toits, par des tentures en tissu et des lattes de bambou, qui filtraient les rayons brûlants du soleil. Il n'y avait pas grand monde à cette heure. Ils s'arrêtèrent devant l'atelier d'un tourneur qui sculptait des pieds de table avec une grande dextérité. Il avait bricolé un tour électrique avec une vieille dynamo et il utilisait un tournevis, modifié par un forgeron, comme outil. Hellena lui posa quelques questions en arabe. Il répondit sans quitter des yeux sa pièce de bois. Elle traduisit : « Il dit que le métier se perd. Les jeunes ne veulent pas prendre le relais. Son fils est dans l'administration. Il préfère les meubles en plastique... »

La rue était en pente. Plus bas, un forgeron façonnait une pièce de métal rougie sur une vieille enclume fissurée. Un jeune

garçon actionnait un soufflet. Eux non plus n'avaient pas d'avenir.

Par contre, la rue des commerçants était en pleine effervescence. Il y avait des curieux de la région et des étrangers. Avec l'augmentation des visiteurs européens, les marchands de tapis faisaient des affaires. Les articles de cuir se vendaient bien aussi, surtout les contrefaçons.

Ils rentrèrent à la tombée du jour. Berthier était content d'avoir vu du monde, de s'être replongé dans le quotidien. Ces artisans étaient heureux de vivre, mais au ralenti. Que deviendraient leurs enfants ? L'administration lui faisait peur ; elle allait absorber une grande part de la vitalité de cette jeunesse désœuvrée.

Lundi matin, on heurta à la porte, sur le coup des dix heures. C'était Aziz qui avait un message pour Berthier. Il devait rappeler Gagnac chez Delabarre.

La voix bougonne de son ancien collègue était tendue, contrariée :

« Il y a eu une descente de police en médina, dans la maison des malfaiteurs. Ils en ont blessé un, mais les deux autres se sont enfuis par les toits. Ils savent que vous avez quitté Rabat et ils ont envoyé des tueurs dans les environs.

D'autre part, on a revu Aïcha ; c'est elle qui dirige les opérations. La police ne peut rien contre elle. Je te l'ai dit : beaucoup de gens ont trempé dans ses trafics. J'en profite pour te donner votre nouvelle identité : Monsieur et Madame Christophe et Marie Charpentier. Les passeports suivront... »

Berthier préféra rester cloîtré dans la maison à la suite de ces mauvaises nouvelles. Ils avaient suffisamment de réserves pour plusieurs jours. De temps en temps, ils prenaient l'air sur la terrasse. Le vent marin leur apportait une sensation de bien-être.

Mardi matin, Ahmed se présenta à la porte, il tendit à Berthier l'ordre de mission à signer. C'était un garçon d'une quarantaine d'années, avec un petit ventre et la peau très brune. Il remontait constamment son pantalon de toile.

« M'sieur Delteil a pris contact avec Lemercier. Vous lui donnerez votre nouveau passeport, il fera suivre. N'oubliez pas de signer de votre faux nom ! Ils préparent vos affaires pour le bled. Le départ est prévu dimanche matin, on passera vers huit heures. »

Après le départ du chauffeur, Berthier étudia une carte du Maroc. Demnat était située au pied du Haut Atlas, à environ une journée de véhicule depuis Rabat. C'était le début de la piste.

Ils travaillèrent un peu leur cours d'espagnol, puis Berthier se plongea dans un polar. Le soir il s'endormit rapidement, la tête pleine de projets.

Le mercredi était encore une belle journée d'été, chaude et pleine de bons présages. Ils se sentaient maintenant en sécurité, et le jour du départ approchait. Il y avait un avion pour Paris le dimanche soir, à Rabat.

« Tu me laisseras ton adresse et le numéro de téléphone de ton amie. »

À cet instant ils entendirent tambouriner contre la porte. C'était Aziz, qui donna le mot de passe. Il paraissait bouleversé.

« Je les ai vus, ils sont entrés dans ma boutique. Deux hommes en sarouel, des types du bled. Ils sont venus en DS 19, je n'ai rien entendu. La voiture est blanche avec un toit gris, et il y avait une femme voilée, habillée de noir, qui se camouflait à l'arrière... »

Ainsi Aïcha était sur leurs traces. La partie allait se jouer dans les prochains jours.

« Ils m'ont montré une photo de vous. Elle était prise d'assez loin, mais je vous ai bien reconnus. Mademoiselle Hellena aussi. J'ai dit que je ne vous avais jamais vus ; il n'y a pas d'Européens dans le quartier. Seuls les pauvres habitent ici. »

Berthier n'hésita pas une seconde. Il enfila sa djellaba et mit son mouchoir, puis il se dirigea vers l'épicerie, en suivant Aziz. Il composa le numéro de Gagnac.

« Ils sont revenus, on les a vus dans le quartier. Ils tournent en DS19 blanche et questionnent les commerçants. Aziz les a rencontrés ce matin avec une photo de nous... »

De l'autre côté du fil il entendit une toux sèche, puis la voix dure de Gagnac :

« On a fini de jouer, ils vous retrouveront tôt ou tard ! Il y a eu des fuites quelque part. J'avertis mes collègues des services spéciaux marocains ; ils ne sont pas corrompus. Ils vont envoyer des hommes pour patrouiller discrètement dans votre quartier. Quant à vous, on passe aux choses sérieuses. Gagnac paraissait ému : « Vous devez disparaître au plus vite. Pas question d'attendre dimanche. Hellena prendra l'avion de jeudi soir à Casa. Une voiture sera devant chez vous jeudi, avec vos nouveaux passeports. C'est une BMW grise, le chauffeur utilisera le mot de passe.

Il faut que tu partes le même jour ; demande l'hospitalité à ton ami Lemercier. Ils ne connaissent pas les gens du ministère. Bonne chance, je te regretterai ! »

La communication fut coupée brutalement. Berthier était très touché lui aussi ; c'était comme une porte sur son passé qui se refermait. Albert Gagnac l'avait pratiquement tiré d'affaire, il ne pourrait jamais l'oublier. Et il savait que l'avenir de cet homme finirait dans la morosité, entre Farida qui le trompait et Delabarre qui l'exploitait. Restait le renseignement ; dans ses activités occultes Gagnac retrouvait une certaine dignité.

Il essaya d'atteindre Mustapha. Le makkadem répondit ; il lui dit d'attendre quelques minutes. La voix de l'imam était triste, avec un fond d'inquiétude :

« Quelqu'un de chez nous a parlé ; ils savent que vous êtes cachés quelque part dans Salé. Je ne comprends pas. Ils ont dû acheter un de mes indicateurs ; les gens feraient n'importe quoi pour de l'argent. Maintenant, il vous faut fuir au plus vite, « daba » ; Dieu vous accompagne...une dernière fois : « Inch Allah ! »

Berthier expliqua le plan de Gagnac ; en principe ils ne risquaient plus rien. Il prit congé de l'imam en le remerciant de

son aide. La solidarité chez les musulmans n'était pas un vain mot. Il perdait, là-aussi, un ami de valeur, un homme d'ouverture.

Ils préparèrent leurs bagages après le déjeuner. Ils n'avaient pas grand-chose à emporter. Berthier se risqua dans l'avenue, il y avait peu de trafic. Il remarqua deux hommes habillés à l'européenne ; l'un d'eux lisait un illustré, appuyé contre un réverbère. L'autre était au volant d'une grosse cylindrée.

Rassuré, il referma la porte : ils étaient bien gardés.

Hellena avait préparé un repas léger, mais ils mangèrent du bout des lèvres. Un voile de tristesse planait dans la pièce. Elle ouvrit sa jolie bouche, les yeux pleins de larmes :

« Reviens vite Pierre. Ma vie sera vide sans toi ; Paris est une prison ! »

Il ne trouvait pas de mots de consolation. Ces derniers mois ils avaient toujours affronté les difficultés ensemble. Cette séparation, même courte, les rendait plus fragiles.

« J'ai rêvé de notre séparation, cette nuit, pour toujours ! Des hommes masqués te retenaient et t'emmenaient. J'étais incapable de bouger. J'ai un mauvais pressentiment, tu sais que je lis un peu dans l'avenir ? Viens avec moi à Paris... Je ne suis plus qu'une vieille femme sans toi ! »

À cet instant, un bruit de moteur rompit le silence de la rue. On frappa discrètement à la porte ; le visiteur prononça le mot de passe. Berthier ouvrit rapidement. Un homme de forte corpulence, avec une moustache fine, se présenta : « Je suis Saïd votre chauffeur pour Casa. Voici vos passeports. Vous êtes les époux Charpentier. Monsieur est ingénieur forestier, envoyé en mission au Maroc par le CNRS français. Nous devons faire vite, je vous attends dans la BMW. »

Berthier serra fortement Hellena contre lui. Elle pleurait silencieusement. Il sécha ses larmes en passant ses doigts avec tendresse autour de ses yeux gris, pleins d'une profonde tristesse :

« À bientôt à Paris ; et après : l'Amérique !

— Peut-être à jamais, Pierre... »

Elle courut vers la porte ; sur le trottoir, elle parut désorientée... Puis elle s'engouffra à l'arrière du véhicule. Le moteur tournait au ralenti. Elle fixa le pare-brise, le visage livide, absent. Berthier leva une main tremblante, elle ne le voyait plus. La BMW démarra en trombe. Elle disparut au bout de l'avenue, avalée par un virage, symbole cruel d'une rupture irréversible.

En fin de journée il reçut la visite de Lemerancier qui venait le chercher. Berthier était inquiet pour son ami :

« Tu prends des risques à m'héberger ; je pense surtout à ta femme et à tes enfants.

— « Makein mouchkine », pas de problème ; j'ai déjà annoncé que ma bonne était malade. Tu la remplaceras... avec ce déguisement, un vrai plaisir... on part quand tu veux... »

Lemerancier emprunta les boulevards périphériques ; dans le quartier de l'Agdal, il ralentit : des femmes et des enfants traversaient la route, indifférents au trafic. La Peugeot s'arrêta en douceur à l'entrée de la villa.

Les enfants, qui jouaient dans le grand jardin, avaient reconnu Berthier, sans le mouchoir. Le plus jeune se serra contre ses jambes. Dans le salon, Anne tricotait un pull. Elle avait sorti une bouteille d'anisette pour l'apéro. Berthier l'embrassa sur les joues ; elle lui prit les deux mains :

« Tu es maintenant chez toi, Pierre. Et je trouve que tu es très bien en fatma marocaine. Tu m'aideras pour le ménage et je t'apprendrai quelques trucs culinaires ; ça pourra te servir aux Amériques ! »

Il était gêné de s'imposer chez les Lemerancier. L'Organisation pouvait leur causer des ennuis, s'ils découvraient son nouveau refuge. Elle eut un haussement d'épaules :

« Ils ne peuvent pas te découvrir ici. Malika est malade, elle a la migraine ! Tu la remplaceras. On en a vu d'autres. Il y a quelques années, Pascal a failli se faire tuer sur le terrain en Sardaigne par un bandit un peu nerveux. Il voulait lui éclater le crâne !

Le lendemain, il accompagna le cadet à l'école. Il y avait beaucoup d'employées de maison, la plupart voilées, qui amenaient les enfants de familles aisées, et il passa inaperçu. Le reste de la journée, il resta cloîtré chez les Lemerrier à effectuer des travaux de nettoyage. Il apprit à faire un cake et participa à la préparation des repas.

Le samedi ils passèrent une partie de la matinée à discuter de son avenir incertain. Anne lui avait cousu une poche secrète à l'intérieur de son jean, avec une fermeture éclair.

Dimanche matin, ils se levèrent à l'aube ; l'heure du départ approchait. Après le petit déjeuner, ils sortirent dans le jardin pour prendre le soleil. Il faisait frais et une odeur enivrante, provenant du datura en fleur, saturait l'atmosphère.

Un bruit de moteur Diesel les avertit de l'arrivée de Delteil. La Land Rover, bourrée de matériel, était garée devant la maison. Georges Delteil embrassa ses amis. Ahmed leur tendit la main, la cigarette aux lèvres.

Berthier prit congé du couple Lemerrier, la gorge serrée. Anne lui avait encore dit : « C'est fou ce que tu ressembles à Pascal ; on croirait voir deux frères ! » Mais leur avenir était bien différent et leurs routes se séparaient ici.

Ahmed avait pris la direction de Kasba Tadla pour rejoindre Beni Mellal, dernière ville avant Demnat. Après un voyage sans histoires, ils arrivèrent avant le crépuscule à Demnat, dans la grande chaleur. Le chauffeur manœuvra pour garer le lourd véhicule devant le seul hôtel du bourg. Delteil sauta à terre.

« On va passer la nuit ici ; ce n'est pas le grand luxe, mais on y dort tranquille. Ils n'ont pas de chiens. Demain on ira rendre visite au caïd ; il a dû recevoir notre ordre de mission. »

Berthier fit quelques pas pour se dégourdir les jambes. Lundi après-midi, au plus tard, ils seraient sur la piste.

Chapitre Dix *Haut Atlas, août 1981*

La tempête s'était déchaînée toute la nuit sur la haute vallée du Dadès. Les nuages, accumulés dans la soirée au-dessus d'Agoudal, avaient crevé pendant la nuit, et un vent violent secouait le village. Les saules se courbaient encore plus sous les rafales et l'oued était en crue. Au matin, une pluie tropicale noyait encore le paysage, et aucune accalmie n'était en vue. Les otages et leurs ravisseurs attendaient dans la grande salle de la tigherm. Ils avaient pris un peu de nourriture. Berthier s'était forcé, en prévision des efforts à fournir dans la montagne. Il cherchait à convaincre Isabelle de s'alimenter, mais la jeune femme refusait, pour la deuxième fois, toute nourriture.

« Non Pierre ; je suis à bout. Ils vont nous traîner jusqu'en enfer... Je connais les nomades Reguibat de Goulimine. Je comprends un peu leur langue. Ils sont durs avec eux-mêmes et sans pitié pour leurs prisonniers ! »

Delteil regardait tomber la pluie par une des fenêtres sans vitre. Un épais brouillard couvrait les collines jusqu'à mi-pente. La montagne était en deuil et la piste des sommets probablement impraticable. Hussein avait parlementé avec les deux autres ravisseurs ; finalement ils décidèrent de rester un jour de plus dans le village. Les gens ne leurs étaient pas hostiles.

Il y avait longtemps, les Chleuhs s'étaient battus contre les Français, pour retrouver leur indépendance. Mais ils défendaient leurs tribus et leur vallée. Finalement, les combats avaient cessé et les Berbères ont vécu en bonne intelligence avec l'occupant.

La vie n'avait pas changé, après les hostilités. Le vrai combat, les hommes le menaient contre les éléments naturels, pour arracher un minimum de subsistance à la montagne.

Dans la journée, ils eurent plusieurs visites : des femmes au visage tanné, tatoué, les mains rougies par le henné... Quelques hommes, habillés de tuniques blanches qui venaient aux nouvelles, sans animosité. Hussein leur parlait des territoires du Sud, des grandes hamadas infinies où les chameaux traçaient des pistes incertaines.

Aujourd'hui, eux aussi luttèrent pour leur indépendance, leur liberté. Ils déplaçaient leurs tentes au gré des méharées. Le désert était leur patrie. Les oasis, avec leurs maisons en pisé, n'étaient que des étapes dans leur vie de nomades.

Isabelle était venue se mêler à la conversation. Les hommes parlaient en arabe, et elle suivait le débat. Ahmed s'était assis à côté d'elle. Un des villageois avait offert une cigarette au chauffeur ; il la consuma avec délice, par petites bouffées. Isabelle fit un commentaire :

« La plupart des gens de la montagne ne quittent pas leur vallée. Ils ne connaissent pas le Sud ; c'est un autre monde. Ici ils descendent jusqu'à Boumalne ou Tineghir. Ils viennent au souk pour acheter des habits ou parfois des moutons. Ensuite ils remontent chez eux. Ils font partie du paysage. »

Dehors, la pluie avait cessé. Les maisons prenaient une teinte rouge, plus foncée, et le sentier qui traversait Agoudal avait été transformé en torrent. Les terrasses de terre étaient gorgées d'eau.

Vers deux heures, l'astre du jour fit une timide apparition. L'eau qui s'écoulait des toits scintillait, en milliers de perles, le long des façades de pisé. Une vapeur bleutée, spectrale, montait du sol saturé.

Hussein regarda le ciel, qui se tachait de bleu :

« Demain, nous partir ; le djebel c'est bon. Nous avoir deux mules en plus... »

La caravane sortit de la casbah au milieu de la matinée, et traversa le village. Les habitants étaient sortis de leurs maisons pour les regarder passer. Des familles entières étaient alignées, le long du sentier et les saluaient au passage. Des enfants à demi-nus jouaient entre les jambes des adultes. Les femmes, en habits de fête, venaient embrasser Isabelle qui marchait au milieu de la colonne. Elles touchaient avec vénération ses cheveux, blonds comme les blés.

Hussein traversa une haie de figuiers, qui protégeait un enclos, et rejoignit la piste. Il choisit une des mules et commanda à Isabelle de monter en croupe. Elle s'installa avec beaucoup de peine, les traits tirés par la fatigue.

Le sentier montait régulièrement, en lacets serrés. Quelques écharpes de brume collaient encore à la pente rocheuse. Ils attaquaient une région nouvelle, plus rude. Le calcaire avait fait place à une roche schisteuse, noire et instable. Il n'y avait plus de végétation du tout, le paysage était entièrement minéral. Ils avaient dépassé depuis longtemps les derniers massifs d'épineux.

Ils atteignirent avec beaucoup de peine le sommet de la première colline, qui avait une forme arrondie. Berthier et Ahmed marchaient comme des somnambules, déjà écrasés par la chaleur, le souffle court. Delteil prit le bras de son ami et le secoua :

« Nous marchons deux fois moins vite que d'habitude ! Il nous faudra une semaine pour atteindre la vallée du Ziz. Fais un effort, sinon nous n'arriverons jamais ! »

Berthier regarda au loin vers l'est ; le spectacle était grandiose, toujours aussi désespérant. À travers la brume de chaleur on devinait un paysage totalement désertique, une succession de collines pelées, sur des dizaines de kilomètres. Aucune habitation n'était visible.

« C'est déjà le Sahara, jamais nous ne pourrons traverser ce désert ! »

Un vent chaud s'était levé, probablement le sirocco. Le vent du grand erg occidental allait achever de les déshydrater ;

Berthier avait la langue comme du carton, les lèvres gercées. Il but à longs traits l'eau d'un jerrican. Ensuite ce fut le tour des mules, qui réclamaient avec impatience.

Ils repartirent, après avoir mangé un peu de pain mélangé à du lait caillé. Le sol schisteux était irrégulier et recouvert de dômes verdâtres, durs comme du bois, les seules plantes qui subsistaient dans ce milieu extrême, avec les lichens.

Ils marchèrent tout l'après-midi, le terrain était dégagé au sommet de la montagne. Vers le soir, la caravane s'engagea dans une petite vallée, baignée d'une ombre secrète. Isabelle était prostrée sur sa mule. Elle souffrait de douleurs au dos et demanda à marcher. Hussein donna l'ordre de bivouaquer. Il n'y avait pas assez d'eau pour les bêtes. Hussein voulait garder leurs réserves pour la suite du parcours. Il connaissait une source à deux jours de marche. Il fallait économiser, mais la soif enlevait leurs dernières forces, leur coupant l'appétit. Delteil, le visage cuit par le soleil, méconnaissable avec sa barbe de dix jours, désigna les jerricans :

« Demain soir ils seront vides et les bêtes n'auront pas bu. Leur nourriture est aussi insuffisante : deux chouaris d'herbe et de l'orge en petite quantité. Nous n'avons pas assez d'autonomie, il faudrait le double de jerricans. Les mules ne sont pas des chameaux ! Il faut qu'elles boivent. Je crains le pire ! »

Le gosier sec, Berthier n'arrivait pas à dormir. Dans cette partie de l'Atlas il faisait chaud même la nuit. Isabelle avait de la fièvre et demandait à boire. Seuls les hommes du Sud supportaient cette épreuve, d'autant plus qu'ils sortaient du Ramadan. Les deux Reguibat et Hussein dormaient profondément.

Au matin, ils eurent droit à un seul verre de thé très sucré et à une portion de kesra. Ils reprirent rapidement la piste, profitant d'une relative fraîcheur. Ils burent encore à la pause de dix heures. Mais sur le coup de midi leur soif devint intolérable. Même Hussein semblait affecté. Ils étaient arrêtés sur une crête

étroite dominant un canyon. La chaleur de cette fin du mois d'août brûlait la terre ; la montagne semblait se consumer sous l'impact des rayons solaires. Les dalles de schistes noirs réfléchissaient une lumière crue qui blessait les yeux.

Au fond du canyon, l'oued était à sec. Hussein parla quelques instants avec un de ses hommes.

« Saïd descendre avec une mule et les jerricans à Outerbate. Il y a de l'eau. Lui nous rejoindre ce soir. Demain il y aura une source. Nous tenir jusqu'au soir ! »

Ils reprirent leur marche en direction du Levant. Leur peau était sèche comme du parchemin. En face d'eux, les collines noires se succédaient sans trace de végétation. Des bancs calcaires, en alternance avec des schistes argileux, dessinaient des formes étranges : les couches étaient déformées par les forces gigantesques qui avaient façonné la montagne.

Ils progressaient à flanc de coteau depuis une demi-heure, lorsqu'ils entendirent, derrière eux, un bruit de chute, suivit d'une glissade. Une des mules, épuisée, s'était effondrée, en poussant des braiments lamentables.

Un des Reguibat descendit à sa hauteur et sortit son revolver. Isabelle se boucha les oreilles, elle faillit tomber de sa monture.

Ils n'avaient plus que quatre mules et il leur restait encore plusieurs jours de marche dans cet enfer. Au bout d'un temps incalculable, ils atteignirent une petite vallée sèche, entre deux collines à la croupe arrondie.

Berthier marchait en butant contre les pierres. Le soleil tapait sans pitié sur son dos et ses épaules. Il avait l'impression de porter une charge. Il vit soudain le sol se rapprocher et il se retrouva à genoux sur la piste brûlante.

Autour de lui, il voyait maintenant un champ de blé, qui ondulait au gré d'une brise rafraîchissante. Il caressa quelques épis. La maison, aux vieux murs passés à la chaux, était à une dizaine de mètres, et Hellena lui faisait signe ; mais il n'entendait pas sa voix. Au coin du vieux mur de pierres sèches, il y avait une fontaine moussue, avec un goulot en bronze. L'eau

claire jaillissait avec abondance, il plongea sa tête sous le jet glacé. En se relevant, il s'essuya les lèvres et regarda en direction de la maison. Elle était toujours là, avec son toit de tuiles romaines ; mais il n'y avait plus ni portes ni fenêtres et Hellena avait disparu. Il appela ; seul un silence de mort régnait autour de lui. La façade de la maison était noire maintenant, comme le flanc des collines, et le champ avait disparu. Des voix pressantes l'appelaient, elles étaient joyeuses ; il pensa qu'ils étaient arrivés au bout de leurs peines.

Delteil soutenait son ami et Ahmed lui humectait les lèvres avec un peu d'eau récupérée au fond d'une gourde.

« Pierre, réveille-toi, tu perds la boule ! Il faut tenir le coup jusqu'à ce soir. De plus j'ai une bonne nouvelle : j'ai identifié la montagne à l'horizon : c'est le djebel Ayachi ! Je connais un peu la région. Devant la montagne il y a un canyon profond avec un village abandonné. Les Berbères ont construit leurs maisons dans une vaste caverne. Il y a une source, qui coule en permanence au fond de la grotte... »

Hussein et ses hommes dominaient Berthier, de leur haute taille. Il était toujours à terre. Le chef prononça quelques mots d'une voix rocailleuse. Ahmed traduisit, la gorge serrée : « Il dit qu'il faut continuer ; ici c'est la mort lente assurée. Si vous ne pouvez plus marcher, ils ont l'intention de vous abandonner. Allah décidera de votre sort... »

Il se leva, les jambes tremblantes. Les autres avaient déjà repris leur place dans la caravane misérable, qui s'ébranla lentement, en direction d'une nouvelle colline de schistes. Berthier maudissait ces collines ; il lança d'inutiles imprécations, à peine audibles.

Les sabots ferrés des mules glissaient sur les couches d'ardoises. À plusieurs reprises, Isabelle faillit tomber de sa monture.

La journée était bien avancée, mais la chaleur subsistait ; le sirocco soufflait par rafales. Ils retrouvèrent un peu d'ombre

dans une petite vallée recouverte d'un fin gravier. L'eau devait couler ici, de temps en temps.

C'était le lieu de rendez-vous avec l'homme qu'ils attendaient tous : le Reguibat allait les rejoindre avec les jerricans remplis d'eau fraîche. Il ne devrait plus tarder maintenant.

Berthier, qui avait un peu récupéré, s'étendit près de son ami.

« Cette chaleur est insupportable ; il faisait meilleur aux Aït Bou Guemès !

— C'est normal, nous sommes aux portes de l'Atlas saharien et en plein mois d'août. Les gens se déplacent peu à cette époque. Les conditions seront encore plus dures sur le plateau du Rekkam, à la frontière algérienne... »

Au sommet de l'éminence qui leur faisait face, devant le soleil couchant, ils virent se détacher l'ombre d'une mule tirée par Saïd, qui revenait de sa mission. Lorsqu'il fut à portée de voix, il adressa quelques mots en berbère à Hussein, qui leva les bras au ciel, les poings serrés.

Les autres regardaient la scène, sans comprendre.

Arrivé à leur niveau, l'homme laissa tomber un des jerricans qui résonna sous le choc, comme un tambour. Il lança un coup de pied dans le récipient, le visage crispé par la fatigue et la déception ; puis il prononça quelques mots en arabe, en mimant ses paroles avec ses bras nus, en signe d'impuissance. Ahmed se retourna vers les otages et traduisit d'une voix catastrophée :

« Il n'a pas d'eau ! Le village est gardé par l'armée. Il n'a pas osé s'approcher de la source qui est au pied de la grande casbah. Il pense que les militaires l'auraient retenu pour forcer ses compagnons à capituler, privés d'eau. Qu'allons-nous faire maintenant ? Ils se fichent de nous ! On n'existe plus... pour personne ! »

Berthier sentait un vent de panique souffler parmi les otages et leurs ravisseurs. Demain, sous le soleil meurtrier, ils ne pourraient jamais atteindre la vallée des troglodytes ! Les mules, déjà mal en point, ne supporteraient pas cette traversée. Delteil,

la voix rauque, prit la parole en regardant Hussein qui restait immobile, découragé, les yeux durs :

« Notre seule chance, c'est de partir tout de suite, sans nous reposer. Il faut profiter de la nuit, la lune sera presque pleine et on y voit comme en plein jour. Nous devons arriver au canyon avant le lever du soleil. Mais il faudra marcher vite ! »

Hussein écoutait avec attention ; il semblait approuver la proposition du géologue. C'était la sagesse même. Ils ne supporteraient pas une nouvelle journée torride. Le chef ne pouvait pas non plus se résoudre à se rendre à l'armée. Il avait tué un homme ! Il n'avait pas confiance dans le nouveau commandant.

Ils se remirent en route, à la tombée de la nuit. La lune n'était pas encore levée. Par chance, le sirocco était tombé et l'atmosphère dégageait une certaine douceur, par contraste avec la chaleur écrasante de la journée. Dans le silence de la montagne, on n'entendait que le bruit des sabots et les cris des muletiers.

Ils étaient maintenant sur une plate-forme qui s'étendait à perte de vue. Quelques oueds peu profonds, livides sous la lumière filtrée du ciel, coupaient la piste, mal balisée. Des tas de crottin sec, pulvérulents, prouvaient qu'ils avaient pris la bonne direction. Des nomades avaient déjà emprunté ce chemin. La source de la caverne était le seul point d'eau à des kilomètres à la ronde.

Après une heure de marche, la lune apparut à l'horizon, énorme, sanglante, déformée par l'horizon voilé. Elle jetait des ombres fantomatiques, mouvantes, sur le sol caillouteux où poussaient ces étranges plantes mamelonnées.

Berthier avait l'impression d'être suspendu entre ciel et terre. Il avait perdu ses repères.

Il fixait le dos d'Isabelle qui était descendue de sa monture. La jeune femme traînait les pieds, elle ne cherchait même plus à éviter les obstacles. Devant elle, Ahmed ne valait guère mieux : ses pieds douloureux l'obligeaient à marcher avec précaution, à

petits pas. Le chauffeur avait encore maigri et son visage, sali par la barbe, était noirci par le soleil sous sa casquette crasseuse, tachée de sueur. Delteil, en tête de colonne, avançait toujours de son pas régulier, comme un automate. Au seuil de l'épuisement complet, il pouvait s'effondrer n'importe quand ; mais il suivait son idée fixe : la grotte.

Berthier essaya de s'adresser à Isabelle, il avait de la peine à articuler. Des sons bizarres sortaient de sa bouche ; sa langue restait collée à la base du palais, il n'avait plus de salive :

« Isabelle, comment te sens-tu ? Nous arriverons dans peu de temps, il n'est pas loin de minuit. Nous allons bientôt boire ; j'ai presque oublié le goût de l'eau ! » Il avait l'impression de parler fort. La jeune femme ne répondit pas ; elle n'en avait plus la force.

Delteil et les deux Reguibat s'étaient arrêtés, avec les bêtes, pour les attendre. Les hommes du désert paraissaient épuisés. Ils étaient assis sur leurs talons. Ils discutaient en montrant un point à l'horizon : le début du canyon était à leur portée.

« Encore trois heures de marche ; nous arriverons juste avant l'aube. Regardez la forme du djebel Ayachi ! »

Delteil pointa un doigt vers une ombre gigantesque qui barrait une partie de l'horizon. La montagne ressemblait à une croupe de baleine, échouée sur un lit de pierre.

La lune était haute dans le ciel et sa lumière pâle éclairait les flancs du djebel, qui paraissait lointain, inaccessible dans sa majestueuse beauté. Des taches lumineuses se reflétaient sur la surface de la roche schisteuse, comme sur un miroir déformé.

Encouragés par la proximité du but, les otages avaient accéléré leur marche. Berthier avait retrouvé un peu d'espoir ; il suivait de près la monture qui portait Isabelle.

Le sol était légèrement en pente, ce qui facilitait leur progression. La lune avait replongé derrière l'horizon et le paysage s'était soudainement obscurci. Malgré la faible lumière, on voyait au loin une ligne noire qui découpait la surface désertique. L'entaille géante se perdait en direction du sud.

Un léger vent chaud s'était levé, à nouveau, et le ciel avait pâli. Les étoiles quittaient le ciel ; l'aube approchait. Une lumière blafarde révélait les hommes et les choses, transformant le paysage. Le mystère de la nuit s'éloignait et les otages retrouvaient une réalité, un instant oubliée : leur vie était liée à la source de la caverne. Si elle était tarie, c'était la fin pour eux. Leur corps ne fonctionnait déjà plus normalement ; privés d'eau ils étaient condamnés à une mort rapide. Sur sa mule, Isabelle s'était mise à parler dans le vide ; elle articulait des mots sans suite...

Après une heure de marche, une des bêtes s'effondra à son tour, épuisée. Les muletiers réussirent à la relever, mais elle ne voulait plus avancer. Hussein s'était approché. Soudain l'animal dressa les oreilles ; il se secoua et se mit à trotter en direction de la grande faille. Les autres mules, avaient également accéléré leur allure. Les otages ne pouvaient plus les suivre, malgré les cris et les insultes du chef. Delteil désigna une des parois, qui était maintenant bien visible sous les rayons orangés du soleil levant.

« Elles ont senti quelque chose. Il y a sûrement de l'eau quelque part dans l'oued. Nous y serons dans dix minutes ! »

Depuis le sommet du canyon, le spectacle était impressionnant ; la falaise devait mesurer une centaine de mètres. En face, la paroi de schistes encore à l'ombre, était recoupée par de nombreux bancs calcaires replissés, chiffonnés. Hussein désigna le nord :

« Nous suivre le bord jusqu'à la piste ; il y a un sentier muletier en face du village. Sinon impossible descendre dans l'oued. Nous le trouver... »

C'est Delteil qui vit, le premier, le cairn de grande dimension qui balisait le début du sentier.

Devant eux, un tableau grandiose les attendait ; ils restèrent en contemplation, fascinés, pendant plusieurs minutes. Personne ne parlait ; ils regardaient le village troglodyte, en face d'eux,

abrité par un porche gigantesque, caprice de la montagne. Les schistes avaient fait place à un plateau karstique, à la surface très accidentée. La caverne s'ouvrait à la base de la falaise calcaire, encore dans l'ombre.

À l'intérieur, les maisons plates, aux façades grises, étaient construites en gradins. La plupart étaient en ruine. Des fenêtres s'ouvraient sur l'oued, comme des yeux vides. Elles étaient entourées d'une bande de peinture blanche à demi effacée. Le village abandonné semblait incarner la mort ; ses ruelles et ses maisons désertes ne respiraient plus. Berthier frissonna. Par-dessus un profond silence, ils entendaient le souffle discret d'un vol de corbeaux planant autour du porche. Des croassements lugubres résonnaient au fond du ravin, amplifiés par les parois de la caverne sans vie.

Près du cairn, les mules étaient retenues par deux hommes ; au signal de leur chef ils s'engagèrent sur le sentier poudreux. La descente était périlleuse, et il fallait guider fermement les bêtes.

Après quelques chutes sans gravité, ils se retrouvèrent au bord de l'oued à sec. De gros galets calcaires, lisses et arrondis, occupaient le lit de la rivière. Ils atteignirent rapidement l'autre côté, sous le village fantôme, sur une banquette de sable fin. Un escalier très raide, creusé dans la falaise, permettait l'accès à l'intérieur. Les mules eurent beaucoup de peine à rejoindre le plancher du village, mais après une demi-heure ils étaient tous réunis devant les premières maisons. Il faisait frais dans la grotte ; l'air sentait le moisi, une odeur de tombeau. Isabelle, les nerfs à vif, s'écria :

« Il n'y a pas d'eau ici ; voilà pourquoi ils ont abandonné le village. Hussein nous a trompés. C'est la fin ! »

Elle se mit à pousser des cris hystériques, qui résonnaient bizarrement sous la voûte. Elle sanglotait, mais ses yeux restaient secs. Berthier, à bout de force, s'était laissé tomber sur le sol terreux, légèrement humide. Il lécha la terre, avec sa langue douloureuse. Puis il se retrouva sur le dos. Sa tête était vide, comme ces maisons ruinées.

Un des Reguibat se faufila entre deux murs branlants ; il disparut en direction du fond de la caverne, derrière le village. Ils entendirent soudain un grand cri sauvage. Un cri de victoire. L'homme était de retour, il avait les cheveux et la chemise mouillés, le visage humide, des gouttes dans la barbe ; un filet d'eau coulait sur sa poitrine bronzée, couleur de vieux cuir. Il regarda les otages et leva les bras au ciel :

«Aghbalou, aghbalou ; Allah ou akbar ! » Il y a de l'eau dans la source ! « Alhamdoulillah, Si Rbbi, Si Rbbi ! »

Hussein récupéra la vieille bouilloire et des casseroles sur une bête et se dirigea au fond de la caverne, suivi par les otages qui se bousculaient en traversant les ruines. La source sortait d'une fente de la paroi ; l'eau s'écoulait sur le sol, avant de disparaître dans une large fissure du calcaire. Isabelle se précipita, fébrile, vers le filet d'eau. Delteil la prit dans ses bras, la retenant fermement :

« Attends, avant de boire ! Il faut que ton corps s'accoutume progressivement. Il a été trop longtemps privé d'eau. De plus, elle est froide. »

Il enleva le chèche de la tête d'un des Reguibat, dévoilant son crâne rasé, et il trempa le tissu dans l'eau fraîche. Ensuite il humecta les bras, le torse et le visage d'Isabelle. Après quelques minutes, il lui donna un peu du précieux liquide qu'elle avala à petites gorgées. Berthier s'était mis à genoux sur le sol ; il plongeait ses mains dans le courant et s'aspergeait le corps. Il but ensuite, d'abord lentement, en savourant chaque gorgée, puis plus rapidement. Il sentait la vie entrer progressivement dans son corps, son sang circulait à nouveau. La mort le quittait, envieuse, mauvaise perdante. Il se redressa, victorieux !

En début d'après-midi, les rayons solaires léchaient la base des murs en ruines. Il fallut trouver une zone d'ombre pour les montures ; ensuite les fugitifs s'installèrent dans une des maisons, au fond de la caverne. Le toit de terre et de branches était encore intact. Le sol était jonché de débris mais il y avait de

la paille en abondance. Elle dégageait une légère odeur enivrante de pourriture... Berthier s'allongea, à côté d'Isabelle, et ferma les yeux. Il se sentait bien, malgré une énorme fatigue. Il s'adressa à la jeune femme :

« Finalement, tes prières ont du bon, nous voilà provisoirement tirés d'affaire. Mais les cinq prières quotidiennes de nos gardiens y sont aussi pour quelque chose !

— J'ai beaucoup changé Pierre, ça je l'avoue ! Ce monde n'est plus celui que je connaissais ; je ne vois plus l'empreinte du Seigneur dans cet enfer. Toi non plus tu n'as pas de réponse ; le cynisme ne mène à rien ; c'est juste une attitude défensive, comme tu le prétends si bien...

— Mais il n'y a pas de réponse, Isabelle ! Nous sommes simplement incapables de dominer la situation. Nos vies font partie d'un jeu de hasard qui se déroule hors de notre portée. Et ce sont des hommes qui font rouler les dés ; pas les dieux. Nous avons remporté une manche. Demain la roulette est prête pour un nouveau tour de boules ! »

Il s'installa au mieux sur la paille humide et s'endormit rapidement. Dans le village fantôme, la vie était comme suspendue. Chacun profitait de cette trêve : Ahmed se soignait les pieds et les genoux ; Isabelle avait avalé plusieurs cachets d'aspirine. Delteil souffrait de crampes. Il se massait les mollets en grimaçant. Les Reguibat se préparaient pour la prière, et Hussein consultait sa boussole pour repérer la direction de la Mecque.

Berthier se réveilla au coucher du soleil ; l'ombre avait envahi les lieux. Il sortit de la maison et se dirigea vers l'entrée de la caverne. Personne ne les surveillait. En levant la tête il repéra une ouverture dans la voûte, sur le côté gauche de la grotte. Un coin de ciel bleu était visible, mais l'accès vers l'extérieur paraissait difficile. Une première étoile clignotait là-haut, mais Berthier pensa que personne ne pouvait déchiffrer son signal. De toute façon leur sort n'était inscrit nulle part.

Les autres étaient assis devant les premières maisons, au-dessus de la berge de la rivière sèche ; ils regardaient le fond de

l'oued qui blanchissait progressivement sous le froid éclairage lunaire. Ils échangeaient quelques mots, avec parcimonie.

Derrière eux, le village fantôme s'enfonçait dans la nuit.

Après le repas, ils avaient laissé encore un peu de riz au fond d'un chaudron, noirci par les flammes. Quelques dattes accompagnaient le thé de menthe bien sucré. C'était le carburant idéal pour reprendre des forces, mais ils comptaient sur une journée de repos qui leur permettrait ensuite de continuer cette randonnée infernale.

Dans leur abri, Berthier avait les yeux mi-clos. Delteil avait rajouté un peu de bois sur le feu. Une odeur de thuya, lourdement parfumée, envahit la pièce ruinée. Les trois ravisateurs, qui les avaient rejoints, regardaient les flammes en parlant à voix basse. Aux aguets, ils craignaient quelque chose.

« Ils ont entendu les djenouns au-dessus de nos têtes ; c'est un mauvais présage. Ils pensent que l'esprit des morts rode autour des ruines. »

Ahmed, qui avait résumé l'angoisse des Sahariens, était lui-même très impressionné :

« Bouwou, la sorcière aux pieds de chèvre est peut-être en train de remonter l'oued. Elle cherche à rejoindre le douar, mais notre présence la dérange... »

Berthier était maintenant complètement réveillé. Lui aussi était sensible au climat morbide de la grotte. L'endroit n'appartenait pas au monde rationnel de l'extérieur. Il y voyait une porte ouverte sur un au-delà probable ; sur un abîme malfaisant...

Pourtant il se ressaisit. Dans l'après-midi, il avait aperçu les djenouns, sur le plafond de la grotte : une colonie de chauves-souris, dérangée par le va-et-vient des muletiers ; les animaux volaient en spirale, tout en poussant des cris stridents. À cette heure, les petits mammifères devaient être en chasse avec leurs congénères. Mais il y avait peu d'insectes. C'était la disette pour tout le monde.

Delteil s'approcha de Berthier et, profitant de l'apathie générale, il lui glissa quelques mots à l'oreille :

« J'ai trouvé une maison plus accueillante, avec de la paille sèche, à gauche du village. J'ai averti Isabelle et Ahmed. Hussein est d'accord, il pense que nous sommes de toute façon prisonniers de la grotte et du désert. Mais j'ai un plan ! »

Grâce au clair de lune qui éclairait les ruelles du village, ils rejoignirent facilement une des maisons au toit en partie effondré. Delteil résuma la situation :

« Nos ravisseurs ne savent certainement pas que la piste muletière de Tounfite passe au-dessus de nos têtes, environ cinq cents mètres à l'est. Elle est souvent fréquentée, je la connais bien. Il y a là une occasion de s'évader ; peut-être la dernière, pour certains d'entre nous ! »

Isabelle lissa ses cheveux gras, filasses ; elle ne paraissait pas convaincue :

« Ils gardent l'entrée de la grotte. Un des Reguibat couche à côté des mules... »

Delteil se leva et sortit de la maison, suivit des autres. Il montra l'ouverture arrondie, criblée d'étoiles, qui crevait la voûte de la cavité :

« On pourrait sortir par-là ; je pense à ceux qui ont déjà une expérience en escalade. C'est du rocher calcaire ; il y a de bonnes prises dans la fissure. Pierre et Isabelle peuvent le faire... J'ai de sombres pressentiments pour la suite, si nous ne tentons rien. Je ne fais plus confiance à l'armée. Si vous réussissez, il faudra vous mettre sous la protection du caïd et de la Gendarmerie royale.

— Et vous deux alors ? Vous êtes condamnés ; ils vous tueront !

— Je ne crois pas. De toutes les façons, ça ne peut pas être pire. Ils ont encore besoin de nous... »

Un espoir de fuite, bien faible, mais un espoir quand même. Les rayons argentés de la lune éclairaient largement le fond de la grotte, un peu avant minuit, pendant près d'une heure. Berthier

s'approcha de la fracture ; l'escalade paraissait facile, et le rocher était sec.

« D'accord, on tentera le coup demain soir ; il faudra emporter un peu d'eau. Ensuite nous trouverons une cachette, là-haut dans le karst. »

La nuit leur parut longue, on entendait des bruits insolites provenant du village. Berthier ne trouvait pas le sommeil. Il pensait aux difficultés qui les attendaient à la surface.

Au petit matin, Berthier fut réveillé par des bruits de voix provenant de l'entrée de la grotte. Il se passait quelque chose.

Les quatre otages traversèrent rapidement le village, les yeux embrumés de sommeil. Sur le seuil de la caverne, se trouvaient deux nouveaux arrivants, des hommes en sarouel et « farajiya », la longue tunique, en tissu léger, des gens de la montagne. Ils portaient le turban blanc, roulé serré, sur leurs crânes rasés. L'un d'eux était un « shibani », un vieillard sec comme une branche de thuya. Un poignard à manche courbe pendait, en sautoir, sur sa poitrine, richement décoré. L'autre, plus jeune, était grand et maigre avec une barbiche noire. Ils parlaient avec Hussein et un des Reguibat, à côté des mules. Ahmed se tourna vers Delteil, et désigna les deux hommes du doigt :

« Ce sont des cavaliers, ils viennent des Aït Oudinar, dans le Dadès. Ils vont livrer une jument à Tounfite et participer à la fantasia. Ils ont trois chevaux en tout, dont un étalon très agressif. Les bêtes sont en haut, à l'ombre, au bord de la piste... Le vieux est blessé, il a été mordu par sa bête. »

Berthier regarda le bras nu du vieillard ; une vilaine plaie lui entaillait le muscle de l'avant-bras droit. Ahmed courut chercher la trousse de secours et désinfecta la blessure.

Le vieux s'adressait aux otages, en bon français :

« Je connais bien les Français, je m'appelle Abdelkader ; j'ai fait la guerre dans le Nord en 42. Ensuite j'ai travaillé pour les

colons dans une orangerie, près de Marrakech. Ils ont été gentils avec moi ; j'aime la France, mais ma vie est ici... »

La blessure de l'homme avait frappé l'imagination de Berthier, mal réveillé. Il ressentait une impression étrange, inexplicable ; le village lui jouait-il un tour ? Cette blessure profonde avait une signification cachée, ainsi que l'étalon qui avait mordu son maître. Ils devaient jouer un rôle quelque part. Et il était aussi concerné ! Une hallucination ?

Il secoua la tête et se passa une main dans les cheveux. Soudain il eut le net sentiment que quelqu'un ou quelque chose l'observait, derrière son dos. Il se retourna brusquement et contempla les façades livides du village. Les murs et les fenêtres aveugles semblaient lui parler, le menacer. Il recula. Une magie morbide animait le hameau troglodyte. Il ferma les yeux.

Delteil lui frappa sur l'épaule :

« Tu rêves debout maintenant ! C'est une habitude chez toi. Retourne te coucher ! »

Le vieux s'était remis à parler ; il expliquait leur présence dans ce lieu abandonné :

« Mon voisin Youssef, qui est aussi de la famille, a vécu dans une de ces maisons. Ses parents sont enterrés dans le jardin, derrière le mur du fond. Il vient régulièrement chaque année pour se recueillir sur leur tombe... Il fit un signe de la main et porta son bras blessé contre sa poitrine maigre, comme pour saluer... Donc le hasard nous a réunis ou peut-être Allah dans sa grande sagesse. Mais attention ! Un malheur peut nous frapper ! Ce lieu est maudit... Il leva la tête en direction du plafond. Majhouba, la sorcière de Tilmi nous a avertis : si vous buvez l'eau de la source, vous mourrez dans l'année. Ceux qui passent plusieurs nuits dans une maison du douar souterrain seront changés en bouc. Youssef et moi, nous sommes allés trouver le Marabout. C'est un « f 'qi. » ; il nous a donné un carton avec les signes qui nous protégeront de la malédiction. Mais mon frère Mohammed a peur ; il est resté sur le plateau. »

Le soleil pénétrait à nouveau dans la caverne. Le douar enfoui se réveillait lentement ; il dégageait une énergie nouvelle, une renaissance de ces ruines engourdies, provenant des bouffées de chaleur qui remontaient les ruelles désertes. Le vent d'Est soufflait toujours ; l'atmosphère était chargée de poussière.

Delteil murmura quelques mots à l'oreille de Berthier :

« Profitez de manger et buvez plusieurs verres de thé. Demandez du sucre. Vous aurez besoin de calories pour ce soir... »

Berthier et ses compagnons rejoignirent leur campement de fortune, dans la vieille casbah à étages. Ici il faisait encore frais et ils étaient seuls, pour la première fois depuis deux semaines. Ahmed et Delteil s'étaient couchés sur leur lit de paille. Ce dernier s'adressa à Isabelle :

« Il te faut dormir, cette nuit sera longue pour vous. Une fois en haut, vous devrez attendre les cavaliers. Je crois qu'ils ont déjà compris la situation ; ils vous prendront en charge à l'aube, jusqu'à Tounfit. »

Hussein avait commis une erreur : il pensait que le désert était le meilleur des gardiens. Il avait tort de sous-estimer la ténacité des roumis.

Berthier s'allongea sur la paille craquante, dans un coin du plancher encore solide. Cette nuit, leur vie allait de nouveau basculer.

Il repensa à Nicole et à sa petite vie organisée à Genève. Finalement elle avait fait le bon choix. Son instinct de femme l'avait éloignée de lui ; elle avait deviné qu'il n'était pas fait pour un bonheur tranquille. Il attirait la tempête et vivait dans l'insécurité. Nicole ne se créait plus de défis. Il la comprenait maintenant ; lui aussi sentait une certaine lassitude l'envahir. Il était arrivé au bout de la piste... Il avait perdu ses dernières ressources !

À quelques mètres de lui, Isabelle se retournait sur son lit de paille. Dans son sommeil elle balbutiait des mots incohérents. Il

faillit s'endormir ; au bord de l'inconscience, son esprit vagabondait dans les méandres oniriques du passé.

Ses pensées avaient pris un autre chemin. Il avait eu un instant de faiblesse. Le petit bonheur fragile de Nicole et de ses semblables ne lui paraissait plus aussi enviable. Souvent il cachait une grande détresse, lorsque le couple commençait à se déchirer. La cellule familiale était facilement usée par le temps et les événements. La vie à deux était parfois cruelle. Chacun jouait un jeu malsain, trichait devant la réalité, présentait un visage de circonstance, oubliant l'essentiel...

Berthier avait aussi connu des gens sans passions qui traversaient la vie avec prudence. À force de l'économiser, ils l'avaient rendue insipide, vidée de tout contenu.

En fin d'après-midi, l'ombre avait de nouveau éteint les façades tristes. Berthier était resté seul dans la maison en ruine. Il entendait parler les autres, devant le village. Il descendit de son perchoir et s'engagea dans la ruelle, creusée en gradins, à même la roche. Sous le grand porche, les ravisseurs avaient rallumé le feu ; son odeur faisait naître une sorte d'intimité entre les naufragés. Il prit un verre brûlant, que lui tendait un des Reguibat, et s'adressa à Delteil accroupi devant les flammes :

« Où sont passés les Aït Oudinar ? Ils nous ont quittés ?... Je ne supporte plus ce thé de menthe, j'ai encore plus soif qu'avant. Berthier eut une nausée. Il cracha le liquide.

— Ils sont retournés prier sur les tombes. Cette nuit ils ont l'intention de dormir dans la maison de leurs parents. Ils partiront avant l'aube rejoindre les chevaux, sur la piste, par le sentier de la falaise. Leur compagnon les attend... »

Delteil avait risqué un clin d'œil. Maintenant le rendez-vous était fixé, là-haut sur le plateau.

Berthier reprit le chemin de la source ; il était poussé par la soif. Derrière les maisons, il entendit une voix qui psalmodiait des versets du Coran. Le cavalier berbère rendait un dernier hommage aux morts. Son chant profond faisait palpiter l'air chaud de cette fin de journée.

Devant la source une forme blanche s'agitait. C'était le vieil Abdelkader qui remplissait une guerba. Il avait posé son couteau de parade à terre ; il sursauta lorsqu'il vit le jeune homme à ses côtés. Il prit la parole, sa voix couvrait à peine le bruit de la source :

« Ils vous laissent libres, profitez-en. Hussein ne se doute de rien. Nous vous aiderons ; nous avons les chevaux ... ils ne peuvent rien contre eux ; ils sont rapides. « Moulana chouf ! ». Les mules resteront en bas, elles ne peuvent pas monter le sentier, il est trop étroit. Nous serons loin quand ils rejoindront la piste.

— Oui, nous te remercions, toi et tes amis. Vous prenez un gros risque

— « Allah ou akbar ... »

Le vieux avait fini de remplir l'outre en peau de chèvre. Il regardait Berthier en se grattant la barbe. Ses yeux noirs s'allumèrent, un sourire malin anima sa face ridée.

Plus tard, à la nuit tombante, ils retrouvèrent le feu de camp. Leurs ravisseurs étaient toujours en train de palabrer ; un des Reguibat préparait une soupe aux pois, l'eau bouillait dans la casserole, de grosses bulles crevaient la surface du liquide. Ahmed s'était assis à côté du chef et commença à lui parler. L'autre lui répondit avec un léger sourire sur son visage au profil d'oiseau de proie. L'heure était à la détente...

Berthier avait deviné le jeu du chauffeur ; il cherchait à mettre Hussein en confiance. Il alimentait la conversation, en jouant des bras et des mains.

Isabelle mangeait avec appétit, elle savait qu'il lui fallait reprendre des forces pour affronter les difficultés de leur escalade vers la liberté.

Hussein s'était levé ; il s'adressa aux otages :

« Nous partir demain matin tôt. Le sirocco tomber, faire moins chaud... »

Berthier prit la main d'Isabelle, la jeune femme se leva et le suivit dans les ruelles silencieuses du village mort. On n'entendait plus la voix des cavaliers berbères. Ils devaient dormir dans la maison de leurs ancêtres.

Il s'allongea sur son lit de paille, un bras sous la nuque, le regard fixé sur les poutres noueuses qui soutenaient le toit de terre. Il avait tous les sens en alerte. À travers une des fenêtres, il voyait la forme du porche et le ciel étoilé. La lune n'était pas encore levée. Isabelle cherchait le sommeil. Il l'entendit se retourner à plusieurs reprises. Autour d'eux, la pourriture rongait lentement le douar... Une lutte muette entre la vie et la mort !

Il eut un frisson : il leur fallait quitter cet endroit au plus vite. C'était un lieu maléfique. L'angoisse dégagée par les murs délabrés était palpable. La sorcière avait raison, ici tout était possible !

Au plafond de la grotte, il voyait se dessiner les taches rouges, mouvantes, du feu de camp, à travers le plafond délabré. Les autres ne dormaient pas encore, on entendait leurs voix, entrecoupées de rires, amplifiées par les murs de la caverne.

Berthier, épuisé par l'attente, s'était assoupi. Il fit un cauchemar terrible, son corps était écrasé lentement entre deux masses de pierre; la faille se refermait sur lui. Le corps sanglant d'Isabelle, broyé par la roche, gisait à ses pieds.

Il se réveilla en sursaut, les traits crispés par l'effroi. Le feu était éteint et un silence de plomb était tombé sur le douar maudit. Au fond de la grotte, on entendait maintenant la source couler, comme le bruissement du vent dans les feuilles. Isabelle ne dormait pas, il entendait sa respiration irrégulière. La lune ne s'était pas encore levée.

*

Lentement, le village émergeait des ténèbres. Une lumière blanche, chatoyante et lugubre à la fois, caressait les vieux murs, pénétrait jusqu'au fond de la cavité où s'écoulait la source de vie. Une ombre s'approcha lentement, en silence. Delteil colla sa bouche contre l'oreille de son ami :

« C'est le moment ! Prends cette bouteille d'eau ; tu la cacheras dans ta chemise. Isabelle est déjà debout... Silence, il y a une sentinelle en bas !

— D'accord, mais j'ai les mains moites, je n'y crois plus. Ils vont se réveiller, c'est sûr !

— Ne dis pas de bêtises, vous pouvez le faire. On se reverra en France. Bonne chance... »

Il lui serra la main, sans plus de cérémonie.

Les deux fuyards longèrent la paroi de la grotte, cachés par les dernières maisons du douar. Ils étaient maintenant au pied de la faille ; Berthier posa ses mains sur les premières prises. Le rocher était franc, patiné par l'écoulement de l'eau, à une époque très ancienne. Il s'éleva facilement d'une dizaine de mètres, le corps engagé entre les deux lèvres de la fissure. Isabelle suivait en silence, répétant les gestes harmonieux de son compagnon. Au contact du calcaire, Berthier avait retrouvé toute son ardeur combative. Il répétait d'anciens réflexes ; des images de ses escalades au Salève lui revenaient en mémoire.

Berthier avait atteint le milieu de la faille. La fracture était plus étroite et les prises rares. Il progressait lentement, en opposition, coinçant son corps entre les mâchoires du mur de la grotte. Isabelle le suivait de près ; elle était à l'aise, ne montrait aucun signe de fatigue. Parfois il s'arrêtait, bien calé sur une prise et il la tirait à lui, par le bras. Il lui chuchotait des mots d'encouragement dans l'oreille.

Ils étaient maintenant à une quinzaine de mètres au-dessus du village ; les toits en terrasse formaient comme un damier géant. Un gouffre se creusait peu à peu sous leurs pieds.

Berthier leva la tête. Le ciel étoilé brillait de tous ses feux à travers l'ouverture béante. La surface était à leur portée. Les

derniers mètres ne posèrent aucun problème. La montagne s'offrait aux deux audacieux, les strates calcaires dessinaient un escalier géant, facile à gravir.

La lucarne s'ouvrait sur le plateau karstique, blafard sous l'éclairage ténu du disque lunaire. Ils étaient à l'air libre. Berthier serra Isabelle dans ses bras. Autour d'eux, le silence régnait ; un vent léger soufflait à leurs oreilles.

« Il nous faut repérer la piste et le bivouac des cavaliers. Ils ne vont plus tarder... »

Ils s'engagèrent dans le dédale du plateau calcaire. L'érosion avait creusé des petites dépressions au fond recouvert d'humus. Quelques rares buissons poussaient dans cette terre aride. Berthier avançait régulièrement à la surface du plateau, escaladant des petites falaises, pour se repérer. La lune, déjà basse, éclairait encore suffisamment le relief.

Ils recoupèrent la piste muletière qui serpentait au fond d'un petit canyon. Le bivouac des cavaliers avec leurs chevaux devait se situer quelques centaines de mètres en amont.

« On va s'approcher de leur campement, par le côté ; je préfère observer la situation avant de me manifester. On ne sait jamais... »

Sur leur gauche, ils entendirent soudain un hennissement. Berthier prit la main d'Isabelle et ils s'approchèrent en silence, le corps fléchi. Devant eux, ils virent les trois chevaux, équipés de leur selle d'apparat, ornée de tissus dorés. Un feu de camp faisait briller les clous d'argent et les paillettes. Les flammes projetaient la silhouette géante du gardien contre la falaise. Il était seul, habillé de blanc, pour la fête.

Berthier et Isabelle étaient à plat ventre sur le calcaire encore chaud. Les chevaux montraient des signes d'agitation et l'homme avait visiblement de la peine à les calmer. Au loin, ils entendirent des bruits de pas : Abdelkader et son compagnon approchaient du bivouac. Le gardien commença à désentraver les bêtes, leur parlant d'une voix apaisante. Il releva la tête et fit un signe de bienvenue aux nouveaux arrivants. Il prit quelques

secondes pour donner l'accolade à ses compagnons, oubliant les chevaux.

C'est alors que tout bascula, sous les yeux ahuris de Berthier et de sa compagne. L'étalon se mit à ruer en hennissant de colère. Il bondit sur la croupe de la jument, en la mordant cruellement au cou. L'animal hurlait de douleur, une large plaie ouverte sur le côté. Les deux chevaux tournaient sur la piste, en ruant des quatre fers.

Soudain, la jument piqua un galop vers l'aval, en direction d'Amougner. L'étalon la suivait de près, échappant à tout contrôle. Impuissant, Berthier vit les deux bêtes disparaître derrière un éperon rocheux. Il comprenait maintenant : la blessure au bras du vieux ! Cette impression de déjà vu... une malédiction ? Un mirage prémonitoire ? L'atmosphère délétère du village effondré ? Il perdait la tête... Le cheval fou et la blessure avaient pris une signification précise. L'événement scellait désormais leur sort, jusqu'au bout de cette folle randonnée. Il se tourna vers Isabelle :

« Maintenant tu peux prier ! Demande à ton Dieu qu'il nous ramène les chevaux ; c'était notre seule chance de fuite ... Nous sommes maudits... »

Isabelle avait le corps secoué par les sanglots. Elle balbutiait :

« Je ne peux pas aller plus loin... cette épreuve est trop dure... depuis deux semaines nous sommes descendus en enfer. Ces montagnes sont diaboliques... Il n'y a pas d'amour ou de compassion ici... le ciel est muet ; Il nous a abandonnés ! »

Un cavalier avait essayé de rattraper les chevaux, il revenait bredouille. Il leur faudrait des heures pour rejoindre leurs bêtes avec le cheval restant. Et d'ici là...

Berthier s'approcha du bivouac, il marchait lentement, comme à regret. Il salua :

« Salam aleikoum », qu'allez vous faire maintenant ? »

Le vieux avait le visage triste ; il fit un geste fataliste de la main :

« Dieu l'a voulu, vous ne nous accompagnerez pas à Tounfit. Nous irons à pied, pendant que Youssef tentera de récupérer l'étalon et la jument avec le troisième cheval. Vous êtes trop épuisés pour nous suivre à pied ! Nous marcherons très vite... sinon, ils nous rattraperont. Sans armes, nous ne pouvons rien ! Maintenant, vous appartenez de nouveau à Hussein et à ses hommes. Qu'Allah soit avec vous ! Les Sahraouis traitent bien leurs prisonniers... »

Berthier savait que le chef serait fou de colère. Il n'y avait aucun sens moral chez cet homme, qui avait appris à tuer sans état d'âme. Hussein livrait un étrange combat. Ses motivations étaient troubles.

La lune était descendue sous l'horizon, et le plateau glissait peu à peu dans l'obscurité. Les Aït Oudinar avaient repris la piste, à pied, en direction de Tounfite ; ils marchaient rapidement et leurs silhouettes blanches, fantomatiques, disparurent dans le relief karstique. Les deux fuyards se retrouvèrent seuls, accablés par le déroulement imprévu des événements. Leurs ravisseurs n'allaient pas tarder, et il était inutile de tenter d'affronter le désert sans vivres et sans eau.

Une pâle lueur montait dans le ciel, effleurant le plateau calcaire qui sortait lentement du néant. Un vent chaud s'était levé, annonçant une nouvelle journée étouffante. Au loin, en direction du village troglodyte, un bruit de course parvint aux oreilles de Berthier. Ils étaient sur leur trace, la voix rauque du chef lui parvenait distinctement, dictant des ordres.

Le cauchemar prenait forme : les hommes voilés s'étaient arrêtés, menaçants, leurs armes braquées sur le couple sans défense. Hussein s'approcha de Berthier qui s'était levé péniblement, la gorge sèche ; à deux pas de lui le chef sortit son revolver et le pointa sur le front de l'otage. Il allait tirer, le jeune homme lisait une froide détermination dans son regard. L'autre ravisseur prononça quelques paroles rapides. Hussein hésita, baissa son arme et, vif comme l'éclair, porta un coup de crosse violent sur la tempe de Berthier. Un voile rouge passa devant ses

yeux, et il s'effondra comme une masse aux pieds de son bourreau.

Il reprenait conscience progressivement ; le paysage était maintenant éclairé par le soleil du matin. Il avait la tête lourde et un goût de sang dans la bouche. Ses mains étaient liées ; Isabelle étendue à côté de lui ; ils l'avaient aussi frappée. Son visage était tuméfié, elle avait les yeux grands ouverts, sans expression. Elle sortait lentement de sa léthargie ; elle articula quelques mots d'une voix hésitante :

« La grotte... nous l'avons fait... libres, nous sommes libres... pas d'autre chance... je veux revoir mon père... il est mort, n'est-ce pas ? Son cœur est faible... je respire la mort, je la sens, elle est sortie du village... pour nous... espérer encore... »

Berthier regarda la jeune femme avec pitié. L'espoir était un luxe qu'ils ne pouvaient plus se payer. Il voulait oublier ce mot qui faisait mal. Ils devaient continuer à vivre, mais sans regarder en avant. Il était dangereux d'espérer : quelque part l'illusion de la liberté pouvait ronger le moral d'un être. Le réveil était toujours brutal. Mieux valait se fondre dans la réalité, faire corps avec l'hostilité des hommes et de la montagne. La révolte avait des limites ; ici elles étaient dépassées. Le temps de la résignation était venu.

À quelques mètres, le Reguibat montait la garde, assis sur ses talons, le regard fixé au niveau de l'horizon. Hussein avait disparu, il devait être sur la trace des cavaliers berbères.

Berthier leva la tête et regarda le bleu profond du ciel. Il eut un instant l'impression d'avoir en face de lui un écran noir, le bleu avait disparu. Il avait longtemps cru que le ciel cachait l'espérance ultime, le monde des dieux régnant dans l'azur, écartant les nuages pour mieux observer l'humanité et ses dérapages. Il avait appris, plus tard, que le ciel était vide ; derrière cette pellicule gazeuse commençait le noir de l'espace, un infini stérile. Il avait alors compris que le monde des hommes

était son seul refuge, là où la solidarité remplaçait l'espoir. Mais maintenant...

Un bruit de pas lui fit tourner la tête : Hussein était de retour ; sa maigre silhouette cachait le soleil. Il déroula son chèche et s'adressa aux otages :

« Allah est grand ! Vous pas réussir échapper. Vous naïfs, les roumis. La prochaine fois, je tue. Nous faire libérer les nôtres, eux aussi ils souffrent. À Kenitra, on torture dans la prison ; des hommes mourir de faim. Les Occidentaux savoir, mais ne font rien ; ils écoutent le Palais. »

Berthier se leva avec peine ; il était pris de vertiges et sa blessure le faisait souffrir. Il aida Isabelle à se mettre debout, malgré ses mains liées.

Sur la piste, ils furent surpris par la chaleur, le soleil montait dans le ciel.

Ils arrivèrent au sommet du sentier. La descente était périlleuse et le Reguibat dut soutenir Isabelle qui avait de la peine à garder son équilibre. Après une demi-heure entre terre et ciel, Berthier posa avec soulagement les pieds dans le lit de l'oued.

Devant la caverne, les mules attendaient, prêtes au départ. Delteil et Ahmed étaient assis à l'ombre de la paroi, sur une plate-forme sableuse, les mains liées. Delteil sursauta lorsqu'il vit les deux otages épuisés s'affaler près de lui. Son visage était bouleversé, la surprise lui coupait le souffle. Il remarqua la blessure de Berthier, et la joue enflée d'Isabelle qui tournait au rouge-violacé.

« Comment ont-ils fait pour vous rattraper ? Je ne vous ai pas entendus sortir de la caverne. Tout s'est bien passé pourtant ! Ils se sont aperçus de votre disparition à l'aube seulement. Vous devriez déjà être hors d'atteinte ! »

En quelques mots, Berthier fit le compte rendu des événements, où l'imprévu avait joué un rôle majeur. Il avait suffi d'un cheval fou pour faire échouer leur tentative.

« En tout cas, ils vous ont bien arrangés. Hussein est une brute ! Il faudra trouver la force de continuer, il y a deux à trois jours de marche jusqu'à la vallée du Ziz ! »

*

La caravane avait emprunté un sentier le long de la rive droite de l'oued. Derrière eux la caverne, avec son douar enfoui, avait disparu ; elle gardait son mystère. La source leur avait sauvé la vie, mais le mauvais sort, prédit par la sorcière, les poursuivait désormais.

Isabelle était montée sur une des mules, trop faible pour suivre à pied ; elle s'accrochait au cou de l'animal, le corps penché sur l'encolure.

Hussein ordonna un arrêt au milieu d'un petit défilé. Delteil s'allongea à côté de son ami, une bouteille d'eau à la main.

« Isabelle a bu un litre, je crois qu'elle a de la fièvre. À ton tour ; bois lentement. Je vais nettoyer ta blessure. Heureusement il n'y a rien de cassé.

— Merci, j'ai envie de vomir. Ma tête est grosse comme un ballon. Où nous emmènent-ils ?

— Je pense qu'ils veulent remonter l'oued jusqu'à la piste du djebel Ayachi. C'est le seul endroit, à trois kilomètres d'ici, où le sentier rejoint le lit de la rivière. »

Ils longèrent l'oued jusqu'en fin d'après-midi. Après le défilé, le plateau reprenait, monotone ; une végétation encore rare mettait un peu de couleur dans le gris du désert. L'ombre de la caravane s'allongeait sur le sol. L'oued, moins profond, serpentait à quelques mètres sous leurs pieds.

Plus loin, le sentier descendait en pente douce sur le lit de la rivière.

« Nous dormir dans l'oued, le sable est tendre. Demain nous être au djebel. Il y a beaucoup d'eau. »

Les Reguibat étaient déjà en train de préparer un feu avec quelques racines de genévrier empruntées aux maisons du douar. La source était tarie, mais leur réserve en eau était suffisante. Quelques buissons de laurier poussaient sur la banquette sableuse.

À la tombée de la nuit, Isabelle avait un peu récupéré. Un vent frais, bienvenu, soufflait sur le bivouac. Delteil montra le ciel :

« Le temps est en train de changer. Il fera moins chaud demain. La marche sera supportable. »

Après le repas, Hussein et deux de ses hommes entamèrent une longue palabre ; ils ne semblaient pas d'accord sur la suite des événements. Le troisième Reguibat montait la garde à une dizaine de mètres, sur l'autre rive. Le canon de son fusil jetait parfois des éclairs de lumière, reflétant les flammes du feu de camp.

Berthier s'étendit sur le sable tiède, sa tête reposait sur une pierre plate. Ils étaient comme des naufragés à la recherche d'une terre d'accueil. Cette dérive n'en finissait pas, et Berthier avait l'impression que le monde les oubliait. Dans le fond, leur enlèvement ne devait pas mobiliser les foules. Pour les responsables politiques ils ne représentaient que peu de chose ; leur valeur marchande était pratiquement nulle. Hussein aurait dû s'attaquer à de plus gros poissons !

Le sommeil lui tomba dessus, brusquement, mettant fin à ses réflexions. Ahmed lui avait glissé une vieille couverture de l'armée, pliée sous la nuque. Il fut réveillé plusieurs fois dans la nuit par une forte douleur à la tête ; la fièvre lui provoqua des cauchemars. La lune en décroissance arrosait le paysage de sa lumière sinistre. L'oued, pavé de gros galets, ressemblait à un linceul de pierre qui s'étirait à la surface du plateau.

Au matin il fut réveillé par un bruit de casseroles. Les Reguibat avaient ranimé le feu, ils préparaient le déjeuner : une portion de riz avec une cuillère de confiture.

Le ciel était voilé et la température clémente. Un léger brouillard recouvrait le plateau. On ne voyait plus la montagne.

Au moment du départ, Delteil remarqua :

« Un peu de pluie nous ferait du bien. Mais ici on ne sait jamais... »

Ils traversèrent la rivière à sec et s'engagèrent sur la piste muletière, en direction du djebel. La nature du sol avait changé : devant eux s'étendait une grande plaine d'alluvions. Ils marchaient sur un terrain graveleux, instable. Des lichens et quelques plantes désertiques recouvraient cette steppe aride.

Le brouillard s'était épaissi, le soleil n'était plus qu'une boule blanche, cotonneuse. Berthier et Delteil marchaient côte à côte. On leur avait délié les mains. Isabelle se tenait droite sur sa mule. Berthier lui fit un petit signe d'encouragement.

Ils avaient franchi le cap de la peur ; ils réagissaient plutôt par instinct, comme des bêtes prises au piège. Berthier regarda son ami. Il n'était plus que l'ombre de lui-même ! Ses joues creuses et ses yeux fiévreux témoignaient des souffrances qu'il avait endurées. Berthier se caressa la barbe. Il pensa qu'il ne valait guère mieux. Ses longues jambes, douloureuses, le portaient à peine. Il regarda son jean crasseux et sa chemise trouée, tachée de sang.

Ahmed l'inquiétait avec ses pieds blessés. Un des orteils avait gonflé, il présentait une vilaine couleur violette. Le risque d'infection était évident. Delteil avait exigé qu'il se repose sur le dos d'une mule ; Hussein ne voulait rien entendre.

« Ce chien marcher comme les autres... Sinon, lui comme le moghasni... »

Finalement, à force d'insister, le chef se laissa convaincre. Le pauvre Ahmed épuisé, les traits tirés, crispés par la douleur, se retrouva sur une des bêtes.

Vers midi, ils firent une halte. La brume s'était levée. Ils étaient maintenant au centre d'une grande vallée plate, limitée au sud par un massif montagneux peu élevé, découpé par de nombreux ravins. Au nord, le djebel Ayachi, tout proche, était

couronné par une écharpe de gros nuages noirs. Des lambeaux de ciel bleu apparaissaient, çà et là. « Nous camper dans la montagne. Il y a une source. L'eau couler en haut de la falaise. »

Les Reguibat avaient rassemblé les mules, et la petite troupe s'ébranla, dans le désordre, lamentable. Berthier marchait à côté de la monture d'Isabelle. Elle lui racontait des souvenirs d'avant, lorsqu'ils étaient libres. Elle parlait, avec une voix sans timbre, comme dans un songe. Sa vie aux Aït Bou Guemès l'avait marquée. Elle avait compris que son discours teinté d'évangélisme n'avait aucune place chez ces montagnards peu pratiquants, attachés à la terre et à leurs traditions. Les femmes ne l'écoutaient pas ; elles riaient. Les enfants s'accrochaient à sa chemise ; elle cherchait à les embrasser, vite conquise... Maintenant, elle vivait en images, oubliant le décor...

En fin de journée, ils arrivèrent à proximité du djebel. Ils longèrent le pied de la falaise qui s'élevait haut dans le ciel. Le sommet était invisible. Quelques buissons d'épineux secs leurs griffaient les jambes. La montagne se refusait, ils avaient l'impression d'entrer dans un domaine interdit.

Soudain, avec le soleil couchant, ils découvrirent l'entrée de la gorge, une cicatrice noire qui coupait la montagne. Le sol était recouvert de sable blanc, avec de rares galets patinés d'ivoire. La marche sur cet ancien lit d'oued était silencieuse. Il faisait de plus en plus sombre, mais la lumière mourante du ciel se réfléchissait encore sur le sable. Berthier avait l'impression d'avancer au milieu d'une cathédrale. Le djebel se refermait sur eux.

La source était là, au cœur de la montagne. Après quelques minutes de marche ils virent le filet d'eau qui sortait d'une fente de la falaise, à dix mètres du sol.

« Nous dormir ici, personne ne venir. Allah être avec nous ! »

Berthier s'assit à côté d'Isabelle sur le sable frais. Delteil avait aidé Ahmed à descendre de sa monture, le chauffeur souffrait toujours de son pied blessé.

Dans la nuit, les flammes du feu de camp embrasèrent les parois du canyon. Ils étaient, comme beaucoup d'autres fois... combien de fois ?... rassemblés autour d'un foyer éphémère. Berthier ne savait plus ! « Bientôt, vous libérés. Vous comprendre ; nous obtenir la libération des combattants... des martyrs de la cause, des gens du Sud. Si vous obéir... pas de nouvelle évasion... vous bien traités, sinon... »

Berthier avait pourtant la désagréable impression que leur ravisseur cachait quelque chose. Dans sa bouche les mots sonnaient faux ; dès le début, il répétait toujours le même discours, comme une leçon apprise...

Etendu sur le sable humide, Berthier cherchait le sommeil. Au-dessus de lui, le ciel apparaissait comme une longue bande lumineuse, entre les deux lèvres de la montagne. Il voyait passer des nuages qui filaient vers le sud, effaçant la clarté des étoiles. Autour de lui les otages étaient déjà assoupis. À son tour, les paupières lourdes, il s'enfonça dans l'inconscience, bercé par le bruit de la cascade. Il fit des rêves étranges, la cité troglodyte le hantait. Les deux Berbères, en habit de cérémonie, portaient son corps en direction d'une ancienne maison. Dans le jardin, une fosse était ouverte, peu profonde, à côté des parents de Youssef. Ils avaient emballé sa dépouille dans un drap blanc. Deux pierres plates attendaient, posées à côté de la tombe. Ils déposèrent son corps au fond du trou, et il sentit le contact froid de la roche sur son dos.

Il se réveilla en sursaut, le coeur battant ; le bruit de la source le rassura. Il s'assit et regarda la sentinelle adossée au mur du canyon. L'autre lui fit un signe d'apaisement, ses yeux noirs brillaient entre les plis du chèche qui cachait son visage.

Il retomba dans un sommeil agité. Devant lui, Hellena faisait des signes désespérés pour lui expliquer quelque chose. Il essaya de lui parler, mais sa langue était toujours paralysée. Elle avait grossi au fond de sa bouche et ne lui appartenait plus. Hellena lui tournait le dos ; il regardait ses longs cheveux châains qui flottaient au vent. La jeune femme courait dans le canyon,

éclairé par une forte lumière rouge ; des gouttes de sang suintaient le long des parois. Sur le sol, le sang reflua vers Berthier, son corps trempait dans le liquide.

Il eut un frisson et se réveilla. Le jour s'était levé et une lumière glauque s'infiltrait dans le défilé. Il pleuvait et les habits de Berthier étaient humides. La température avait chuté ; il sentit le froid de la montagne qui le pénétrait. Ses mains étaient glacées.

Delteil faisait des mouvements des bras et des jambes, pour se réchauffer. Décharné, le teint pâle, il avait l'air d'un pantin désarticulé. Les autres étaient assis autour du feu, grelottant. Isabelle avait les cheveux trempés ; ils pendaient lamentablement autour de son visage émacié. Hussein s'approcha avec des galettes de pain sec à la main :

« Faire frais aujourd'hui... vous marcher vite. Nous aller dans nouveau camp nomades. Eux attendre... après, col de Jaffar, demain... »

Les chouaris étaient installés sur le dos des mules, qui renâclaient. Les bêtes avaient faim.

Dehors, ils furent surpris par un vent violent. Le défilé, derrière eux, n'était plus qu'une fente sombre, entaillant le flanc de la montagne. Sous les nuages bas, la vallée avait une apparence sinistre. Une maigre végétation colorée en gris vert, subsistait dans l'éboulis. De rares buissons étendaient leurs bras maigres et noirs, secoués par les bourrasques.

Ils durent contourner quelques gros blocs de calcaire tachés de pluie. Ensuite, la piste suivait le centre de la vallée, en direction de l'est. Ils eurent un peu de peine à la repérer, un léger brouillard recouvrait la steppe désertique. Hussein avait retrouvé un des redjems qui jalonnaient le sentier muletier. Quelques crottes gorgées d'eau indiquaient que la piste était souvent empruntée. Delteil montra les déjections du doigt :

« Les nomades ne sont pas loin. Il n'y a pas beaucoup d'herbe, pourtant... »

La pluie avait redoublé de force, le tonnerre grondait sur le djebel ; de grosses gouttes, déviées par un vent violent, mitraillaient la petite troupe. Berthier se protégeait tant bien que mal le visage, avec une écharpe en lambeau, récupérée dans un chouari.

Ils marchèrent une partie de la matinée sous les rafales humides. Vers midi le vent faiblit et le brouillard se dissipa lentement, remontant vers le ciel. Devant eux, l'extrémité du djebel Ayachi barrait la vallée. Le col de Jaffar était encore dans la brume. Derrière, la descente sur la vallée du Ziz les attendait, peut-être une dernière étape avant la liberté...

À quelques centaines de mètres, des tentes étaient posées sur le sol caillouteux. Un léger gazon, vert tendre, poussait entre les pierres et des touffes d'herbe à chameaux sortaient du sol aride. Ils s'arrêtèrent devant deux vieilles femmes en train de rouler le couscous. Une troisième, plus jeune, tenait un tamis en bois à la main. Elle parut effrayée lorsqu'elle vit les hommes armés. Hussein prononça quelques paroles qui se voulaient rassurantes...

Les deux vieilles souriaient, peu impressionnées. Elles étaient vêtues de noir, un foulard coloré autour du front. D'anciens tatouages bleuâtres, presque effacés, marquaient leurs joues ridées. L'une d'elles portait un collier d'ambre, qui lui battait la poitrine, au rythme de ses mouvements...

À son tour, Delteil salua les trois femmes, puis il se tourna vers Berthier :

« Nos ravisseurs étaient attendus. La jeune fille est nouvelle dans la vallée, elle est craintive. Mais les deux vieilles connaissent Hussein. Avec l'aide de la tribu, elles ont stocké du fourrage pour nos bêtes. Les hommes sont redescendus vers Sidi Hamza ; demain c'est le jour du souk. »

Une des femmes s'était approchée d'Isabelle ; elle la prit par la main et lui caressa le visage. La vieille lui parlait dans son dialecte, des mots hachés avec une voix criarde, sa bouche noire, édentée, ouverte contre l'oreille de la jeune femme. Isabelle lui

répondit, en hésitant sur les mots ; l'autre parut surprise. Elle caressait maintenant ses mèches blondes, en murmurant des paroles douces. Ahmed s'était approché, grimaçant de douleur :

« La vieille trouve que tu as l'air malade. Elle va te donner à manger et te soigner avec des herbes. Ici elles connaissent le secret des plantes. Je vais lui demander un emplâtre pour mon pied... »

Depuis leur arrivée, le soleil revenu, réchauffait le fond de la vallée inondée par l'orage. Une vapeur humide montait du sol, autour des tentes qui fumaient.

À cet instant, Berthier entendit un bruit de pas réguliers, métallique, qui s'approchait du campement. Une mule trotta sur la piste, ses sabots chassaient des petits cailloux sur les côtés du chemin. La mule était chevauchée par un homme noir, curieusement vêtu. Il portait le rezza de tissu blanc, roulé autour de son crâne rasé, à la mode berbère, ainsi qu'une vieille veste de l'armée française, avec des boutons en cuivre, luisant au soleil. Il avait enfilé un sarouel de toile, gris de poussière, qui s'arrêtait aux genoux. Il cachait ses pieds nus dans une paire de babouches jaunes, usées par les intempéries. Sur sa monture, des articles divers et variés étaient grossièrement liés avec une corde en chanvre : des casseroles, un parapluie ainsi qu'un nécessaire de cuisine ; les deux choiris contenaient des tissus et des tapis de prière, ainsi qu'une malle en tôle remplie de produits mystérieux, jalousement conservés !

Ahmed avait levé la tête, il fit un grand sourire au nouvel arrivant qu'il avait reconnu :

« Salam aleikoum, labès. » Que la paix et la santé soient sur toi et sur ta famille ! Je suis content de te revoir, Sidi Larbi ; ça faisait longtemps...

— Que la paix soit sur toi, Ahmed, que fais-tu ici avec ces roumis ? Pourquoi ces gens du Sud sont-ils armés ? La guerre est finie, « El-hamdou lillah ! »

En quelques mots, Ahmed lui expliqua la situation. Hussein et ses hommes s'étaient approchés ; ils saluèrent le Noir qui fit

un geste bref de la tête ; il descendit de sa monture sans faire de commentaires ; il avait appris la discrétion. Hussein prononça quelques mots, il semblait contrarié : « Sidi Larbi vendre tout ; lui un peu Marabout ; il visite les camps, les nomades et les douars ; si vous avoir des dirhams, vous pouvoir acheter du savon ou du tabac... mais lui pas avec nous... » Delteil acheta du savon de Marseille et Berthier une longue pièce de tissu léger. Il avait besoin d'un chèche pour se protéger le crâne et ses paupières, rougies par le vent. Il retira quelques billets de sa poche secrète. Son faux passeport était toujours en place, un peu défraîchi. Il le regarda avec nostalgie...

Il eut un sourire amer : le Venezuela, terre promise, lui échappait. Restait ce passeport, encore humide de la pluie du matin. Un document inutile, il ne craignait plus l'Organisation. Le danger était maintenant quotidien, chaque jour était gagné sur la mort !

Les ravisseurs s'occupaient des mules ; elles avaient mangé le fourrage apporté par les nomades, et plusieurs sacs d'orge. Les bêtes, entravées, tournaient maintenant autour des tentes, broutant un peu d'herbe sauvage. Elles avaient bu dans un petit bassin, aménagé devant la source d'eau froide, qui jaillissait de la falaise, à une centaine de mètres derrière le campement.

Ahmed fumait, le corps au soleil, les jambes nues. Il aimait le tabac fort. Le chauffeur se massait les pieds en faisant la grimace. La fièvre était tombée, mais la blessure de l'orteil avait une vilaine apparence. Berthier s'assit à côté de lui :

« Il te faudrait une bonne dose de pénicilline ; l'infection va gagner du chemin. »

Il tâta sous les bras du malade ; les ganglions étaient déjà gonflés et douloureux.

« Sidi Larbi va me donner une pommade. Mais je préfère les plantes des vieilles, elles savent ce qu'elles font. J'ai déjà bu une infusion ; la fièvre a baissé.

— Il faudrait que tu manges quelque chose ; on crève tous de faim.

— Oui, elles préparent un couscous géant pour ce soir et Sidi Larbi va sortir quelques conserves de sa cantine. »

Sidi Larbi avait laissé sa mule trotter autour du campement. Elle broutait le maigre gazon qui poussait près de la source. Le colporteur échangea quelques mots avec un Reguibat, appuyé sur son arme, puis se dirigea vers le point d'eau, d'un pas rapide. Il s'assit à côté de Delteil.

Sidi Larbi avait le visage encore jeune, mais ses mains trahissaient un âge avancé. Ses yeux brillaient de malice ; il gardait un éternel sourire. Le contraste, avec sa voix grave, surprit Berthier :

« Je connais votre situation. J'aimerais vous aider ; j'ai appris le français dans mon village. Soyez prudents : les militaires vous attendent depuis plusieurs jours sur la route de Midelt, dans le ksar fortifié, au-dessus de l'oued. Le colonel n'est pas commode ; ils ont déjà intercepté un commando sahraoui, à côté d'Anoual, dans le Rekkam. On ne les a plus jamais revus. L'armée n'a pas l'intention de négocier... »

Berthier eut un frisson. Ils n'étaient pas encore sortis d'affaire. Delteil s'était levé, tournant le dos au campement nomade. Il s'essuya le front d'un geste machinal :

« Merci, Sidi Larbi, nous serons vigilants, mais je ne comprends pas l'attitude des militaires. Nous sommes en danger permanent, et la pression médiatique doit jouer en notre faveur. Un échange de prisonniers est la meilleure solution ; la seule en fait ! »

Il y eut un instant de silence. Berthier trempa une main dans l'eau glacée. Il regarda avec surprise sa peau crevassée, noircie par le soleil. Cette main lui était étrangère, comme la vallée et les trois tentes accrochées comme des pieuvres à cette terre ingrate. Il sentait qu'un traquenard se refermait sur eux ; il désespérait de son impuissance.

Le Noir avait raison, ils devaient se méfier de tout le monde.

Au fond de la vallée, les femmes avaient rassemblé leur troupeau, de jeunes chameaux au poil brun, le jarret musclé, avec des petits sabots bifides bien adaptés aux pistes

caillouteuses de l'Atlas. En automne ils retrouveraient les vastes hamadas du Sud, où l'herbe était rare.

La grande tente servait de salle à manger et de salon. Des tapis colorés et des nattes en alpha étaient posés à même le sol. Quelques coussins rebondis complétaient le mobilier. On mangeait assis à terre ou éventuellement couchés. Sidi Larbi avait apporté une lampe à carbure, qu'il fixa à un pieu, au milieu de la tente. Le sifflement du gaz effraya les femmes, mais le Noir gratta une allumette et une belle flamme blanche éclaira les visages.

La lumière blanche blessait les yeux fatigués de Berthier. Derrière le halo de la lampe il vit les vieilles qui s'avançaient, portant deux grands plats de noyer remplis de couscous fumant. La jeune fille posa un bol de beurre rance à côté des plats. Les vieilles avaient quand même rajoutés des légumes, mais il n'y en avait pas pour tout le monde.

Ahmed se servait déjà avec trois doigts ; il avala une grosse boulette huileuse qu'il avait confectionnée avec dextérité. Les autres jouaient de la cuillère, ils n'avaient pas mangé depuis le matin. Hussein et ses hommes se servaient en silence, sans hâte. Ils étaient habitués à manger peu ; dans le Sud la nourriture était rare.

Berthier regardait les femmes qui débarrassaient les plats, vidés de leur contenu.

« Quand je pense que des gens paieraient cher pour vivre ça ! Nous avons même des guides bénévoles. Il est vrai que nous ne sommes pas sûrs d'arriver à bon port, nous n'avons pas d'assurance. Et ils ne nous laissent pas le choix de la destination ... »

Il regarda son ami qui trempait une tranche de kesra dans son verre de thé.

« Georges, je suis inquiet pour Hellena, elle doit nous croire morts. Comment vivent-ils les nouvelles là-bas ? Je pense aussi à ma mère, elle n'a plus toute sa tête. Elle ne doit pas

comprendre ce qui nous arrive ! Tu as encore de la famille en France ? »

Delteil était très discret sur sa vie en Europe, et personne ne le poussait vraiment à faire des confidences. Berthier savait qu'il vivait en célibataire au Maroc, les femmes ne l'intéressaient pas. Il payait une bonne pour faire son ménage, une vieille au caractère difficile. Il se consacrait entièrement à son travail.

Les femmes s'étaient retirées ; elles mangeaient dans leur tente, après les hommes. C'était dans l'ordre des choses et personne n'y trouvait à redire. Delteil fit un geste dans leur direction :

« Et encore, elles ont de la chance ! Ces femmes sont libres et respectées dans la tribu. »

Il était tard et les otages se retrouvèrent seuls dans la grande tente. La lampe était éteinte et deux bougies éclairaient faiblement leur prison de toile. Un des Reguibat était posté près de l'entrée, l'arme posée sur les genoux. Il fumait une cigarette et leur tournait le dos. La fumée bleue pénétrait dans la tente, en légères volutes, chargées d'une odeur âcre. Le tabac de Sidi Larbi n'était décidément pas de très bonne qualité !

Ahmed et Isabelle s'étendirent sur une des nattes, la tête reposant sur les coussins brodés. Isabelle avait bandé le pied du chauffeur, qui souffrait moins. Les femmes avaient appliqué un emplâtre verdâtre, nauséabond, sur la plaie purulente. Berthier s'allongea à son tour, la tête calée par un des coussins, qui dégageait une odeur de plantes sauvages.

Il avait de la peine à trouver le sommeil, à cause d'une migraine tenace. Dans deux jours, ils seraient peut-être libres ! Une fois de plus, un espoir insensé prenait naissance dans son ventre et remontait dans son torse, le long de ses membres, comme une onde : il fallait compter avec la pression de l'opinion, en Europe. Les ambassades leur étaient évidemment favorables ; elles pouvaient infléchir la position des militaires et du Palais...

Apaisé, il plongeait dans un sommeil profond. Un léger courant d'air faisait onduler la toile de tente. On entendait le bruit de mastication des dromadaires qui rumaient, les yeux dans le vague, brillant au clair de lune.

*

Le lendemain matin, la colonne s'engagea sur le sentier du col de Jaffar. La montée était raide ; ils étaient comme accrochés au flanc de la montagne, et les otages devaient parfois s'aider de leurs mains. Les bêtes refusaient d'avancer dans les passages les plus durs. Les ravisseurs poussaient alors l'animal récalcitrant, qui glissait de ses quatre fers sur les dalles lisses. Un vent frais soufflait sur la caravane. La marche était rendue plus facile, mais la pente était épuisante. Isabelle était à bout de souffle, la peau de son visage tournait au rouge vif. Berthier et Delteil soutenaient Ahmed sous les aisselles, afin de lui permettre de franchir les difficultés du sentier.

Un des Reguibat était resté derrière eux. Les hommes devenaient agressifs, la fin du parcours était pour bientôt ! Il s'impatientait, les harcelant en arabe, d'une voix haut perchée, désagréable. Ils reprirent leur marche hésitante.

Après un virage, la pente du sentier s'atténuait progressivement. Une couche sableuse recouvrait le sol, rendant la marche plus facile. Ahmed s'installa confortablement sur sa mule, il remercia les deux amis d'un geste.

Ils étaient encore à mi-distance du col, qui culmine à plus de deux mille mètres. La piste était jalonnée de taillis verdoyants et, de place en place, les premiers chênes rouvres élançaient leurs formes élégantes vers le ciel. Plus haut, la forêt commençait, jetant une ombre propice sur la caravane. Ils s'arrêtèrent près d'une petite source pour faire boire les mules. Berthier grilla une cigarette, en regardant le paysage.

Vers l'ouest, la cime du djebel Ayachi se perdait dans une brume violette. La vallée des nomades, inondée de soleil, avait pris une teinte dorée, avec quelques plages vertes, rassurantes. Il repéra une dizaine de points noirs qui se déplaçaient lentement, en direction du djebel. Les dromadaires, entravés, étaient laissés en semi-liberté. Le soir il fallait les rassembler, et les ramener au campement. C'était le travail des femmes et des enfants.

Au-dessus de lui, les grands arbres bruissaient, parcourus par un vent léger. Isabelle lui montra un rameau de chêne, aux feuilles finement découpées. Une grappe de glands, un peu jaunis, garnissait une extrémité de la branche.

« En automne les feuilles du chêne rouvre prennent une belle teinte rousse ; elles restent sur l'arbre une partie de l'hiver. Cette forêt est superbe, elle s'étend jusqu'au col. En d'autres circonstances, j'aurais apprécié cette matinée... »

La jeune femme s'appuya sur un tronc rugueux, le regard mélancolique.

En début d'après-midi, ils arrivèrent au col ; un vent froid balayait la piste et faisait chanter la cime des arbres. La forêt était plus clairsemée, et la vue sur le cirque de Jaffar dégagée. Quelques vieux cèdres dominaient les pentes boisées, tels des gardiens éternels, sentinelles de ce lieu enchanté ! Au-dessus du col, des azibs en pisé étaient accrochées à l'éboulis. Elles abritaient les nomades à la saison d'hiver. Pour l'instant ces abris précaires étaient inhabités.

« Nous faire un arrêt. Vous manger des conserves, avec une galette de pain. Demain soir nous avoir des vivres... »

L'entrée du refuge était protégée par une lourde porte en bois grossièrement équarri. À l'intérieur, le sol était en terre battue. Un kanoun et une vieille bouilloire cabossée, noircie par l'usage, gisaient abandonnés dans un coin de la pièce. Une odeur animale les saisit aux narines. Il faisait sombre ; seule une faible lumière pénétrait par une petite ouverture dans la paroi, protégée par un grillage grossier. Un air humide circulait le long des murs. Les ravisseurs avaient apporté une caisse métallique

contenant les vivres de la journée. Chacun se servit au mieux. De l'eau chauffait sur un petit butane.

Berthier regarda sa montre : déjà 14 heures. Sidi Larbi lui avait fait cadeau de la montre-bracelet, avant leur départ. Il lui avait dit :

« Elle te portera chance ; quand tu liras l'heure, tu penseras à moi ! » Il avait voulu payer la montre, mais le Noir insistait, avec un air énigmatique. Au moment de quitter les otages, il leur avait donné l'accolade, de la tristesse au fond des yeux.

Maintenant, Berthier suivait la course de l'aiguille des secondes ; le mouvement régulier du mécanisme avait quelque chose de rassurant. Il ne pourrait rien lui arriver tant qu'il porterait ce bracelet. C'était le message du colporteur. Il pouvait aussi lire la date du jour : on était le 30 août.

Après avoir bu son thé, il ressentit une violente douleur à l'estomac. Il se plia en deux, avec une forte envie de vomir. La nausée persistait, des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Il se leva et fit quelques pas. Après plusieurs minutes, il se sentit mieux. Dehors les Reguibat rassemblaient les mules entravées. Les bêtes trépignaient d'impatience en martelant le sol avec leurs sabots. Un vent froid montait du fond de la vallée, depuis la sortie inférieure du cirque, où commençait l'étroite gorge de Jaffar.

Hussein avait pris la tête de la petite troupe ; il montra le creux de la vallée boisée d'un geste du bras :

« La descente difficile. Vous marcher lentement. Le soir nous bivouaquer à l'entrée des gorges. »

Le sentier du col serpentait en pente douce, à travers la forêt de chênes. Le soleil était tamisé par la haute futaie. Des cèdres centenaires étendaient leurs branches, comme des bras protecteurs, jusqu'au sol, recouvert de fines aiguilles vertes.

Les mules s'engageaient, le corps incliné vers l'avant, freinant des quatre membres sur la roche glissante. Ils traversèrent une clairière inondée de soleil. Une odeur de résineux monta jusqu'à eux, apportée par la brise qui agitait les

ramures des arbres, comme un appel vers les sous-bois mystérieux.

Des corbeaux s'envolèrent, dérangés par leur passage. On entendait le glissement feutré de l'air, sur leurs ailes luisantes. Le cri sinistre des oiseaux résonna dans le cirque sauvage, privé de toute présence humaine, le long des pentes inhospitalières.

Depuis quelques minutes Berthier sentait une douleur sourde lui crisper à nouveau l'estomac. Ses jambes étaient molles et une forte envie de vomir l'avait repris. Delteil regardait son ami, avec inquiétude :

« Tu vas mal, Pierre. Il faudra que tu consultes rapidement un médecin. Ils vont te soigner à Midelt... »

— Inutile, Hussein ne nous lâchera pas. Mon problème : c'est le manque de nourriture, la déshydratation et le reste... La crise va passer, je dois m'arrêter quelques minutes... »

Delteil appela Hussein qui se retourna brusquement, aux aguets. Delteil expliqua le problème de son compagnon. Berthier était assis au bord de la piste, sur un tas de terre, le regard vide. Hussein haussa les épaules ; en ricanant, il se dirigea vers le malade :

« Lui nous suivre jusqu'à Midelt. Sinon rester dans la forêt, Allah prendre soin de lui. Les « brels » sont fatigués. Pas possible le transporter. » Hussein perdait la tête, lui aussi. Il ne se contrôlait plus !

Berthier s'était levé, sans faire de commentaire. Autour de lui des petites mouches, aux ailes triangulaires le harcelaient ; leur piqure était douloureuse. Les mules, importunées, secouaient leurs crinières et battaient l'air de la queue, comme un fouet.

Il suivait machinalement la caravane, les tempes serrées. Ses troubles visuels l'avaient repris, comme aux premiers jours de leur captivité. Il était la proie d'hallucinations étranges. Les grands chênes le regardaient avec hostilité, leurs branches s'allongeaient pour le saisir. Il se retrouva seul, les autres avaient disparu, derrière un coude de la piste. Il essaya de crier. Une main se posa sur son épaule.

« Reviens à nous, tu es de nouveau en train de délirer. Bois un peu d'eau, je vais te donner un comprimé d'aspirine... le dernier ! »

Isabelle le regardait, inquiète. Le groupe était à l'arrêt.

« Je vais mieux, on peut continuer... »

Tout à coup, un sanglier au poil brun foncé, hargneux, fonça au milieu de la petite troupe. La mule précédant Berthier s'était cabrée, affolée ; une partie de son chargement roula sur le sol, dévalant la pente. Deux autres sangliers sortirent des taillis ; ils tournaient, agressifs, autour des otages. Le Reguibat, derrière Berthier, ajusta une des bêtes ; le claquement sec du fusil réveilla la forêt endormie ; le sanglier poussa un cri rauque et disparut dans les buissons. Hussein remontait la pente, il s'exclama :

« Hallouf », ils peuvent être dangereux. Nous avoir de la chance. Parfois ils tuent les mulets. Le diable est avec eux : « Allah iawnek ! »

Ils avaient perdu de l'altitude et la température était plus douce, le vent faiblissait. Maintenant, on entendait couler l'oued, en contrebas ; le bruit de l'eau était rassurant, par-dessus le silence épais de la forêt.

Ils marchaient à l'horizontale sur un sol couvert de gravillons. Le soleil était encore haut dans le ciel. Un nuage de mouches les avait accompagnés, harcelant les bêtes. Isabelle, en short, souffrait de nombreuses piqûres aux jambes. Sa peau, rougie par le soleil, était parsemée de cloques douloureuses. Berthier avait baissé ses manches, mais les insectes s'attaquaient au cou et au visage, avec acharnement.

Ils longeaient le ruisseau qui coulait au milieu de l'oued, large de quelques mètres. L'eau claire tourbillonnait entre les galets. Des algues vertes tapissaient le lit de la rivière, comme la longue chevelure de déesses immergées. Des esprits devaient habiter quelque part le long de ce torrent. Ici tout respirait la paix et le repos, comme dans la vallée perchée des nomades ; une image déjà dissoute dans le passé. Ils firent un arrêt au

milieu d'un petit bosquet de pins, près de la rivière. Berthier trempa ses mains dans l'eau courante. Il sentait comme une caresse glacée, un appel secret. Ne pas aller plus loin... !

Les mules avaient bu longuement, en piétinant de plaisir. Delteil, le visage humide, avait remarqué :

« Dans deux heures nous serons à l'entrée des gorges. Regarde, on voit d'ici la falaise...

— Oui, j'ai hâte d'arriver. Je suis à bout de force et ma tête est douloureuse. »

La forêt de pins avait fait place à des taillis de chênes verts et d'argousiers couverts de fruits orange. Dans l'oued, des lauriers roses, isolés, profitaient du sol humide. La piste serpentait dans cette végétation généreuse. Un parfum lourd, de terre chaude et de vase en décomposition, imprégnait l'atmosphère immobile. Berthier respirait mal, l'oued était devenu une vraie fournaise. Il ferma les yeux.

Le plateau était tout proche maintenant. La crête rectiligne coupait l'horizon de l'Est. L'entrée de la gorge s'ouvrait largement dans la falaise verticale. La rivière avait disparu, avalée par ses propres alluvions. Dans le défilé, l'oued était à sec. Une plage de sable blanc s'étendait sur quelques dizaines de mètres. Au-delà, les premiers affleurements rocheux, usés par l'érosion, formaient le plancher solide du torrent.

Hussein décida de bivouaquer sur le sol sableux, encore chaud. Il ne voulait pas s'engager plus loin.

« Nous traverser à pied, demain matin. Les mules suivre, en haut, la piste du plateau, plus au sud, avec deux hommes. Ahmed aller avec eux ! »

Autour du feu de camp, le dernier, les flammes jetaient des reflets jaunes sur les visages anxieux. Au loin, vers le col, la lumière des étoiles soulignait les contours du djebel Ayachi. Personne ne parlait ; chacun était plongé dans ses propres pensées, on entendait seulement le craquement des tisons enflammés. Berthier était comme envoûté par la couleur écarlate des braises incandescentes.

Il s'était contenté d'un peu d'eau fraîche. Son estomac était douloureux. Il pensa à un ulcère ; on pouvait vivre avec un ulcère. Combien de temps ? Il ne savait plus... Quelle importance ? Delteil le regarda, anxieux :

« Tu devrais boire encore. Il y a du charbon dans la pharmacie, ça te soulagera.

— Non, j'ai besoin de manger, des légumes frais ou des fruits. Mais ici... »

Il fit un geste de résignation; il avait repéré un coin où le sable était mou. Il regardait le ciel qui se voilait, les yeux dans le vague. Une nausée le prit et il faillit vomir.

Dans la nuit il fut réveillé par le piétinement des mules, qui réclamaient leur fourrage.

Berthier chercha à nouveau le sommeil, en vain. Sa montre indiquait deux heures du matin. Il envia ses compagnons qui dormaient profondément, éclairés par les rayons blêmes de la lune. Il se leva et s'assit auprès du feu ; les cendres étaient encore tièdes. Il prit un brandon incandescent et alluma une cigarette. Le tabac grossier le fit tousser. À quelques mètres, l'homme de garde le fixait de son regard noir ; il avait enfilé un burnous par-dessus sa tenue de combat. Pourtant la température était clémente, mais les gens du Sud aimaient se couvrir.

Au loin, dans la forêt, il entendit le cri d'un oiseau de nuit. La lune était descendue d'un cran, elle allait disparaître derrière la haute muraille qui surplombait la gorge. Il s'étendit contre le foyer agonisant et sombra dans un sommeil épais, peuplé de visions fantastiques. Il n'entendit pas le vent d'Est qui s'était levé, balayant la gorge, levant un léger nuage de poussière.

À l'aube, les quatre mules étaient alignées devant l'entrée du défilé. Ahmed, installé sur sa monture, serrait la main de Delteil. Le vent chaud soufflait toujours, chargé de fines poussières qui irritaient les yeux. Delteil montra le ciel gris jaune :

« Nous aurons un peu de vent de sable. Pour l'instant il souffle avec modération. »

Les bêtes, guidées par deux des ravisseurs, avaient repris la piste en direction du sommet du plateau.

Après leur départ, Hussein fit un signe de la main en direction de l'oued. Les otages, suivis par le chef et un de ses hommes, s'engagèrent dans la gorge. Les deux parois du canyon se resserraient, laissant le passage pour une personne à la fois. Berthier posa ses mains sur la surface lisse et froide du calcaire. L'endroit était un piège en cas d'orage ; l'eau devait monter de plusieurs mètres. Il fallait enjamber des accumulations de branches sèches, parfois des troncs squelettiques, amenés par les crues successives.

Plus loin, la pente de l'oued s'accroissait, mais des marches naturelles facilitaient la progression. Un léger ressaut fut facilement franchi ; en dessous, le sol sableux était dégagé. Ils marchaient maintenant d'un bon pas, les murs du canyon étaient éloignés de plusieurs mètres. Le fond du couloir était à l'abri ; on entendait le sifflement du vent qui soufflait par bourrasques, au sommet de la gorge ; le ciel était encombré de lourds nuages colorés.

La gorge s'étendait sur près d'un kilomètre. À mi-parcours, un éboulement ancien obstruait le passage ; des blocs de plusieurs tonnes étaient entassés en équilibre instable. Ils escaladèrent l'éboulis, avec précaution. De l'autre côté, la gorge obliquait vers le sud, en dessinant des méandres étroits. Une source d'eau glacée jaillissait du sol ; elle alimentait un petit torrent qui serpentait dans une rigole, creusée dans la roche.

Berthier s'assit à côté d'Isabelle ; il plongea sa tête brûlante dans l'eau fraîche. Au-dessus de lui, dans la falaise, un couple de pigeons traversa l'espace, en planant d'un vol lourd vers une corniche qui surplombait le torrent. Les oiseaux avaient été dérangés dans leur solitude par ces nouveaux intrus.

Les parois de la gorge s'étaient abaissées, quelques arbres agités par le vent garnissaient le sommet des falaises.

Derrière un détour de la rivière, ils croisèrent une famille de nomades qui marchaient d'un pas rapide vers l'amont, en direction du col. Ils étaient conduits par un vieux chef, vêtu d'un burnous troué, qui salua Hussein et les otages, sans s'arrêter. Il portait un fusil de parade à un coup, qui devait servir à chasser le petit gibier. Deux chiens faméliques le suivaient en remuant la queue : des animaux hauts sur pattes, le museau allongé, le poil ras. Une race très commune dans l'Atlas, peu agressive. L'un d'eux renifla les mollets de Berthier, puis s'engouffra dans la gorge en jappant. Deux femmes, lourdement chargées, habillées de tissus colorés, suivaient le vieux, en marchant dans le torrent. Elles étaient pieds nus dans leurs sandales en plastique. Delteil les regarda disparaître derrière un coude du canyon, portant leur fardeau de toile grossière :

« Elles reviennent du souk, avec de la nourriture pour les nomades de la montagne. Là-haut, il n'y a rien. Au sud de Taghia, j'ai vu des enfants en chemise légère courir pieds nus dans les éboulis, fouettés par une bise glaciale, en traversant des cols à plus de trois mille mètres. Ils sont tous malades... la tuberculose est endémique ! »

Berthier se demanda quel serait le sort de ces gens, décimés par la rudesse du climat et le manque de subsistance. C'était une question récurrente, qui le tourmentait en profondeur : les montagnes ne leurs appartenaient déjà plus ; des voyageurs avides allaient faire main basse sur cette civilisation fragile.

Il était seize heures trente, quand ils virent, au loin, la sortie du défilé. L'oued s'était considérablement élargi et le torrent n'était plus qu'un filet d'eau, au milieu des alluvions. La vallée du Ziz, encore plongée dans une brume dorée, s'ouvrait à l'horizon. Un pâle soleil caressait les parois du canyon de ses rayons timides. Le vent s'était calmé, et la poussière du désert retombait lentement sur le sol, dégageant l'atmosphère surchauffée.

À l'entrée de la gorge, un groupe de randonneurs venait à leur rencontre, conduit par deux muletiers. Ils étaient sortis de la

brume, comme des apparitions. Les Européens, des personnes âgées, les regardaient avec une expression ahurie sur le visage. Ils étaient une dizaine, des bons marcheurs. La vue des otages et des deux hommes armés les avait surpris, inquiétés même...

Les touristes parlaient entre eux à voix basse. Une femme blonde, en short, le haut de la poitrine brûlé par l'ardeur du soleil, prenait à partie un guide, qui semblait se désintéresser de la situation :

« Que font ces gens, ils ont l'air malade ? Regardez comme ils sont maigres. J'ai entendu parler d'une prise d'otages, mais l'agence ne nous a rien dit de plus. À Tattiouine, on ne nous a pas avertis non plus ! Est-ce qu'il y a des risques ? Je ne comprends pas, on a payé assez cher... »

Berthier regardait la femme ; il voulut lui adresser la parole, mais il renonça devant son visage plein de suffisance. Bien sûr, elle était dans son bon droit, mais ici la vie se jouait différemment ; les règles de la montagne étaient dures. Derrière les clichés de carte postale, un pays était en pleine mutation. Les milliers d'Européens qui débarquaient à Marrakech venaient prendre du bon temps, sans réaliser qu'ils côtoyaient une civilisation millénaire, qui avait subi l'humiliation d'une occupation de quarante années. Les gens de ce pays avaient appris à résister en silence. Berthier et les autres otages en faisaient les frais... dans un sens. Mais il n'y avait jamais de responsable dans ce genre de situation !

Deux personnes avaient fait demi-tour, les autres hésitaient ; les touristes parlaient tous en même temps, d'une voix haute, comme des poules dérangées. Leur guide tentait de les apaiser. Delteil, qui avait gardé un silence prudent, s'adressa au groupe apeuré :

« Vous ne risquez rien, suivez les instructions de vos muletiers. Ils connaissent le pays et vous sont entièrement dévoués. Les Berbères sont pacifiques et vous serez bien reçus ; évitez de les prendre en photos... Ils n'aiment pas ça ! Ne parlez pas de notre rencontre, c'est plus prudent ! »

Les deux vieux étaient revenus sur leurs pas. Maintenant, le groupe était mis en confiance. Les touristes se dirigèrent lentement vers l'entrée de la gorge. Un des randonneurs fit un geste amical de la main, en direction des otages

Hussein voulait éviter le village de Tattiouine. Le guide ne lui avait pas annoncé de bonnes nouvelles ; Isabelle avait suivi leur conversation :

« Il dit que la route de Midelt est coupée. Il y a des militaires partout. Ils nous attendent avant le Tizi n'Talrhemt. »

Ils remontèrent à flanc de colline, derrière les chênes verts et les buissons de lentisques. Le long de l'oued Ziz une rangée de peupliers cachait la route. Dans une petite clairière, ils retrouvèrent les deux Reguibat et les mules qui piaffaient d'impatience. Elles étaient en sueur ; une bave blanche coulait le long du mors. Ahmed était adossé au tronc d'un arbre, le pied déchaussé. Il fit un petit signe, résigné, de la tête.

Le crépuscule tombait lentement, l'ombre s'étendait dans la vallée, encadrée par des falaises imposantes. Hussein avait décidé de passer la nuit dans une casbah en ruine, sur la rive droite de l'oued. La rencontre aurait lieu le lendemain matin.

*

Il faisait encore jour, lorsqu'ils atteignirent la vieille casbah. Les murs en pisé avaient fondu à la suite des pluies torrentielles de l'hiver ; il ne restait que les pièces au sol, envahies par la végétation. Ils se firent une place entre les ronces et les massifs d'épineux, à l'abri d'un pan de mur. Hussein dépêcha deux de ses hommes pour faire une reconnaissance en direction du « ksar », occupé par l'armée royale.

Une longue attente commença. En face d'eux, à travers une ouverture du mur en ruine, ils apercevaient un tronçon de la route nationale. Elle était déserte.

À la nuit tombée, les deux hommes étaient de retour. Ils parlèrent longuement avec Hussein, en agitant leurs armes. Ils paraissaient inquiets. Ahmed traduisit leur message :

« Ils pensent qu'ils ont été repérés au retour. Les autres possèdent des lunettes à infrarouge, ils patrouillent le long de la route. Le colonel sait où nous nous trouvons. »

La nuit était sombre, un résidu nuageux cachait les étoiles. En face, la rive gauche était invisible. On entendait l'écoulement régulier de l'eau, chargée d'alluvions, au milieu de la vallée.

Un bruit de moteur éveilla l'attention des ravisseurs. Hussein s'était levé, il colla son visage contre l'ouverture, le corps plié. Le bruit s'amplifiait, plusieurs véhicules remontaient la route de Midelt. Berthier se fraya un chemin, à tâtons, dans l'épais taillis desséché ; par-dessus le mur écroulé, il voyait la route au loin, balayée par les phares puissants d'un camion arrêté sur le bas-côté. Une Jeep manoeuvrait pour se parquer devant le camion. Il entendit distinctement une voix, donnant des ordres d'un ton cassant. Des ombres sortaient des véhicules et se mettaient en place en silence, le long du talus et dans l'oued.

Berthier retourna vers leur petit groupe. Les bêtes s'agitaient dans l'obscurité. Hussein et ses trois hommes avaient pris position autour des ruines. Berthier s'assit, le dos au mur :

« Je ne comprends pas ! On dirait qu'ils veulent tenter quelque chose... ils vont nous condamner à mort...

— Je n'ai jamais eu confiance dans les militaires ; ils sont imprévisibles. Il suffit d'un gradé un peu plus fou que les autres, et c'est le massacre. Ensuite, on étouffe l'affaire... »

Delteil était sans illusions. Il serrait la main d'Isabelle, qui tremblait contre lui.

Soudain, le bruit des armes automatiques déchira le silence de la nuit. Des balles traçantes griffaient le ciel, au-dessus de leurs têtes, comme un feu d'artifice mortel. Ensuite le tir se fit plus précis. Les balles martelaient les vieux murs de boue séchée, faisant éclater le crépi. Des débris voltigeaient autour des otages, qui s'étaient accroupis au pied de la muraille ruinée,

les bras sur la tête. Isabelle, paniquée, se bouchait les oreilles ; Delteil tentait de protéger la jeune femme, en la recouvrant de son corps.

Hussein et ses hommes tiraient au jugé, au fond de l'oued. Soudain la fusillade s'arrêta, et un silence relatif régna dans la vallée. On entendait des voix sur l'autre rive ; quelqu'un criait des ordres en arabe. Berthier se leva, il avait le corps couvert de poussière. Un bruit de conversation lointaine lui parvenait ; il crut reconnaître des mots français, mais la distance était trop grande pour en être sûr...

Le moteur du camion tournait ; le véhicule manœuvrait sur la route, à grands coups d'accélérateur. Les militaires devaient être remontés à bord ; la Jeep était repartie en direction de l'aval. Berthier regarda par une lucarne. Les feux arrière du camion disparaissaient au détour d'un virage, comme engloutis par la nuit. Delteil se frottait les mains écorchées par les ronces.

« Il se passe quelque chose. Pourquoi le commandant a-t-il retiré ses hommes ? Ils avaient pourtant l'intention de tenter un assaut... »

Berthier regardait toujours en direction de la route, plongée dans la nuit.

— Je crois que les soldats ont reçu des ordres contradictoires ; ça discutait ferme devant les véhicules ! »

Hussein s'était assis sur un pan de mur écroulé, recouvert par un tapis de feuilles. Il installait un nouveau chargeur dans son arme, le regard déterminé. Il s'adressa aux otages :

« Vous ne pas bouger ; eux revenir ! Pas de feu ce soir, et pas dormir non plus. Nous peut-être remonter dans la montagne. Les arbres nous cacher... »

Une mule avait été légèrement blessée par un éclat de roche. Les bêtes étaient agitées, elles menaçaient de prendre la fuite, la fusillade les avait effrayées. Un Reguibat leur parlait à voix basse, essayant de les calmer.

La lune s'était levée ; des rayons argentés tentaient de percer un écran de brouillard montant de l'oued Ziz. La vallée avait retrouvé sa sérénité ; on entendait à nouveau le bruit du courant,

qui roulait les galets dans le lit de l'oued, rompant le silence revenu. Ils attendirent l'aube, les yeux grands ouverts. Ahmed et Berthier fumaient leurs dernières cigarettes. Isabelle causait, pour se donner du courage. Les autres écoutaient, sans dire un mot, le regard dans le noir.

Vers la fin de la nuit, une torpeur s'était emparée de Berthier, qui cherchait à lutter contre le sommeil. Une douleur sourde remontait de son estomac malade. Il avait faim, mais la peur lui séchait la bouche, une nausée l'obligea à se lever. Le temps semblait s'être arrêté, sa montre indiquait deux heures quinze du matin. Il eut un doute et porta le cadran à son oreille. Le mécanisme ne fonctionnait plus. Il essaya de le remonter, inutilement. Le gris-gris de Sidi Larbi ne répondait pas. Berthier frissonna : il y voyait un mauvais présage. Il se secoua : ces superstitions étaient ridicules.

Une pâle lumière irradiait depuis l'horizon de l'Est ; la cime des montagnes s'allumait progressivement. L'attente interminable prenait fin avec cette aube nouvelle. Le ciel était dégagé et les dernières étoiles s'éteignirent brusquement.

Les soldats n'étaient pas revenus, et Hussein se préparait au départ. Devant eux, les taillis de chênes verts avaient fait place à un terrain dégagé, encombré d'éboulis. Il n'y avait pas de sentier et la marche était délicate.

Sur l'autre rive, la route restait déserte. Ce silence était suspect, et les hommes d'Hussein se déployèrent en tirailleurs, le doigt sur la gâchette.

Derrière un léger coude de la vallée, le chef ordonna un arrêt. Au loin, à l'ombre de la falaise, on voyait se dessiner une vaste construction, encore perdue dans le brouillard du matin.

« Le ksar du Tizi n'Talrehmt. Il est en pierre de taille, une vraie forteresse. Ils nous attendent là-bas, sur rive gauche. Le col est à trois kilomètres. »

Delteil s'était agenouillé près du chef qui scrutait le fond de la vallée avec une paire de jumelles.

« La voie est libre. Nous pouvoir continuer. Bientôt nous devant la grande maison ! »

Ils arrivèrent en face de la construction, au moment où le soleil apparaissait, au-dessus des crêtes, réveillant le fond de la vallée. Une nappe de brume montait le long des façades grises, découvrant les créneaux et les tours carrées du château fortifié. Plusieurs camions bâchés étaient stationnés sur le bord de la route. Une troupe nombreuse s'affairait autour des véhicules. Les hommes étaient casqués, en tenue de combat.

Apparemment, ils ne les avaient pas encore repérés. Les mules étaient camouflées derrière un épais rideau de lauriers. Le ksar était à environ deux cents mètres, de l'autre côté de l'oued. Il était bordé d'une plantation d'oliviers et d'amandiers, qui descendait jusqu'à la route. Hussein observait attentivement le sommet des murailles, les yeux toujours rivés à ses jumelles.

« Chouf », attention ! Eux installer des tireurs d'élite sur le ksar. Nous sortir dans l'oued... avec deux otages. Vous mourir avec nous, mais peut-être... ils ne tirent pas. Obéissez, c'est tout... »

Le chef avait tiré son revolver et plaqué le canon de l'arme sur la tempe de Berthier. Les deux hommes étaient sortis du taillis, et marchaient sur les alluvions de l'oued ; une odeur de vase, fétide, enveloppait les bords de la rivière. Berthier savait qu'il n'oublierait jamais cette odeur-là, le long de ce torrent où se jouait son sort. Derrière, un des Reguibat poussait Isabelle, qui trébuchait. Il braquait son fusil-mitrailleur sur le dos de la jeune femme, se servant d'elle comme d'un bouclier.

En face, de nouveaux acteurs du drame étaient apparus. Trois personnes, sortant du ksar, traversaient la plantation d'oliviers. Ces personnes semblaient passablement énervées et discutaient avec animation, en secouant la tête, les bras au ciel. Parmi elles, il y avait deux gradés en uniforme, et un homme habillé en civil, de forte corpulence, portant un complet veston. Il était couvert d'un chapeau mou, relevé sur la nuque, et de loin le plus agité

du groupe. Malgré la distance, Berthier put identifier l'homme : un Européen ; probablement un Français.

Hussein s'avança jusqu'au bord de la rivière, avec les deux otages. Berthier restait calme, mais son cœur battait la chamade. Isabelle, les nerfs à vif, avait les jambes qui se dérobaient sous elle. Le visage blanc, les traits tirés, elle s'assit sur un lit de gravier, toujours menacée par l'arme de son gardien. L'oued coulait à leurs pieds, indifférent ; un peu d'écume mousseuse tourbillonnait entre les galets.

Derrière eux, un bruit de pas alerta Berthier. Ahmed, soutenu par un des ravisseurs, s'approchait des otages. Son pied le faisait souffrir, mais le vieux baroudeur gardait encore toute sa dignité ; il ne montrait aucun signe de peur.

Les soldats avaient pris position sur le talus, de l'autre côté de l'oued. Le commandant, suivi par les deux autres hommes, descendait la pente broussailleuse avec précaution. On distinguait maintenant leurs figures. Ahmed désigna d'une main le gradé, qui portait toujours ses lunettes noires à monture dorée, le visage dur, sous son képi galonné :

« Je le reconnais, c'est le colonel Omar ben Zekri ! On l'appelle le boucher de Casa. Il tirait lui-même sur la foule depuis la carlingue de son hélico. Il est sans pitié... »

Cependant, le gros civil qui accompagnait le colonel, avait repris la parole d'une voix haut-perchée, chargée d'indignation. Berthier l'entendait distinctement, malgré le bruit du courant :

« C'est inadmissible, vous êtes là pour négocier la libération de ces gens ! Si je n'étais pas intervenu hier soir, ils seraient morts à l'heure qu'il est. Que croyez-vous... nous ne sommes pas en guerre ! Je demande à parler à mes concitoyens ! »

Ainsi l'homme leur avait sauvé la vie. Il devait être influent. Le colonel ne répondait pas, mais il passa une main sèche sur sa fine moustache. Il eut un sourire cruel. Après quelques minutes il s'adressa à Hussein, en français, par-dessus la rivière :

« L'attaché d'ambassade désire te parler ; il veut prendre des nouvelles des otages. Il te fera part de la décision du Palais, concernant tes amis, les terroristes prisonniers à Kenitra.... »

Pendant ce temps, le civil traversait l'oued, les pieds nus, son pantalon de toile relevé jusqu'aux genoux. Il grimaçait dans l'eau glacée, agitant son chapeau qu'il tenait d'une main crispée. Le spectacle tournait au ridicule. Il faillit s'étaler dans le courant, mais reprit son équilibre de justesse. Il monta enfin sur la rive et se trouva en face des otages et de leurs ravisseurs. Essoufflé, d'une voix saccadée, il leur adressa la parole :

« Je n'ai pas de bonnes nouvelles. Rabat est inflexible. Ils ne veulent pas relâcher les prisonniers. On pense que les meneurs seront envoyés à Tazmamart, dans le désert. C'est une prison de haute sécurité. Le colonel demande que vous relâchiez les otages sans conditions. »

L'oued était maintenant baigné de soleil. La nature s'éveillait pour une nouvelle journée splendide, sous un ciel sans nuages. Des vols d'oiseaux, en rangs serrés, partaient pour le sud. Les migrations avaient commencé. Cependant Berthier restait insensible au paysage et aux bruits de la vallée. Il avait les yeux fixés sur l'homme, leur seul espoir, qui montrait un visage désolé. Hussein lui répondit, les traits figés par la colère. Il avait déroulé son chèche, dévoilant sa face creusée par les privations :

« Nous garder les otages. Toi dire au colonel ben Zekri que nous voulons deux véhicules, avec des vivres. On continue jusqu'à la frontière. Les Européens nous suivent, dans l'Algérie... nous les relâcher... plus tard ! »

Sur l'autre rive, le colonel n'avait pas bougé ; il avait allumé une cigarette, posément, et regardait dans leur direction, le regard masqué derrière ses lunettes. Il attendait, sûr de lui, dans son uniforme sans un pli, strict, comme pour la parade.

Le troisième personnage était un petit lieutenant, d'apparence timide, qui se tenait légèrement en retrait. Il avait une vingtaine d'années et semblait mal à l'aise ; il regardait fréquemment la

troupe qui s'était déployée le long de l'oued. Berthier eut le sentiment fugace que l'homme désapprouvait son supérieur. Il n'avait pas la carrure du militaire borné, comme ils l'étaient la plupart du temps, surtout avec des galons autour du képi. Celui-là avait dû se tromper de profession. Mais dans ce pays, ils n'avaient pas toujours le choix, et l'armée leur offrait une situation enviable.

L'attaché d'ambassade s'était tourné vers Isabelle, toujours à terre, et qui le regardait avec espoir :

« Mon nom est Henri de Corsvant ; je suis responsable de la cellule de crise à Rabat. Nous avons reçu des émissaires de Matignon, votre affaire a fait grand bruit. L'important est que vous soyez en vie ; on a déjà annoncé votre mort à plusieurs reprises. Vous êtes dans un sale état, j'aimerais faire quelque chose pour vous.

— Nous avons deux malades, il faudrait qu'ils voient un médecin. »

De Corsvant interrogea Hussein, qui secoua la tête :

« Toi faire libérer des prisonniers d'abord, ensuite on soigne les Européens. Il y a un médecin à Midelt. Toi convaincre le colonel. La France peut faire quelque chose... »

Berthier pensa qu'ils n'avaient aucune chance de trouver une solution. Chacun campait sur ses positions. Un vrai dialogue de sourds. Comme la première fois, la tension montait de part et d'autre. Des soldats avaient traversé la rivière, et pris position derrière le massif de lauriers.

De Corsvant continuait à parler aux otages ; il cherchait à détendre l'atmosphère, à gagner du temps. Delteil les avait rejoints avec les mules. Elles buvaient dans l'oued, en remuant leur longue queue filasse. Le temps passait et personne n'osait prendre de décision. Le colonel et son lieutenant faisaient les cent pas le long de la rive. Ils discutaient à haute voix, en arabe. Ben Zekri était visiblement exaspéré ; il conspuait son subordonné.

À un moment, il appela de Corsvant, d'un ton autoritaire. Ce dernier fit un geste de refus ; il s'adressa à Berthier qui était toujours sous la menace du revolver :

« Vous êtes bien Christophe Charpentier ? J'ai une nouvelle pour vous. Pas très bonne. Votre femme a échappé de peu à un attentat, au domicile de son amie à Paris. Elle est hors de danger, mais encore traumatisée. Nous essayons de faire le lien avec votre affaire, mais les choses se compliquent : nous soupçonnons une organisation mafieuse. Ils vous en veulent. On envisage aussi l'hypothèse d'un crime politique ; elle est réfugiée de l'Est. »

Ainsi, ils avaient retrouvé la trace d'Hellena. La fuite en avant continuait ; une traque mortelle.

« Ne vous en faites pas, elle est sous bonne protection dans un appartement de la DGSE. Elle vous attend. On va vous sortir de là ! Essayez de tenir le coup... »

De Corsvant ne put s'empêcher de faire la grimace devant le corps décharné de Berthier et de ses compagnons. Il était frappé par la maigreur des visages couverts de barbe. Isabelle avait les yeux fiévreux. Ahmed flottait dans ses vêtements, son pied avait gonflé et la douleur se lisait sur son visage vieilli.

Delteil regardait de Corsvant avec une certaine admiration. Le gros homme avait réussi à contenir l'ardeur des militaires. Sans le concours de l'ambassade, ils étaient perdus.

« Le Maroc ne veut pas trop de publicité autour de votre affaire. Des journalistes sont venus d'Europe, mais ils sont interdits de séjour dans cette région de l'Atlas. La presse locale est muselée. »

Le jeune lieutenant traversa à son tour la rivière. Il était sans armes. L'étoile chérifienne jetait des éclats de lumière sur son képi. Il avait gardé ses souliers et son pantalon d'uniforme était détrempé. Sur un signe de leur supérieur, les soldats s'étaient retirés à une centaine de mètres. Ils attendaient, en commentant les événements, l'arme au pied.

Le lieutenant s'approcha des otages, les bras levés. Hussein le menaçait de son revolver. Berthier regarda le visage du jeune militaire. Il ne montrait aucun signe de peur. Dans ses yeux bruns, limpides, on lisait même une certaine compassion. Il avait les cheveux frisés qui descendaient légèrement sur la nuque. Sa bouche était bien dessinée, sous une moustache fournie. Un visage qui inspirait la confiance. Il tendit la main à Isabelle. Les ravisseurs n'avaient pas réagi. De Corsvant se taisait maintenant, il attendait la suite des événements. Le lieutenant prit la parole, en fixant Hussein dans les yeux :

« Le colonel aimerait tenter un nouvel assaut, mais je ne suis pas d'accord. La vie des otages est en jeu. J'ai réussi à le convaincre. Mais monsieur de Corsvant est votre meilleure garantie. Il n'y aura pas de libération des activistes du Polisario. Par contre l'armée accepte vos autres conditions ; vous pourrez quitter le territoire marocain sans être inquiétés... »

Le chef tenait toujours Berthier serré contre lui. Il avait peur d'un piège. Il échangea quelques mots en tamazight avec ses hommes. Les Reguibat étaient hésitants, ils secouaient la tête, peu convaincus. Omar ben Zekri patientait de l'autre côté de l'oued. Il avait enlevé ses lunettes de soleil ; son regard restait énigmatique, les paupières à demi-fermées.

Au bord de la route, en aval du ksar, deux Land Rover aux châssis longs, non bâchées, étaient stationnées ; elles attendaient les ravisseurs et leurs otages.

Le colonel était remonté sur le goudron, et s'était assis dans une Jeep peinte en jaune ; une mitrailleuse lourde était installée à l'arrière, montée sur un trépied. L'arme couvrait le fond de la vallée ; elle était pointée en direction des otages.

Dans l'oued, le petit groupe se préparait à la périlleuse traversée. Le lieutenant leur avait dit :

« Je vais passer en tête, le bras levé, en tenant un mouchoir blanc à la main. C'est pour les tireurs postés sur la muraille. De Corsvant fermera la marche, il guettera les soldats dispersés dans l'oued. Restez ensemble et ne faites pas de geste déplacé. Il ne faut surtout pas tenter de fuir. Vous seriez exterminés... »

Il s'engagea dans la rivière, en agitant son mouchoir. Hussein avançait avec prudence, son revolver pointé sur la nuque de Berthier. Les trois autres suivaient, également sous la menace des armes. L'eau avait pris une teinte brunâtre, et des tourbillons d'écume blanche glissaient le long de leurs mollets. Berthier avait peur de faire un faux pas, qui pourrait être mal interprété. Sous ses pieds les galets roulaient, emportés par le courant qui augmentait d'énergie en direction de l'autre rive. Les mules avaient disparu derrière le rideau de lauriers. Ahmed marchait péniblement, soutenu par un des Reguibat.

Berthier prit pied sur le lit de sable sec qui longeait l'autre rive de l'oued Ziz. En face, au pied du ksar, des soldats attendaient en silence, l'arme à la bretelle. Le soleil de cette fin de matinée éclairait en plein la maison fortifiée et la plantation d'oliviers, qui soulignait la base des vieilles murailles. Des ondes de chaleur humide, frémissantes, sortaient du sol argileux, dans l'air pur. Ahmed suait à grosses gouttes, le lieutenant appela deux soldats désarmés pour porter le chauffeur. Ils longèrent les camions de troupe. Les phares et les pare-brise étaient recouverts par des grillages épais. Delteil remarqua :

« Des protections anti-émeute. Ils ont vu grand... »

La Jeep jaune était parquée devant les deux Land Rover. Le colonel, appuyé contre la portière ouverte, prit la parole pour la première fois, d'une voix inflexible :

« Nous ne laisserons pas les terroristes faire la loi dans ce pays. Mais le Palais ne veut pas de frictions avec l'ambassade de France, et nous cherchons une solution pacifique. Vous avez gagné, pour cette fois ; si vous maltraitez les otages, nous interviendrons. Alors que Dieu vous protège... »

Il fit un signe au petit lieutenant et lui parla à l'oreille. Ensuite, le colonel remonta dans le véhicule qui démarra en trombe, en direction de Midelt. Delteil respira profondément.

« Bon débarras ! Il finissait par me faire peur. Je préfère être relâché quelque part en Algérie plutôt que de pourrir ici ! Dans deux jours nous serons à la frontière. »

Ils avaient installé Ahmed à l'arrière d'un véhicule. Le lieutenant avait donné un ordre à un des soldats qui courut en direction du ksar. On le vit disparaître entre les oliviers.

« J'ai demandé à cet homme d'avertir le médecin militaire. Il va faire une piqûre à votre chauffeur, pour le soulager. Nous avons installé un petit dispensaire à l'étage, au cas où... Mais il faudrait l'hospitaliser dès que possible ! »

Il regarda les visages blêmes de Berthier et d'Isabelle, sans cacher son inquiétude :

« Quant à vous, il faudra vous alimenter ! Vous êtes au bord de l'épuisement. Il y a des vivres et de l'eau pour plusieurs jours dans les voitures. Vous ne marcherez plus, j'espère que vous pourrez reprendre des forces. À Alger, l'ambassade est avertie ; ils vous sortiront de là... »

Ensuite, il s'approcha d'Hussein et lui parla longuement en arabe. Le chef écoutait en hochant la tête. Les otages étaient montés à bord des véhicules. Après quelques minutes, un homme maigre, portant des lunettes à monture d'écaille, une sacoche en cuir à la main, s'approcha d'Ahmed, qui respirait avec difficulté. Il sortit une seringue déjà préparée et le piqua à la fesse.

« Un mélange d'analgésique et d'antibiotique. Il devrait s'en tirer... »

Le médecin tenta de s'approcher des autres otages, mais il fut violemment repoussé par un des ravisseurs, qui le menaçait de son arme. Il recula, l'air désolé, et rejoignit le lieutenant qui se tenait appuyé à l'arrière d'un des camions, les bras croisés.

« Ils ne vont pas aller bien loin dans cet état. La fille et le garçon souffrent d'hypoglycémie ; ils ne sont pas assez nourris. Ils risquent de tomber dans le coma... »

Hussein se mit au volant et fit ronfler le moteur. Berthier et Isabelle étaient montés dans le premier véhicule, à côté du chef et d'un de ses hommes. Derrière, Delteil était installé dans l'autre Land Rover, près du blessé. Un des Reguibat tenait en joue les soldats qui remontaient dans le camion ; ils s'alignèrent,

le dos contre la bâche, le fusil entre les genoux. Le petit lieutenant regardait partir les otages, le visage fermé. Il enleva son képi ; on lisait de l'inquiétude dans son regard.

Berthier vit diminuer sa silhouette, soudain masquée par un nuage de poussière et de gaz d'échappement. La route était libre et Hussein roulait vite. Personne ne les suivait. Au col il fit un arrêt et inspecta les provisions. Il y avait des boîtes de viande et des cartons de dattes. Le plein des voitures avait été fait, et il y avait une réserve de fuel dans les jerricans.

« Nous chercher du gas-oil à Anoual. Après les montagnes, nous traverser le plateau du Rekkam. Nous faire un arrêt à Bouârfa, il y a un souk. Tout va bien, « Bikhir, l'hamdou lillah ! »

Ils reprirent la route du col qui descendait régulièrement vers le sud, en virages serrés. Le vent chaud de la course fouettait leurs visages, chargé des effluves végétales qui montaient de l'oued, bordé de palmiers.

Hussein ralentit à l'extrémité d'une ligne droite ; sur la gauche, une piste minière se perdait dans le massif montagneux, en direction de l'Atlas oriental. Il engagea les véhicules sur le sol défoncé par le passage des camions. Ils avançaient en cahotant ; de hautes falaises jetaient une ombre sur les fugitifs.

Après une heure de route, l'extrémité du défilé était en vue. Devant eux, une nouvelle plaine désertique s'étendait jusqu'à l'horizon du Levant. Là commençait le Haut Atlas oriental, avec ses grandes hamadas pierreuses. Sur la steppe aride ne survivaient que quelques plantes grasses et des graminées poussant entre les pierres. L'herbe à chameau était rare, on la trouvait surtout à proximité des oueds, d'ailleurs le plus souvent à sec. En été, ce désert présentait une teinte gris-jaune ; une terre désolée, inhospitalière, qui ressemblait aux plateaux d'altitude qu'ils avaient déjà traversé. Mais ici la chaleur était accablante.

Quelques collines basses, privées de toute végétation, longeaient le plateau du Rekkam au sud. Dans un lointain

brumeux, en direction du nord, les crêtes du Moyen Atlas se dessinaient, irréelles.

Hussein avait volontairement quitté la piste, il voulait éviter tout contact avec d'autres véhicules. De nombreux affluents, descendus des pentes de la montagne, coupaient le chemin des Land Rover, qui patinaient sur d'anciens lits sableux, desséchés par l'ardeur des rayons solaires.

En fin de journée, le véhicule de Delteil s'était enlisé jusqu'aux essieux dans une couche de sable fin, au milieu d'un oued aux bras multiples. Le châssis était posé sur le sol et les roues tournaient dans le vide. Le bruit du moteur résonnait comme une plainte dans le silence profond du plateau désertique. Une odeur de caoutchouc brûlé montait du véhicule.

Deux des ravisseurs, équipés de pelles de l'armée, tentèrent de dégager la Land Rover de sa gangue de sable ; ils suaient à grosses gouttes. Hussein avait trouvé un câble métallique. Il l'accrocha solidement à l'avant du véhicule immobilisé. Il emballa son moteur et la Land Rover sortit lentement de l'oued, poussée à l'arrière par les trois Reguibat.

Plus tard, ils rejoignirent une piste à peine tracée sur le sol dur. Elle était ancienne, et les ornières jaunes en partie recouvertes de sable. Ils étaient à l'arrêt et Delteil en profita pour faire quelques pas. Il montra les traces de la main, puis désigna les collines du Sud :

« C'est une ancienne piste de prospection minière. Elle conduit dans les contreforts du djebel Mechkakour. Il doit y avoir une mine de plomb désaffectée. Elles sont nombreuses ici. De l'autre côté de la montagne ils exploitent encore le minerai, à Beni Tajite, dans le djebel Bou Dahar ; un ancien récif fossile du Jurassique. »

Ils atteignirent les collines à la tombée de la nuit. Ils avançaient lentement, évitant les blocs de roches qui encombraient le sol. Les phares trouaient l'obscurité, révélant des ombres fantastiques contre les pentes de la montagne.

Hussein surveillait avec attention les crêtes du djebel, une masse sombre, qui dominait les deux véhicules. Ses hommes étaient sur le qui-vive, l'arme pointée en direction des éboulis, qui descendaient des sommets découpés par l'érosion.

Après une série de virages, la piste débouchait dans un cirque rocheux de grande dimension. Les phares jetèrent une lumière crue sur les installations ruinées de la mine : des cabanes aux toits de tôle rouillée et une tour métallique, qui semblait garder le site. L'épave d'un camion, qui avait perdu ses pneus, regardait les nouveaux arrivants, à travers son pare-brise aveugle. Des chauves-souris tournaient entre les cabanes, dérangées par la lumière jaune des phares. Hussein coupa le moteur. Le silence les entoura, comme un manteau invisible. Il n'y avait pas une âme dans ce lieu perdu. Les hommes avaient fait le tour des installations et revenaient en secouant la tête. Le chef fit éteindre les phares et la nuit reprit possession des ruines. Après quelques minutes, Berthier commença à distinguer les cabanes ; les toits réfléchissaient, par places, la lumière des étoiles. Comme chaque soir la voie lactée découpait le ciel, à côté de la Grande Ourse, soulignant les contours du paysage et des choses.

Ils s'installèrent dans une des cabanes encore habitables. Elle était encombrée de vieilles bouteilles ; une table branlante occupait le centre de la pièce, et de vieux journaux français achevaient de moisir sur une étagère en métal.

Ils firent un peu de ménage, le plancher en bois dur était sec. Ils pourraient passer une nuit tranquille ; les militaires leur avaient laissé des couvertures en suffisance. Les Reguibat avaient installé un butane sur la table, de l'eau chauffait dans une grande casserole. Ils avaient sorti quelques galettes de pain dur. Il n'y avait pas de farine dans les provisions, mais beaucoup de conserves et des boîtes de fromage blanc. Des fruits secs et des dattes pour le dessert. Hussein, la bouche pleine, désigna la table :

« Demain nous arriver à Bou Arfa, pour acheter des fruits et des légumes. Assez de gas-oil jusque-là ; nous éviter Anoual, il

n'y a rien, pas de provisions. La prochaine nuit, la frontière au nord de Figuig. Après : l'Algérie, Aïn Sefra... »

Berthier approuva ; il était reposé, la traversée en Land Rover était supportable, malgré les chaos et la chaleur. Il souffrait moins de l'estomac, c'était bon signe.

Il sortit pour griller une cigarette. Le lieutenant leur avait laissé une cartouche ; du tabac américain, un peu trop doux : il préférait le tabac brun. Delteil était adossé au pas de porte, il regardait le ciel d'un air préoccupé. Un vent léger, chaud, soufflait dans le cirque rocheux et des nuages venant de l'est passaient devant les étoiles.

« Le sirocco est de nouveau en train de se lever, comme l'autre jour. Ce mauvais temps qui s'installe est un peu inquiétant, nous ne sommes pas loin du grand erg.

— Oui, mais ce n'est pas encore la saison des vents de sable. Demain, il fera beau ; le vent ne durera pas. »

Berthier trouvait que son ami se tourmentait pour peu de choses. Il pensa à l'Algérie. Bientôt ils seraient libérés, le chef allait renoncer à ses exigences et c'était tout ce qui comptait !

Isabelle parlait avec un des Reguibat. Sa voix douce cherchait les mots justes dans leur dialecte compliqué ; l'autre lui répondait, en tambourinant des doigts sur la table. Il paraissait calme, détendu. Un certain relâchement s'était installé dans la pièce. Ahmed avait un peu récupéré, la piqûre avait fait son effet. Il souffrait moins.

« Omar, le Reguibat, explique qu'il a aussi une famille, dans une oasis près de Goulimine. On leur a confisqué leur terrain pour installer un centre touristique, une agence parisienne. Ils ont dû émigrer, un de ses enfants est mort, faute de soins. Alors il a pris le maquis. Il se bat aux côtés des Sahraouis ! »

Le vieux schéma se répétait : déplacement des populations rurales, violences, répression et terrorisme. Berthier pensa que ce dernier mot était vide de sens. On était toujours le terroriste de quelqu'un, du moment qu'on opposait une résistance à l'ennemi. Et le terrorisme d'État existait aussi...

Il faisait nuit dans la baraque, et Berthier était étendu les yeux grands ouverts ; il voyait la silhouette de leur gardien qui se dessinait dans l'encadrement de la porte. Dehors, le vent chaud soufflait toujours, le toit vibrait avec un bruit métallique, obsédant ; les murs craquaient. La vieille mine secouait son passé, comme pour rappeler son existence au monde. Ici, des hommes avaient travaillé, loin de leur douar, pour un salaire de misère. Ils avaient arraché le minerai à la montagne, à la limite de leur résistance. Le filon épuisé, ils étaient retournés dans leur tribu, obscurs esclaves d'un autrefois révolu. Mais le plomb et le zinc avaient fait la fortune de quelques-uns...

Une aube grise s'était levée sur la mine, le vent soulevait les pales disloquées d'une éolienne, au sommet de la tour. La température était montée de plusieurs degrés, malgré l'heure matinale. Des nuages de poussière tournoyaient dans le cirque rocheux, balayant les ruines et les véhicules. Ils déjeunèrent rapidement. Hussein donna le signal du départ, après avoir inspecté les Land Rover. Ils roulèrent lentement dans le défilé, la visibilité n'était pas très bonne, et le soleil était caché.

Sur la hamada, le vent soufflait plus fort. Les nuages bas distillaient une vilaine lumière jaunâtre, mais le paysage était en partie dégagé ; on voyait encore le sommet du djebel.

« On va doubler le Mechkakour par le nord ; on sera à Bou Arfa en début d'après-midi, si tout va bien. Je n'aime pas ces nuages, ils n'annoncent rien de bon ... »

Berthier écoutait son ami en secouant la tête. Il avait déjà vu ce ciel à Rabat, les jours de chergui ; parfois la tempête se déchaînait sur la ville, le sable recouvrait les avenues.

Ils avaient quitté la piste. Les deux véhicules roulaient rapidement, de concert, sur le sol aride. L'horizon était nu, pas un être vivant, pas un douar. Le vent de la course leur giflait le visage. Berthier somnolait, bercé par les cahots, lorsque la Land Rover se mit à tanguer sur le plateau pierreux. Le chef arrêta le véhicule.

« Nous crever une roue. Il y a beaucoup de cailloux. Vous sortir et manger un peu. »

Berthier n'avait pas faim, mais il but volontiers ; l'eau, dans la gourde que lui tendit Isabelle, était tiède. Il alluma une cigarette, la chaleur devenait intolérable ; l'air était brûlant. Il regarda la peau sèche, crevassée, des bras de la jeune femme.

« Nous allons être transformés en momies. Je n'ai pas uriné depuis hier ; nous avons le cuir comme du parchemin ! »

La roue crevée était à terre. Avec le second véhicule, Hussein roula sur le côté du pneu ; sous la pression, le pneumatique s'engagea dans la gorge centrale de la jante, libérant la chambre à air. En quelques minutes la réparation était effectuée.

Après avoir dépassé l'extrémité du djebel, Hussein prit la direction du sud-est, en suivant un lit d'oued. Le sable était compact, les berges garnies de quelques buissons secoués par le vent. Il roulait maintenant avec prudence. Au bout d'une heure, ils croisèrent un troupeau de chèvres mené par une jeune indigène au regard farouche. Les bêtes, affolées, tentaient d'escalader le talus de la rivière sèche.

Hussein stoppa les Land Rover, il se tourna vers Berthier :

« Nous arriver à Bou Arfa dans une demi-heure. La deuxième voiture aller avec Omar, pour les vivres. Les otages restent avec moi. Il n'y a pas de « nesrani » ici. Les roumis attirent la curiosité. Nous passer la frontière cette nuit, « Inch Allah ! »

Quelques kilomètres plus loin, Hussein coupa son moteur derrière un repli de terrain. Au loin, une dizaine de maisons basses, entourées d'une palmeraie, barraient l'horizon. Des eucalyptus desséchés poussaient à proximité du douar, autour de la place du souk.

Dans l'oued, la chaleur était étouffante, comme dans un four ; le ciel s'était encore obscurci. Les otages, assis contre la berge, subissaient cette étuve en silence. Pourtant, le soleil voilé ne parvenait pas à percer la couche de poussière, qui se densifiait d'heure en heure.

Le temps s'écoulait lentement ; tout à coup, un bruit de moteur rompit le silence : les hommes d'Hussein étaient de retour.

Le chauffeur sortit rapidement de son véhicule et se dirigea vers le chef. Il agita les bras en direction du village. Ahmed écoutait attentivement, il traduisit d'une voix grave :

« Ils ont pu acheter des légumes, mais les gens du douar sont inquiets ; ils ont vu passer des militaires avec des camions et des Jeep équipées de mitrailleuses. Ils pensent que les combats vont continuer à la frontière. Ils ont déjà vécu la guerre des sables en 63 ; il y a eu beaucoup de morts autour de Figuig ! »

Berthier pensa que ces événements ne les concernaient pas, mais c'était une fâcheuse coïncidence. Il fallait que leurs ravisseurs passent entre les mailles du filet. De l'autre côté, les Algériens devaient être sur leurs gardes.

Une violente rafale de vent saisit Berthier au moment où il ouvrait la portière. Elle se referma avec un bruit mat. Il faillit tomber. Le temps s'était considérablement dégradé pendant qu'ils attendaient la deuxième Land Rover. Des tourbillons de sable enveloppaient les véhicules, réduisant la visibilité à quelques mètres. Hussein, courbé sous la bourrasque, monta derrière son volant ; il commanda le départ. Les voitures sortirent avec peine de l'oued ; elles patinèrent en gravissant la berge.

Ils naviguaient maintenant à la boussole. Le douar était devenu invisible, perdu dans le vent de sable. Des nuages gris couraient sur la hamada, parfois on ne voyait plus le sol. Dans cet univers farineux, les objets et les gens perdaient de leur consistance.

Après une heure de conduite, ils firent un arrêt, les yeux brûlés par le sirocco, malgré l'étoffe épaisse du chèche. Berthier regarda son poignet, où était accrochée sa montre, désormais inutile. Il devait être près de cinq heures du soir, mais il faisait déjà sombre. Le bruit du vent avait un peu diminué. On entendait la voix énergique du chef :

« Nous bientôt dans les collines. Moi connaître une ancienne piste... dans le djebel Melah. Elle nous conduire dix kilomètres au nord de Figui. Là-bas... pas de militaires. C'est un passage pour la contrebande « Yallah ! »

Ils roulaient plus vite maintenant ; ils étaient à proximité de la montagne. Un mur noir surgit devant les véhicules : la base du djebel, ultime muraille avant la liberté ! Hussein suivit la falaise, masquée régulièrement par le vent de sable.

À la faveur d'une accalmie, ils découvrirent l'entrée d'une petite vallée. Une pyramide de pierres, sortie du néant, signalait la piste. La nuit tombait lorsqu'ils s'engagèrent dans le massif inhabité.

*

La piste, rarement empruntée, était mauvaise ; d'anciennes fondrières durcies par le soleil, ralentissaient la progression. Par endroits, des éboulis descendus de la montagne encombraient le passage. Dans la vallée, la tempête avait redoublé de puissance ; on ne distinguait plus les pentes du djebel. Les phares éclairaient le sol défoncé sur quelques mètres seulement. Devant, ils avançaient contre un mur opaque, une épaisse brume jaunâtre, interdisant toute visibilité. Des tourbillons de sable fouettaient le pare-brise et le visage mal protégé des passagers.

Ils durent faire un nouvel arrêt, les conducteurs étaient épuisés. Hussein sortit de son véhicule, plié en deux, dans la tourmente. Il disparut sur le bas-côté de la piste, comme englouti par le sol, une surface incertaine, en mouvement. Les otages tentaient de se protéger, courbés derrière les sièges. Isabelle hurlait quelque chose, mais sa voix se perdait dans ce chaos de fin du monde... Le chef avait rejoint sa place, derrière le volant. Il cria dans l'oreille de Berthier :

« Sortir de la vallée... nous entrer dans le défilé... la falaise... une heure, la frontière... attendre un peu... difficile conduire... »

Des bourrasques chaudes les enveloppaient ; des giclées de grains de sable griffaient leurs mains et leurs visages. Ils se protégeaient avec des couvertures de laine enroulées autour de leurs corps. Berthier ne supportait plus le hurlement du vent ; il se couvrait les oreilles avec les mains. Une poussière âcre entraînait dans sa bouche et ses narines.

Derrière, la Land Rover où se trouvait Delteil avait éteint ses phares ; elle était devenue invisible. Berthier pensa que les véhicules auraient sûrement de la peine à repartir, malgré le double filtre à air.

Le temps s'écoulait lentement, le vent avait un peu molli. À la lumière des phares, on devinait maintenant les falaises sombres du défilé. Hussein remit en marche son moteur, qui tournait irrégulièrement. Il cala plusieurs fois, en crachotant. Finalement il démarra, après un coup de gaz nerveux.

Les deux véhicules roulaient au ralenti, la gorge était étroite et sinueuse. Hussein conduisait avec application, le regard rivé sur la piste.

Ils avaient dépassé les méandres du couloir rocheux et suivaient maintenant une ligne droite, lorsque le chef bloqua subitement les freins du véhicule. La tête de Berthier heurta le pare-brise. La deuxième Land Rover s'était également arrêtée, à une dizaine de mètres, sur le bas-côté.

Devant les yeux stupéfaits de Berthier, deux ronds de lumière jaune, au milieu de la piste, perçaient le rideau de sable qui saturait l'atmosphère. Un véhicule, à l'arrêt, semblait les attendre, peut-être un camion...

« Ce sont sûrement des trafiquants, ils ont été surpris par notre présence ! Cette voie n'est évidemment pas très fréquentée, on est pratiquement sur la frontière maintenant ? »

Berthier se voulait rassurant, mais Hussein secoua la tête ; son regard d'aigle tentait de percer l'obscurité.

À cet instant, un deuxième véhicule, de plus petit gabarit, doubla le camion et s'arrêta contre la falaise. On voyait des ombres s'agiter derrière les phares puissants.

Hussein enclencha la marche arrière en appuyant à fond sur l'accélérateur ; les roues dérapaient sur le sable qui recouvrait la piste. Il jura en arabe, puis s'abrita derrière le tableau de bord.

« Chouf ! C'est eux !... ils nous attendaient. Le colonel... malin ; lui connaître toutes les pistes. Il faut retourner... »

La deuxième Land Rover manœuvrait aussi, pour tenter une marche arrière, mais la piste était trop étroite et le vent de sable compliquait l'opération. Le véhicule glissa dans un petit ravin en emboutissant un piton rocheux ; le chauffeur essayait vainement de se tirer de sa fâcheuse situation. Les roues patinaient, l'une d'elles tournait dans le vide.

Une première décharge arrosa la voiture du chef, immobilisée au milieu de la piste : une mitrailleuse lourde était en action ; elle fit sauter le pare-brise, atteignant Hussein au visage. Il saignait abondamment. Berthier eut la présence d'esprit d'éteindre les feux, avant de se réfugier au fond du véhicule, contre le levier du frein qu'il serrait à pleines mains. Il sentait le corps de son ravisseur qui avait basculé sur lui. Isabelle s'était réfugiée sous le siège arrière ; il entendait sa voix tremblante :

« J'ai peur, je suis déjà couverte de sang. Pourquoi tirent-ils sur nous ?... »

— Reste à l'abri, et garde ton calme ; ils vont nous délivrer. Le sang est celui d'Hussein ; il est mort ! »

Profitant de l'obscurité, le Reguibat, qui n'avait pas été touché, s'était laissé couler hors du véhicule ; il avait pris position dans une dépression, contre la falaise. Le bruit de son fusil-mitrailleur éclata en multiples échos dans la gorge étroite. En face, les lumières s'étaient éteintes, les agresseurs restaient invisibles. Le silence était retombé. L'homme à terre s'adressa à Berthier :

« Eux préparer quelque chose, vous pas rester dans la voiture... »

Berthier prit le bras d'Isabelle. Les deux otages se glissèrent sur le sol et, en rampant, rejoignirent le ravin, de l'autre côté de la route. À cet instant une lumière aveuglante traversa le brouillard, et ils entendirent un sifflement lugubre, suivit d'un impact à l'intérieur du véhicule. Soudain une énorme explosion, accompagnée d'un mur de flammes, s'éleva sur la piste. La Land Rover et le corps du chef s'étaient désintégrés sous leurs yeux terrifiés. Il ne restait plus que le châssis et un amas de tôles fumantes.

Une arme automatique balaya le fond de la gorge. Le Reguibat, qui rechargeait son fusil, reçut la rafale de plein fouet ; il s'affala dans la poussière. Le projecteur s'était éteint. Berthier avait la gorge sèche ; il chuchota dans l'oreille d'Isabelle :

« Ils ont utilisé un fusil lance-grenades. Ce colonel est fou. Si le Reguibat ne nous avait pas avertis... ! Ils ne l'ont pas raté. »

Les deux autres ravisseurs tiraient en direction du projecteur. Ils passèrent en courant, le corps penché, de l'autre côté de la piste. Delteil et Ahmed s'étaient réfugiés dans le ravin, derrière leur véhicule, à vingt mètres de Berthier. Ils criaient quelque chose à l'intention du jeune homme, qui ne comprenait pas !

Comme pour rajouter au délire des hommes, une véritable tornade de sable s'abattit sur les combattants. La situation devenait de plus en plus critique. Le bruit était infernal.

Delteil s'était replié ; il avait disparu dans la tempête. Berthier appela à son tour, à plusieurs reprises ; il hésitait à s'enfoncer dans la gorge avec Isabelle : ils tenaient à peine debout.

Les militaires ne tiraient plus, ils avaient rallumé les phares de leurs véhicules. Berthier pensa que les deux preneurs d'otages avaient fui ; ou peut-être avaient-ils été tués ?

Berthier prit la main tremblante d'Isabelle dans la sienne. Plus rien ne les retenait. Ils marchèrent courbés, au milieu de la piste, en direction des lumières, deux ombres fragiles. Berthier avait l'impression de s'enfoncer dans un nuage. Il regarda

Isabelle qui avait le visage soudain détendu. Elle n'avait plus peur.

Il entendit encore la voix de Delteil, qui lui semblait proche ; mais la tempête l'empêchait de comprendre ses paroles. Il continua d'avancer, fasciné par les phares du camion, qui brillaient dans cette nuit confuse, comme les yeux d'un animal monstrueux.

La Jeep avait aussi allumé ses feux ; c'était une sorte d'appel. Berthier distingua subitement un chapelet d'étincelles bleues qui jaillissaient, comme par magie, au-dessus du véhicule. Le bruit de la rafale couvrait à peine celui de la tornade. Contre lui il sentit le corps d'Isabelle qui glissait lentement, sur la piste. Il regardait, incrédule, le sang qui tachait ses cheveux blonds et coulait le long de son visage. Il tenait toujours sa main, maintenant inerte.

Berthier, hébété, posa machinalement son regard sur son bras gauche : la montre de Sidi Larbi avait disparu. Il avait dû la perdre dans la Land Rover, lors de la première fusillade. Il y voyait un signe du destin ; le visage du Noir, souriant, plein de compassion, l'observait.

En face, les petites étincelles bleues s'allumèrent à nouveau ; on ne distinguait pas le tireur. Berthier sentit un choc violent au milieu de la poitrine. Il porta une main tremblante sur son torse et la retira, sanglante. C'était son sang, mais il ne sentait aucune douleur. Il voulut appeler, mais la vie le quittait. Un rideau noir descendait devant ses yeux, les lumières des phares s'éteignaient lentement, rejoignant les étoiles, derrière l'écran de poussière. Il balbutia quelques mots avant de s'écrouler à côté du corps d'Isabelle :

« Majhouba, la sorcière... le douar maudit... Hellena à jamais... prends garde à toi... »

On n'entendait plus que le vent de la tempête, qui ne faiblissait pas, dans le défilé. Le sable du désert recouvrait les corps, comme pour leur garantir une éternité.

Épilogue

Georges Delteil se réveilla la bouche pâteuse. Il n'avait dormi que quelques heures, les événements de la nuit l'avaient profondément secoué. Il n'arrivait pas à croire à la mort des deux otages ; avec son ami et Isabelle, ils avaient été soudés par cette épreuve commune et il avait toujours pensé qu'ils s'en tireraient ensemble. Berthier aurait dû le suivre dans le défilé, il serait encore vivant.

Delteil sauta du lit métallique et commença à s'habiller. Il prit le temps de se raser ; il retrouvait déjà des gestes familiers, des gestes automatiques, rassurant. Un ciel gris recouvrait la ville frontière de Figuié et le vent de sable avait faibli.

Il revivait la tragédie de la nuit : des militaires, guidés par le lieutenant Oulfakir, avaient retrouvé Delteil et Ahmed cachés derrière une saillie de la falaise. Les soldats, accompagnés des deux hommes, s'étaient rendu sur les lieux de l'embuscade. Les corps de Berthier et d'Isabelle reposaient sur le dos, à côté de la carcasse de la Land Rover. Ahmed sanglotait ; il était soutenu par deux hommes. À la faveur d'une accalmie, Delteil se pencha sur le visage des morts ; ils avaient les traits détendus et paraissaient comme soulagés d'un grand fardeau. Quelqu'un avait nettoyé les traces de sang. Delteil gardait les yeux secs, mais une profonde tristesse montait en lui. De la rage aussi, contre ces soldats irresponsables. Il s'était tourné vers le lieutenant, en désignant les corps :

« Ceux-là étaient innocents... Vous ne pensez qu'à tuer ; j'ai honte pour vous, sous l'uniforme vous n'êtes plus des hommes ! »

Les deux cadavres avaient été enveloppés dans des couvertures, puis chargés dans le camion.

Delteil et le malade furent transportés jusqu'à la ville frontière dans la Jeep du colonel ; ils étaient arrivés à l'aube, après une course folle dans la tempête. Delteil s'était couché dans une annexe du caïdat et le lieutenant avait emmené Ahmed à l'infirmerie militaire. Le malheureux chauffeur tremblait de fièvre ; il avait été choqué par la mort de ses compagnons. Des larmes coulaient de ses yeux fatigués et une infirmière en uniforme lui prodiguait les premiers soins et des mots d'apaisement.

Il devait être onze heures du matin. Sur les marches du caïdat, un moghasni fit le salut militaire à Delteil. Le parc était entouré d'eucalyptus décharnés.

Pourquoi Pierre et Isabelle avaient-ils été tués ? À côté des deux corps, le lieutenant, visiblement embarrassé, était resté évasif :

« C'est une bavure... avec la tempête... à cause du vent de sable mes hommes n'ont pas pu identifier vos amis... »

Le colonel avait disparu. Le caïd, interrogé, l'avait vu quitter Figuig après l'attaque, en pleine nuit, prenant la direction d'Errachidia, au volant de sa Mercedes. Depuis, on avait perdu sa trace.

Delteil marchait, sans but. Il n'avait pas faim et refusait les soins du médecin militaire. Il sentait un grand vide l'envahir. Il cheminait entre les maisons de terre, des enfants à demi nus jouaient avec des boîtes de conserves vides. Des femmes, effrayées, couraient sur son passage. Une poule traversa la ruelle, en caquetant d'un air indigné. Il croisa des hommes en burnous, malgré la chaleur. Le vent soulevait leurs capuches. Ils saluèrent, mais il ne répondit pas. Le monde continuait à vivre autour de lui, seulement il n'en était plus conscient.

Il reprit machinalement le chemin du caïdat. Il avait besoin de s'étendre, de ne plus penser. Devant la porte de métal, le moghasni tenait un papier à la main ; il le lui remit :

« Une convocation, de la part du lieutenant ; il vous attend à deux heures au vieux « bordj », à la sortie de la ville. »

Il se fit conduire en voiture par un des secrétaires du caïd. Le vieux fortin était entouré d'un mur de pierres, recouvert de pisé. Des soldats, désœuvrés, fumaient, accroupis dans la poussière. Delteil passa sans les regarder. Il entendait parler derrière lui, les hommes étaient nerveux ; il ressentait une certaine animosité ambiante.

Dans la cour, il longea le camion militaire qui contenait les corps des otages. Des traces d'impacts étaient visibles sur la carrosserie, et le pare-brise étoilé, malgré le grillage de protection.

L'immeuble principal était en briques rouges, et le toit en pente, recouvert de tuiles. Il reconnut une ancienne construction, datant du protectorat. Devant l'entrée, un soldat en armes, casqué, montait la garde. Delteil s'annonça et le soldat appela un chaouch, qui disparut à l'intérieur du bâtiment. Après de longues minutes, il réapparut en faisant un signe d'invite. Delteil longea un couloir dallé, balayé par un courant d'air chaud, et s'arrêta devant une porte peinte en bleu, entrouverte. Le petit lieutenant était assis à son bureau, la tête entre les mains. Il lisait un rapport. Au bruit de pas il leva le front, et son visage s'éclaira :

« Entrez, monsieur Delteil, soyez le bienvenu, même si les circonstances... enfin, prenez place ! »

Il désigna un fauteuil en rotin qui trônait au milieu de la pièce. Delteil s'assit, le buste droit.

Il attendait. Le lieutenant prit la parole, d'un ton grave ; ses doigts jouaient nerveusement avec un stylo :

« Mon nom est Mehdi Oulfakir. Je commande ce détachement des Forces Armées Royales, en l'absence du colonel ben Zekri. Vous avez perdu vos amis et je vous dois la vérité. Bien sûr, cet entretien est confidentiel.

« Autant le dire tout de suite, votre enlèvement était une mise en scène, dès le début. Vos agresseurs n'ont jamais appartenu au mouvement sahraoui. Nous nous sommes renseignés sur le commandant Hussein qui s'appelle en réalité Saïd Boualem. C'est un mercenaire fabriqué par la CIA, dans le but de déstabiliser le sud marocain. Il a suivi un entraînement intensif en Afghanistan et aux États-Unis, avec les Rangers. Salem, le chef, n'est pas connu de nos services, mais il a probablement suivi la même formation. Les Reguibat étaient des misérables à qui on a promis beaucoup d'argent. Ils ne nomadisent plus, et se vendent au plus offrant. Les deux survivants ont dû passer la frontière, à l'heure qu'il est.

Boualem a essayé d'effectuer une percée symbolique sur le flanc Nord du Haut Atlas, en essayant de soulever des tribus hostiles au pouvoir. Il avait l'intention d'occuper le caïdat de Demnat. Une mission suicide, en quelque sorte. Vous étiez sur leur chemin. D'autres commandos devaient rejoindre le Moyen Atlas ; la ville d'El Ksiba était visée, mais ils ont échoué. »

Delteil écoutait ce flot de paroles, à peine surpris. Il s'était toujours douté que le chef leur mentait. Sa cruauté gratuite ne cadrait pas avec la noblesse des gens du désert, qui ne frappent pas un homme désarmé. Les Américains tentaient donc d'infiltrer les résistants du Polisario, mais dans quel but ?

« Les États-Unis ont peur que le sud du Maghreb devienne une zone de non droit, contrôlée par des chefs de guerre. La France est aussi de la partie. Beaucoup d'armes transitent depuis l'Égypte, à travers le désert. Les Soviétiques alimentent les maquis de l'Atlas algérien en armes et en munition. Ils soutiennent, pour l'instant, les mouvements indépendantistes.

N'oubliez pas non plus que l'Algérie cherche une ouverture vers l'Atlantique. De plus les phosphates du Sahara et peut-être le pétrole - ils espèrent en trouver- aiguisent les convoitises. Les investisseurs américains sont aux portes du pays, mais ils aimeraient éradiquer le problème du Polisario, et installer un pouvoir fort. On l'a vu au Chili et dans bien d'autres cas.

Maintenant, ils font faire le sale boulot par l'armée du pays concerné - chez nous les Forces Armées Royales- encadrée par des experts US. Le Viet Nam leur a servi de leçon.

— Si je vous comprends bien, les USA veulent rééditer l'opération Ecouvillon de 58, mais sans se mouiller ? Après l'indépendance, les forces françaises et espagnoles, appuyées par les FAR, avaient maté l'Armée de Libération du Sahara. On parle d'un vrai massacre...

— Oui, c'est cela, mais le pouvoir a, aujourd'hui, une position plus nuancée. »

Delteil avait lu, dans les journaux de Rabat, que le Palais cherchait à négocier avec les responsables du front Polisario. Le « makhzem » avait envoyé des émissaires pour trouver une solution pacifique au conflit. On parlait aussi d'indépendance relative du Sahara. Tout cela ne devait pas plaire au gouvernement américain. Le Pentagone et la CIA avaient donc décidé d'envoyer des agitateurs pour relancer le conflit. Une fois de plus ils étaient responsables du massacre de populations innocentes. Il était loin le temps du débarquement et de la libération. Aux héros d'hier succédaient les bourreaux d'aujourd'hui !

Le lieutenant Oulfakir s'était levé, il regardait la cour du bordj à travers la fenêtre sale de son bureau. Un sergent faisait faire l'exercice à une dizaine de soldats, qui couraient de manière confuse, l'arme à la main. Le sergent aboyait des ordres ; les hommes tentaient de s'aligner, en jouant des coudes.

« Ces gens vont bientôt partir pour le Sud ! Vous voyez leur niveau de préparation. Si les négociations échouent, ils vont se faire exterminer, au nom du grand capital ! »

Delteil était étonné de l'analyse lucide du jeune lieutenant. C'était plutôt inhabituel chez un cadre de l'armée. Mehdi Oulfakir devait se sentir coupable de la mort de Berthier et d'Isabelle. Delteil, par curiosité, lui demanda la source de ses informations. L'autre hésitait, plutôt réticent. Il fit un geste fataliste de la main :

« J'ai été basé à Meknès, et je me suis lié d'amitié avec un coopérant militaire du Michigan, un vieux, un peu lubrique, mais bon vivant. Il buvait beaucoup et aimait les femmes. Je lui amenais des prostituées dans sa maison, une ryad de la médina. Parfois on se déplaçait jusqu'à El Hajeb, pour faire la fête. Quand il avait bu, il parlait beaucoup. Il occupait un rang élevé dans les services spéciaux, et s'en vantait. Finalement, ils l'ont rappelé aux États-Unis ... »

*

Le chaouch avait apporté un plateau de thé. Le liquide fumant était comme d'habitude très sucré ; il y avait aussi quelques biscuits au miel. Delteil se servit ; la discussion l'avait mis en appétit.

« Quel est le rôle du colonel Omar ben Zekri ? Il porte une lourde responsabilité dans cette affaire. Ne me parlez pas de dégâts collatéraux ; je n'aime pas le vocabulaire de l'armée. Ce sont des mots qui empestent l'hypocrisie et la raison d'État, qui pour moi n'est pas une raison, mais touche à l'arbitraire ou à l'absurde. Les États se font et se défont, leurs « raisons » sont changeantes, capricieuses... »

Le lieutenant posa son verre sur le plateau, il se caressait le menton. Delteil entendait une mouche voler, avec entêtement et impertinence, autour de la pièce. Oulfakir répondit, d'un ton désabusé :

« Vous avez certainement compris que le colonel faisait partie de cette conspiration, orchestrée par Washington. Il connaissait personnellement Saïd Boualem et il a voulu le faire disparaître, avec les otages, pour effacer toute trace de complicité. Il avait peur que vous en sachiez trop. De plus le Palais le soupçonnait déjà de préparer un coup d'État avec quelques généraux rebelles ; il avait le soutien d'une partie de l'armée, en particulier dans le Moyen Atlas. Comme il était

partisan d'une solution radicale au Sahara, il avait le soutien du Pentagone. C'est aussi simple que cela ! »

Il frappa sur le bureau, avec le plat de la main, en parlant d'une voix courroucée :

« Pendant que ses hommes exécutaient les otages, j'étais avec lui dans le camion radio, à la sortie du défilé. Il avait trouvé un prétexte pour m'éloigner. J'ai des relations au Palais et il me ménage. Il savait que je me serais opposé à la fusillade. Dans le fond vos amis sont morts pour rien, presque par erreur, victimes d'un règlement de compte interne, qui arrange bien les puissances occidentales, aussi impliquées. Il fallait éviter de faire des vagues. Oui, la raison d'État est une courtisane exigeante et capricieuse ; je vous suis sur ce plan-là ! »

Le chaouch était revenu, discrètement, rechercher le plateau de cuivre et les verres. Un rayon de soleil entra timidement dans la pièce, filtré par les vitres poussiéreuses. Le lieutenant se leva et tira les stores à lamelles. Il avait des gouttes de sueur sur le front.

« Le temps se lève, ce soir il fera beau. Depuis plusieurs mois je demande qu'on nous remplace le ventilateur ; il est constamment en panne. Mais vous connaissez l'administration... le Maroc n'a plus d'argent... »

En effet, l'air était étouffant dans la pièce. La chemise tachée de Delteil lui collait au corps. Il avait pris une douche en arrivant au caïdat, en pleine nuit. Mais il avait besoin de changer de vêtements, ses pantalons étaient presque en loques. Oulfakir avait allumé une cigarette, une fumée bleue se répandait dans le bureau, formant un nuage paresseux entre les deux hommes. On lisait comme une interrogation sur le visage du militaire. Delteil se mit à tousser. Le lieutenant haussa les sourcils :

« La fumée vous dérange ? Excusez-moi ! J'en allumerai une plus tard.

— Non pas du tout, continuez, je vous en prie...

— Merci. Ecoutez, je vais être indiscret, mais qui était votre ami Pierre Berthier ? Que cherchait-il au Maroc ? Ces dernières

semaines la Sûreté nationale a lancé une enquête sur lui, suite à votre enlèvement. Il avait dans une poche un faux passeport français au nom de Christophe Charpentier et il ne fait pas partie du ministère des Mines. Et hier soir vous m'aviez dit qu'il était Suisse. En fait, il est inconnu dans les deux ambassades. Nous pensons qu'il faisait partie d'un réseau d'espionnage soviétique, mais nous n'en avons aucune preuve ; il était sûrement très habile. Les Services français sont muets. »

Il y eut un moment de silence; on entendait seulement parler dans le couloir. Quelqu'un se mit à rire à gorge déployée, des pas se dirigeaient vers la sortie. Delteil s'enfonça dans le fauteuil de rotin, en croisant les jambes. Sa voix était ferme, malgré une profonde mélancolie :

« Vous vous trompez complètement ; Pierre était un idéaliste qui ne s'intéressait pas à la politique. Pour lui, défendre un parti, ce n'était plus défendre l'individu. Il avait une sensibilité humaniste et une vision globale. Il m'a confié qu'il ne pouvait plus vivre en Suisse ; il se sentait trop à l'étroit. Il espérait trouver une existence plus proche des gens au Maroc... ou ailleurs ! Il a quitté la Suisse sur un coup de tête, il faut bien le dire. »

Delteil essayait de prendre un ton convaincant, il éleva la voix :

« Il n'a jamais accepté la politique frileuse de son pays. Pour lui elle était synonyme de passivité ; à force de compromis, on finit par perdre son âme, il est vrai ! D'ailleurs je me rappelle qu'il avait été scandalisé d'apprendre que la Confédération vendait officiellement des armes offensives à des pays dirigés par des régimes despotiques, théoriquement en paix.... Berthier a aussi trempé dans une sale affaire de blanchiment, contre son gré, entre la Suisse et le Maroc.

— C'est exact, mais d'autres puissances occidentales trafiquent et vendent des armes ; une industrie très lucrative.

— Oui, cependant la Suisse, neutre, prétend avoir, avant tout, une vocation humanitaire. C'est un dilemme qui dérangeait

beaucoup mon ami. Il avait même écrit quelques articles polémiques dans des journaux locaux. Il souffrait aussi de la montée de la xénophobie. Certaines initiatives dans ce sens ont failli aboutir. Je crois qu'il aimait son pays et il était déchiré de voir la montée de l'extrême droite, surtout dans les cantons alémaniques. Les gens étaient poussés par la peur de l'autre, une peur irrationnelle de l'Europe et du monde. Pourtant ce sont les Européens qui ont construit la Suisse, à la force des bras !

— En France et en Espagne, ce sont les Maghrébins, et on les traite comme des chiens. Vos concitoyens ne valent pas mieux ; ils se croient encore au temps des colonies ... »

Delteil sentait que son interlocuteur avait encore quelque chose à lui annoncer, mais le lieutenant était indécis, cherchant à gagner du temps. Finalement, il se lança, regardant son vis-à-vis dans les yeux :

« J'ai écouté la radio marocaine, en arabe, ce matin, pendant que vous dormiez. Ils annonçaient que les otages étaient toujours vivants. Ils prétendent que vous avez passé la frontière, et que vous allez être libérés quelque part dans le maquis algérien. La nouvelle provient certainement du colonel ben Zekri ou d'un de ses acolytes. Ici personne ne le contredira ; ils ont trop peur. Votre disparition passera inaperçue.

— Alors que faire ?

— Vous êtes le seul témoin, Ahmed ne compte pas. Et puis il y a les corps, dans le camion ; ils vont essayer de les faire disparaître. Vous les accompagnerez à Rabat ; je vous fournirai une bonne escorte. Le chauffeur vous déposera à l'ambassade de France, vous serez en sécurité. Dites au monde ce qui s'est vraiment passé. C'est une vérité qui dérange, mais vous devez bien ça à vos amis ! »

Oulfakir s'était levé, il essuyait les manches de sa vareuse, où quelques taches de cendre avaient laissé une trace blanchâtre. Il avait remis sa casquette d'uniforme. Delteil comprit que l'entretien était terminé. Il se leva à son tour, un peu chancelant.

« Je vous remercie de votre franchise. J'essaierai de contacter directement les familles en Europe. Le père d'Isabelle est peut-être encore vivant. La mère de Pierre habite Genève. Je verrai avec la maison Delabarre & Courtier. »

Le lieutenant acquiesça ; il montra le chemin du couloir à Delteil, qu'il accompagna jusque dans la cour, inondée de soleil.

« Bien sûr, je ne vous ai rien dit ; notre conversation reste confidentielle ; je compte sur vous. Il vous faut partir sur-le-champ ! »

Il montra le camion où se trouvaient les deux corps :

« La chaleur, vous comprenez... »

À ce moment, deux Jeep remplies de soldats en armes, vinrent se ranger le long du camion. Un des hommes souleva la bâche arrière et monta dans le véhicule.

Un militaire de petite taille, à la moustache blanche, s'approcha, en saluant le lieutenant. Il tenait son casque à la main et était armé d'un pistolet mitrailleur. Une grenade était accrochée à sa vareuse.

« Voici votre escorte et votre chauffeur, Rachid. Ils vous accompagneront jusqu'à Rabat. Ahmed vous rejoindra dans quelques jours. J'irai le trouver de votre part. »

Delteil tendit la main au lieutenant Mehdi Oulfakir ; il y eut un instant d'émotion. Le chauffeur faisait ronfler le moteur, il agitait un bras. Delteil monta à ses côtés, il regardait à travers la vitre de la portière. Le lieutenant faisait le salut militaire, le visage grave. C'était son adieu aux morts.

À la sortie de Figuig, ils retrouvèrent la piste. Il y avait un peu de tôle ondulée, et le camion avançait lentement, par petites secousses. La Jeep de tête leur envoyait un nuage de poussière et Rachid conduisait en pestant, affalé sur le volant ; il avait fermé la ventilation et la chaleur augmentait dans l'habitacle. Sur la hamada de Tamlelt, ils prirent de la vitesse. Le sol était plat, recouvert d'une légère couche de gravier. Au loin les montagnes d'Errachidia se découpaient sur un fond de ciel bleu, immaculé. Rachid montra les sommets de la main :

« Ce soir, nous mangerons en ville. Ensuite, nous roulerons toute la nuit. C'est plus sûr... »

Ils atteignirent le goudron à la nuit tombée. Le camion s'arrêta devant une taverne enfumée, sur le bord de la route. Les soldats s'étaient déployés autour des véhicules, surveillant le trafic. On leur servit des keftas et une boisson gazeuse. Delteil avait de la peine à avaler, mais il se força. Il regardait fréquemment en direction de la bâche, la gorge nouée.

Le convoi traversa Midelt vers dix heures ; à minuit ils avaient atteint Ifrane. Le chauffeur céda le volant à un de ses collègues.

« Il s'appelle Salim. Il ne parle pas le français... »

Delteil était satisfait, il n'avait pas envie de causer. Il avait fermé les yeux ; il revoyait la caravane des otages : Ahmed qui tirait la jambe et Berthier qui avançait avec peine, le corps maigre, le torse creusé, la tête dans les nuages. Isabelle sur sa mule, confiante, malgré leur situation critique : au début elle croyait à leur libération.

L'image se brouillait. Devant lui les phares du camion crevaient la nuit chaude. Une légère odeur écœurante remplissait la cabine. Il était temps d'arriver...

Delteil s'endormit pendant la traversée de Meknès. Il fut réveillé à l'aube, dans la banlieue de Rabat. Il baissa la vitre de la portière ; les effluves de l'océan pénétraient dans l'habitacle, depuis le grand large. Devant le camion, la Jeep traversait le pont Moulay Hassan, sur le Bou Regreg. Ensuite, elle tourna pour s'engager sur l'avenue el Alaouyne. La Tour Hassan, majestueuse, était éclairée par le soleil levant.

Au bout de l'avenue, Delteil fit arrêter le camion ; la Jeep se rangea contre le trottoir. À cette heure, les rues étaient presque désertes. Il ouvrit la portière et posa son pied sur le sol encore chaud. Il fut surpris par l'humidité de l'air, il en avait perdu l'habitude.

Derrière le camion, il fit lever la bâche. Les militaires le regardaient avec curiosité. Ils attendaient en silence. Rachid l'aida à monter sur la plate-forme en bois.

Les deux corps reposaient côte à côte, comme un couple lié, à tout jamais, par un destin absurde. Une des couvertures s'était légèrement déroulée ; dans ses plis on voyait dépasser une mèche blonde et une main amaigrie.

« C'est le voyage, il y avait beaucoup de virages... »

Delteil ne répondit pas. Il sauta sur la route, la gorge serrée. Rachid l'avait suivi.

« Je vais continuer à pied, j'ai besoin de repos ; mon appartement n'est pas loin. Dites à l'ambassadeur que je le verrai, en début d'après-midi. Il n'y aura plus de problème maintenant ! »

Il salua le chauffeur et longea le trottoir, déjà encombré. Il secoua les épaules, comme pour se débarrasser d'un fardeau. D'un pas plus ferme, il se dirigea vers le centre-ville, sans se retourner.



Ce livre a été édité par les Éditions Sisyphe

E-mail de l'auteur: septfontaine.m@bluewin.ch

www.palgeo.ch et Wikipedia

Imprimé en Suisse

Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal: 2e trimestre 2010, BCU Lausanne

ISBN 978-2-8399-0657-9